






6-8

HISTOIRE IMPARTIALE DES ÉVÉNEMENS MILITAIRES ET POLITIQUES DE LA DERNIERE GUERRE, DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

PAR M. DE L.

TOME TROISIEME.

Parcere ſubjectis, & debellare ſuperbos.
Virgil. Eneid. l. 6.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques.

1785.



HISTOIRE
IMPARTIALE

Des Événemens militaires & politiques de la derniere Guerre, dans les quatre Parties du Monde.

LA campagne de 1781 fut ſans contredit la plus importante de la guerre d'Amerique, en ce qu'elle mit fin aux grandes expéditions dans ce continent. Cette campagne étoit moins déciſive dans les autres parties du monde ; & l'on ne peut trop répéter que ce fut un malheur pour l'Angleterre, qui déſormais ne pouvoit éloigner l'inſtant d'une paix générale, ſans approfondir de plus en plus l'abyme où cette guerre l'avoit précipitée. Avant que d'en ſuivre les progrès dans les autres con- 1781.

1781. trées, achevons d'efquiffer le tableau de fes défaftres dans les Grandes-Indes.

Combat de San-Jago entre MM. de Suffren & Johnftone.

On a vu que M. Johnftone avoit pris le commandement de l'efcadre originairement deftinée à Sir Hugh Pallifer. Avec les dix-fept voiles qui la compofoient, en y comprenant les tranfports armés, il fit route vers le Cap de Bonne-Efpérance où l'efcadre angloife devoit fe féparer du convoi qui, fous la protection de quelques floops, pourfuivit fa navigation jufqu'aux Indes orientales. Avant de gagner ce Cap, le Commodore étoit entré dans Saint-Jago pour s'y rafraîchir ; c'étoit la plus confidérable des ifles du Cap Verd. Cette Colonie portugaife & neutre par conféquent, fembloit devoir offrir un afyle également inviolable pour tous les vaiffeaux des Puiffances belligérantes. Le Commandeur de Suffren fe préfenta dans cette confiance à la rade de Saint-Jago, & avec la même intention que le Commodore. Il ne s'attendoit point à des actes d'hoftilité de la part de M. Johnftone ; mais ce Comman-

dant ne crut pas devoir négliger l'avantage de ſa poſition; il vint attaquer M. de Suffren, & il y eut entre les deux eſcadres un combat très - vif, dont voici la relation extraite des dépêches de l'Amiral anglois.

1781.

Relation de ce combat.

Dans la matinée du 16 Avril, l'Iſis, vaiſſeau de cinquante canons, & de toute l'eſcadre britannique le plus éloigné ſous le vent, ſignala onze voiles françoiſes qui paroiſſoient au large dans la partie du Nord-Eſt. M. Johnſtone ſe tranſporta ſur le champ à bord de l'Iſis, pour vérifier l'obſervation; il reconnut diſtinctement cinq vaiſſeaux de ligne, & pluſieurs autres de moindre force. Retourné à bord du Romney qui avoit quitté le port de Praya avec toute la flotte, il donna le ſignal de ſe tenir prêt à combattre. A dix heures & demie du matin, le Commandeur tourna la pointe de l'iſle qui eſt à l'Eſt; ſon eſcadre étoit formée en ligne, & le vaiſſeau de tête conduiſoit les autres dans la baie. Il s'avança courageuſement à deux cables de Monmouth, du Jupiter & du Héro, paſſant

1781. devant la Diana, la bombarde la Terror & le brûlot l'Infernal, qui, séparés du reste de l'escadre britannique en étoient à quelque distance. Dans cette position, le Capitaine François hissa son guidon, arbora pavillon blanc, & envoya deux boulets à l'Isis. Immédiatement après, il vint mouiller à la voile par le travers du Monmouth, & fit feu sur les vaisseaux anglois, dont les batteries commençoient à jouer avec beaucoup d'effet. Dans le premier quart-d'heure du combat, deux ou trois vaisseaux de la Compagnie angloise avoient amené pavillon, & jeté leurs paquets à la mer; quelques autres ne s'étoient sauvés qu'en gagnant le large. Cependant le Romney n'avoit de libres que deux ouvertures, & ne pouvoit, en virant, se ménager un plus grand espace, parce que le Jason se trouvoit sous sa poupe. Se voyant ainsi hors d'état de concourir à l'action, le Commodore se fit transporter à bord du Héro où le Général Meadows & le Capitaine Saltern voulurent absolument l'accompagner. Le Hero

faiſoit alors un feu terrible de toute ſon artillerie, & le Monmouth & le Jupiter continuoient le leur avec autant de vivacité que de ſuccès. Suivant cette relation, le Commandant François trouva ſa poſition ſi dangereuſe, qu'il coupa ſon cable, & gagna la haute mer. Ce mouvement expoſoit un de ſes vaiſſeaux au feu de tous ceux de l'eſcadre angloiſe qui avoient du canon à diriger contre lui; il reſta quinze minutes dans cet état de détreſſe.

Retraite de Johnſtone & de M. de Suffren.

Le Capitaine Johnſtone avoit repris le commandement du Romney. S'étant fait rendre compte de l'état de chaque vaiſſeau, il fit le ſignal pour tous les Capitaines de gagner le large avec la célérité néceſſaire pour completter la victoire. L'Iſis & la Diana n'obéirent point d'abord à ce ſignal; elles étoient ſi maltraitées, qu'elles ne joignirent le gros de la flotte qu'après un délai de quelques heures. On fit alors le ſignal de marcher en ordre de bataille ſur la ligne de front; mais l'Iſis continua de reſter en arriere à la diſtance d'environ trois milles; il fallut diminuer de voiles pour l'attendre,

1781. & ces nouveaux délais ajoutèrent encore à la diſtance qui ſéparoit les deux eſcadres. Le Commodore ſe voyoit déjà fort loin ſous le vent de Saint-Jago ; d'ailleurs le jour étoit ſur ſon déclin, la mer s'étoit élevée ; il n'y avoit plus d'eſpoir d'en venir à une action déciſive avant le lever du ſoleil ; enfin le convoi britannique & les troupes de débarquement attendoient le retour de l'eſcadre dans une poſition vraiment allarmante. Ces conſidérations déterminèrent l'Amiral à rejoindre les bâtimens confiés à ſa protection. Comme il ſe reſſaiſit le lendemain du vaiſſeau de la Compagnie l'Hinchinbrooke, dont les François s'étoient emparés la veille, il apprit de ceux qui étoient à bord de ce vaiſſeau que c'étoit au Commandeur de Suffren qu'il venoit d'avoir affaire.

Que M. de Suffren a eu l'avantage dans le combat de San-Jago.

On a cru devoir omettre pluſieurs autres détails de ce rapport ſouvent infidèle, & toujours exagéré à l'avantage des Anglois ; mais les forfanteries du Commodore n'empêchoient pas que ſon eſcadre n'eût beaucoup ſouffert, & beaucoup plus

que l'escadre françoise. D'après sa relation même, il eut au moins deux cens soixante-huit hommes tués, blessés ou faits prisonniers, & la perte des François fut tout au plus de la moitié. M. Johnstone finit par avouer leur supériorité pendant l'action, & le nombre des prises que la tempête les força d'abandonner. Il y a toute apparence que la flotte angloise ne dut son salut qu'à cette derniere circonstance. Mais l'Amiral essaya de rejeter son mauvais succès sur le Capitaine de l'Isis qui fut démonté. C'est ainsi que l'orgueil national punit souvent en Angleterre les serviteurs de l'Etat; on aime mieux accuser un brave homme malheureux, que de s'avouer vaincu. Après avoir été battu par le Comte de Guichen, l'Amiral Rodney avoit cru devoir s'en prendre à deux Capitaines, qu'il força de se justifier dans un conseil de guerre.

1781.

Capitaines françois démontés par M. de Suffren.

Même en calculant d'après les aveux des papiers britanniques, il est au moins probable que M. de Suffren eut l'avantage dans cette rencontre; & cet avantage est démontré dans

1781. ſa relation, dont les Anglois eux-mêmes n'ont point ôſé conteſter l'exactitude. La victoire eût été complette, ſi les Capitaines de l'Annibal & de l'Artéſien avoient toujours ſu exécuter les ordres de leur Chef; & ſi par une fauſſe manœuvre, ceux du Sphinx & du Vengeur n'avoient empêché l'effet de l'artillerie du reſte de l'eſcadre. Les deux premiers n'imaginant pas qu'il y eût rien à craindre dans une rade neutre, négligèrent les ſignaux du Général, & furent tués dans un combat auquel ils ne s'étoient pas ſuffiſamment préparés. M. de Suffren crut devoir démonter les deux autres Capitaines, dont l'inaction ou les fauſſes opérations avoient mis obſtacle aux progrès de ſa victoire.

Il devance l'ennemi au Cap de Bonne-Eſpérance, & fait échouer l'expédition du Commodore

L'effet de ce combat entre MM. de Suffren & Johnſtone, fut de réduire le dernier, à prolonger ſon relâche à Saint-Jago où il employa ſeize jours à ſe réparer. Pendant ce tems-là, l'eſcadre françoiſe continuoit ſa route vers le Cap de Bonne-Eſpérance; elle y devança le Commodore, & débarqua les renforts

qu'elle étoit chargée d'y conduire. Ainsi le Général anglois se vit dans l'impossibilité d'effectuer son expédition. Le Commandeur étoit déjà parti pour les Grandes-Indes, lorsque l'escadre ennemie se présenta devant le Cap. M. Johnstone le trouva si bien gardé, qu'il désespéra d'en faire la conquête. Cependant on y attendoit une flotte hollandoise tout récemment partie de l'Inde ; & déjà cinq vaisseaux de la Compagnie venoient d'entrer dans la baie de Saldanha. Le Commodore tourna ses vues contre cette flottille. Heureusement pour lui qu'il régnoit un brouillard épais qui se soutint jusqu'à la matinée du 21 Juillet, & qui favorisa son entreprise. Sur les huit heures du matin, il reconnut distinctement la terre à une distance d'environ quatre milles. Il porta directement vers la baie ; y pénétra avec rapidité. Lorsqu'il fut apperçu des Hollandois, il n'y avoit plus moyen de lui échapper. A peine eurent-ils le tems de couper leurs cables, de larguer leurs voiles, de faire échouer leurs vaisseaux sur le rivage, & d'y

1781.

Johnstone tourne ses vues contre une flotille hollandoise.

1781. mettre le feu. Les bateaux anglois les abordèrent aſſez tôt pour arrêter le progrès des flammes ſur quatre bâtimens; il n'y eut de brûlé que le Middlebourg qu'on fit remorquer pour garantir les autres priſes des effets de l'exploſion qui devoit avoir lieu, lorſque la flamme auroit gagné la Sainte-Barbe. Il n'y avoit pas dix minutes que les bateaux s'étoient éloignés, lorſque le Middlebourg ſauta près de la pointe méridionale de la baie. Ainſi les opérations du Commodore ſe bornèrent dans ces mers à la priſe de quatre navires; ce fut tout le fruit qu'il retira d'une campagne où il ne ſe propoſoit rien moins que d'expulſer les Hollandois du Cap de Bonne-Eſperance. Après cette expédition, il revint en Angleterre avec ſes trophées, & remit à M. Bikerton le commandement d'une partie de la flotte & des tranſports armés pour les Grandes-Indes. On prétendit qu'il avoit fait une légere apparition à Monte-Video, où il ſe flattoit d'arriver à tems pour intercepter la riche flotte de la Plata; mais elle avoit fait voile de ce

port quinze jours avant l'arrivée du Commodore, & il ne dut pas moins regretter d'avoir manqué ce précieux convoi, que l'importante expédition du Cap de Bonne-Espérance. Les remises annuelles que l'Espagne retire de cette contrée sont estimées près de quatre millions sterling; & comme les vaisseaux de registre étoient chargés du produit de deux années, parce que la guerre avoit retardé d'un an le départ de la flotte, l'heureux retour de ces vaisseaux fut pour l'Espagne un coup de cent quatre-vingt millions de livres tournois.

1781.

Richesses de la flotte de la Plata.

Les délais du Commodore avoient donné tant d'avance à M. de Suffren, qu'il effectua sa jonction avec M. d'Orves plus d'un an avant celle des Amiraux Hugues & Bikerton. Envain ce premier Amiral voulut opposer des obstacles au passage des renforts envoyés d'Europe à l'armée d'Ayder-Ali-Khan; ces secours arrivèrent à leur destination; & ce fut un événement décisif qui changea la face des affaires, en ce qu'il affermit le courage chancelant

1781. des Marattes qui commençoient à se laſſer d'une guerre, où malgré les talens & l'intrépidité de leur chef, ils n'avoient de grands ſuccès à eſpérer, que par l'entremiſe des troupes européennes. Il y eut à cette occaſion un combat aſſez vif entre les deux flottes qui étoient à-peu-près d'égale force. On comptoit douze vaiſſeaux de ligne dans l'eſcadre de M. de Suffren, & onze dans celle de l'Amiral Hugues; les François devoient cette ſupériorité à la priſe d'un vaiſſeau de ligne, dont ils s'étoient emparés quelques jours avant le combat. Cette perte ne fut point compenſée par les trois bâtimens de tranſport qui, s'étant ſéparés de la flotte françoiſe, tombèrent au pouvoir de l'ennemi dans cette journée, dont l'Amiral Hugues s'attribua le ſuccès. Ces trois bâtimens exceptés, tout le convoi arriva ſans obſtacle à ſa deſtination, & le principal objet de M. de Suffren ſe trouva parfaitement rempli. Les Anglois manquèrent le leur, & la perte de Pondichery fut un des effets de leur prétendue victoire. D'ailleurs la

Combat entre les flottes de Hugues & de Suffren. Ce dernier a l'avantage.

jonction des troupes françoises à celles du conquérant indien, exposa bientôt au meme danger la ville de Madrass; l'Amiral Hughes se vit obligé d'y porter toutes ses forces, de laisser ainsi M. de Suffren maître de la mer, & de lui abandonner un grand nombre de transports chargés d'approvisionnemens pour cette Capitale des Indes britanniques. La disette de cette grande ville fut extrême, lorsque l'armée d'Ayder l'eût resserrée du côté de la terre, de maniere à lui fermer tous les débouchés.

1781.

La ville de Madrass est menacée par les Marattes.

Tels étoient les résultats du prétendu triomphe de l'Amiral Hughes sur M. de Suffren, dont la présence donna bientôt une nouvelle face aux affaires de l'Inde. Il n'eut pour ainsi dire qu'à se montrer, pour réparer les méprises de ses prédécesseurs, & prévenir les suites de quelques opérations mal combinées. La conduite de nos meilleurs Officiers dans cette partie du monde, n'avoit pas toujours été au dessus de la censure : on blâma, par exemple, M. d'Orves d'avoir choisi la route la plus lon-

Fautes réparées par M. de Suffren.

1781. gue pour se rendre au Coromandel dans la vue d'intercepter les navires qui descendoient le Gange. Ayant ainsi consommé tous ses vivres dans la traversée qui fut de trois mois & demi, il ne put que se montrer dans les passages de Pondichery, & se vit forcé de mettre en liberté les prisonniers qu'il avoit faits pendant sa croisiere. Ils jetèrent l'allarme sur la côte où ils débarquèrent, & les Anglois qui jusqu'alors ne s'étoient pas douté de l'approche de l'escadre françoise, apprenant qu'elle étoit dans le voisinage de Madrass, retirèrent leurs troupes de Pondichery, renforcèrent la garnison du fort Saint-Georges, y dressèrent de nouvelles batteries, y firent de nouveaux ouvrages, & mirent la place en état de soutenir un siége. Cependant Ayder-Aly écrivit à M. d'Orves qu'il se faisoit fort d'enlever Madrass en moins de six semaines, s'il vouloit lui fournir douze cens Européens, & se tenir devant la place avec toute son escadre. Le Général François rejeta cette proposition, & revint à l'Isle de France. Il y

attendit M. de Suffren, dont les cinq vaiſſeaux devoient ſe joindre à l'eſcadre de l'Inde, & la ſuivre au Coromandel où M. d'Orves ſe propoſoit de retourner inceſſamment, pour la gloire du Commandeur qui l'y remplaça dans le commandement de l'armée. Ses triomphes y redonnèrent à notre marine un éclat qu'elle avoit perdu depuis longtems dans les Grandes-Indes ; & déſormais l'Angleterre n'eut plus à ſe glorifier de ſon aſcendant ſur la France dans cette partie du monde. 1781.

Ayder-Aly eſt battu par Sir Eyre Coote.

Elle ſoutint un peu mieux ſes avantages contre les armées indiennes, lors même qu'elle eut à combattre le redoutable Ayder-Aly-Kan. Il eſt bon de rappeller ici la journée du premier Juillet où Sir Eyre Coote ſe montra ſupérieur à ce fameux conquérant, dans l'action générale qui eut lieu entre Porto-Novo & Mooteapollam. Le combat dura huit heures, & fut très-meurtrier du côté des Indiens. Les forces d'Ayder conſiſtoient en vingt-cinq bataillons d'Infanterie, quatre cens Européens, quarante ou cinquante mille chevaux, & près

1781. de cent mille tant Mathelocks que Peons & Polygars. Quarante pièces de canon composoient son artillerie. L'armée de Sir Eyre Coote étoit de beaucoup inférieure en nombre, & ce Général ne dut sa victoire qu'à la supériorité de sa tactique. La seconde ligne des Anglois s'étoit placée sur des hauteurs qui mettoient en sûreté leur arriere-garde, tandis que la premiere ligne s'avançoit vers le canon de l'ennemi, dont la cavalerie faisoit de vaines tentatives pour l'enfoncer. Pendant longtems il soutint une canonnade vive & meurtriere, que tout le feu des troupes britanniques ne pouvoit faire taire. Cédant enfin à la bravoure & à l'activité de ces troupes, il se retira précipitamment, & les Anglois restèrent maîtres du champ de bataille. Le Général indien y laissa quatre mille morts; & la perte de Sir Coote fut tout au plus de quatre cens hommes tués ou blessés.

Divers échecs d'Ayder-Aly

Après l'action du premier Juillet, ce Général s'étoit mis à la poursuite d'Ayder-Aly. Il prit, chemin faisant, le fort de Tripassore,

place importante, dont Ayder n'avoit point eu le tems de renforcer la garnison. Son armée en étoit à seize milles, lors de cette expédition. Le 26 Août, Sir Eyre Coote marcha dans l'intention de livrer une seconde bataille. Le terrein qu'occupoit alors le Général indien, avoit été le théâtre d'un triomphe qu'il venoit de remporter sur le Colonel Baillie. Encouragé par une idée superstitieuse, il voyoit dans cet emplacement le champ d'une seconde victoire; avec cette confiance il brûloit d'y combattre l'ennemi. Sa position étoit d'ailleurs très-favorable, & rien ne fut plus hardi que l'approche de Sir Eyre Coote qui, pour former sa ligne, se vit obligé le lendemain de braver une canonnade de plusieurs batteries. Le combat du 27 Août, avoit commencé sur les neuf heures du matin, & ne se termina qu'au coucher du soleil, époque à laquelle Ayder-Aly-Kan abandonna ses postes & céda le champ de bataille; mais cette seconde action coûta plus de monde au Général anglois que l'affaire du premier Juillet;

1781.

1781. & grace à leur poſition avantageuſe, la perte des Indiens fut beaucoup moins conſidérable.

Un mois après, jour pour jour, il y eut près de Sholingur un troiſième combat, qui ſe termina par la déroute de l'armée d'Ayder. Elle eſſuya un quatrième échec devant Vellore, dont il étoit venu former le ſiége. Il y fut repouſſé avec perte; mais le lendemain il prit ſa revanche ſur les troupes de Sir Eyre Coote, dont les bagages & le convoi furent attaqués au paſſage d'un marais, où il périt un grand nombre d'Anglois, parmi leſquels on comptoit pluſieurs Officiers de diſtinction. Dès que l'armée eût traverſé le marais, elle ſe mit à la pourſuite des Indiens, qui lâchèrent pied & ſe retirèrent dans le plus grand déſordre.

Le Carnate n'en eſt pas moins ruiné.

Cette retraite précipitée annonçoit clairement que les troupes d'Ayder-Aly craignoient de ſe meſurer avec l'armée britannique. Dans cette circonſtance, le Général indien auroit dû profiter de ſa ſituation & de la connoiſſance des lieux pour haraſſer l'en-

nemi dans ſa marche, & l'obliger à regagner le Carnate faute de proviſions. Mais ce conquérant fut un moment découragé par le mauvais ſuccès de ſes différentes rencontres avec les troupes de Coote, & elles traversèrent la Palaar ſans trouver le moindre obſtacle. En ſoutenant un feu de mouſqueterie de la rive oppoſée du fleuve, il eſt très-probable qu'il eût fait avorter les deſſeins du Général anglois. Quoi qu'il en ſoit, ces derniers échecs d'Ayder-Aly-Kan n'empêchoient pas que le Carnate ne fut entièrement ruiné, & pour longtems hors d'état de produire un revenu équivalent à ſes charges. D'ailleurs la marine françoiſe n'en prenoit pas moins ſur la marine britannique un aſcendant qu'elle n'avoit point eu juſqu'alors dans les mers de l'Inde.

1781.

L'Amiral Hugues ſe dédommage avec les Hollandois de ſes revers avec M. de Suffren.

Si l'Amiral Hughes eſſuya de grands revers avec M. de Suffren, il fut plus heureux avec les nouveaux ennemis de la Grande-Bretagne; il obtint des avantages réels contre les Hollandois, & leur enleva divers établiſſemens tant ſur

1781. les côtes de l'Inde que dans l'isle de Ceylan. De ce nombre furent Negapatam & Trincomale ; mais ces conquêtes faciles & par conséquent peu glorieuses, ne devoient point rester aux Anglois. Cette campagne de l'Inde sur laquelle on n'a pas cru devoir s'étendre, ne fut qu'une préparation à la campagne de 1782. Le Commandeur de Suffren ne fit qu'y préluder aux combats multipliés, qui tous se termineront à la gloire de ce grand Général que le suffrage universel de la nation vient de placer au rang des Héros de la marine françoise. Mais pour ne point anticiper, jetons un coup d'œil sur les opérations, ou plutôt sur les préparatifs de la campagne d'Europe.

Conjectures sur les préparatifs de la campagne en Europe.

On venoit d'équiper à Brest une escadre de vingt-deux vaisseaux de ligne & d'un grand nombre de frégates aux ordres de M. de Guichen qui, disoit-on, n'attendoit qu'un vent favorable pour aller se joindre à la flotte espagnole qu'on supposoit en croisière à la hauteur d'Ouessant. On ajoutoit, sans beaucoup de vraisemblance, que M. de la

Motte-Piquet alloit prendre le commandement de quinze vaiſſeaux deſtinés pour une expédition ſecrete ſur laquelle on ſe livroit aux conjectures les plus diſparates. La plus vraiſemblable annonçoit le deſſein de reprendre Minorque, & par ce moyen, d'ôter aux Anglois toute eſpèce de reſſource pour l'entretien & l'approviſionnement de Gibraltar. D'autres ſpéculateurs voyoient dans cet armement les préparatifs d'une invaſion contre les iſles de Jerſey & de Gerneſey. Des obſervateurs moins timides ſuppoſoient à l'armée combinée un objet plus vaſte & mieux proportionné à l'étendue de ſes forces ; ils la faiſoient agir tout-à-la-fois & contre ces différens poſtes, & contre les vaiſſeaux armés pour la défenſe de l'empire britannique ; mais à la mi-Juin, il n'y avoit encore rien de certain que beaucoup d'activité, de mouvement & d'appareil dans les ports de France & d'Eſpagne. On s'étoit aſſuré à Breſt d'un plus grand nombre de Matelots, que le ſervice annoncé juſqu'alors ne paroiſſoit l'exiger ; on

1781.

1781. avoit ajouté de nouveaux corps tant à l'artillerie qu'aux autres troupes deſtinées à s'embarquer; tous les approviſionnemens étoient prévus, & l'armement pouvoit ſe completter en peu de jours. Le 23 Juin l'eſcadre du Comte de Guichen fut entièrement équipée, & peu de jours après elle mit à la voile ſur les huit heures du matin. Elle étoit compoſée de dix-huit vaiſſeaux de ligne, dont quatre montoient cent dix canons, de trois frégates de trente-deux, & de ſix autres bâtimens de moindre force.

Eſcadre du Comte de Guichen. Sa force.

Le 19, la flotte angloiſe aux ordres de l'Amiral Darby avoit mis à la voile de Ports-Mouth; elle n'étoit point inférieure à l'eſcadre françoiſe, & l'on y comptoit au moins dix-huit vaiſſeaux de ligne & ſix frégates. Quatre autres vaiſſeaux de ſoixante-quatorze mouilloient dans la rade, & n'attendoient que le vent pour l'aller joindre à la vue de Plymouth, où elle fut apperçue le 21 Juillet. Deux cutters détachés ſucceſſivement de la flotte angloiſe, entretenoient une correſpondance ſuivie entre l'eſcadre &

Eſcadre de l'Amiral Darby.

1781.

l'Amirauté, à qui l'on prétendoit que les dépêches de l'Amiral Darby venoient de confirmer le bruit déjà répandu de la prochaine croisiere de Don Louis de Cordova avec trente-huit vaisseaux de ligne & onze frégates de vingt-huit à quarante-quatre canons. Dans cette supposition, la croisiere de l'Amiral ne pouvoit être longue; on devoit s'attendre à le voir bientôt rentrer dans les ports d'Angleterre. Ce n'étoit point une vaine conjecture, & nous verrons bientôt Darby se réfugier à Torbay avec toute sa flotte, si l'on excepte trois vaisseaux de ligne détachés pour renforcer l'Amiral Parker qui croisoit depuis quelque tems dans la Baltique. Le Gouvernement informé de l'importance d'une escadre hollandoise, nouvellement expédiée pour aller protéger dans les mers du Nord le retour de plusieurs vaisseaux de l'Inde, crut devoir saisir cette occasion de frapper un coup éclatant sur la marine de Leurs Hautes-Puissances, & d'écarter, au moins pour le reste de la campagne, une branche de

Projet contre la marine hollandoise.

la confédération formidable qui
1781. preſſoit de toutes parts l'Angleterre ; mais l'événement fera voir que dans cette circonſtance, elle avoit trop préſumé de ſon aſcendant ſur la Hollande. Revenons à l'eſcadre du Comte de Guichen.

Tout annonce à Cadix le projet d'une grande expédition.

Dès le 6 Juillet, elle étoit entrée ſans accident dans la baie de Cadix, où elle précéda de quelques jours l'arrivée des quinze vaiſſeaux expédiés du Ferrol avec leſquels elle ne tarda pas à effectuer ſa jonction. Cette nouvelle bientôt répandue dans toute l'Europe, expliqua le retour précipité de l'eſcadre angloiſe deſtinée contre la Zélande, le retardement apporté au départ de l'Amiral Digby, & le changement ſubit qui ſe fit remarquer dans les opérations de la campagne britannique. La flotte prête à quitter la rade de Cadix étoit de cinquante-trois vaiſſeaux de ligne ; il étoit clair qu'on ſe diſpoſoit à quelqu'expédition vigoureuſe, mais encore inconnue. Cependant on avoit raſſemblé dans le port des munitions de guerre de toute eſpèce ; on avoit équipé dix bombardes

bardes & plusieurs brûlots ; on avoit des transports pour douze ou quinze mille hommes. Ces troupes campées aux environs de Cadix, étoient chaque jour exercées à des évolutions militaires, à des attaques, à des descentes simulées. L'infatigable Duc de Crillon toujours à leur tête, ne cessoit de les encourager par son exemple. Il connoissoit tous ses Soldats, il se mêloit parmi eux ; il n'y en avoit pas un seul à qui il n'eût parlé ; tous brûloient de se signaler sous les yeux de leur Général. A la proposition qu'il leur fit de se retirer, s'ils craignoient de le suivre, ils répondirent unanimement qu'il n'y avoit point de périls qu'ils n'affrontassent avec lui ; & qu'ils étoient disposés à répandre la dernière goutte de leur sang pour l'honneur des armes du Roi & pour le service de la patrie. Tel étoit le vœu général des troupes, lorsqu'elles s'embarquèrent le 21 Juillet, pour une expédition qui paroissoit regarder Minorque ou Gibraltar.

1781.

Comme la flotte combinée se tenoit encore dans la baie, quoi-

Départ des flottes combinées.

1781. qu'elle eût pu mettre en mer plusieurs jours auparavant, on ne douta pas qu'elle n'eût reçu l'ordre de couvrir & de protéger l'expédition ; mais cette conjecture n'étoit appuyée que sur des probabilités, & l'objet de ce formidable armement étoit toujours inconnu. Quoi qu'il en soit, des cinquante vaisseaux de ligne qui composoient la flotte aux ordres de Don Louis de Cordova, treize en furent séparés pour former une escadre légère sous le commandement de M. de Guichen. Elle devoit marcher en avant de l'armée, & agir avec elle ou sans elle, suivant les circonstances. Les cinquante vaisseaux dirigèrent leur marche au Sud-Est, & le 22 avant le coucher du soleil, on les perdit absolument de vue. Le même jour, le convoi du Duc de Crillon sortit aussi de la baie sous l'escorte des vaisseaux espagnols le Saint-Pascal & l'Atlante, des frégates la Junon & la Sainte-Rosine, de deux cutters, trois bombardes & deux brûlots. On y comptoit dix mille hommes de troupes de débarque-

ment. Tout cet appareil annonçoit le projet d'une grande conquête & des mesures bien concertées pour en assurer le succès. On ne s'attendoit pas à voir l'Amiral Darby demeurer oisif dans une pareille conjoncture. 1781.

Conjectures des nouvellistes sur la destination de l'armée navale.

Cependant on ignoroit la position de l'armée navale, & la curiosité impatiente des spéculateurs donna lieu à toutes les suppositions que suggerent en pareil cas, la disette des nouvelles, l'avidité d'en savoir & le besoin d'en débiter. On faisoit croiser en même-tems les flottes combinées entre l'isle d'Ouessant & les Sorlingues, sur la côte d'Irlande & dans le détroit de Gibraltar; & parmi les oisifs à nouvelles, il s'en trouvoit plusieurs qui supposoient les escadres rentrées dans leurs ports respectifs. Enfin on apprit que l'Amiral Darby venoit d'arriver à Torbay avec ses vingt-trois vaisseaux; & personne ne douta plus qu'il n'eût été chassé par l'armée de Cordova, ou que la crainte de le rencontrer ne l'eût forcé de remonter le canal.

La rentrée de l'Amiral

La rentrée de l'escadre angloise,

1781.

Darby cause de grandes allarmes en Angleterre.

avant que le terme de sa croisière fut expiré, jeta l'allarme en Angleterre, & l'on s'y crut à la veille d'une invasion sur les côtes; mais cette opération n'étoit pas vraisemblable. Pour calmer ces terreurs, & dissiper des bruits qui déjà faisoient assez de sensation pour affecter les fonds publics, l'Amirauté se hâta d'expédier à Darby l'ordre de mettre à la voile incessamment, avec un renfort de six vaisseaux de ligne qui portèrent son escadre à vingt-neuf, sans y comprendre ses douze frégates. Pour mieux rassurer la nation, on eut soin de répandre que sous peu de jours, douze autres vaisseaux alloient se joindre à la grande flotte, & que l'Amiral avoit ordre de voler au secours de Gibraltar & de Minorque, dans le cas où ces places seroient investies par les flottes combinées, ou de leur livrer bataille quelque part qu'il les rencontrât, & sans égard à leur supériorité qui n'étoit qu'apparente, puisqu'elle n'existoit que dans le nombre de leurs vaisseaux. Cependant, comme le retour précipité de l' Amiral Darby

laiſſoit toujours un reſte de terreur dans la claſſe du peuple la moins diſpoſée à ſe repaître d'eſpérances chimériques, on ne manqua pas d'ajouter que ſon apparition à Torbay avoit eu pour objet de renouveller ſes proviſions pour le reſte de ſa croiſière qu'il vouloit prolonger juſqu'à l'équinoxe, afin de la rendre plus déciſive.

1781.

Une tempête ſépare les flottes combinées.

Toutes ces *forfanteries* (1) &

(1) Non contens de mentir à la nation ſur les prétendues reſſources de l'Angleterre, des Nouvelliſtes à gage faiſoient métier de l'endormir dans une ſécurité funeſte, en rempliſſant leurs papiers d'aſſertions ridicules ſur la détreſſe des Puiſſances alliées. A les en croire, les flottes combinées, foibles d'équipages & de munitions de guerre, n'étoient qu'un bel appareil, plus impoſant que redoutable; l'Eſpagne réduite aux expédiens, ſe voyoit déjà dans l'impoſſibilité de continuer les hoſtilités; la France obligée de recourir à des impôts extraordinaires, faiſoit ſon dernier effort; & la Hollande, à qui la pêche du hareng venoit de manquer, n'avoit déjà plus de quoi fournir aux dépenſes d'une guerre à peine commencée. Mais toute l'Europe connoiſſoit les richeſſes de cette nation opulente; & ſes pertes, quoique

1781. beaucoup d'autres qu'on pourroit rapporter, ne faisoient prendre le change, sur la véritable position des Anglois, qu'à des observateurs aveugles ou prévenus. L'Angleterre étoit dans un moment de crise effrayant; MM. de Crillon, de Guichen & de Cordova avoient quitté le port de Cadix avec le projet d'une grande expédition; ils avoient des forces suffisantes pour l'effectuer; leurs talens & leur expérience étoient regardés comme de sûrs garants du succès de l'entreprise, & malgré les *rodomontades* britanniques, toute la marine angloise n'y devoit opposer qu'une

---

assez considérables, pouvoient se réparer même au sein de la guerre. Quant à l'Espagne; l'arrivée de la flotte de la *Plata* avoit fait entrer dans ce royaume près de deux cens millions de livres tournois, & ce n'étoit pas le moment de parler de la ruine de cette nation. Il est vrai que par un édit du mois d'Août, Sa Majesté Louis XVI venoit d'ajouter deux sols pour livre en sus des droits ordinaires; mais ce nouvel impôt, bien loin d'annoncer l'épuisement de la France, supposoit les plus grandes ressources dans cet Etat.

vaine bravade; mais les élémens se liguèrent un moment pour la Grande-Bretagne, & tous les préparatifs de sa ruine furent dissipés par une tempête qui sépara les flottes combinées, & força chaque division à rentrer dans ses ports respectifs. Les vaisseaux françois arrivèrent à Brest le 11 Septembre, & mirent fin, du moins pour quelque tems, aux allarmes de l'Angleterre. 1781.

Réflexions à ce sujet.

Ainsi fut terminée une croisière qui pouvoit décider du sort de la Grande-Bretagne, la priver du retour de ses flottes, la forcer de demander la paix en suppliante. Cet événement est une nouvelle preuve de la fragilité des plus sages dispositions dans une guerre maritime : les ordres des Cours & toutes leurs combinaisons ne sauroient prévenir les accidens secondaires qui dérangent souvent le meilleur plan ; la commotion des élémens peut à chaque minute, arracher des mains du vainqueur les lauriers de la victoire. Cependant on verra que cette campagne ne fut pas, même en Europe, tout-à-fait infructueuse pour les Puissances alliées. On sut

1781.

Le Duc de Crillon arrive à Minorque.

bientôt que le Duc de Crillon étoit arrivé heureusement à Minorque, & que sa mission étoit d'en former le siége ; on auguroit le plus favorablement de cette expédition. D'ailleurs il se faisoit à Brest des préparatifs qui supposoient toujours de grands projets pour cette campagne ; on continuoit d'y rassembler des troupes & de les tenir en haleine par de fréquens exercices ; on y voyoit arriver de toutes parts des Soldats détachés de l'infanterie françoise, & destinés, sinon à former de nouveaux corps, du moins à recruter les bataillons alors en activité. On venoit de completter les équipages de huit ou dix vaisseaux, qui, sous les ordres de M. de Beausset, devoient aller renforcer l'escadre espagnole déjà prête à rentrer en croisière pour combattre la flotte angloise, ou du moins pour lui fermer l'accès de la Méditerranée où l'on craignoit qu'elle ne vînt au secours de Minorque. Mais cette crainte n'étoit pas fondée ; l'Amiral Darby n'avoit point de troupes de débarquement, & ses vaisseaux n'étoient pas approvision-

Nouvelle croisière de l'Amiral Darby.

nés pour une expédition dans cette mer. Au reste on ne savoit rien de positif sur la destination de sa flotte, & l'on ignoroit encore à la mi-Septembre en quels parages elle croisoit. Les vents de l'équinoxe la forcèrent enfin de gagner le port; & l'on apprit que toutes ses opérations s'étoient bornées à la prise de quelques navires, & que le principal objet de sa longue croisière avoit été de protéger les côtes d'Irlande qu'on n'avoit point eu l'intention d'attaquer. Mais c'est assez parler des préparatifs de la campagne d'Europe, & de l'inaction des flottes angloise & combinée; il est tems de jeter un coup-d'œil sur le petit nombre d'événemens qui, dans le tableau de cette campagne, peuvent rompre la monotonie des projets sans exécution.

1781.

A quoi se réduisent ses opérations.

La France l'avoit ouverte par une entreprise sur l'isle de Jersey, dont l'exécution fut confiée au Baron de Rullecourt, ci-devant Major-Général des Volontaires de Nassau. Il n'avoit avec lui que douze cens hommes tirés, pour la plûpart, de la légion du Chevalier de Luxem-

Entreprise malheureuse sur l'isle de Jersey.

bourg. Le 5 Janvier sur les trois
1781. heures après midi, ils s'étoient embarqués à l'isle de Chausey par un vent très-favorable; en moins de six heures, ils touchèrent à Jersey, y débarquèrent heureusement, & s'étant mis en marche, passèrent sous le feu de cinq ou six forts sans être inquiétés. Arrivés par des chemins affreux, jusqu'à Saint-Hellier, ils s'emparèrent de cette capitale, après avoir massacré une partie de la garde qui voulut opposer de la résistance. Le Baron de Rullecourt envoya un piquet pour se saisir du Gouverneur & des principaux habitans, qui furent conduits sur la place du marché où ils signèrent une capitulation. Le Baron se fiant trop sur cet acte, avoit négligé de s'emparer d'une éminence où la garnison se forma en corps de troupes, & d'où elle fit jouer son artillerie sur les François, tandis qu'ils alloient se mettre en possession du premier fort de la ville, sous la conduite même du Gouverneur prisonnier. Cette perfidie inattendue jeta le désordre dans leurs rangs, & les obligea de se replier dans l'intérieur

de la place; ils y furent bientôt
aſſaillis par quatre mille habitans 1781.
armés, qui ſortirent tout-à-coup des embuſcades où ils s'étoient tenus cachés juſqu'à ce moment; la petite troupe de M. de Rullecourt ſe vit forcée de céder à ce grand nombre d'aſſaillans. Ce brave Officier ayant reçu trois coups de feu, dont il mourut peu d'heures après, & ne comptant plus ſur l'arrivée de ſon arrière-garde commandée par M. d'Herville qui devoit le ſeconder dans cette expédition, (1) fit porter à ſes Volontaires l'ordre de mettre bas les armes & de ſe rendre priſonniers, ce qu'ils firent au nombre de cinq ou ſix cens. Le reſte de ſes gens avoit trouvé le

(1) Si le Major d'Herville eût paru à tems avec ſon artillerie, & les trois cens hommes qu'il commandoit, il eſt à croire que cette affaire, conduite avec autant de ſecret que de courage, auroit eu une toute autre iſſue; mais le retour des bateaux où devoit s'embarquer l'arrière-garde fut retardé par des obſtacles imprévus, & la marée baſſe, fut un contre-tems qui mit ces trois cens hommes dans l'impoſſibilité de faire la deſcente.

1781. moyen de s'échapper & de gagner la côte, où s'étant saisis de quelques bateaux, ils se rendirent heureusement dans les ports de Bretagne & de Normandie.

Particularité de cette expédition.

On cite une particularité de cette expédition qui peut mériter un moment l'attention du lecteur; c'est qu'il y avoit dans la petite armée de M. de Rullecourt un Officier turc de nation, ci-devant au service du Mogol. Il se nommoit Emir-Suad & jouissoit dans l'Indostant d'un revenu de cent cinquante mille livres. Il étoit venu à Paris avec M. Chevalier, dont il étoit l'ami, & qui se louoit beaucoup des bons offices qu'il en avoit reçus lors de son passage de Suez. Emir-Suad avoit sollicité de l'emploi dans nos troupes, tant pour se former au métier de la guerre, que pour se venger des Anglois, dont le despotisme dans l'Inde paroissoit l'avoir irrité. Il obtint le grade de Colonel en second dans la légion de M. le Chevalier de Luxembourg, & partit avec ce titre pour l'expédition de Jersey, où, pour me servir de son expres-

sion, il se promettoit de tuer beaucoup d'Anglois. Il s'étoit affublé d'un doliman bleu, & comme descendant de Mahomet, il portoit une bande d'étoffe verte sur son turban; il ne ressembloit d'ailleurs à nos Officiers que par les épaulettes. Emir-Suad étoit un homme d'environ quarante-cinq ans. Son extérieur annonçoit de la force & du courage. Le parti qu'il avoit pris de venir s'instruire en Europe, étoit alors sans exemple parmi ses compatriotes. 1781.

Pyramide élevée à Jersey en mémoire de cet événement.

Quoique le succès n'eût pas couronné l'expédition du Baron de Rullecourt, cette tentative ne laissa pas que d'allarmer les habitans de Jersey. Ils n'étoient point sans doute revenus de leur frayeur, lorsqu'en mémoire de cet événement, ils firent ériger une pyramide où se lisoit cette inscription:

» Ci gît le corps de M. le Baron
» de Rullecourt, Officier-Général
» françois qui, dans la nuit du 6
» Janvier 1781, envahit cette isle,
» à la tête de douze cens hommes,
» surprit le Gouverneur & les Ma-
» gistrats, & les fit prisonniers de

1781. » guerre. Heureusement qu'au point » du jour, les François attaqués » par la garnison & la milice aux » ordres du brave Major Pierson, » qui perdit la vie dans cette glo- » rieuse entreprise, furent totale- » ment mis en déroute; le Gou- » verneur & les Magistrats recou- » vrèrent la liberté; & l'isle fut dé- » livrée par la destruction ou par » la captivité des envahisseurs; le » Baron de Rullecourt succomba; » & cette pyramide est moins un » monument érigé à la mémoire d'un » ennemi, qu'elle n'est, ô Jersey! » un avertissement pour vous & » pour vos enfans, de donner à » l'avenir plus d'attention à votre » sûreté »!

Expédition plus heureuse contre l'isle de Minorque

Si la France échoua dans cette tentative contre Jersey, elle fut plus heureuse dans son expédition concertée avec l'Espagne contre l'isle de Minorque, dont M. le Duc de Crillon se rendit maître sans trouver de résistance. L'Angleterre n'avoit pas même soupçonné la destination des troupes embarquées à Cadix pour cette grande entreprise; cependant il étoit difficile de prendre le

change ſur l'objet de ce formidable armement. Lorſque l'armée des alliés ſe préſenta devant Minorque, le Général Muray, qui commandoit dans l'iſle, ne vit d'autre reſſource pour ſauver ſa foible garniſon compoſée en grande partie de Soldats invalides, que de ſe précipiter dans le fort Saint-Philippe, & d'abandonner ſes proviſions à l'ennemi, ſans excepter l'apothicairerie, objet important, vu l'état de langueur & de maladie où ſe trouvoient la plûpart de ſes Soldats. Entrons dans quelque détail ſur cette importante expédition. 1781.

Sécurité funeſte du Gouverneur.

Douze mille hommes bien aguerris s'étoient embarqués à Cadix, pour aller attaquer Minorque; & les trois mille tant Anglois qu'Hanovriens qui compoſoient alors la garniſon de cette iſle, ne devoient pas réſiſter à des forces ſupérieures; la diſcorde régnoit parmi les troupes ſoudoyées pour la défendre, & la dyſſenterie y faiſoit de cruels ravages. Le Gouverneur occupé de ces deux fléaux au progrès deſquels il oppoſoit toute ſa prudence & toute ſon activité, s'endormoit dans une

1781. ſécurité funeſte ſur les autres dangers, lorſque le Duc de Crillon effectua la deſcente. Sa navigation avoit été longue & pénible. Après avoir franchi le détroit en moins de trois jours, les tranſports furent obligés de mouiller à la rade de Carthagene, où les vents contraires les enchaînèrent un tems conſidérable. La flotte ne remit à la voile que le dix-ſeptième jour, & elle fut encore retardée par des calmes opiniâtres. Enfin le vent redevint favorable, à la hauteur de Malaga; il ne fallut plus que trois jours pour arriver à la vue de Minorque. Parmi les cent voiles qui tranſportoient l'armée, on comptoit deux vaiſſeaux de ſoixante-dix canons, cinq frégates, ſix chebecs & un pareil nombre de bombardes.

Diſpoſition de l'armée du Duc de Crillon. Priſe de Minorque. Importance de cette conquête.

Le Général en forma trois diviſions qui devançoient le convoi & vinrent bloquer les ports de Mahon, de Fornella & de Citadella. Cette précaution étoit néceſſaire pour empêcher l'évaſion des bâtimens ennemis. Le débarquement s'effectua en quatre endroits différens. Deux bataillons ennemis ſe

trouvoient alors éloignés du fort Saint-Philippe, l'un à Mahon & l'autre dans le fauxbourg de Ravalle. Si la descente exécutée dans la nuit du 21 Août, n'avoit été ralentie par diverses circonstances, les deux bataillons auroient été faits prisonniers, & le fort eût perdu l'élite de sa garnison. Cependant le Duc de Crillon à peine débarqué dans l'isle, y fit arborer le drapeau royal qui fut salué de vingt coups de canon & accueilli par les acclamations des troupes. Immédiatement après, il se mit à la tête des Brigades des Grenadiers & Volontaires de Catalogne, & de celles de Burgos, de Murcie & d'Amérique; prit la route de Mahon, se rendit maître du port où il trouva cent soixante pièces de canon, & se saisit de plusieurs magasins remplis d'effets précieux, dont le riche butin fut estimé supérieur à celui que Rodney venoit de faire à Saint-Eustache. Des piquets dispersés sur la route, eurent ordre d'occuper les postes les plus importans.

1781.

Toute l'isle est soumise.

Le premier soin du Général après sa conquête, fut d'ordonner des

prières & de faire chanter le *Te Deum*. Le même jour il reçut, au nom du Roi d'Eſpagne, le ſerment de fidélité des habitans, & il n'eut pas beſoin d'employer la violence; preſque tous les Mahonnois rentroient avec plaiſir ſous la domination de leurs anciens Souverains. Les villes de Citadella & de Fornella s'étoient rendues ſans coup férir, & toute l'iſle fut ſoumiſe, à l'exception du fort Saint-Philippe. Le Duc de Crillon trouva dans le port cent navires, parmi leſquels il y avoit quatorze corſaires en armement. On prétendit qu'un bâtiment expédié de Gênes, avoit informé le Général Murray du deſſein des Eſpagnols trois jours avant leur débarquement, mais que le Gouverneur ne tint aucun compte de cet avis. Lorſqu'il découvrit les vaiſſeaux ennemis, il n'eut que le tems de faire embarquer ſon épouſe pour l'Italie, & d'enlever à la hâte quelques proviſions de bouche. Il entra dans le fort ſur les cinq heures du ſoir, une heure avant le débarquement de la première diviſion eſpagnole.

1781.
l'exception du fort Saint-Philippe.

1781.

Force de cette place.

Cependant le Duc de Crillon alla reconnoître les fortifications de Saint-Philippe, & fit tous les préparatifs du siége qu'il devoit commencer à l'arrivée des secours attendus tant de la France que de l'Espagne. L'heureux début de son expédition fut un triomphe pour les deux Cours, & elles ne devoient pas négliger les moyens de la consommer; mais ce dernier pas étoit le plus difficile. Si, au premier moment de la descente, on s'étoit mis à la poursuite de la garnison, il est probable que dans le désordre & la confusion de cette surprise, on eût emporté, sans beaucoup d'efforts, la place où elle s'étoit réfugiée; mais on lui donna le tems de se reconnoître, & pour peu qu'ils missent d'ordre & de vigueur dans leur défense, les trois mille hommes retranchés dans cette forteresse, devoient y tenir longtems par le seul avantage de leur position. Le fort de Saint-Philippe est défendu par un rocher qui en rend les approches aussi périlleuses que difficiles: les glacis & le chemin couvert sont également taillés dans

le roc, palissadés, minés, contre-
1781. minés & garnis de batteries de canon; de distance en distance s'élèvent de petits forts munis d'artillerie qui protégent les glacis & le chemin couvert. Chacun de ces ouvrages est entouré d'un fossé de vingt pieds de profondeur, creusé dans le roc vif, avec une galerie couverte à crêneaux pour se mettre à l'abri. Tous les ouvrages extérieurs ont des communications souterraines avec le corps de la place, où les troupes employées à sa défense, bravent, en quelque sorte, les insultes des assiégeans. Ces souterrains forment une espèce de labyrinthe, où sont creusés des puits à bascules, pour y arrêter l'ennemi, s'il parvenoit à s'en emparer. Le corps de la place environné d'un chemin couvert contreminé, est défendu par des contregardes & demi-lunes; les murailles sont taillées dans le roc, elles ont soixante pieds de haut, & le fossé qui les entoure en a trente-six de profondeur. Enfin la tour du fort Saint-Philippe est un quarré flanqué de quatre petits bastions, dont l'intérieur forme une

place d'armes qui peut avoir dix-huit perches d'étendue. Tous ces ouvrages, la plûpart taillés dans le roc, ſont, pour ainſi dire, à l'épreuve de la bombe. On portoit à quinze cens mille livres ſterling les dépenſes des fortifications ajoutées à l'iſle Minorque, depuis 1756 juſqu'au jour où les Eſpagnols y firent leur débarquement. 1781.

Productions de l'iſle de Minorque.

Le Duc de Crillon avoit diſtribué la majeure partie de ſes troupes dans les différentes places de l'iſle, & ce qu'il pouvoit en employer au ſiége de Saint-Philippe n'étoit point ſuffiſant pour l'enlever de vive force ; il falloit des renforts conſidérables pour aſſurer la conquête de Minorque, & l'étendre à toutes ſes parties ; l'importance d'une telle acquiſition compenſoit bien les frais de l'entrepriſe. Ce n'eſt pas que les Eſpagnols euſſent beſoin d'un nouveau port dans la Méditerranée ; mais c'étoit pour eux un coup de partie d'enlever aux Anglois l'entrepôt le plus avantageux de leur commerce du levant. D'ailleurs l'iſle de Minorque fournit tout ce qui eſt néceſſaire à la vie ; elle

1781. produit du bled, du vin, des fruits excellens. Tous les beſtiaux y proſpèrent; & en y donnant quelques ſoins, on y pourroit tirer un grand parti de la culture. Ses pâturages ſont de la même nature qu'en Eſpagne; & pour y recueillir une laine auſſi fine & auſſi précieuſe que celle de ce royaume, il ſuffiroit peut-être d'y tranſporter des brebis eſpagnoles. Cette iſle abonde en poiſſons de toute eſpèce; on y trouve des mines de plomb & des carrières du plus beau marbre; ſes fromages ſont d'un goût exquis, & pourroient devenir un objet de commerce important. Elle fournit du miel & de la cire d'une très-bonne qualité; & ſes oliviers feroient d'un grand produit, ſi la culture en étoit perfectionnée. Tous les avantages attachés à la poſſeſſion de l'iſle Minorque, juſtifient bien les efforts qu'on verra faire à l'Eſpagne pour en completter l'acquiſition.

Renforts envoyés au Duc de Crillon.

Quatre mille hommes attendoient à Barcelone l'inſtant de mettre à la voile, pour aller renforcer l'armée du Duc de Crillon. La France avoit

le plus grand intérêt à ce qu'on achevât la conquête de Minorque ; 1781.
& l'on s'appercevoit déjà sur nos côtes de l'heureux effet de l'invasion espagnole ; depuis que les corsaires de Mahon étoient enchaînés dans leurs ports, le commerce maritime du Languedoc commençoit à jouir d'une sécurité depuis longtems troublée par leurs pirateries. Pour en assurer la tranquillité, il falloit que les troupes françoises concourussent à la réduction du fort Saint-Philippe. En conséquence, l'ordre fut expédié dans nos ports de la Méditerranée, de frêter, jusqu'à la concurrence de huit mille tonneaux, des bâtimens destinés aux transports d'une armée auxiliaire de quatre ou cinq mille hommes. On avoit cru d'abord que cet embarquement se feroit sur des navires espagnols ; mais le transport de la grosse artillerie qu'on fit passer de Barcelone en employa un grand nombre, & il fut décidé que la division françoise s'embarqueroit à Toulon vers la fin du mois de Septembre. Comme on l'a dit, le Duc de Crillon n'attendoit

1781. que ces renforts pour commencer le siége, & cette nouvelle expédition suivit de près le débarquement des troupes combinées. Il devoit s'écouler encore plusieurs mois avant que toute l'isle passât sous la domination des Espagnols.

Danger pour le riche convoi de la Havane.

Leurs vaisseaux couvroient les mers d'Europe, & la flotte angloise qui venoit de mettre à la voile pour aller secourir la place assiégée, ou pour intercepter le riche convoi de la Havane, se vit forcée de rentrer dans le port, & de laisser le champ libre aux croisières des escadres ennemies. Mais les ouragans ordinaires à l'approche de l'équinoxe, suspendirent les opérations navales de la France & de l'Espagne, & tous leurs vaisseaux plus ou moins mal-traités par les tempêtes, gagnèrent la rade sans attendre l'arrivée de la flotte espagnole. On avoit d'autant plus lieu de craindre pour cette flotte, que les escadres combinées devoient employer beaucoup de tems à se réparer, & que les vaisseaux anglois, pouvoient, à la faveur de cette circonstance, se rendre

1781.

rendre maîtres de la mer, & par conſéquent tenter avec ſuccès d'enlever le convoi eſpagnol. D'ailleurs l'occaſion étoit favorable pour ſecourir Gibraltar & reprendre Minorque ; mais les Anglois n'entreprirent aucune de ces opérations, & leur grande flotte conſuma ce tems précieux en de vaines croiſières ſur les côtes d'Irlande, dans l'unique vue de donner la chaſſe à nos corſaires, & de les écarter de ces parages : c'étoit bien des frais pour un ſi petit objet. Il eſt à remarquer que dans toute cette campagne d'Europe, les grandes flottes ne prirent aucune part aux expéditions qui méritent l'attention de l'Hiſtoire.

On équipe des flottes pour les deux Indes.

La France ne paroiſſoit occupée que du ſoin de conſerver ſa ſupériorité dans les deux Indes. On travailloit dans le port de Breſt, avec la plus grande célérité, à l'équipement des eſcadres qui devoient eſcorter les convois. Cette activité faiſoit eſpérer qu'elles feroient en état de mettre à la voile avant la fin de Novembre. Ce ne fut que dans le mois ſuivant qu'elles appareillèrent au nombre de deux vaiſſeaux

1781. ſeulement pour les Indes orientales, ſavoir, l'Illuſtre & le Saint-Michel; & de ſept pour les Antilles, ſous les ordres du Marquis de Vaudreuil, dont le convoi étoit de cent dix-huit tranſports chargés de neuf mille hommes, d'un train d'artillerie conſidérable, de munitions & d'approviſionnemens de toute eſpèce. Moyennant ce renfort, la marine françoiſe aux Indes occidentales devoit ſe porter à trente-huit vaiſſeaux de ligne. M. de Guichen avoit convoyé la flotte de l'Inde juſqu'à l'un des caps; il s'en ſépara pour aller joindre l'armée eſpagnole à Cadix, où il conduiſit treize vaiſſeaux & quelques frégates.

On arme vingt-deux vaiſſeaux dans les ports d'Angleterre.

Tandis que MM. de Guichen & de Vaudreuil diſpoſoient tout pour le départ des convois, on s'occupoit tant à Ports-Mouth qu'à Plymouth de la réparation des vaiſſeaux que l'Amiral Darby venoit de ramener dans ces ports, & dont une partie étoit deſtinée pour les deux Indes, & le reſte pour la défenſe de Gibraltar; la totalité de l'armement pouvoit ſe monter à

1781.

vingt - deux vaiſſeaux de ligne. Le plan du Miniſtère étoit d'en confier d'abord le commandement en chef à l'Amiral Rodney nouvellement arrivé des Antilles, & qui avoit ordre d'y retourner avec le Formidable & cinq autres vaiſſeaux du même rang. La diviſion pour l'Inde étoit d'un pareil nombre de vaiſſeaux; elle avoit pour Commandant Sir Richard Bickerton qui devoit monter le Gibraltar. Suivant le même plan, le reſte de la flotte alloit mettre en mer ſous les ordres de l'Amiral Kempenfelt. On varioit ſur la premiere deſtination de ces dix vaiſſeaux, que les uns envoyoient devant Breſt, & les autres à la rencontre des cent trente-cinq voiles parties de Saint-Domingue le 25 Octobre ſous l'eſcorte des vaiſſeaux de guerre aux ordres du Chevalier de Botderu. On portoit à ſoixante-dix millions la valeur de cette riche flotte qui, au grand regret des Anglois, arriva le 7 Décembre à Breſt, ſans aucun événement fâcheux.

Rencontre des eſcadres de Guichen & de Kempenfelt.

La diviſion de Kempenfelt, où l'Amiral Roſſ commandoit en ſecond, devoit ſortir avant les autres,

& tenter quelqu'entreprise en atten-
1781. dant qu'elles fussent prêtes à mettre à la voile. La rade de Cadix étoit le point de réunion, & l'on se proposoit d'y bloquer les flottes espagnoles avec les vaisseaux de ligne, tandis que les frégates seroient employées à ravitailler Gibraltar & le fort Saint-Philippe. Quel que dut être le succès de cette tentative, les Amiraux Ross & Kempenfelt avoient ordre de regagner les ports d'Angleterre après cette opération, & tandis que Rodney & Bickerton suivroient la route de leur destination respective. L'escadre de ce dernier ne se chargeoit point du transport des troupes qui, au nombre de cinq mille quatre cens hommes, furent réparties sur les trente navires de la Compagnie déjà rassemblés à Spithead. Ce plan n'eut pas son exécution dans toute son étendue. Des raisons que nous toucherons ailleurs, empêchèrent l'Amiral Rodney de partir à l'époque convenue. Le départ de l'Amiral Bickerton fut aussi différé, & ce retard qui avoit été prévu, facilita les moyens de renforcer l'ef-

cadre de Kempenfelt. Il fortit de Ports-Mouth le 2 Décembre avec douze vaiſſeaux de ligne, un de cinquante canons, quatre frégates de trente-ſix & le brûlot la Tiſiphone. Les avis étoient partagés ſur la deſtination de cette eſcadre, dont la croiſière ne parut point d'abord avoir d'objet particulier. Quoi qu'il en ſoit, M. de Guichen & l'Amiral Kempenfelt ſe rencontrèrent le 12 à cinquante lieues au Sud d'Oueſſant; & telles furent les circonſtances de cette rencontre, ſuivant la relation de l'Amiral anglois.

1781.

Rapport de Kempenfelt.

« La frégate qui étoit à la découverte du côté du vent, ſignala, dit-il, une flotte dans la partie du Sud-Eſt. Le vent ſouffloit alors de ce côté; je fis ſignal aux vaiſſeaux à deux ponts & aux frégates de donner chaſſe, & chargeai le Victory de voiles. A neuf heures du matin, nous diſtinguâmes que la flotte ennemie alloit vent largue, & gouvernoit vers l'Oueſt. Une heure après, j'obſervai pluſieurs vaiſſeaux fort en avant du reſte, & qui ſe formoient en ordre de bataille; je fis

le ſignal pour former la ligne; mais
1781. voyant la poſſibilité de paſſer entre les vaiſſeaux de guerre françois & une grande partie de leur convoi, je continuai de forcer de voiles dans la vue de les couper; & j'y réuſſis en partie: pluſieurs amenèrent pavillon. Comme le jour baiſſoit, qu'il ventoit frais, & que le tems étoit nébuleux, tous ces navires ne tombèrent point en notre poſſeſſion. Le lendemain, au point du jour, nous apperçûmes l'ennemi ſous le vent. Je formai encore la ligne; mais ſes forces me parurent tellement ſupérieures aux miennes, que je ne crus pas convenable de haſarder une action ».

Le Marquis de Vaudreuil ſauve le convoi.

Lors de cette rencontre, le convoi françois ſe trouvoit ſéparé par un coup de vent, de la forte eſcadre qui le protégeoit; l'Amiral Kempenfelt ſaiſit ce moment pour l'attaquer avec ſix vaiſſeaux, ce qui lui réuſſit au-delà de ſes eſpérances; il enleva quinze bâtimens de tranſport chargés de troupes & de munitions de toute eſpèce. Cette entrepriſe courageuſe & bien conduite, fit le plus grand

honneur à l'Amiral anglois qui, sans doute, auroit donné plus de suite à cette expédition, si le Marquis de Vaudreuil, avec deux seuls vaisseaux, n'avoit trouvé le moyen d'arrêter les progrès de l'escadre britannique. La tempête avoit dispersé le reste du convoi, dont une partie regagna les ports de France avec beaucoup de peine; quelques autres bâtimens se rallièrent sous l'escorte des vaisseaux de M. de Vaudreuil, & se rendirent à la Martinique avec ce Général.

1781.

Reproches faits au Comte de Guichen.

Cet événement fâcheux, mais inévitable, donna lieu à quelques reproches contre M. de Guichen. On prétendit que l'Amiral Kempenfelt croisoit à la hauteur de Brest, lors de la sortie du convoi; qu'il étoit facile au Général François de combattre ou d'écarter l'escadre ennemie, & qu'il fut inexcusable d'avoir perdu de vue les vaisseaux confiés à sa protection. Pour faire tomber ces clameurs vaines & populaires, il suffisoit de répondre que la mission de M. de Guichen n'étoit pas d'attaquer l'escadre angloise, dont il ignoroit d'ail-

1781. leurs la poſition; & quant à la diſperſion du convoi, que ce malheur fut l'ouvrage d'une tempête, accident que toutes les précautions d'un Géneral ne ſauroient prévenir. Au reſte, les Anglois eux-mêmes ne ſe méprirent point ſur la nature de cet événement, & le Marquis de Rockingham, à la Chambre des Pairs, en prit occaſion de reprocher aux Miniſtres leur négligence à prévenir les malheurs de l'Angleterre.

On fait aux Miniſtres d'Angleterre des reproches mieux fondés, à la Chambre des Pairs.

» N'eſt-il pas honteux, dit-il, » que partout nous ſoyons écraſés » par la ſupériorité de l'ennemi, & » que les ſommes immenſes annuel» lement votées pour l'entretien & » l'accroiſſement de notre marine » ne produiſent que la honte de la » fuite ou les déſaſtres de la ruine. Ce » qui vient de ſe paſſer eſt d'une né» gligence, dont on n'a point d'exem» ple. Il y a plus de ſix ſemaines qu'on » ſavoit en Ruſſie, au fond de la Si» bérie, dans tous les coins de la » terre qu'il y avoit dans le port de » Breſt vingt-deux vaiſſeaux de li» gne prêts à mettre en mer. Quelle » force nos ſages Miniſtres oppo-

» sent-ils à cet armement formidable? Douze vaisseaux de ligne & un de cinquante canons! Ils font partir le contre-Amiral Kempenfelt avec ces treize vaisseaux; & pour couvrir leur coupable conduite, ils répandent le bruit que l'escadre françoise n'est composée que de treize vaisseaux inférieurs en force: une victoire complette doit signaler, disent-ils, cette rencontre; on célèbre déjà ce triomphe annoncé comme certain. —— Les dépêches du contre-Amiral arrivent! Rien de tout cela: au lieu d'une victoire, elles nous annoncent *une retraite prudente*. —— Oh! très-prudente en vérité. » De cette retraite de l'Amiral Kempenfelt, le Marquis de Rockingham & les autres membres de son parti inférèrent la nécessité d'expulser les Ministres ou de refuser les subsides.

1781.

Débats sur le même sujet, à la Chambre des Communes.

La séance des Communes du 20 Décembre fut encore plus orageuse. Sir Grey Cooper ayant proposé en forme de motion, qu'avant de finir cette séance, la Chambre s'ajournât au 22 Janvier. « Juste ciel!

1781. » s'écria le ſieur Byng, l'honorable
» membre qui ôſe faire une motion
» de cette eſpèce, ignore ſans doute
» le dernier affront que vient de re-
» cevoir le pavillon britannique,
» la derniere tache qu'a imprimée
» ſur nous la coupable négligence
» du Bureau de l'Amirauté; s'il en
» étoit inſtruit, il ne propoſeroit
» pas de nous ſéparer avant que la
» nation ſoit ſatisfaite ſur le der-
» nier objet de ſes allarmes, avant
» qu'on ait fait une enquête rigide
» ſur la croiſière de l'Amiral Kem-
» penfelt, avant que l'Univers ſa-
» che comment il eſt poſſible que
» de vingt-huit vaiſſeaux de ligne
» en état de ſervice immédiat, l'A-
» mirauté n'ait détaché que douze
» vaiſſeaux contre une eſcadre fran-
» çoiſe, dont la force ſupérieure de
» huit vaiſſeaux étoit connue de tou-
» te la terre. Se ſéparer ! aller cher-
» cher les loiſirs de la vie champêtre !
» tandis que l'Empire ébranlé juſ-
» ques dans ſon centre, chancelle
» ſur ſes fondemens ! ah ! qu'il ne
» ſoit pas dit; que la poſtérité ne
» diſe pas un jour que dans ce mo-
» ment d'allarmes, nous avons aban-

» donné les restes de l'Empire aux
» mains qui l'ont démembré : gar- 1781.
» dons-nous bien de nous ajourner,
» quand ce ne devroit être que
» pour un jour, que pour une heure !
» constatons d'abord que la der-
» niere humiliation que nous ve-
» nons de recevoir, est l'effet de
» la négligence de quelque dépar-
» tement : punissons cette négli-
» gence, quels que puissent être ceux
» qui s'en sont rendu coupables :
» occupons-nous ensuite des moyens
» de réparer la faute, s'il nous reste
» quelques moyens de cette es-
» pèce : en un mot, tâchons de
» mettre notre marine sur le pied
» respectable où elle devroit être ;
» mais sur-tout commençons par
» l'enquête, & ne nous ajournons
» que lorsqu'elle sera finie ».

Apologie de Lord Sandwich.

Lord North n'en demanda pas moins l'ajournement pour le 21 Janvier ; & après avoir justifié Lord Sandwich, & déclaré en son nom qu'il étoit prêt à subir l'enquête la plus rigide, il observa que le moment d'instituer une pareille enquête ne lui paroissoit pas devoir être celui où la plûpart des mem-

bres étoient déjà sortis de la ville.
1781. M. Fox prit la parole, & dans la chaleur de ses déclamations anti-ministérielles, il accusa le premier Lord de l'Amirauté d'une trahison manifeste relativement à l'expédition du contre-Amiral Kempenfelt; & se tournant du côté de Lord North, il le déclara complice de ce délit, s'il ne se désistoit de son premier avis sur l'ajournement. Comme membre de l'Amirauté, Lord Mulgrave crut qu'il étoit du devoir de sa place d'entrer avec quelque détail dans la justification anticipée de Lord Sandwich; & d'abord, il établit que c'étoit le Gouvernement & non le Bureau de l'Amirauté qui avoit déterminé la mesure des forces destinées à l'expédition de l'Amiral Kempenfelt, & réduisit ainsi la question. » L'Amirauté a-t-elle mis de la négligence dans l'équipement de l'escadre, dont la force avoit été déterminée par le Gouvernement? » Du moment, continua-t-il, où l'ordre a été notifié à l'Amirauté, » on n'a pas perdu une minute. » L'Amiral Darby n'est rentré dans

» nos ports que le 6 Novembre, » & depuis cette époque jusqu'au » 2 Décembre, les vaisseaux destinés à former l'escadre du contre-Amiral Kempenfelt, ont été mis » en état d'appareiller. Assurément » on ne pouvoit employer plus de » diligence dans l'équipement de » l'escadre. La seconde question à » faire, question à laquelle l'Amirauté pourroit se dispenser de répondre, est celle-ci : pourquoi » n'envoyer que douze vaisseaux » contre une escadre qu'on savoit » être forte de dix-neuf ou vingt? » La preuve qu'on l'ignoroit, c'est » qu'on n'a détaché que ces douze » ou treize vaisseaux. D'après toutes les informations reçues dans » les divers Bureaux, il a paru que » douze vaisseaux de ligne & un de » cinquante canons suffisoient pour » une expédition dans laquelle il » s'agissoit de bloquer ou d'attaquer un nombre égal de vaisseaux » moins forts embarrassés d'un nombreux & pesant convoi; mais encore une fois l'Amirauté n'a dû » agir que d'après les ordres du » Gouvernement, qui voyoit le 1781.

1781. » mieux dans le parti qu'on a pris : » or quand on a tout fait pour le » mieux, on n'a rien à se reprocher. » Cette supériorité de nombre que » les flottes ennemies conservent » sur nous en Europe & ailleurs ; » est une calamité sans doute ; mais » est-il au pouvoir de la sagesse hu- » maine de prévenir des calamités » de cette espèce ? Cet ascendant » actuel de la Maison de Bourbon » m'étonne d'autant moins, que je » vois, en consultant l'histoire, qu'elle » l'a toujours eu sur nous & même » sur l'Angleterre & la Hollande » réunies, toutes les fois que n'é- » tant point distraites par une » guerre continentale, elle a pu » tourner ses efforts du côté de sa » marine. De notre part, on a fait » des prodiges, on a mis nos for- » ces navales sur le pied le plus res- » pectable où elles aient jamais » été portées, à aucune époque » des guerres précédentes. A-t-on » pu faire davantage ? je n'en crois » rien. Témoin des efforts qui se » sont faits, je suis étonné de ce » qu'on a pu tant faire ; & je ne » hasarde pas mon opinion légere-

1781.

» ment, lorſque je poſe en fait que » jamais premier Lord de l'Amirauté » britannique n'a mieux mérité de » la patrie par ſon zèle, ſon acti- » vité infatigable, les reſſources » puiſſantes de ſon génie, que le » premier Lord actuel de l'Ami- » rauté ».

Vaughan & Ferguſon ſe plaignent de Rodney. Sujet de leurs plaintes.

Cette apologie de Lord Sandwich n'appaiſa point les mécontens, & l'on continua de s'en prendre à lui de la foibleſſe d'une eſcadre qu'il étoit d'autant plus aiſé de fortifier, que pendant toute ſa croiſière, la diviſion avoit dû reſter oiſive, ou dans le port ou dans la baie de Cauſand, où elle attendoit pour mettre à la voile, un renfort détaché de l'eſcadre même de l'Amiral Kempenfelt. Quoi qu'il en ſoit, bien des gens doutoient encore du prochain départ de Rodney : cet Amiral à peine arrivé des Indes occidentales, eut à répondre aux inculpations du Général Vaughan, & aux récriminations du Colonel Ferguſon, ci-devant Gouverneur de Tabago. Le premier avoit droit de ſe plaindre, & ſe plaignit en effet qu'à leur départ des

1781. Antilles, au lieu de le prendre ſur ſon bord, l'Amiral l'avoit relegué ſur une des petites frégates, qui, avec le Penther de ſoixante canons, étoient ſeules chargées d'eſcorter la flotte des iſles ſous le vent, tandis que le Gibraltar que montoit Rodney avoit pris les devants pour mieux éviter le danger auquel il ne craignit pas d'expoſer le convoi qu'il abandonnoit. Les négocians intéreſſés au ſort de la flotte, jetèrent d'abord les hauts cris; ils diſoient publiquement que l'Amiral les avoit ſacrifiés à ſon intérêt perſonnel. Le choix qu'il avoit fait du Gibraltar, vaiſſeau de quatre-vingt canons, & l'un des meilleurs voiliers de l'eſcadre, déplaiſoit à tous les bons patriotes, qui, ſans avoir un intérêt direct au ſort de la flotte des iſles ſous le vent, en prenoient aux affaires de l'Etat en général. Tous ſe plaignoient du vuide irréparable que l'abſence d'un vaiſſeau de cette force devoit laiſſer dans l'eſcadre confiée à l'Amiral Hood. Les deux Généraux Rodney & Vaughan étoient revenus très-mécontens l'un de l'autre, & l'on s'at-

tendoit à les voir animer par des accuſations reſpectives, les débats parlementaires auxquels leur conduite à Saint-Euſtache n'avoit déjà que trop fourni de matière. Pluſieurs Anglois avoient des droits à réclamer ſur les priſes faites dans cette iſle, & vendues ſi précipitamment au profit des Généraux. En vendant ces priſes, on avoit d'ailleurs manqué l'objet de la conquête, celui d'ôter aux Américains les reſſources qu'ils tiroient de Saint-Euſtache. « Je veux bien » croire, diſoit le Comte de Shelburne à la Chambre des Pairs, » que nos Généraux ont vendu leur » butin à des neutres; mais pouvoient-ils ignorer que c'étoit pour » le compte des Américains que les » neutres achetoient? » 1781.

Le produit de cette vente pouvoit être un objet ſi conſidérable pour Vaughan & Rodney, qu'en ſuppoſant les priſes confirmées par une Cour de Juſtice, ils devoient partager, diſoit-on, huit cens mille livres ſterling, ſomme immenſe, dont n'approcha jamais la fortune tant reprochée au Duc de Marlborougꝫ, quoi

1781. qu'il l'eût acquise en dix campagnes qui le couvrirent de gloire.

La majorité est contre l'enquête proprosée à ce sujet.

La querelle de Rodney & de Ferguson devoit porter sur un objet moins compliqué, mais d'un intérêt qui touchoit sensiblement l'honneur du Colonel. Dans une lettre officielle sur la prise de Tabago, l'Amiral avoit témoigné tant de surprise de la reddition de cette isle, qu'il lui étoit échappé de dire, qu'il falloit des évènemens bien extraordinaires pour la justifier. Cette phrase étoit susceptible de toutes les interprétations qu'on vouloit y donner, & l'ancien Gouverneur sembloit devoir exiger une satisfaction légale qui ne pouvoit avoir lieu qu'après une instruction, dont les détails non moins scandaleux que ceux du procès de Keppel & de Pallifer, auroient donné une seconde fois l'Angleterre en spectacle; mais cette affaire s'accommoda sans bruit; & quant à celle de Saint-Eustache, elle n'eut d'autre effet que de suspendre le départ de Rodney pour les Indes occidentales. Cependant le vendredi 30 Novembre, M. Burke avoit proposé

à la Chambre des Pairs une enquête qui, ſans exiger la préſence de l'Amiral, pût être conduite ſur les pièces & documens qu'il auroit laiſſés entre les mains d'un ami. La motion qu'on fit à ce ſujet, le mardi ſuivant, eut le ſort de toutes celles de l'oppoſition; le nombre des voix contre l'enquête, fut ſupérieur de ſoixante-quatorze. Pour bien juger à quel point Rodney, Vaughan & Ferguſon méritoient le blâme ou l'indulgence du Gouvernement, il faut conſulter l'Hiſtoire dans pluſieurs circonſtances des expéditions de Saint-Euſtache & de Tabago, dont on ne parle ici que par anticipation; mais auxquelles on ſe propoſe de revenir, après avoir eſquiſſé les opérations de la campagne, dont l'Europe fut le théâtre. 1781.

Campagne d'Europe. Combat de Dogger-Bank.

La fortune avoit eu ſans doute beaucoup de part à la rencontre de MM. de Guichen & Kempenfelt; il n'en fut pas ainſi du combat de Dogger-Bank, le plus vif & le plus meurtrier de toute cette guerre. Il avoit été projeté dans le Cabinet de Saint-James, ſur le plan général qu'on s'étoit fait en Angleterre,

1781. même avant la rupture de la Hollande, de se récupérer avec cette nation de toutes les pertes qu'on faisoit avec les autres Puissances belligérantes. En conséquence des mesures dirigées de longue main contre les Hollandois, une flotte angloise aux ordres du Vice-Amiral Parker, de beaucoup supérieure à la leur, vint les attaquer avec l'avantage du nombre & la confiance de la force; mais les Hollandois avoient celle du courage au même degré que l'ennemi, & ce courage leur suffit pour n'être pas vaincus. Comme on l'a dit, l'action fut longue & meurtrière, & les deux flottes se séparèrent fort maltraitées de part & d'autre; elles étoient dans une égale impuissance de continuer ce combat, dont l'importance justifie l'exposé qu'on va présenter au lecteur.

Relation de ce combat.

Dans la matinée du 5 Août, à la pointe du jour, l'escadre du Texel composée de sept vaisseaux de guerre, se trouvant au cinquante-cinquième degré de latitude septentrionale, apperçut au Nord-Nord-Ouest, un grand nombre de

navires étrangers; & ſur le champ
le Contre-Amiral Zoutman, fit 1781.
ſignal de ſe former en ligne de bataille. Il ſut bientôt par le rapport du cutter l'Ajax, que la flotte étrangère étoit un convoi ennemi qui avoit fait voile du Sund le 26 Juillet, ſous l'eſcorte de onze vaiſſeaux de guerre anglois. A ſix heures & demie, ſept de ces vaiſſeaux arborèrent leurs pavillons, & le convoi reſtant au vent, ils portèrent ſur l'eſcadre hollandoiſe qui vint ſe ranger en bataille à l'Eſt-Sud-Eſt, après avoir éloigné ſes navires marchands. L'action commença ſur les huit heures; le feu devint très-vif, & toute la ligne hollandoiſe fut bientôt engagée. Elle étoit compoſée des vaiſſeaux le Prince Héréditaire, l'Amiral Général, l'Argo, le Batave, l'Amiral Ruyter, la Hollande & l'Amiral Piet-Heln. Ce combat dura juſqu'à onze heures & demie. Tous les vaiſſeaux hollandois étoient déſemparés, & hors d'état de pouvoir manœuvrer; mais l'eſcadre angloiſe avoit encore plus ſouffert, quoiqu'elle fut égale en nombre

1781. de vaiſſeaux & ſupérieure en force de trente-quatre ou trente-ſix canons. Elle eut ſept cens hommes tués ou bleſſés, & la perte du Contre-Amiral Zoutman fut d'un cinquième moins conſidérable; il eut d'ailleurs l'avantage de reſter maître du champ de bataille. On ne peut trop exalter la valeur des Officiers & la bravoure des équipages dans cette glorieuſe défenſe de l'eſcadre du Texel; & l'on eſt en droit d'en inférer, que ſi les vaiſſeaux de la Meuſe avoient pu ſe joindre à ceux d'Amſterdam, les ſeuls qui ſe trouvèrent à l'affaire de Dogger-Bank, les Hollandois auroient ſans doute remporté une victoire complette. Cette réunion n'avoit pas eu lieu, par une négligence qui excita en Hollande une eſpèce de rumeur publique. Pour l'étouffer, on fit inférer dans les gazettes cette apologie des Magiſtrats qui, ſans doute, n'y trouva d'accès que ſous les auſpices de l'autorité. » Comme il ſe répand » que les vaiſſeaux de la Meuſe & » de Middelbourg qui devoient ſe » réunir à l'eſcadre du Texel, ont

Apologie des Magiſtrats hollandois.

1781.

» reçu depuis un contr'ordre à cet » égard ; c'eſt pour nous une ſatisfac- » tion particulière de pouvoir aſſu- » rer le public, d'après les infor- » mations les plus authentiques, » que de telles aſſertions ſont deſ- » tituées de tout fondement & ab- » ſolument contraires à la vérité ; » que les ordres donnés plus d'une « fois aux vaiſſeaux de la Meuſe, » de joindre le convoi du Texel, » ont manqué leur effet par » l'obſtacle des vents & de plu- » ſieurs autres circonſtances égale- » ment contraires, telles que le » danger de la province de Zélande » qui, menacée dans le même tems, » par une eſcadre angloiſe, n'auroit » pu ſe prêter à ce qu'on diminuât » le nombre des vaiſſeaux qui » mouilloient alors dans ſa rade. » Il eſt très-fâcheux, ſans doute, » que ces circonſtances aient em- » pêché de rendre l'eſcadre hollan- » doiſe aſſez forte, pour remporter » ſur l'ennemi une victoire non » moins utile que glorieuſe ».

Murmures contre Sandwich.

Tandis que la Hollande murmuroit contre ſes Magiſtrats, & les accuſoit d'avoir laiſſé échapper une

1781. auſſi belle occaſion de battre l'ennemi, on faiſoit en Angleterre les mêmes reproches au Comte de Sandwich qui, diſoit-on, avoit négligé de renforcer l'eſcadre britannique de trois vaiſſeaux qui étoient à portée de s'y joindre, & qui par cette réunion auroient néceſſairement décidé la victoire en faveur des Anglois. Quoi qu'il en ſoit de ces reproches injuſtes ou légitimes, ce premier eſſai des armes hollandoiſes fut glorieux à la République, & fera ſans doute époque dans les Annales de l'Hiſtoire qui citera l'affaire de Dogger-Bank, comme un témoignage honorable pour les Hollandois, qu'ils n'ont point dégénéré de la valeur de leurs ancêtres, & qu'ils feroient encore ce qu'ils furent autrefois, ſi le malheur des tems n'eût enchaîné leur courage, & dirigé leur activité vers des objets étrangers à la gloire militaire.

Récompenſes accordées aux Officiers de l'eſcadre hollandoiſe.

Cependant la bonne conduite de l'Amiral Zoutman & la bravoure des Officiers, Matelots & Soldats qui l'avoient courageuſement ſecondé dans l'action du 5, leur donnoient des titres à la reconnoiſſance de

de la nation. Leurs Hautes-Puissances se firent un devoir de transmettre à chacun d'eux quelque témoignage particulier de la satisfaction publique; & tous ces braves Hollandois furent plus ou moins récompensés suivant leurs titres & l'importance de leurs services. Conformément à la proposition qui en avoit été faite aux Etats-Généraux par Son Altesse le Prince d'Orange, Zoutman fut élevé au grade de Vice-Amiral, & les trois plus anciens Capitaines de son escadre furent nommés Contre-Amiraux extraordinaires. Tous quatre reçurent en présent, ainsi que les autres Capitaines, une médaille d'or de la valeur de treize cens florins; il fut accordé deux mois de gages à chacun des Officiers, Matelots & Soldats qui avoient partagé la gloire & les périls de cette journée mémorable. 1781.

Honneurs rendus à Hyde-Parker.

En payant aux Hollandois le tribut d'éloges qui leur est dû, nous rendrons aux équipages de l'escadre angloise un hommage également impartial. Leur valeur s'étoit signalée dans cette rencontre avec un éclat qui leur mérita la distinc-

tion bien flatteuſe de la voir couronnée par les mains du Roi d'Angleterre en perſonne. Georges III, accompagné du Prince de Galles, s'étoit tranſporté à Sheerneſs afin de juger par lui-même de l'état de la flotte qui venoit de s'y réfugier en grande partie. Il y trouva pluſieurs vaiſſeaux dans un état déplorable. Le Berwick avoit ſes ſabords enfoncés, tous ſes agrès en pièces, ſon beaupré & ſon grand mât emportés, le corps criblé de boulets. La Princeſſe Amelia de quatre-vingt canons, ne faiſoit que de joindre, & l'on peut juger de ſa ſituation par ſon retard. Le Preſton avoit reçu trente-quatre boulets de quarante-deux à ſa flottaiſon, & perdu ſon grand mât & ſon beaupré; ſes autres mâts, vergues, agrès étoient conſidérablement endommagés. Le Buffalo n'avoit guère moins ſouffert, & l'on en peut dire autant des autres vaiſſeaux; mais les équipages faiſoient encore bonne contenance. Touchée de ce ſpectacle, Sa Majeſté ordonna que l'Amiral paſſât ſur l'Yacht qu'elle montoit; elle

1781.

le reçut tête découverte, & lui fit les remerciemens les plus af- 1781.
fectueux. On dîna sur ce vaisseau que le Roi quitta pour se rendre à bord de l'Amiral, où l'on assembla les principaux Officiers de l'escadre. Le cercle étant formé, Sa Majesté se plaça sous l'étendard royal,& donna l'accollade au brave Parker qui fut créé Chevalier au bruit des acclamations de tous les équipages, & des salves de tous les canons de la flotte. Il y avoit là de quoi animer Hyde Parker à la poursuite des nouveaux ennemis, sur qui la Grande-Bretagne avoit sur-tout à cœur de faire tomber les plus terribles coups de la guerre; mais cette démarche du Roi d'Angleterre & les circonstances honorables qui l'accompagnoient, n'appaisèrent point le juste ressentiment du Vice-Amiral qui, piqué d'avoir manqué la victoire par la faute du ministère (1), donna sa démission & se retira du service. Les Anglois eurent quatre cens

(1) Parker avoit demandé à l'Amirauté des vaisseaux de renfort, qu'il ne put obtenir.

1781. quarante-cinq hommes tués ou blessés dans le combat opiniâtre de Dogger-Bank ; & la flotte hollandoise se vit hors d'état de poursuivre son voyage dans la Baltique ; elle reprit sa route pour le Texel, où elle rentra avec son convoi. Un de ses vaisseaux de guerre avoit coulé bas dans ce trajet.

Rencontre de deux frégates angloises & de deux hollandoises.

Ce plan de destruction & de vengeance dirigé particulièrement contre la Hollande, eut dans les mers d'Europe sa principale exécution contre les vaisseaux de la République qui, dans la confiance d'une pleine paix, & se reposant sur la foi des traités, regagnoient leurs ports sans protection & sans escorte ; mais dans les quatre parties du Monde, les Hollandois soutinrent glorieusement l'honneur de leur pavillon, toutes les fois qu'ils eurent à combattre des ennemis reconnus. Dans la matinée du 30 Mai, il y eut un combat sanglant entre les deux frégates angloises la Flora & le Crescent, l'une de trente-six & l'autre de vingt-huit canons ; & le Briel & le Castor vaisseaux hollandois qui n'en montoient que

vingt-ſix. Le Briel n'en força pas moins le Creſcent à ſe rendre. Le Caſtor fut moins heureux ; mais cette frégate n'amena pavillon qu'à la dernière extrêmité. Lorſqu'elle ſe rendit à la Flora, elle avoit perdu ſon Capitaine & près de ſoixante hommes de ſon équipage. Cependant ces deux priſes ne reſtèrent point aux vainqueurs. La frégate le Briel étoit ſi maltraitée, qu'elle ſe vit hors d'état de prendre poſſeſſion du Creſcent. Elle n'avoit plus ni mâts ni gouvernail, & ce fut avec beaucoup de peine qu'elle arriva juſqu'à la baie de Cadix où elle vint ſe réparer. Quant à la frégate le Caſtor, voici comme elle fut dégagée. Après s'être ragréés de leur mieux, les deux bâtimens anglois voguoient avec leur priſe par le degré de latitude 47. n. lorſqu'ils découvrirent dans la matinée du 19 Juin, deux vaiſſeaux qui leur donnoient la chaſſe. Le Capitaine anglois William Peer qui commandoit la Flora, vira vent-arrière & ſe porta vers le Creſcent & le Caſtor, ſe flattant que l'apparence de leur force réunie 1781.

1781. pourroit ralentir l'ardeur de la pourſuite. Il ſe trompa ; les vaiſſeaux ennemis continuèrent la chaſſe, & le Capitaine anglois ne jugeant pas qu'il fut prudent de haſarder une action, fit prendre à chacun de ſes vaiſſeaux une direction différente ; mais il eut la mortification de voir le Caſtor repris par une des frégates françoiſes, tandis que l'autre pourſuivoit le Creſcent qui ne paroiſſoit pas devoir lui échapper.

L'état des morts & des bleſſés fut à-peu-près égal, c'eſt-à-dire, d'environ cent hommes de part & d'autre ; mais il fut glorieux pour les Hollandois d'avoir pu diſputer la victoire à pertes égales, avec un ennemi qui dans cette nouvelle rencontre leur étoit bien ſupérieur en forces. On ne craint pas de répéter que pendant toute cette campagne, l'Angleterre n'eut d'autre avantage ſur la Hollande que celui de combattre des ennemis ſans défenſe : tous les Hollandois diſperſés ſur les mers lointaines ſe croyoient encore les alliés de la Grande-Bretagne.

1781.

Le Duc de Richmond protege les Hollandois prisonniers en Angleterre.

Graces à cette erreur des Hollandois, les Anglois avoient fait beaucoup de prises sur la marine commerçante des sept Provinces-Unies, & par conséquent un grand nombre de prisonniers, dont le traitement ne fut pas toujours conforme aux loix que l'humanité prescrit même envers des ennemis vaincus. Pour adoucir le sort de leurs malheureux compatriotes, une souscription de cinq cens mille livres fut proposée aux habitans d'Amsterdam & remplie au profit des Matelots hollandois détenus prisonniers en Angleterre. Le Duc de Richmond, à qui l'on avoit cru devoir s'adresser pour cet objet louable, voulut bien se charger de veiller à ce que les deniers fussent appliqués à leur véritable destination; & il s'acquitta de ce soin avec un zèle qui prouva bien que son humanité ne connoissoit pas d'acceptions. Sans en être moins attaché à sa patrie, il s'établit, en quelque sorte, le protecteur de ses ennemis désarmés. Il voyoit dans les Hollandois d'anciens alliés, que des provocations intolérables avoient

1781. entraînés malgré eux dans la confédération des Puissances liguées contre la Grande-Bretagne. Cette considération étoit faite pour tempérer les fureurs de la vengeance, auxquelles l'Angleterre se portoit avec une affectation barbare contre la seule nation, dont elle eût pu conserver l'alliance. Mais encore une fois, elle ne pardonnoit point aux Hollandois d'avoir refusé de se précipiter avec elle dans un abyme d'où ils n'auroient pu la tirer; & ce fut le motif de cette animosité, dont ils devinrent l'objet dans les deux Continens. Elle se signala particulièrement aux Indes occidentales; & la prise de Saint-Eustache fut accompagnée de circonstances atroces qui auroient flétri la gloire des vainqueurs, s'il y avoit de la gloire à vaincre un ennemi sans défense, à faire la guerre au sein de la paix, à surprendre une place ouverte au premier occupant. Telle étoit Saint-Eustache, lorsqu'une escadre angloise composée de quinze vaisseaux de ligne, de trois frégates & de trois bombardes, parut le 3

Février devant la rade de cette isle ; mais cette expédition avoit été précédée d'un événement qu'il faut indiquer.

1781.

Tentative de Rodney sur l'isle de Saint-Vincent.

A son retour de l'Amérique, où il n'avoit rien exécuté, l'Amiral Rodney trouva les Indes occidentales dans la consternation sur les ravages qu'avoit occasionnés le terrible ouragan, dont on a fait mention ailleurs. Heureusement que les flottes françoises venoient d'abandonner ces parages ; cette dernière circonstance parut favorable à l'Amiral. Se voyant maître de la mer où personne ne lui disputoit l'empire, il projeta des conquêtes, bien persuadé que la victoire couronneroit ses entreprises. Dans cette confiance, il s'étoit présenté devant l'isle de Saint-Vincent, avec tous ses vaisseaux & quatre mille hommes de débarquement. Elle n'étoit défendue que par six ou sept cens François ; mais l'ancien Commandant, M. de Montel, y avoit fait de si bonnes dispositions, que cette petite garnison suffit pour écarter les Anglois qui, s'étant rembarqués, vinrent tenter l'expédition

1781. Prise de Saint-Euftache.

plus facile de Saint-Euftache où il y avoit tout au plus cent trente Soldats la plûpart invalides. Pour se rendre maîtres de l'ifle, il suffifoit aux Généraux anglois de se montrer avec leur formidable armée; mais voulant donner quelque importance à cette expédition, ils y mirent beaucoup d'appareil. L'Amiral Hood qui commandoit l'avant-garde, pouffa sa bordée jufqu'à la pointe du Nord, inveftit la rade, & vint y mouiller enfuite avec la majeure partie de l'efcadre. Le refte parut deftiné à croifer devant Saint-Euftache pour empêcher les évafions. A midi, un parlementaire fut détaché avec quatre fufiliers, pour aller notifier à M. de Graaf, Gouverneur de l'ifle, la déclaration de guerre faite aux Etats-Généraux par le Roi d'Angleterre, & fommer ce Gouverneur de rendre l'ifle à sa Majefté Britannique. M. de Graaf, après avoir affemblé fon Confeil, demanda à capituler. Sa demande fut rejetée, & il fallut fe rendre à difcrétion. Pareille fommation fut faite pour la reddition de la rade; le Comte de Billand qui comman-

doit une frégate hollandoise, y répondit à coups de canon, & n'amena pavillon qu'à la dernière extrêmité. Cette conduite courageuse irrita l'Amiral, & donna lieu à un Conseil de Guerre où l'on mit en délibération si l'on ne raseroit pas le bourg de Saint-Eustache ; le résultat fut qu'il valoit mieux en enlever les richesses que de les détruire. A trois heures & demie, les Anglois prirent possession du fort, au nombre de trois mille cinq cens hommes qui formoient les deux tiers de l'armée du Major-Général Vaughan. On ne devoit attendre que pillages & dévastations, de la part de ce guerrier impitoyable qui, dans l'Amérique septentrionale, avoit incendié la ville d'Esopus, & désolé les campagnes le long des bords de la rivière d'Hudson. L'Amiral Rodney ternit sa gloire & flétrit ses lauriers en participant aux cruautés de Robert Vaughan. Les troupes furent logées à discrétion chez les particuliers, à qui l'on enleva ce qu'ils avoient de plus précieux ; toute l'isle fut traitée comme une ville prise d'assaut ; les 1781.

1781. vainqueurs n'épargnèrent pas toujours la vie des habitans.

Fruits de cette conquête.

En arrivant à Saint-Eustache, l'Amiral avoit détaché trois vaisseaux & deux frégates à la poursuite d'un convoi de vingt-quatre voiles hollandoises qui en étoient sorties le premier Février sous l'escorte du Mars, vaisseau de soixante canons. Ce vaisseau fut bientôt pris, & le Contre-Amiral Krall qui le commandoit ne put sauver le convoi malgré la belle défense qu'il opposa plus d'une heure à l'attaque de l'ennemi, & qu'il eût prolongée bien au-delà, s'il n'avoit été renversé par un boulet de canon. D'autres disent que ce brave Commandant mourut de chagrin à la vue des traitemens barbares qu'on faisoit éprouver à ses compatriotes.

Outre ces vingt-cinq voiles, les Anglois trouvèrent dans la rade cent quarante bâtimens de toutes les nations, dont plusieurs furent de bonne prise; ce fut une perte inappréciable pour les Hollandois. L'Amiral Rodney voulant ajouter de nouvelles captures à celles qu'il avoit déjà faites, laissa flotter dans l'isle le pavillon

de la République; & ce piège tendu à la bonne-foi des navigateurs, attira dans ce port regardé comme neutre, plusieurs navires tant françois qu'américains : en moins de six jours, il y en eut dix-sept qui se laissèrent prendre à cette ruse.

1781.

Les Anglois prennent Demerary & Essequibo. Importance de ces établissemens.

La conquête de Saint-Eustache fut célébrée en Angleterre avec le plus grand éclat; on tira le canon de la tour de Londres, on sonna les cloches, on fit des chansons où les plaisanteries britanniques ne furent pas épargnées aux malheureuses victimes d'une surprise aussi funeste aux Hollandois, que peu glorieuse pour leurs vainqueurs. Cette conquête si facile mit sous la domination des Anglois les isles de Saint-Martin & de Saba; elle leur valut aussi la petite isle françoise de Saint-Barthélemi. Mais toutes ces prises furent encore moins avantageuses à la Grande-Bretagne, que l'acquisition des Colonies hollandoises de Démerary & d'Essequibo dans le continent de l'Amérique méridionale. Quoique ces établissemens eussent été soumis aux mêmes termes que l'isle de Saint-Eustache, leurs habitans éprouvèrent

un traitement plus humain que ceux
1781. des isles nouvellement conquises. Ils durent cette faveur à l'importance de leurs colonies, qu'il falloit apprivoiser au joug de la Grande-Bretagne; elle s'en promettoit plus d'avantage que de toutes ses possessions dans les Indes occidentales.

Les établissemens de Démerary & d'Essequibo prennent leurs noms des rivières qui en baignent le territoire; ils sont situés environ à trente lieues Ouest de Surinam. Leur existence ne date que de 1743: aussi les appelle-t-on colonies naissantes; les plus belles maisons y sont construites en bois. On compte dans les deux peuplades environ onze mille blancs & plus de quatre-vingt-six mille esclaves. Le produit annuel de ces colonies étoit, lors de l'acquisition, d'environ dix mille bariques de sucre avec du rum en proportion; de cinq millions de livres de café, de huit cens mille livres de coton, & d'une quantité indéterminée d'indigo & de cacao. C'étoient des établissemens à ménager; & quoique le Général Cunningham les eût d'abord soumis aux

termes les plus durs, MM. Rodney & Vaughan prirent ſur eux d'adoucir ces termes, & les Colons furent maintenus dans la propriété de leurs poſſeſſions, & dans le privilége de ſe gouverner par leurs loix, aux conditions toutefois qu'ils prêteroient ſerment d'allégence, & ſe mettroient ſous la protection de la Couronne d'Angleterre; qu'ils exporteroient ſur des vaiſſeaux anglois, leurs productions dans ce royaume ou dans les iſles de Tabago & de la Barbade. Quant au Commandant & autres Officiers hollandois, il leur fut libre de paſſer en Hollande avec tous leurs effets ſur un bâtiment parlementaire. Les troupes eurent également à ſe louer de la modération des vainqueurs.

1781.

M. de la Motte-Piquet s'empare d'un convoi chargé des richeſſes de Saint-Euſtache.

On ne peut diſſimuler que toutes ces conquêtes faites en moins de ſix ſemaines, ne fuſſent un vrai triomphe pour les Miniſtres d'Angleterre, dont l'ambition, à cette époque, étoit ſur-tout de juſtifier par des ſuccès l'imprudente démarche qui venoit de les engager dans une nouvelle guerre; mais ce triomphe ne fut pas de longue durée.

1781. Dans l'ivresse de sa gloire, ou plutôt dans l'accès de son aveugle joie, l'Amiral Rodney se hâta de faire passer en Angleterre des monumens de ses victoires. Trente-deux vaisseaux chargés en grande partie des richesses enlevées aux habitans de Saint-Eustache, avoient mis à la voile sous l'escorte du Sandwich, & de trois autres vaisseaux de ligne, aux ordres du Commodore Hotham. Leur navigation fut heureuse jusqu'à la hauteur des Sorlingues environ quarante lieues du cap Lézard ; mais à cette latitude, ils furent rencontrés le 2 Mai par l'escadre de M. de la Motte-Piquet, composée de l'Invincible que montoit ce Commandant, de cinq autres vaisseaux de ligne, & de quatre ou cinq frégates. Le Commodore n'ôsa pas hasarder un combat contre des forces aussi supérieures. Sans perdre un instant, il s'éloigna avec ses vaisseaux de guerre, & fit pour son convoi le signal de *sauve qui peut.* Les vaisseaux françois étoient à portée de la flotte angloise, & tandis qu'une partie de notre escadre poursuivoit le Commodore Ho-

tam, les frégates la Sybille & la Levrette donnèrent dans le convoi, & plusieurs navires furent amarinés. Après douze heures de chasse, tous nos vaisseaux rejoignirent l'Invincible; ils avoient déjà pris treize bâtimens ennemis, & le lendemain 3 Mai un pareil nombre fut obligé de se rendre. Le 4 au matin, M. de la Motte-Piquet voulut profiter du vent pour arriver à Brest; mais le tems vint à changer dans la matinée du lendemain, & le retour de l'escadre fut différé de quelques jours. Le Général détacha le lougre le Chasseur avec la relation de cet événement.

1781.

En dépouillant les malheureux Colons de Saint-Eustache, l'Amiral Rodney n'avoit pas cru sans doute travailler pour les François. Cette perte enlevoit aux Anglois le principal fruit de leurs conquêtes; & ce ne fut pas le seul événement qui leur fit éprouver les retours cruels de la fortune.

Combat peu meurtrier entre le Comte de Grasse & l'Amiral Hood.

M. de Grasse étoit arrivé à la Martinique, où il prit le commandement de nos flottes d'abord destiné à M. de la Touche-Tréville; ses forces

étoient ſupérieures à celles de Rod-
1781. ney, & ſa préſence, ou plutôt celle de ſon eſcadre alloit mettre un terme aux proſpérités des Anglois dans les Indes occidentales. Cependant Sir Samuel Hood étoit allé à ſa rencontre avec toute l'eſcadre angloiſe, ſi l'on excepte le Sandwich de quatre-vingt-dix canons, & deux autres vaiſſeaux de même force que Rodney gardoit à Saint-Euſtache pour la sûreté de ſa conquête. Le Samedi 28 Avril, le Ruſſel & l'Amazone croiſant entre Sainte-Lucie & la Martinique, découvrirent la flotte françoiſe avec un convoi très-conſidérable. Elle étoit compoſée de vingt-un vaiſſeaux de ligne & de quatre frégates. L'Amiral Hood n'avoit que dix-huit vaiſſeaux; ſon infériorité ne l'empêcha pas de faire voile au vent dans l'eſpoir de fermer à l'ennemi l'entrée du Fort-Royal. Le lendemain, quatre vaiſſeaux de guerre ſortis de ce port, joignirent l'eſcadre du Comte de Graſſe qui avoit trouvé le moyen de ſe procurer l'avantage du vent. Il y avoit là de quoi effrayer un courage

moins déterminé que celui de M. Hood & de ses équipages; son armée n'en montra que plus d'ardeur pour le combat. L'action commença sur les onze heures & demie, & ne finit qu'à trois heures après-midi. Le feu cessa de part & d'autre, sans qu'on put dire de quel côté penchoit la victoire; mais Hood avoit eu la gloire de combattre avec des forces inférieures; & jusqu'au Mercredi suivant, il fit de vains efforts pour engager son ennemi dans une seconde affaire. Le Comte de Grasse avoit d'autres vues, & son inaction dans cette circonstance, fut sans doute motivée par de bonnes raisons qui la justifient. (1) Quoi qu'il en soit, quelques jours après ce combat peu meurtrier (2) & nullement décisif, 1781.

(1) On débita que le Général françois avoit ordonné les plus habiles manœuvres; mais que n'ayant pu se faire obéir, il n'y eut rien d'exécuté.

(2) Il y eut du côté des Anglois quarante morts & cent cinquante blessés; la perte des François fut encore moins considérable.

1781. notre escadre se porta devant l'isle de Tabago avec la confiance d'un plein succès. Elle étoit d'autant mieux fondée, que le Marquis de Bouillé alloit diriger en grande partie cette brillante expédition. L'attaque de Tabago fut vive, prompte & décisive comme toutes les opérations militaires de cet excellent Officier. Cette conquête se fit, pour ainsi dire, sous les yeux de l'Amiral Rodney, dont les mouvemens annoncèrent d'abord quelqu'intention d'y mettre obstacle; mais quoi qu'il eut des forces à-peu-près égales à celles de M. de Grasse, il finit par ne rien entreprendre contre la flotte françoise. Entrons dans quelques détails sur cette expédition.

Le Marquis de Bouillé prend l'isle de Tabago.

Comme il étoit important de masquer les projets qu'on avoit sur l'isle de Tabago, il fut décidé qu'on dirigeroit une fausse attaque contre Sainte-Lucie; & le Marquis de Bouillé se réserva de la commander en personne. Les troupes furent embarquées le 8 Mai, la flotte appareilla le 9; & le 10 à minuit on arriva à Sainte-Lucie. L'isle fut attaquée par trois en-

droits, & l'allarme ſe répandit dans tous les quartiers ; ce n'étoit qu'une vaine menace, & tout cet appareil n'avoit rien de ſérieux. Le Général françois connoiſſoit trop bien l'état du *morne Fortuné*, pour y compromettre ſes forces ; mais habile à tirer parti des circonſtances, il eut le bonheur d'enlever l'Hôpital des Anglois, ce qui diminua la garniſon ennemie d'environ cent hommes. Cependant le vaiſſeau le Pluton de ſoixante-quatorze canons, l'Expériment, le Serapis, pluſieurs frégates & autres bâtimens de tranſport, furent détachés pour Tabago avec deux mille hommes ſous la conduite de M. de Blanchelande ; & après une croiſière de quarante-huit heures devant Sainte-Lucie, le Comte de Graſſe ſe rendit le 15 au Fort-Royal de la Martinique : il étoit accompagné du Marquis de Bouillé, & emmenoit avec lui vingt-cinq vaiſſeaux & le reſte des troupes. M. de Blanchelande s'acquitta parfaitement de ſa commiſſion ; le 24, ſes deux mille hommes débarquèrent heureuſement, & s'emparèrent de la ville de Scarborough & d'un petit fort qui la

1781.

1781. protégeoit. Ce Commandant s'y retrancha jufqu'à l'arrivée des Généraux qu'on attendoit à chaque inftant. En effet, MM. de Graffe & de Bouillé reparurent le 30, avec trois mille hommes de nouvelles troupes, au moment où l'Amiral Rodney voulant fuppléer à l'infériorité de fes forces par l'activité de fes difpofitions, & fe mettre à portée d'obferver les mouvemens d'un ennemi fupérieur, avoit remonté jufqu'à la Barbade, & envoyé delà fix vaiffeaux avec des troupes fuffifántes pour tenir tête à M. de Blanchelande, & empêcher la prife de Tabago. Mais à la vue des vingt-cinq vaiffeaux de ligne françois, l'efcadre angloife prit la fuite, & le fort de l'ifle fut décidé. M. de Bouillé débarqua avec fes trois mille hommes, fe préfenta devant le *morne Concorde*, l'enleva fans éprouver de réfiftance, & força le Major Fergufon à fe mettre en pleine marche avec fa garnifon. Les troupes françoifes le plus en avant furent détachées à fa pourfuite, & tout le refte fut bientôt mis en mouvement. Le Vicomte de Damas eut

ordre de s'établir ſur le morne que les ennemis avoient abandonné dans la nuit du 30 au 31. On les pourſuivit une journée entière. La chaleur étoit exceſſive, & les Soldats n'y réſiſtoient plus, lorſqu'ils atteignirent enfin les troupes angloiſes qui étoient en halte dans une gorge. Le Major Ferguſon, Commandant-Général de l'Iſle, ſe vit forcé de capituler le 2 Juin; ſa garniſon mit bas les armes, & dépoſa ſes drapeaux. On y comptoit quatre cens hommes, tant de l'artillerie que du quatre-vingt-ſixième régiment, cinq cens Ecoſſois compoſant une Milice équivalente à des troupes réglées, & un nombre conſidérable de Nègres armés; mais ces forces n'étoient point ſuffiſantes pour oppoſer une longue réſiſtance aux armées réunies de MM. de Bouillé & de Blanchelande, & l'on peut dire à la louange du Gouverneur Ferguſon, que la capitution de Tabago ne fut propoſée qu'à la derniere extrêmité.

1781.

Cependant l'Amiral Rodney, dans ſa lettre au Miniſtre, préſenta divers faits relatifs à cet événement,

1781. sous un jour peu favorable au Gouverneur ; &, comme on l'observe ailleurs, pour mieux exprimer son étonnement sur la reddition de Tabago, il ne craignit pas d'ajouter que la prise de cette Isle supposoit quelque chose de bien extraordinaire. Le Gouverneur, dont le retour en Europe avoit devancé celui de Rodney, lut avec indignation, dans la gazette de la Cour, la relation de l'Amiral où cette phrase recevoit une interprétation d'autant plus offensante, que dans tout le cours du récit, il n'étoit point question d'opérations du Gouverneur tendantes à reculer la prise de Tabago. Les dépêches de l'Amiral laissoient au moins beaucoup de louche sur la conduite de Ferguson. Pour la justifier, le Gouverneur écrivit une longue lettre qu'il rendit publique. Cette apologie satisfaisante à beaucoup d'égards, dégénère trop souvent en récriminations. Voici comme il la termine.

Insinuations injurieuses au Gouverneur Ferguson.

» *Il faut*, dit Sir George, *qu'il* » *soit arrivé quelque chose de bien* » *extraordinaire pour avoir déterminé* » *le Gouverneur Ferguson à capituler*,

Récrimination du Gouverneur.

» *ler*; mais il eſt bien plus extraor- 1781.
» dinaire qu'un Amiral anglois ayant
» vingt-un vaiſſeaux de ligne à ſes
» ordres, ait ſouffert qu'une eſca-
» dre de deux vaiſſeaux, de deux
» frégates & quelques ſloops, tînt
» aſſiégée une colonie angloiſe où
» il pouvoit ſe rendre en vingt-qua-
» tre heures, ſans donner de ſe-
» cours à cette colonie, ſans tâ-
» cher de détruire l'eſcadre aſſié-
» geante ! Cette inaction paroît bien
» plus extraordinaire que la priſe
» d'une iſle ſans fortifications,
» qui n'avoit qu'une foible garniſon
» à oppoſer à une armée de vété-
» rans, dont le nombre excédoit
» cinq fois celui des aſſiégés. Peut-
» être auſſi paroîtra-t-il extraordi-
» naire que la flotte françoiſe ait fait
» le trajet de la Martinique à Tabago,
» avant que l'eſcadre angloiſe y ſoit
» arrivée de la Barbade, quoique
» j'euſſe dépêché un exprès à Sir
» George Rodney trente-ſix heures
» avant que le Général Blanchelande
» eût expédié un cutter pour deman-
» der un renfort. Tout le monde ſait
» que la traverſée de Tabago à la
» Martinique eſt plus que le double

» de celle de Tabago à la Barbade ».

1781.

Rodney & Ferguſon jugés également irréprochables.

Sir George ne répondit point formellement aux accuſations indirectes que renfermoit l'apologie du Gouverneur ; mais il circula différentes lettres anonymes où l'Amiral fut très-bien défendu, ſans que Ferguſon en parût moins irréprochable; &, dans toute cette affaire de pure récrimination, il n'y eut de part & d'autre de torts bien prouvés, que beaucoup d'indiſcrétion & d'animoſité. Rodney continua de jouir de la faveur du Monarque & de la confiance de la nation ; & pour derniere preuve que Ferguſon méritoit l'une & l'autre, ce Colonel produiſit l'adreſſe qui lui avoit été préſentée le 10 Juin par les habitans de l'iſle de Tabago ; elle étoit conçue en ces termes : « Nous, habitans de Tabago, demandons la permiſſion de reconnoître » avec la gratitude la plus vive, le » zèle & l'impartialité qui ont caractériſé votre conduite en qualité de Gouverneur de cette iſle, » ainſi que la bravoure avec laquelle vous l'avez défendue pendant neuf jours, contre une armée

» puiſſante. C'eſt d'après nos ſup-
» plications que vous vous êtes ren- 1781.
» du à cette armée, & dans l'unique
» vue de ſouſtraire nos propriétés
» à la deſtruction qui les menaçoit.
» Nous nous flattons que la brave
» conduite que vous avez tenue en
» cette occaſion, vous recomman-
» dera à l'approbation & à la faveur
» de votre Souverain ».

Ce qu'eſt & fut l'iſle de Tabago.

Quoiqu'aſſez fertile, l'iſle de Tabago l'eſt beaucoup moins que la Grenade; elle eſt plus petite de moitié, & n'a que dix lieues dans ſa plus grande longueur; ſa largeur moyenne eſt d'environ quatre lieues. Son port eſt sûr, commode & bien ſitué. Cette iſle avoit appartenu aux Hollandois, & leur fut enlevée en 1717 après un ſiége de ſix mois & ce fameux combat naval où d'Eſtrées leur coula bas tant de vaiſſeaux. Les François la négligèrent après la conquête, & n'y firent aucun établiſſement. En 1748, elle fut déclarée neutre par le traité d'Aix-la-Chapelle, & les Anglois y commencèrent quelques défrichemens; enfin, ils en obtinrent la propriété en 1763, & la réunirent au

1781. Gouvernement de la Grenade & de Saint-Vincent qui leur furent cédées à la même époque. De riches planteurs s'y établirent, & y formèrent des ſucreries qui toutes réuſſirent très-bien. Lors de la priſe de Tabago, on y comptoit ſoixante plantations de ce genre, & environ cent habitations de la ſeconde claſſe en café, coton, indigo. Elles procuroient alors une exportation d'environ trois millions de livres tournois, & paroiſſoient ſuſceptibles d'accroiſſement. La culture y occupoit vingt mille Nègres eſclaves, & la population libre conſiſtoit en dix mille blancs de tout âge, & environ douze cens nègres ou mulâtres affranchis. Quelque avantageuſe que pût être l'acquiſition de cette iſle, Sa Majeſté n'en jugea pas la conquête aſſez importante pour admettre en ſa préſence les Envoyés qui en apportoient la nouvelle; elle crut auſſi devoir ſe refuſer à ce que les drapeaux lui fuſſent préſentés ſolemnellement.

Rodney met à la voile pour l'Angleterre.

La priſe de Tabago termina, pour ainſi dire, la campagne dans les Indes occidentales, & l'Amiral

Rodney n'y jugeant plus ſa préſence néceſſaire, fit embarquer ſur le Gibraltar, l'un des plus forts vaiſſeaux de la flotte, tout ce qu'il put enlever des richeſſes qui ſe trouvoient encore à Saint-Euſtache. Il s'y embarqua lui-même, & fit voile pour l'Europe, où il vint jouir de ſes triomphes. Il avoit laiſſé le commandement de ſon eſcadre à l'Amiral Hood qui ſe mit à la pourſuite de M. de Graſſe, dont les vingt-quatre vaiſſeaux avoient appareillé le 5 Juillet de la Martinique pour ſe rendre à Saint-Domingue avec un convoi de cent cinquante bâtimens. Il vint mouiller le 16 au Cap François, ſans autre accident que la perte de l'Inconſtante, frégate de vingt-ſix canons, qui brûla dans la traverſée, & dont on ne put ſauver que vingt hommes. Il y apprit que l'Intrépide, vaiſſeau de ſoixante-quatorze canons, appartenant à l'eſcadre de M. de Monteil qui ſe trouvoit alors à Saint-Domingue, avoit éprouvé le ſort de l'Inconſtante dans la rade même du Cap. Perſonne ne périt dans cet incendie, dont

1781.

Incendie des vaiſſeaux françois l'Inconſtante & l'Intrépide.

1781. la violence ne put être arrêtée par les ſecours les plus prompts & les mieux ordonnés. On s'étoit vu dans la néceſſité de faire échouer ce vaiſſeau près du petit carénage. Heureuſement qu'il faiſoit un grand calme ; ſi la briſe eût régné comme la veille, c'en étoit fait des vaiſſeaux de la rade ; le feu les auroit tous enveloppés, & peut-être détruit de fond en comble & le port & la ville.

Beau trait de M. Dupleſſis Parſeau.

Il n'y avoit plus d'eſpoir de ſauver l'Intrépide, & l'équipage l'avoit abandonné par ordre de M. Dupleſſis Parſeau. Ce brave Capitaine y reſtoit avec ſes Officiers. Leurs prieres & les larmes de ſon fils, jeune homme de quinze ans, ne pouvoient le déterminer à deſcendre avec eux dans la chaloupe ; il étoit réſolu de périr ſur ſon bord. Il embraſſa tendrement ſon fils, & lui ordonna de s'éloigner avec les autres Officiers. Le jeune homme ſe rendit près du Général, & lui fit part de la courageuſe réſolution de ſon pere. M. de Monteil envoya ſur le champ un canot au brave Capitaine, avec ordre de venir le trouver. M. Dupleſſis Parſeau obéit, & le canot étoit à peine à

cinquante pas de l'Intrépide, lorſque ce vaiſſeau ſauta en l'air. 1781.

Après avoir embarqué les bataillons d'Agénois, de Gatinois & de Touraine, M. de Graſſe remit à la voile le 25 Août pour l'Amérique ſeptentrionale avec toutes ſes forces, qui conſiſtoient en vingt-huit vaiſſeaux de ligne, quatre frégates & trois cutters. Il s'étoit engagé dans le rapide canal de Bahama, dont aucune armée n'avoit ôſé riſquer le paſſage depuis l'Amiral Boſcawen, qui, dans la guerre précédente, tenta heureuſement cette navigation, lorſqu'il vint attaquer la *Havane*. Le paſſage du vieux lac réuſſit également à M. le Comte de Graſſe; il s'en tira ſans autre accident que la rencontre de l'Amiral Hood, qui lui livra un ſecond combat encore moins déciſif que le premier, & qui retarda tout au plus de quelques heures l'arrivée du Général François à ſa deſtination. En prenant la route périlleuſe du lac de Bahama, ſon objet avoit été d'intercepter la flotte de la Jamaïque, l'une des plus riches qui fût jamais ſortie de Port-Royal. Elle y rentra heureuſement

La flotte de la Jamaïque échappe à M. de Graſſe. Allarmes dans cette iſle.

1781. le 21 Juillet; mais cinq ou ſix jours plus tard, elle tomboit dans les eaux de l'eſcadre françoiſe; & pour concevoir quelle perte c'eût été pour le commerce d'Angleterre, il ſuffit de ſe rappeller que cette flotte de cent quatre-vingt-ſix voiles portoit quarante-deux mille cinq cens tonneaux, & environ quatre mille hommes. Elle s'étoit éloignée de Port-Royal, juſqu'à la diſtance du Cap Maiſi. Son retour précipité jeta la terreur dans l'iſle, parce que l'armée de Graſſe n'étoit alors qu'à cinq ou ſix lieues des traîneurs, & qu'on la ſuppoſoit réunie avec les forces eſpagnoles de la Havane pour tenter une deſcente à la Jamaïque. L'allarme y fut univerſelle, & déjà l'on parloit d'y proclamer la loi martiale; mais le Comte de Graſſe avoit d'autres vues, & l'objet de ce mouvement qui cauſoit de ſi vives inquiétudes aux habitans de l'iſle angloiſe, étoit de ſe porter ſur la Cheſapeak, & d'y traverſer les opérations de Lord Cornwallis.

Avant que d'expoſer comment M. de Graſſe influa dans le mauvais ſuccès de l'expédition du Général an-

glois, il faut remonter à quelques événemens antérieurs qui préparèrent cette cataſtrophe déciſive.

1781.

Que tout préſage la ruine des Anglois.

On a vu que l'effort de la guerre ſe faiſoit particulièrement ſentir dans les parties méridionales de l'Amérique, & toujours ſans beaucoup d'effet pour la déciſion de la grande querelle qui fixoit les regards du monde entier. Je ne rappellerai point ici les expéditions peu importantes, & la plûpart manquées, des Généraux Arnold & Leſlie; la retraite forcée du Général Cornwallis après la victoire de Camden; le triomphe exagéré du Colonel Tarleton ſur M. Sumpter; la priſe du fort Saint-George par les Eſpagnols ſur la côte de Honduras; l'expulſion des Anglois de la riviere Tinto & de leurs établiſſemens pour la coupe du bois de campêche, leurs défaites partieles, ou nos échecs infructueux tant ſur le continent que ſur les mers qui l'environnent: tous ces petits faits appartiennent en grande partie à la campagne précédente, & n'eurent d'autre importance que de hâter l'événement dé-

1781. cisif qui alloit consommer l'étonnante révolution de l'Amérique. Nous touchons enfin au dernier acte de cette grande tragédie. La catastrophe dès longtems annoncée ne pouvoit plus se reculer que par des tours de force, des combinaisons toujours sages, une prévoyance infaillible & toujours victorieuse des moindres obstacles. Les choses en étoient au point qu'une simple méprise dans les opérations de la campagne, devoit ruiner toutes les ressources de l'Angleterre en Amérique ; mais par une fatalité bien malheureuse, & sans doute par l'effet naturel de leur position désespérée, la politique des Anglois, leur habileté, leur génie pour la guerre les abandonnèrent tout-à-fait dans cette circonstance. On en jugera sur le simple exposé des faits.

Détails antérieurs à l'affaire de Guildford.

L'affaire de Guildford - Court-House fut l'événement de la campagne, le plus heureux en apparence, & l'un des plus funestes en effet pour les Anglois, auxquels il inspira une confiance aveugle qui les poussa vers l'abyme où nous les

verrons bientôt ſe précipiter. Entrons dans quelques détails antérieurs à cet événement. 1781.

Marche victorieuſe de Cornwallis.

Le plan de Cornwallis, pour la campagne d'hiver, avoit été de pénétrer dans la Caroline du nord, & de confier pendant ſon abſence la Caroline méridionale à Lord Rawdon, avec ordre de s'y tenir ſur la défenſive. En conſéquence de ce plan, le 15 Janvier il prit ſa route par les hauteurs, dans l'eſpérance de battre, chemin faiſant, ou de chaſſer de la Caroline du ſud, un corps d'Américains aux ordres du Général Morgan, & par une marche rapide de gagner la *Pedée*, de s'établir entre ce poſte & la Virginie, d'engager le Général Greene dans une action, ou de le forcer à une retraite précipitée. Tous ces projets réuſſirent en partie, & en moins de quinze jours, Lord Cornwallis arriva par des chemins impraticables juſqu'à la Catawba, dont les Américains occupoient tous les gués dans un eſpace de plus de quarante milles. Cependant il falloit tenter le paſſage; & quoique trois cens hommes de Milice commandés

1781. par le Général Davidſon défendiſſent la rive oppoſée, l'armée angloiſe paſſa le gué de M. Cowan qui avoit plus de deux cens cinquante toiſes de largeur, & où chaque Soldat étoit ſouvent dans l'eau juſqu'à la ceinture. L'Infanterie Légere ayant gagné le rivage, tua ou mit en fuite ce qui s'offrit devant elle. Trois ou quatre morts & trente-ſix bleſſés furent tout ce qu'il en coûta, & ce paſſage difficile ne pouvoit s'exécuter à moins de frais. Lorſque toute la colonne eut paſſé, le Lieutenant Colonel Tarleton fut détaché avec la Cavalerie & le vingt-troiſième régiment à la pourſuite des trois cens Miliciens de Davidſon, dont il acheva la déroute ; & pouſſant ſa marche juſqu'à dix milles du gué, il rencontra un autre corps d'environ quatre cens hommes, dont cinquante furent tués ou faits priſonniers. Cette expédition jeta l'allarme parmi la Milice dans tout le diſtrict d'Yadkin, où ſe rendit l'armée de Cornwallis. Cependant le Général Morgan avoit abandonné ſon poſte & marchoit vers Saliſbury. On atteignit ſon arrière-

garde dans la ſoirée du 3 Février, & on lui enleva quelques chariots; mais il eut le tems de paſſer la riviere tant à gué que ſur des bacs, & l'on ſut bientôt que le Général Greene étoit en marche pour former à Guidford ſa jonction avec Morgan. Comme il n'avoit pu raſſembler la Milice de la Caroline ſeptentrionale, & qu'il n'avoit point reçu de renforts de la Virginie, il dut éviter une affaire ſur la côte méridionale de la Dan, & ſe hâter de la traverſer; ce qu'il fit avec tant de célérité, qu'il ne ſe trouva pas un Soldat ſur la rive, lorſque le Général qui s'étoit mis à ſa pourſuite arriva le 15 au bac de Boyd. Il y auroit eu de la témérité à Lord Cornwallis d'ôſer pénétrer dans la Virginie par ce côté là; deux raiſons s'y oppoſoient: la puiſſance de cette province, & la foibleſſe de l'armée britannique. Après avoir donné quelque repos à ſes troupes, il marcha à petites journées vers Hillsboroug où il arbora l'étendard britannique. Il y fit une proclamation à laquelle ſe rendirent quelques faux freres du parti Américain.

1781.

1781. deux cens furent enveloppés & mis en pieces par un détachement de l'armée de Greene, qui, ayant repaſſé le Dan avec des renforts conſidérables, obligea Cornwallis à transporter ſon camp près de la Crique d'Allamance, d'où il détacha le Lieutenant Colonel Tarleton, pour aller découvrir les deſſeins de l'ennemi. A quelques milles du camp, cet Officier rencontra la légion de Lée & trois ou quatre cens hommes de Milice aux ordres du Colonel Preſton; il les attaqua, les mit en déroute & leur fit quelques priſonniers. Cet échec des Américains fut ſuivi peu de jours après d'une autre affaire où Lord Cornwallis en perſonne, défit un corps nombreux de la Milice Virginienne, & diſperſa les troupes légeres des Américains. Le gros de l'armée de Greene avoit précipité ſa retraite de l'autre côté de la riviere Haw, où il attendoit de la Virginie de nouveaux renforts ſans leſquels il n'ôſoit riſquer une affaire générale. Cependant la difficulté de faire ſubſiſter les troupes dans un pays épuiſé, fit prendre au Général anglois la

résolution d'ouvrir une communication entre ſon armée & les vaiſſeaux qu'il avoit dans la riviere *Cap-fear*; mais pour remplir le grand objet de ſa pénible campagne, celui de raſſembler ſous ſes drapeaux tout ce qu'il y avoit de royaliſtes dans la Caroline ſeptentrionale, il falloit éviter de paroître ſe défier de ſes forces, & continuer par conſéquent à montrer le même empreſſement pour une affaire déciſive. Pour ſe conformer à ce plan, Lord Cornwallis vint camper le 13 Mars, entre les fourches de la riviere Deep, où il apprit qu'un renfort conſidérable venoit de porter l'armée de Greene à neuf ou dix mille hommes, qu'ils marchoient pour attaquer les troupes britanniques, & que déjà ils étoient à Guildford environ à douze milles du camp. Sans perdre une minute, l'armée angloiſe ſe mit en mouvement, & le lendemain matin à quatre milles de Guildford, la garde avancée rencontra un corps ennemi qu'elle défit; & continuant ſa marche, elle trouva l'armée continentale poſtée ſur un terrein élevé à quinze cens

1781.

1781. pieds environ de Court-House. Elle paroissoit disposée à hasarder la bataille, & Lord Cornwallis n'étoit pas venu pour s'y refuser.

Relation angloise de l'affaire de Guildford.

Après avoir fait leurs dispositions respectives, les deux Généraux ordonnèrent l'attaque, & l'action commença vers une heure & demie après midi. Le Major Général Leslie qui commandoit la droite de l'armée angloise, mit bientôt en déroute tout ce qu'il avoit d'ennemis en front; & le Lieutenant Colonel Webster qui commandoit la gauche, n'eut pas moins de succès ; il défit entièrement l'aile droite des Américains. Cependant entre leur ligne & la tête de leur colonne, il y avoit un bois dont l'épaisseur ménagea de fréquentes pauses à l'ennemi, & d'où il faisoit un feu irrégulier, mais assez vif, qui ne laissa pas d'incommoder l'armée britannique & de retarder ses progrès. Enfin le second bataillon des Gardes ayant gagné le terrein ouvert près de Guild-Ford-Court-House, eut à combattre un corps d'Infanterie continentale qui lui étoit de beaucoup supérieur en nombre, & qui, après une foible ré-

ſiſtance, n'eut de reſſource que la fuite pour éviter une défaite abſolue. 1781.
Le détachement anglois le pourſuivit dans les bois avec trop d'ardeur, & il fallut eſſuyer un feu très-vif de la part de cette Infanterie qui s'étoit ralliée, & de celle des Dragons du Colonel Washington qui le chargèrent avec autant d'impétuoſité que de ſuccès. La Cavalerie continentale fut repouſſée à ſon tour par les Grenadiers du 71ᵉ régiment & par le feu bien dirigé de deux pièces de canon qu'avoit amenées le Lieutenant M. Cléod, Commandant de l'Artillerie. Le ſecond bataillon des Gardes ſe rallia bientôt, & ſe voyant ſoutenu par les Grenadiers, il revint à la charge avec une nouvelle intrépidité. Enfin le vingt-troiſième & le trente-troiſième régiment, l'Infanterie légere & une partie de la Cavalerie, firent des prodiges de valeur qui décidèrent la victoire de ce côté-là. L'ennemi perdit dans cette première déroute quatre pièces de canon & deux chariots munitionnaires. La canonnade ſe continuoit encore avec fureur à l'aile droite de l'armée royale. Le Lieutenant Colo-

nel Tarleton s'y porta avec de la
1781. Cavalerie, & sa présence ranima le
courage des combattans; l'attaque
devint encore plus vigoureuse, &
l'action fut bientot terminée à l'avantage de l'armée britannique. Les troupes continentales se retirèrent dans le plus grand désordre; mais comme leur Cavalerie avoit peu souffert, & que celle de Cornwallis étoit excessivement fatiguée, ce Général ne crut pas devoir poursuivre l'ennemi dans sa retraite, dont le terme fut Iron-Workes à dix-huit milles du champ de bataille. Dans la première action le nombre des morts n'avoit été que de douze hommes du côté des Anglois, & celui des blessés d'environ quatre-vingt dix; dans l'affaire du 15 Mars, cent des leurs restèrent sur la place, & ils en eurent quatre cens de blessés. S'il faut s'en tenir aux relations britanniques, la perte des Américains fut beaucoup plus considérable; quelques-unes la portoient à dix-huit-cens hommes; mais tous ces rapports sont exagérés à l'avantage de l'armée angloise, & pour démêler la vérité, il faut

comparer les relations des deux partis. C'eſt dans cette vue que nous allons extraire des lettres du Général Greene, le précis de cet événement ſi diverſement préſenté dans les papiers anglois & américains. 1781.

Rapport du Général Greene ſur le même événement.

Le 12 Mars, les ennemis avoient paſſé le gué de High-Rock, & le 14, ils étoient à Guildford. Dans la matinée du 15 l'on apprit qu'ils s'avançoient ſur le grand chemin de Saliſbury ; l'armée américaine ſe mit auſſitôt ſur trois lignes. La milice de la Caroline du Nord compoſoit la première ; elle étoit commandée par les Généraux Eaton & Buller. La milice de la Virginie formoit la ſeconde ſous les ordres de Stevens & Lawſon. La troiſième ligne conſiſtoit en deux brigades, l'une de la Virginie & l'autre du Maryland ; elles avoient pour chef le Colonel Williams. Un détachement d'Infanterie légère, les Dragons du premier & du troiſième régiment commandés par le Colonel Washington, & le régiment de Chaſſeurs aux ordres du Colonel Lynch, formoient un corps d'obſervation pour la ſûreté de l'aile droite. Les colonels Lée & Camp-

1781. bell protégeoient l'aile gauche, l'un avec ſa Légion & l'autre avec un corps de Chaſſeurs. Le Général Greene rangea ſon armée en bâtaille, pourvut à la ſureté des bagages, & attendit impatiemment l'approche de l'ennemi. Il ſavoit que dans leur poſition, les Anglois avoient peu de choſe à eſpérer de la victoire même, & qu'ils étoient perdus ſi elle leur échappoit. Le Colonel Lée s'étoit porté en avant avec ſa Légion & les Chaſſeurs; il eut à ſoutenir une vive eſcarmouche contre le Colonel Tarleton, dont la troupe fut maltraitée. Le capitaine Armſtrong chargea la Légion angloiſe & tua vingt neuf dragons; mais l'ennemi s'étant renforcé, Lée fut contraint de ſe retirer & de prendre ſa poſition dans la ligne. L'action commença par une canonnade qui dura vingt minutes. Les Brigades américaines qui devoient ſoutenir ce premier effort, tinrent peu de tems, & une partie recula ſans avoir fait feu; la milice de la Virginie fut auſſi repouſſée après une belle défenſe. Enfin l'action devint générale; les troupes continentales firent par-

faitement leur devoir, & le combat fut très-opiniâtre ; mais les troupes angloises durent quelqu'avantage à la supériorité de leur discipline. 1781.
Elles se disposoient à tourner l'armée américaine par la droite, & déjà elles faisoient un mouvement pour l'enfermer ; le général Greene s'apperçut de leur dessein, & pour en empêcher l'exécution, il ordonna la retraite. Pendant ce tems, le brave Colonel Washington à la tête d'un corps de Cavalerie & secondé du premier régiment des Marylandois, chargeoit une Brigade ennemie : il l'enfonça à coups de bayonnettes, & la détruisit presqu'entièrement. Les Américains se retirèrent en bon ordre, & passèrent le gué de Fork-River, à trois milles environ du champ de bataille ; ils y attendirent les traîneurs, & se portèrent le lendemain à dix milles de Guild-Ford. Ils s'étoient vus dans la nécessité d'abandonner l'artillerie à l'ennemi, faute de chevaux pour la conduire. Sans compter les prisonniers & les soldats qui s'égarèrent, la perte des Anglois tués ou blessés fut d'environ six cens hommes ;

1781. celle des Américains ne fut que de trois cens. On obfervera que cette relation a été publiée par ordre du Congrès.

Inutilité des triomphes de Cornwallis.

Le contrafte eft frappant dans les deux rapports qu'on vient d'extraire, & l'on en doit conclure qu'il y a beaucoup à rabattre des exagérations britanniques; mais que les palliations du Général Greene affoibliffent trop la perte des Américains. Quoi qu'il en foit, Lord Cornwallis eut quelqu'avantage à l'affaire de Guild-Ford, & les fuites de cette journée répondirent d'abord aux vues de ce Général. Il pénétra dans la Caroline feptentrionale jufqu'à Wilmington, y renouvella fes proclamations, & parvint à détacher du parti républicain un petit nombre d'Américains effrayés de fes menaces, ou féduits par fes promeffes; mais ces proclamations & les exploits de Cornwallis dans les deux Carolines ne devoient rien produire de bien décifif pour l'Angleterre, & ne pouvoient retarder l'affranchiffement de ces provinces.

Echec des Américains près de Camden.

Tandis que ce Général hâtoit fa marche vers le Nord, le fort de la

Caroline Méridionale étoit confié à Lord Rawdon & au Lieutenant 1781.
Colonel Balfour qui commandoient, l'un fur les frontieres, & l'autre à Charles-Town. Après l'action de Guild-Ford, Greene tourna fes vues contre cette province que l'abfence de Cornwallis affoibliffoit confidérablement. Le 19 Avril, il arriva devant Camden, avec plufieurs corps de milice. Huit cens hommes de troupes aux ordres de Rawdon formoient la garnifon de cette place, & pour les attaquer, le Général américain attendoit les renforts que lui amenoient le Colonel Lée & le Brigadier Marion. Voulant prévenir cette jonction, Rawdon fortit de Camden dans la matinée du 25, arriva fur les dix heures au camp des ennemis, & fondit fur eux à l'improvifte. Les piquets avancés effuyèrent le premier feu des Anglois, & le foutinrent avec beaucoup de courage. La ligne fe forma prefqu'au même inftant, & fut bientôt engagée dans un combat trèsvif. La troupe de Rawdon parut d'abord s'ébranler, & fa gauche plioit déjà fenfiblement, lorfque deux

1781. compagnies du premier Régiment de Maryland se débandèrent. Ce mouvement se communiqua aux autres Compagnies du même corps, qui, dans sa retraite entraîna tout le second régiment. Ils furent ralliés l'un & l'autre; mais l'ennemi avoit eu le tems de gagner les hauteurs, d'en déloger l'artillerie américaine, & de tourner en flanc les troupes en desordre, qui se trouvoient engagées sur le front. Parmi ces troupes étoit le deuxième régiment de Virginie, qui, ayant descendu la montagne, s'étoit avancé à quelque distance. Celui du Colonel Campbell avoit aussi plié en quelques endroits. Le Général ordonna la retraite, n'espérant plus regagner l'avantage qui lui promettoit d'abord tout l'honneur de cette journée. Au commencement de l'action, le Colonel Washington força les ennemis, tant Cavalerie qu'Infanterie, à se retirer précipitamment du côté de la ville; & avant que les troupes américaines abandonnassent leur terrein, il avoit fait deux cens prisonniers, dont il ne put emmener que cinquante hommes. Le Colonel

Colonel ſe couvrit de gloire en cette rencontre ; s'il eût été ſecondé, l'armée de Greene auroit enveloppé toute la garniſon de Camden, l'eût faite priſonniere, & ſeroit entrée dans la ville. Les ſages diſpoſitions du Général Américain ſembloient devoir en aſſurer la conquête ; mais une terreur panique, dont les troupes les plus braves ne ſont pas toujours exemptes, avoit jeté le déſordre dans cette petite armée, qui fit pourtant ſa retraite ſans beaucoup de perte, juſqu'à trois milles de la place. Cet échec des Américains leur coûta deux cens cinquante hommes, en y comprenant les bleſſés, les priſonniers & les cent trente Soldats qui s'égarèrent. La perte des Anglois ne fut guère moins conſidérable, & l'avantage qu'ils remportèrent dans cette journée, fut au moins balancé par la réduction du Fort Watſon qui ſe rendit aux troupes continentales le 19 du même mois, après un blocus de trois ou quatre jours.

1781.

Ils prennent le fort Watſon.

Cette place étoit une des plus fortes de la Caroline ; & ce fut pour

1781. les Colonels Lée & Marion une véritable gloire de l'avoir enlevée, ſans autre perte que deux hommes tués & trois bleſſés. Elle étoit fournie d'abondantes munitions de guerre & de bouche, & défendue par une garniſon d'environ deux cens hommes, dont cent neuf furent faits priſonniers. Encore une fois cette conquête compenſoit bien le petit déſavantage des Américains devant Camden, échec auquel les Anglois donnèrent trop d'importance dans leurs gazettes qui, pour la plûpart, ne ſont pas exactes dans la relation de cet événement. A les en croire, la déroute des Américains fut complete, & malgré la ſupériorité de leur nombre, Rowdon les battit à plate couture, les força de lacher pied, les pourſuivit l'eſpace de ſix milles, & mit le Général Greene dans la néceſſité de fuir juſqu'à cinq lieues de Camden. Cet échec eſt encore plus exagéré dans les dépêches de Balfour à Lord Germaine; il y fait monter la perte des ennemis à cinq cens hommes tués, bleſſés ou faits priſonniers; il termine ſa lettre par une rodomontade, & tire de

cette victoire les conclusions les plus satisfaisantes pour l'avenir. Mais nous arrivons au moment où les américains vont prendre contre les Anglois, une revanche aussi terrible que décisive. 1781.

Combat naval entre MM. Arbuthnot & Destouches.

Avant que d'esquisser le tableau de ce grand événement, il nous reste à faire quelques réflexions sur un combat de mer assez important, pour mériter l'attention du lecteur ; mais dont l'issue ne fut pas un triomphe pour le Vice-amiral Arbuthnot, comme l'ont affirmé quelques papiers anglois. En débitant que les François avoient été battus, les gazetiers britanniques ne devoient pas ajouter qu'on ne leur avoit ni pris, ni coulé bas aucun vaisseau. C'est le sixième combat naval donné en Amérique, dont les Anglois se sont attribué l'honneur, sans qu'il y ait eu de leur côté l'apparence même d'une victoire. Puisqu'il s'agit d'Arbuthnot, on conçoit que son escadre a du se mesurer avec celle de Rhode-Island commandée par M. Destouches, à qui cet honneur appartenoit, comme au plus ancien capitaine, depuis la mort du Che-

Que les Anglois s'attribuent à tort l'avantage.

valier de Ternay qu'il remplaçoit
1781. par *interim*. Le combat s'engagea dans la Chesapeak où les François cherchoient à débarquer quelques renforts sur la côte de Norfolk. Arbuthnot arriva à tems pour empêcher l'exécution de ce projet ; & ce fut tout le parti qu'il tira de sa supériorité, tant pour le nombre que pour la force des vaisseaux. Il y eut beaucoup de sang répandu de part & d'autre ; mais le Commandant françois eut du moins l'avantage de ramener en bon ordre à Rhode-Island son escadre accrue du Romulus, vaisseau de quarante canons, qu'il avoit pris aux Anglois peu de jours avant cette action. Cependant le Vice-Amiral Arbuthnot parle dans ses dépêches de cette retraite honorable comme d'une fuite. « Je dois regreter, dit » il, qu'en prenant la fuite de » bonne heure, l'ennemi ait empê» ché que l'action ne devînt géné» rale ». Mais pour faire partager ce regret à ses compatriotes, il ne falloit pas convenir que les huit vaisseaux de son escadre étoient dans le plus mauvais état ; qu'on fu

obligé de remorquer le Prudent & le Robuste pour les tenir à flot & leur faire gagner le cap Henry ; que l'Europa naviguoit à peine, que le London ne pouvoit plus porter toutes ses voiles. Il faut avouer que les Anglois sont heureux de voir toujours leur ennemi prendre la fuite au moment ou écrasés par son feu, ils ne sont plus en état de le poursuivre. Cette remarque est du gazetier le moins partial de l'Angleterre. « M. Arbuthnot, » ajoute-t-il, prétend que les Fran- » çois virèrent vent arrière immédia- » tement après que leur ligne eût été » rompue, & qu'ils en formèrent » une nouvelle ; qu'il suivit leur » exemple, mais que le délabrement » de ses vaisseaux rendoit la pour- » suite impraticable. » Et il s'écrie à ce sujet : « ô Anglois ! fermez l'o- » reille à de pareils aveux ! O pos- » térité ! que le bruit n'en par- » vienne pas jusqu'à vous » ! 1781.

Dans ces mêmes dépêches le Vice-Amiral fait mention de ses pertes qu'il affoiblit, comme c'est l'usage, & de celles des François qu'il suppose très-considérables, en convenant

Faux rapports du Vice Amiral.

1781. qu'ils ont peu souffert dans leurs agrès. C'est encore un aveu qui paroît démentir les assertions précédentes.

Enfin Arbuthnot finit par jeter un coup-dœil sur la position respective des Anglois & de leurs adversaires dans cette partie de l'Amérique. Il convient de la détresse d'Arnold & de sa petite armée également pressés par le besoin de vivres & par les mesures formidables dirigées contre lui ; mais il suppose le Marquis de la Fayette bloqué dans Annapolis avec le détachement qu'il y commande. A l'en croire, la milice continentale mécontente du service, est au moment de se disperser ; & il faudra que M. le Comte de Rochambeau differe son entrée dans la Virginie. Il ajoute que le plan de la campagne est tout-à fait déconcerté pour les rebelles, & que les événements présens annoncent de solides avantages pour les armes de S. M. B. On verra tout à l'heure, que le Vice-Amiral Arbuthnot n'étoit pas bon prophete.

Cornwallis est harcelé dans sa marche par le Marquis de la Fayette.

Au premier mouvement de Lord Cornwallis pour se rendre de Charles-Town à l'embouchure de la

Chesapeak, le Marquis de la Fayette s'étoit mis en devoir de le harceler dans sa marche avec un corps d'Américains qu'il conduisit habilement, & qu'il sut placer avec tant d'avantage, que le Général Anglois, malgré sa supériorité, n'ôsa ni l'attaquer ni répondre à ses attaques. Il trouva tant d'opposition de la part du Général François, que ce fut avec de grandes difficultés qu'il pénétra dans la Virginie. Il n'y parvint qu'après avoir surmonté mille obstacles ; & sa position y fut encore plus fâcheuse qu'elle n'avoit été jusqu'alors. L'orage qui s'étoit formé contre lui, s'approchoit rapidement ; MM. Greene, Wayne & la Fayette avoient formé leur jonction, & à moins d'un renfort prompt & considérable, il falloit nécessairement que l'armée angloise se trouvât dans la même circonstance, & subit le même sort que l'armée du Général Burgoygne. Sir Henry Clinton étoit bien loin de prévoir ce malheur, lorsqu'il écrivoit à Lord Germaine, que la flotte de l'Amiral Arbuthnot étoit en mer avec un puissant renfort pour le Comte de Cornwallis, que le Mar-

1781.

Jonction de ce Général avec MM. Greene & Wayne.

1781. quis de la Fayette ne pouvoit plus lui échapper, & qu'avec des forces auſſi redoutables dans la Cheſapeak, l'Angleterre devoit compter ſur la ſoumiſſion de tout ce qu'il y avoit de rebelles dans ces Provinces. Mais le 12 Juin, on vit reparoître à New-York la flotte, dont il eſt fait mention dans la lettre de Clinton, & qu'on ſuppoſoit alors occupée à gêner les opérations de l'armée françoiſe. Des lettres interceptées de Washington au Marquis de la Fayette avoient tout à coup répandu l'allarme dans cette place, & fait prendre à la fois le parti de rappeller Arbuthnot, & d'appliquer à la défenſe de New-York les deux mille hommes deſtinés à renforcer Lord Cornwallis. Dans une de ces lettres datées du 31 Mai, le Général Américain s'exprimoit en ces termes. « Après » avoir murement conſidéré nos » affaires ſous tous les points de vue, » une tentative ſur New-York, dont » la garniſon peut conſiſter en huit » mille hommes, a été regardée » comme préférable à une expédi» tion du côté du Sud, parce que

La flotte d'Arbuthnot eſt rappellée à New-York.

Lettres de Washington interceptées.

Que ces lettres ſont une feinte.

»nous ne ſommes pas maîtres de
»la mer ». 1781.

L'arrivée de Cornwallis à York-Town, offroit une occaſion trop belle de ruiner les eſpérances de l'Angleterre en Amérique, pour laiſſer échapper cette occaſion. MM. Waſhington & de Rochambeau, dans leurs délibérations à Weatherfield, s'étoient décidés à venir attaquer cette place, & ſe promettoient d'y faire priſonnier le Général anglois avec toute ſon armée. En conſéquence, ils ſe portèrent ſur York-Town où tous les François de Rhode-Iſland ſe diſposèrent à les ſuivre; & pour aſſurer le ſuccès de l'expédition, le Général Américain fit des mouvemens qui confirmèrent le Commandant de New-York dans la réſolution de ne point dégarnir cette place. Le principal objet de la feinte n'étoit pas d'écarter d'York-Torwn les renforts de Clinton qui n'auroient pu la ſauver; mais de faire prendre le change à Lord Cornwallis, de l'endormir dans une fauſſe ſécurité, & de le fixer dans ſa poſition juſqu'à l'entier inveſtiſſement de l'armée bri-

Ce qui en réſulte.

1781. tannique. Cette adroite manœuvre réuſſit parfaitement aux Généraux de l'armée combinée. Clinton bien perſuadé que c'étoit à lui qu'on en vouloit, ſe mit en défenſe à New-York, & Cornwallis ne ſongea pas même à ſe fortifier dans York-Town, où, à ſon grand étonnement, il ſe vit bientôt inveſti, & par les troupes de Washington & par celles qu'amenoit le Comte de Graſſe, dont la flotte arriva preſqu'auſſitôt à l'embouchure de la Cheſapeak.

Le Comte de Graſſe annonce ſon arrivée dans la baie de Chéſapeak.

Ce Général avoit annoncé le 15 Août ſon entrée dans la baie, avec trois mille trois cens hommes aux ordres du Marquis de Saint-Simon; & comme il étoit informé par le Comte de Barras de la ſituation de l'armée de Washington & de Rochambeau, des ſuccès antérieurs de l'ennemi dans la Virginie & le Maryland, & de la poſſibilité de ſurprendre Cornwallis avec des forces navales ſupérieures; il fit part aux Généraux & de ſes diſpoſitions & de la force de ſon eſcadre qui étoit compoſée de vingt-huit vaiſſeaux de guerre. Les troupes combinées campoient dans le voiſinage de

New-Port, lorſque la frégate la Concorde y apporta les dépêches du Comte de Graſſe. Sur les avis de ce Général, l'armée de Rochambeau fut miſe en mouvement le 19 avec deux milles Américains; un pareil nombre fut deſtiné à couvrir Weſtpoint en gardant la rive gauche de la riviere du nord. Pour maſquer ce mouvement au Général Clinton, & lui perſuader qu'on avoit des vues ſur Staten-Iſland, le Comte de Rochambeau fit partir ſur le champ un Commiſſaire des guerres, qu'il avoit mis dans le ſecret, pour aller établir une Boulangerie à Chatham qui n'eſt qu'à trois lieues de l'iſle des Etats. Ce travail fut couvert par un petit corps d'Américains, dont une partie s'étant approchée de l'embouchure du Rareton, ſe fit canonner exprès par les batteries du Général Clinton. Cette manœuvre exécutée avec autant de courage que d'adreſſe, confirma ce Général dans la réſolution de garder les ſecours deſtinés à Lord Cornwallis, qui revenu de ſa première ſécurité, & ſe voyant preſqu'inveſti dans la Virgi-

1781.

Autre feinte du Comte de Rochambeau

nie, commençoit à prévoir le malheur de sa position.

1781.

Manœuvre du Comte de Barras.

Cependant le Comte de Barras, bien persuadé de l'avantage qui pouvoit résulter de sa jonction avec l'armée du Comte de Grasse dans la baie de Chesapeak, avoit fait ses dispositions pour s'y rendre. Le Glorieux, l'Aigrette & la Diligente chassoient en avant de cette armée, lorsqu'elle entra dans la baie; ils eurent connoissance de la frégate la Guadeloupe & de la corvette la Loyaliste, qu'ils poursuivirent jusqu'à l'entrée de la riviere d'York. La corvette fut prise; & le Glorieux accompagné des deux frégates, vint mouiller à l'embouchure de la rivière pour en former le blocus; il fut renforcé le lendemain par les deux vaisseaux le Vaillant & le Triton. On s'empara le même jour de la rivière de James qui se jette dans la Chésapeak. L'Expériment, l'Andromaque & plusieurs corvettes se portèrent dans la rivière pour couper la retraite à Lord Cornwallis sur la Caroline, & protéger en même tems les canots & les chaloupes qui devoient transporter les

1781.

trois mille trois cens hommes du Marquis de Saint-Simon dans le haut de la rivière de James, à la diſtance d'environ dix-huit lieues du mouillage de Linhaven, occupé par l'armée navale. Les Marquis de Saint-Simon & de la Fayette arrivèrent le 2 Septembre avec leurs troupes, & ſe portèrent le ſurlendemain à Williamſbourg environ à cinq lieues d'York. Il ſuit de cet expoſé préliminaire, que le théâtre de cette importante expédition étoit une preſqu'iſle d'environ quinze lieues de l'Eſt à l'Oueſt, & de quatre à cinq du Nord au Sud, formée par les rivières York, James, & la baie de Cheſapeak. C'eſt dans cette preſqu'iſle que ſont les poſtes d'York, d'Hampton, de James-Town & de Williamsbourg, ancienne réſidence des Gouverneurs de la Virginie.

Combat entre les eſcadres du Comte de Graſſe & de l'Amiral Graves.

L'armée navale attendoit au mouillage de Linhaven des nouvelles de Washington, lorſque le 5 Septembre, ſur les huit heures du matin, la frégate de découverte ſignala vingt-ſept voiles à l'Eſt qui dirigeoient leur marche ſur la baie de Cheſapeak.

On reconnut que c'étoit une flotte
1781. ennemie, & non celle du Comte
de Barras, comme on l'avoit cru
d'abord. On fut bientôt à portée
d'obſerver ſes mouvemens, & l'on
s'apperçut qu'elle ſe rangeoit ſur
la ligne du plus près ſtribord, en
faiſant paſſer les vaiſſeaux de force
à ſon avant-garde. Le Comte de
Graſſe ordonna de ſe tenir prêt à
appareiller, & dès que la marée eût
permis de mettre ſous voile, il fit
ſignal de former une ligne de viteſſe,
& en moins de trois quarts-d'heure,
l'armée fut rangée en ordre
de bataille. Le Général voyant qu'il
n'y avoit point d'Officiers Généraux
à ſon arrière-garde, envoya ordre
à M. de Monteil d'aller en prendre
le Commandement. En formant
leur ligne, les vaiſſeaux ennemis
avoient conſervé le vent. A deux
heures après-midi, ils virèrent tous
enſemble vent arrière, & prirent
les mêmes amures que l'armée françoiſe.
Dans cette poſition, ils ſe
trouvèrent au même bord, ſans
pourtant être rangés ſur des lignes
paralleles, l'arriere-garde de l'Amiral
Graves étant infiniment au

vent de son avant-garde. A trois heures, le Commandant françois s'apperçut que la ligne des vaisseaux de tête de son escadre n'étoit pas encore assez bien formée, & il ordonna une manœuvre qui procuroit à tous ses vaisseaux l'avantage de combattre ensemble. Les deux têtes des armées s'approchèrent alors à portée de la Mousqueterie. Le combat commença sur les quatre heures à l'avant-garde, commandée par M. de Bougainville, & bientôt les vaisseaux du corps de bataille prirent part à l'action. Le Comte de Grasse desiroit que l'engagement fût général. Pour y disposer les ennemis, il fit signal à son avant-garde d'arriver; mais celle de l'Amiral Graves étoit fort maltraitée; il profita de l'avantage du vent qui le rendoit maître de la distance, pour éviter l'arrière-garde françoise qui faisoit tous ses efforts pour atteindre & l'arrière-garde & le centre de l'armée ennemie. Ce combat, dont le feu avoit été vif & meurtrier, ne se termina qu'au coucher du soleil. L'armée angloise tint le vent, &

1781.

1781. l'ayant conſervé toute la journée du 6, elle en profita pour ſe réparer.

L'Amiral ſe refuſe à un ſecond combat.

Le 7 à midi les vents changèrent à l'avantage de l'armée françoiſe; & juſqu'au ſoir du lendemain, cette armée fit tous les mouvemens néceſſaires pour engager l'ennemi dans une ſeconde action. Il parut un moment vouloir préſenter une ligne de combat; mais l'Amiral Graves vit le danger de cette manœuvre. Il fit arriver vent arrière à ſon armée pour ſe former ſur ſon arrière-garde. Ce mouvement céda tout-à-fait le vent à l'eſcadre françoiſe, dont les Anglois s'étoient éloignés à toutes voiles; dans la nuit du 9 au 10, ils diſparurent abſolument. Le Comte de Graſſe déſeſpérant enfin d'amener l'Amiral Graves à une nouvelle action, & craignant qu'il ne le devançât dans la baie de Cheſapeak, prit le parti d'y ramener ſes vaiſſeaux, d'y continuer ſes opérations & d'y reprendre ſes équipages. Le 11, il mouilla ſur le cap Henry où le Comte de Barras étoit arrivé la veille, pour effectuer ſa jonction avec l'armée de Graſſe.

Cette armée compofée de vingt-quatre vaiffeaux & de deux frégates, avoit eu en tête, dans la journée du 5, les deux efcadres de Hood & de l'Amiral Graves qui réuniffoient vingt vaiffeaux de ligne & neuf frégates ou corvettes. Les quinze premiers vaiffeaux de la ligne françoife eurent feuls part à l'action, & n'eurent à combattre qu'un pareil nombre de vaiffeaux ennemis ; toute l'arrière-garde angloife avoit refufé de fe mettre à portée ; mais de l'aveu des Commandans, cinq vaiffeaux du centre ou de l'avant-garde furent très-maltraités, & particulierement le Terrible qu'il fallut brûler, parce qu'il étoit hors d'état de tenir fur l'eau. Cet engagement fut beaucoup plus meurtrier pour les Anglois que pour leurs adverfaires. Notre perte ne fe monta qu'à deux cens hommes en y comprenant les bleffés; dans ce nombre on comptoit dix-huit ou vingt Officiers.

1781.

Perte des Anglois.

Cependant le Comte de Rochambeau avoit fait paffer la rivière du nord à fon armée. Il arriva le premier Septembre à Trenton fur la

Belle marche de l'armée françoife.

Delaware, & le 3 il étoit à Philadelphie, où ses troupes défilèrent dans le meilleur ordre, & rendirent au Président du Congrès assemblé les honneurs prescrits par la Cour de France. Le Congrès témoigna sa reconnoissance à l'armée françoise, dont il admira la discipline, & le bel ordre qui régnoit dans chaque brigade, même après une marche de deux cens soixante lieues. Les deux premières étoient commandées par M. de Viomenil à qui cette marche fit le plus grand honneur, ainsi qu'au Chevalier de Chatellux, l'un des principaux Officiers de l'armée. Le 6 du même mois, elle étoit à l'embouchure de l'Elk, sur la baie de Chesapeak où les Généraux trouvèrent les dépêches du Comte de Grasse, qui leur faisoit part de son arrivée dans la baie, & du débarquement des troupes aux ordres du Marquis de Saint-Simon, pour joindre à James-Town le détachement du Marquis de la Fayette. L'Officier porteur de cette lettre n'étoit arrivé que depuis une heure, & ce fut un hasard bien heureux, que pour une expédition

1781.

concertée dans le nord de l'Amérique & dans les isles sous le vent, on se trouvât au rendez-vous de la baie de Chesapeak à une heure de différence.

1781.

Les troupes combinées arrivent successivement à Williamsbourg.

L'avant-garde de l'armée aux ordres du Comte de Custine, s'étoit embarquée sur des bateaux du pays ; elle arriva le 19 à Williamsbourg; le reste des troupes s'y rendoit avec le Baron de Viomenil sur des frégates & des transports que M. de Grasse avoit envoyés à Baltimore. MM. Washington, de Rochambeau & de Chatellux avoient pris les devants par terre, à marches forcées de soixante milles par jour ; ils arrivèrent le 14, & trouvèrent MM. de Saint-Simon & de la Fayette qui les attendoient dans une excellente position. Le 24, toute l'armée fut réunie à Williamsbourg. Les deux Généraux s'étoient rendus le 18 à bord de la ville de Paris, pour concerter les opérations avec le Comte de Grasse, qui ne tarda pas à quitter le mouillage de Linhaven où ses vaisseaux n'étoient point en sûreté, & vint au débouché des bancs de mill-Ground & de Horse-

1781. Shœ pour s'y emboſſer dans le cas où l'Amiral Graves feroit mine de vouloir ſecourir Lord Cornwallis. D'ailleurs cette poſition donnoit les moyens d'accélérer le ſiége, par une plus grande facilité du tranſport des munitions; il y eut auſſi trois vaiſſeaux nommés pour aller s'emboſſer à l'entrée de la riviere de James.

Inveſtiſſement de York-Town.

Le 28, l'armée des alliés partit de Williamſbourg, à la pointe du jour, & ſe porta vers York-Town. Les ſept mille hommes aux ordres de M. Rochambeau commencèrent l'inveſtiſſement de manière à reſſerrer l'ennemi juſqu'à la portée du piſtolet de ſes ouvrages. Les trois brigades françoiſes s'étant partagées le terrein, vinrent camper à l'abri du canon des Anglois. Le Baron de Viomenil commandoit les Grenadiers & les Chaſſeurs de l'armée à l'avant-garde. Cet inveſtiſſement ſe fit au plus près, ſans la perte d'un ſeul homme. Le lendemain, l'armée américaine vint appuyer ſa gauche & ſa droite au bas de la rivière d'York, & l'inveſtiſſement de York-Town ſe trouva complet,

1781.

La légion de Lauzun se porte à Glocester, ainsi que huit cens hommes de l'armée de Grasse.

& serré d'aussi près qu'il étoit possible. Cependant l'Infanterie de Lauzun s'étoit mise en marche, pour aller rejoindre sa Cavalerie qui avoit été dirigée par terre dans le Comté de Glocester, où le Brigadier général Wieden commandoit un corps de Milice d'environ douze cens Américains. Toute la légion s'y réunit le 28, jour de l'investissement de York-Town. La nuit du 29 au 30, l'ennemi craignant d'être insulté dans la position trop étendue qu'il avoit fortifiée, prit le parti d'abandonner tous ses ouvrages extérieurs, & de se réduire au corps de la place. Les François s'emparèrent des ouvrages abandonnés; ce qui leur facilita le moyen de resserrer l'ennemi dans un cercle encore plus étroit. On n'attendoit les équipages de l'armée que pour le 5 Octobre; l'artillerie de siége arriva six jours plutôt, & toute la journée du 30 Septembre fut employée à la débarquer. M. de Choisy étoit allé la veille, demander à M. le Comte de Grasse un détachement de ses troupes; il en obtint huit cens hommes avec les-

1781. quels il se rendit à Glocester; il y choisit sa position à trois milles de la place. Avec ce renfort, le Duc de Lauzun attaqua si vigoureusement le Colonel Tarleton, qu'il força son détachement à rentrer dans Glocester, avec perte de cinquante hommes.

Echec du Colonel Tarleton.

A cette même époque, c'est-à-dire, le 3 Octobre, deux compagnies de Grenadiers & Chasseurs d'Agénois, & cent Volontaires aux ordres du Baron de Saint-Simon attaquèrent quelques piquets ennemis qu'ils forcèrent à se replier sur une des redoutes. Il n'y eut de blessés dans l'exécution de ce coup de main, qu'un Officier & quelques Soldats. Enfin la tranchée fut ouverte à York-Town, dans la nuit du 6 au 7 Octobre, & fut relevée dix fois dans l'espace de treize jours de siége. Le 17, Lord Cornwallis demanda une suspension d'armes jusqu'au lendemain; il n'obtint que deux heures, à l'expiration desquelles il fallut capituler. On employa tout un jour à discuter les articles de la capitulation, qui fut signée & conclue le 19 Octobre.

Capitulation de York-Town & de Glocester.

A midi les troupes françoiſes & américaines, avoient pris poſſeſſion de deux redoutes; & ſur les deux heures, la garniſon défila tambour battant, portant en faiſceaux ſes drapeaux & ſes armes. Il en fut de même à Gloceſter; les troupes ennemies l'évacuèrent ainſi que York-Town, pour être conduites dans l'intérieur du pays. Il ſe trouva dans ces deux poſtes ſix mille hommes de troupes réglées, quinze cens Matelots, cent ſoixante canons de tout calibre, huit mortiers, environ quarante bâtimens, dont un vaiſſeau de cinquante canons qui fut brûlé. Vingt bâtimens de tranſport avoient été coulés bas, & de ce nombre étoit la Guadeloupe, frégate de vingt-quatre canons. L'importante expédition de York-Town fut peu meurtriere pour l'armée combinée. L'état des morts s'y monta tout au plus à ſoixante-dix hommes, & celui des bleſſés n'étoit que d'environ deux cens. La perte des Anglois fut au moins le double, ſans y comprendre les Officiers & Soldats qui s'égarèrent, & les Matelots & habitans de la ville qui

1781.

Pertes reſpectives des Anglois & des Alliés.

périrent aux deux attaques de York-
1781. Town & de Glocester.

Traitement fait à l'armée prisonnière.

Le Comte de Cornwallis avoit demandé que les garnisons de ces deux places fussent envoyées aux parties de l'Europe auxquelles elles appartenoient respectivement, avec promesse de ne point servir contre la France, l'Amérique ou leurs alliés, jusqu'au moment d'un échange régulier. Cet article ne fut point accordé, & le Général Washington décida que l'armée prisonnière seroit dispersée dans la Virginie, le Maryland ou la Pensylvanie. Les termes de la capitulation furent d'ailleurs à peu près tels que les avoit proposés le Général anglois. L'armée eut tous les honneurs accordés à la garnison de Charles-Town. Les Officiers gardèrent leurs épées, & conservèrent ainsi que les Soldats toutes leurs propriétés. Quant aux procédés & au traitement particulier qu'ils éprouvèrent dans le commerce des François, ils furent si décens, si parfaitement honnêtes, que Lord Cornwallis dans sa lettre à Sir Henry Clinton, ne put s'empêcher de rendre ce témoignage à

la générosité de ses vainqueurs : » les prévenances & les attentions » obligeantes des Officiers françois, » l'intérêt affectueux qu'ils ont paru » prendre à notre situation, leurs » offres généreuses & pressantes, » toute leur conduite à notre égard » passent réellement les expressions » de la reconnoissance, & feront, » je l'espere, une juste impression » sur la sensibilité de tout Officier » britannique, lorsque la fortune » de la guerre fera tomber quel- » ques François en son pouvoir ».

1781.

La lettre d'où ce détail est tiré, avoit été confiée à un Aide de Camp, parti sur la *Bonetta*, sloop de guerre qui fut laissé à la disposition du Général anglois avec cinquante hommes d'équipage, dont il devoit tenir compte en cas d'accident. Dans ses dépêches au Commandant de New-York, Lord Cornwallis déclare qu'il n'a jamais considéré le poste de York-Town sous un jour bien favorable, & que s'il n'eût eu la confiance d'être puissamment secouru, il n'auroit jamais tenté la défense de ce poste. « Informé, dit-il, de » l'arrivée de Washington à Wil-

Que Lord Cornwallis comptoit sur les renforts envoyés de New-York.

1781. » liamsbourgh, ou j'aurois tâché de » gagner New-York par des marches rapides du côté de Glocester; » ou, malgré l'inégalité du nombre, » j'aurois attaqué les troupes alliées » en pleine campagne ; il n'étoit pas » impossible que la fortune secondât » l'effort de mes braves Soldats de ce » côté-là. Mais votre Excellence » m'assuroit du concours de la flotte » & de l'armée pour me tirer de ce » mauvais pas, & je n'ôsai prendre sur moi de hasarder aucune » de ces tentatives périlleuses. Votre lettre du 24 Septembre me » donnoit avis, que le secours feroit » voiles le 5 Octobre; en conséquence je me retirai dans l'intérieur des ouvrages, me flattant » avec raison de prolonger la défense jusqu'à l'arrivée des secours » attendus ».

Des tentatives avant la capitulation.

Après avoir détaillé & la violence de l'attaque & l'inutilité de la plus brave résistance, Lord Cornwallis ajoute que se voyant réduit à la cruelle extrémité ou de se rendre, ou de chercher son salut dans la fuite, il avoit préféré ce dernier parti, & fait préparer seize gros bateaux

pour la nuit du 18 au 19 Octobre, tems marqué pour l'embarquement des troupes. Il se flattoit de sauver ainsi toute son Infanterie, à l'exception d'un foible détachement chargé de la capitulation pour les habitans de la ville, pour les malades & pour les blessés. On devoit remettre de sa part au Général Washington une lettre relative à cet objet. Toutes les mesures étant bien prises, l'Infanterie Légère, la majeure partie des Gardes, & plusieurs compagnies du vingt-troisième régiment s'embarquèrent à dix heures du soir, & la moitié des bateaux vint débarquer à Glocester; mais sur ces entrefaites, il survint une tempête qui dérangea le projet de Cornwallis. Les bateaux dérivèrent jusqu'au bas de la rivière; le passage fut jugé impraticable, & l'on ne songea plus qu'à ramener les troupes qui étoient à Glocester. Elles rejoignirent dans la matinée, sans beaucoup de perte. Cependant les ouvrages de York Town tomboient en ruine, & il n'y avoit pas moyen de les réparer. L'opinion des Ingénieurs & des principaux Officiers

1781.

1781. de l'armée étoit que si le feu des ennemis continuoit quelques heures de plus, ce seroit un coup de désespoir de vouloir soutenir ces ouvrages. D'ailleurs la dyssenterie faisoit de grands ravages dans l'armée angloise, & les fatigues d'un service sans relâche avoient épuisé la vigueur des troupes qu'épargnoit la maladie. Ces considérations déterminèrent le Général à ne pas courir les risques d'un assaut, qui, vu le nombre des ennemis & la foiblesse de la place, ne pouvoit manquer d'avoir un plein succès. En effet, on comptoit dans l'armée des alliés au moins vingt mille hommes, dont huit mille étoient François. Quant au poste de York-Town, c'étoit moins une place fortifiée, qu'un camp retranché, exposé de toutes parts à l'enfilade ; le terrein en étoit si désavantageux, qu'il ne falloit pas moins que la nécessité d'y protéger la marine, pour justifier les ouvrages qu'on y avoit construits à tant de frais.

Que Clinton eut tort de craindre pour New-York.

Il suit de cet exposé, que le poste de Cornwallis à York-Town ne fut pas du choix de ce Géné-

ral ; qu'il avoit reçu l'ordre de s'y porter de Charles-Town, & que les ſecours tant de fois annoncés & toujours retenus par Clinton, furent un autre ordre de ne point abandonner ce poſte. L'habileté, dont il avoit donné des preuves à Cambden, autoriſe toutes les conjectures qui ſervent à juſtifier Cornwallis. Il dut voir, & ſans doute il vit que la place, dont on lui confioit la défenſe, n'étoit pas tenable contre la forte armée de MM. de Rochambeau & Washington. Elle ne l'eût point été, même avec les renforts attendus de New-York ; & la faute de Clinton ne fut pas d'avoir rappellé les deux mille hommes embarqués pour aller ſecourir York-Town ; mais d'avoir pu croire que c'étoit à lui qu'on en vouloit dans cette circonſtance. Aſſurément le poſte de New-York étoit le dernier, dont les Américains ſongeaſſent à s'emparer. Quoi qu'il en ſoit, ce Général donna dans le piége qu'on lui tendit ; il s'occupa de la défenſe d'une place qu'on ne devoit point attaquer, & tranquille ſur le ſort

1781.

1781. de l'armée aux ordres de Cornwallis, il ne sçut qu'après l'événement, que la jonction des troupes combinées avoit coupé la retraite à ce Commandant, & par conséquent livré cette armée à la discrétion de l'ennemi.

Mouvement tardif de ce Général pour secourir York-Town.

Cependant le Général Clinton, honteux de sa méprise, se mit en devoir, mais trop tard, d'en prévenir les funestes effets. Il fit embarquer des troupes, il s'embarqua lui-même & dirigea sa route vers York-Town; mais il en étoit encore bien éloigné, lorsqu'il apprit que l'armée angloise avoit mis bas les armes. Ce mouvement du Général Clinton n'eût rien produit, même en supposant que son arrivée à York-Town eût prévenu le désastre de Cornwallis. M. de Grasse étoit maître de la mer, & jamais le débarquement des renforts arrivés de New-York, n'eût pu s'effectuer en présence de son escadre; mais ce débarquement pouvoit avoir lieu, sans qu'il fût possible d'enlever à l'ennemi des postes qu'il avoit eu le tems de fortifier. Toute cette opération n'étoit donc qu'une

vaine parade qui auroit eu les suites les plus fâcheuses pour Clinton, si l'Amiral françois plus actif ou moins occupé ailleurs, s'étoit mis en mesure pour le faire repentir de cette démarche infructueuse & tardive.

1781.

A quels dangers sa retraite dut exposer les provinces méridionales.

La défaite du Général anglois eût ajouté, sans doute, à la gloire de la France dans cette partie du monde ; mais n'eût guère empiré la situation de l'Angleterre en Amérique. Ses affaires étoient absolument ruinées & dans les Provinces du Nord & dans celles du Midi. En se portant à York-Town, Lord Cornwallis avoit abandonné la Géorgie & les Carolines à la merci des armées américaines ; par ce mouvement il se coupoit toute communication avec Charles-Town & Savannah, & exposoit ces Places à tomber entre les mains du premier assaillant. L'événement fit voir toute l'imprudence, je ne dis pas des opérations du Général qui ne fit qu'obéir à des ordres supérieurs, mais de ces ordres mêmes, dont l'exécution la plus heureuse n'eût procuré que de foibles avan-

1781. tages dans la Virginie, & devoit néceſſairement entraîner de grands déſaſtres dans les Provinces méridionales. Le tort de Cornwallis, en quittant ces Provinces, fut d'avoir trop compté ſur la victoire, & de n'avoir point établi de Gouvernement civil dans la Caroline. Faute de Loix qui les protégeaſſent, les Royaliſtes n'ôsèrent ſe montrer, dès qu'ils eurent perdu de vue le Général & ſon armée. A meſure qu'il s'avançoit vers le nord, la crainte dût ſoumettre à la domination américaine tous ceux que la crainte en avoit détachés, & un grand nombre de ceux que l'ambition enchaînoit encore au parti de la Couronne. Dans le Sud de l'Amérique ce parti s'affoiblit au point de n'avoir, pour ainſi dire, une exiſtence impoſante, que dans les diſtricts de Charles-Town & de Savannah; mais ces conquêtes pouvoient échapper aux Anglois ainſi que beaucoup d'autres qui leur furent enlevées à l'époque de leur déſaſtre de York-Town, ou peu de mois avant ce grand événement.

1781.

Prise de Pensacola par les Espagnols.

La prise de Pensacola dans la Floride occidentale, avoit été pour les Espagnols, un triomphe presqu'aussi décisif que le fut pour les Américains, dans la Virginie, l'investissement de Cornwallis & de toute son armée. Cette conquête fut d'autant plus importante, qu'elle entraîna la reddition de toute la Province. Sans entrer dans les détails de cette expédition, nous observerons que la place & les forts de Pensacola se rendirent aux armes de Sa Majesté Catholique le 8 Mai, après douze jours de tranchée ouverte, & le soixante-unieme depuis le débarquement des troupes espagnoles à l'isle de Sainte-Rose. En moins de six semaines, les Anglois y avoient dépensé plus de soixante douze mille livres sterling au travail des fortifications. La garnison étoit d'environ deux mille hommes, sans compter beaucoup de Nègres qui défendoient les forts, & une multitude de Sauvages auxiliaires qui, dispersés dans les bois, s'étoient rendus maîtres de la campagne. Plusieurs de ces Sauvages échap-

pèrent; mais toute la garniſon fut
1781. faite priſonniere, ainſi que le
Major-Général Campbell qui commandoit les forces de Sa Majeſté Britannique dans la Floride occidentale. Dans ſes dépêches à Lord George Germaine, cet Officier obſerve que dans la matinée du 8 Mai, une bombe ayant éclaté près du magaſin de la redoute avancée, mit le feu à la poudre qui étoit en dedans, & que bientôt le corps de cette redoute ne fut plus qu'un monceau de ruines. L'exploſion fit perdre la vie à cinquante-ſix hommes & en bleſſa vingt quatre. Les Eſpagnols voulant profiter de ce déſaſtre, firent une premiere tentative pour livrer l'aſſaut; mais ils furent repouſſés, & l'ennemi eut le tems d'enlever ſes bleſſés. Un ſecond aſſaut ne réuſſit pas mieux, & les aſſiégeans s'en tinrent au feu de leur mouſqueterie, qui fut ſi conſtant & ſi vif, que le Général Campbell n'ayant aucune eſpérance d'être ſecouru, & ne pouvant ſe flatter de tenir encore longtems, ne crut pas devoir prodiguer, en pure

perte, le ſang & la vie de ſes braves ſoldats : dans l'eſpoir d'obtenir une capitulation honorable, il arbora un pavillon parlementaire ſur le fort George, & propoſa une ſuſpenſion d'hoſtilités, qui fut acceptée du Général Galvez. Le Major-Général Campbell & le Gouverneur Cheſter dreſsèrent des articles, dont quelques-uns ſouffrirent difficulté. Enfin la capitulation fut ratifiée par le Général eſpagnol, avec quelques modifications ; &, dans la ſoirée du 9, il ſe mit en poſſeſſion de Penſacola. Le fort George & la redoute de la Marine royale ne furent livrés que le lendemain aux troupes de Sa Majeſté Catholique. Suivant les rapports britanniques, la force des aſſiégeans ne conſiſtoit pas en moins de ſept mille huit cens hommes, ſans y comprendre les équipages de quinze vaiſſeaux de ligne, de ſix frégates & de pluſieurs ſloops. Le Major Campbel ajoute que, de l'aveu des Officiers eſpagnols, ils avoient une artillerie ſuffiſante pour entreprendre le ſiége de Gibraltar. Quoi qu'il en ſoit, leur perte ne

1781.

1781. fut que de trois cens hommes, y compris les bleſſés. Celle des Anglois eût été encore moins conſidérable, ſans l'exploſion du magaſin à poudre qui leur tua, comme on l'a dit, cinquante-ſix Soldats, & leur en bleſſa vingt-quatre.

Priſe de Saint-Auguſtin.

D'autres conquêtes ſignalèrent les armes eſpagnoles dans cette partie de l'Amérique. Une des plus importantes fut la priſe de Saint-Auguſtin, capitale de la Floride orientale. Le Général Galvez en fit l'inveſtiſſement avec une flotte de onze vaiſſeaux de guerre, & d'environ cinquante bâtimens de tranſport, ſur leſquels il y avoit quatre mille hommes. La place n'étoit défendue que par trois cens Anglois, & cette foible garniſon n'avoit pas l'eſpérance de ſe voir renforcée. Ce fut le 18 Août que les Eſpagnols effectuèrent leur débarquement. Ils ne pouvoient choiſir, pour cette expédition, un moment plus favorable que celui où les François occupoient toutes les forces des Anglois dans les Provinces méridionales, & les mettoient parconſéquent dans l'impoſ-

ſibilité de faire paſſer le moindre ſecours dans la Floride : toutes les circonſtances néceſſitoient la prompte reddition de Saint-Auguſtin. Cette conquête rapide mit la Géorgie dans un danger extrême. Les deux branches de la Maiſon de Bourbon ſe trouvoient par-là rapprochées au point d'agir en même-tems dans les Provinces du Sud ; & de la jonction de leurs forces, on devoit conclure la ruine prochaine des Anglois dans ces Provinces, ſur le ſort deſquelles la ſupériorité des ſeuls François leur cauſoit déjà tant d'inquiétude.

1781.

Les Eſpagnols avoient pris le fort de la Conception.

Quoique moins importante, quant à ſes effets, la priſe du fort de la Conception, dont les Eſpagnols s'étoient emparés quelques tems auparavant, fut pour les armes de Sa Majeſté Catholique un événement tout auſſi glorieux que l'acquiſition de Saint-Auguſtin. Ce premier fort, ſitué ſur la riviere de Saint-Jean, étoit défendu par une garniſon nombreuſe, qui ſembloit devoir le rendre imprenable ; mais après une vigoureuſe défenſe, la place ſe rendit aux troupes eſ-

1781. pagnoles de la province de Guatimala. Cette expédition coûta peu de monde aux assiégeans, & les Anglois y perdirent environ quatre cens hommes, tant sur mer que sur terre.

Projets échoués de Johnstone sur Buenos-Ayres.

Toutes les opérations de l'Espagne en Amérique, eurent plus ou moins de succès pendant cette campagne. Non seulement elle fit des conquêtes sur les possessions angloises; mais elle garantit les siennes des incursions les mieux concertées. Et ce ne fut pas seulement dans l'Amérique septentrionale qu'elle conserva cet ascendant; les parties méridionales du nouveau monde furent aussi le théâtre de ses triomphes; elle sut du moins y rendre inutiles les vains projets de la témérité britannique. Ceux du Commodore Johnstone sur Buenos-Ayres, n'avoient point eu d'exécution; & malgré l'armement considérable qui fut équipé à ce dessein, le Vice-Roi Espagnol avoit tout disposé de maniere à faire repentir les Anglois de leur imprudence, s'ils s'étoient présentés sur les rives de la Plata. Jus-

qu'à la fin de la campagne, cette bonne contenance du Gouverneur & de ſes troupes écarta l'ennemi de ces parages.

1781.

Conſpiration diſſipée dans le Pérou.

Au défaut des Anglois, les Eſpagnols eurent à combattre dans l'Amérique méridionale un ennemi domeſtique, dont la révolte les allarma quelque tems ſur leurs poſſeſſions dans le Pérou. Un chef de brigands appellé Tupac-Amaro, avoit conçu le projet de ſoulever le peuple contre l'adminiſtration eſpagnole; il ſe diſoit de la race des Incas, & portoit l'habillement & les autres marques de ſouveraineté de ces anciens Enfans du Soleil. Il étoit parvenu à raſſembler autour de lui une armée, plus conſidérable par le nombre, que redoutable par le courage. Avec cette armée, il avoit pourtant dévaſté quelques Provinces, & commis des atrocités qui démentoient bien ſa prétendue origine. Pour arrêter ſes brigandages, on mit ſa tête à prix, & l'on fit avancer de Lima, de Cuſco & des autres places du Pérou, des troupes & des milices, ſous les ordres du Maréchal-de-Camp

1781. Don Joſeph Delvalle. Le 9 Mars, cet Officier, avec dix-ſept mille hommes, s'étoit mis à la pourſuite des révoltés qui occupoient alors une colline eſcarpée auprès d'un village que Tupac appelloit ſa capitale. A l'approche des Eſpagnols il abandonna ce poſte, & rangea ſon armée en bataille dans la plaine ; elle ne put réſiſter au premier choc des troupes réglées. Les débiles indiens ſe retirèrent en déſordre, & pluſieurs ſe noyèrent dans une riviere profonde & rapide qu'ils voulurent traverſer à la nage. Tupac fut moins heureux, il la paſſa ſur ſon cheval; mais à peine étoit-il ſur le bord oppoſé, qu'il fut arrêté par un Cacique de ſa faction & livré aux Eſpagnols. Si la déroute de ſon armée n'eût pas été complette, la priſe du Chef auroit achevé de la diſſiper. On s'empara du Village, chef-lieu des révoltés ; on y trouva ſix pieces de canon, ſans compter celles que Tupac avoit laiſſées dans le champ de bataille. Ils étoient d'un calibre plus fort que ceux de l'armée

eſpagnole, & l'on ne ſauroit expliquer comment cette artillerie avoit été tranſportée à quatre cens lieues dans les terres, ſans que le Gouvernement en eût eu connoiſſance. La femme, les enfans, l'oncle de Tubac tombèrent au pouvoir des vainqueurs, ainſi que pluſieurs caiſſes d'argenterie & deux malles remplies de papiers qui contenoient la correſpondance des rebelles, & qui donnèrent toutes les notions qu'on pouvoit deſirer ſur les agents ſecrets de la conſpiration. En entrant dans la capitale de Tupac, Don Joſeph Delvalle fit pendre dix-huit de ces brigands. Leur Chef, ſa famille & ſes principaux Officiers furent envoyés à Cuſco, où leur ſupplice ne fut différé, qu'autant qu'il le falloit pour éclaircir tous les détails de ce ſoulèvement.

1781.

Quoique la déroute des Indiens fût d'une date bien antérieure aux autres triomphes de l'Eſpagne pendant la campagne d'Amérique, la relation n'en vint à Madrid qu'avec celle des victoires poſtérieures. Ce fut pour cette ville un ſujet de

1781. fêtes & d'actions de graces, qui signalèrent la joie & la pieuse reconnoissance des Espagnols.

Les nouvelles de l'Amérique portent la joie dans la cour de France.

Tandis qu'ils célébroient leurs triomphes sur les Anglois, la France éprouvoit les mêmes transports au récit des victoires de MM. de Rochambeau & de la Fayette. Le Duc de Lauzun & M. Duplessis Pascaut venoient d'arriver à Brest le 15 Novembre, sur la frégate la Surveillante, commandée par M. de Caillart; ils apportoient les dépêches des Généraux de l'armée victorieuse à York-Town. Elles confirmèrent les rapports jusqu'alors incertains de cette heureuse expédition, & détailloient plusieurs circonstances honorables aux Officiers qui l'avoient dirigée. On y voyoit que le Comte de Rochambeau avoit pris le parti de faire attaquer les redoutes, afin de terminer promptement un siége, qu'il étoit essentiel de ne pas conduire jusqu'à l'entrée de l'hiver; que le Baron de Viomenil, & M. Forbach de Deux-Ponts, Mestre-de-Camp du régiment de ce nom, s'étoient

Nouvelles circonstances de l'affaire d'York-Town

particulierement diſtingués à cette attaque. Celui-ci ayant ſauté le premier dans les retranchemens, avoit donné la main à un Grenadier pour l'aider à le ſuivre, & le voyant tomber mort à ſes pieds, il retira ſa main & la préſenta à un ſecond avec le plus grand ſang-froid. Le Vicomte de Damas eut auſſi la gloire d'y pénétrer un des premiers, & ce fut à l'inſçu du Général, dont il étoit Aide-de-Camp. Mais de tous les Officiers françois, celui qui eut le plus de part au ſuccès de cette grande entrepriſe, fut, ſans contredit, le Marquis de la Fayette. Il avoit ſuivi, pas à pas, le Général Cornwallis, l'avoit harcelé ſans relâche, & néceſſité ſa perte en l'acculant dans York-Town. Auſſi les François, les Américains, & les Anglois eux-mêmes faiſoient-ils le plus grand éloge de ce Général, qui, très-jeune encore, n'en déployoit pas moins les talens d'un Grand-Homme de Guerre. On admiroit en lui la douceur & la ſimplicité des mœurs, unies à toute la valeur de l'héroïſme. Lord

1781.

Cornwallis, forcé d'admirer les
1781. qualités de ce Guerrier aimable, avoit demandé comme une grace de traiter avec M. de la Fayette, & de ne remettre ses armes qu'à lui. Le modeste Héros s'y refusa, & renvoya le Commandant Anglois au Général Washington, qui lui accorda une capitulation honorable. Elle l'auroit été davantage, si dans cette circonstance, les vainqueurs ne s'étoient crus obligés de rappeller aux Anglois, la rigueur qu'ils avoient mise dans la capitulation de Charles-Town. Tous les détails de la lettre du Comte de Rochambeau à Sa Majesté, exprimoient la satisfaction de ce Général, dans le témoignage qu'il rendoit, & de la bravoure des Soldats françois, & de la valeur éclairée des Officiers qui les commandoient sous ses ordres. Elle mérita à M. le Duc de Lauzun un accueil d'autant plus flatteur, de la part de Sa Majesté, qu'il étoit fondé sur les exploits brillants de cet Officier, dont l'éloge occupoit une place distinguée dans la relation du Général.

1781.

Le fuccès de nos armes en Amé-
ique étoit un acheminement à la
aix, & ce fut fous ce point de
ue, que les opérations heureufes
e cette campagne flattèrent fur-
out notre augufte Monarque.
près en avoir retracé les événe-
iens, dans fa lettre à M. l'Ar-
nevêque de Paris, & reconnu
ombien l'habileté des Généraux
la valeur des Troupes avoient
ndu cette campagne glorieufe;
Roi ordonna des Prieres en ac-
on de graces, & le *Te Deum* fut
hanté dans l'Eglife Métropolitaine
e Notre-Dame de Paris. Peu de
urs après, M. le Marquis de
égur, Miniftre de la Guerre,
availla avec Sa Majefté; & il y
ut une promotion d'Officiers-Gé-
éraux des Armées de terre, où
s vainqueurs de Cornwallis ne
rent pas oubliés; mais cette pro-
otion ne devoit point être rendue
ublique avant la fin de l'année;
ce qu'on fut alors, ou plutôt
qui fe débita, fut que le pre-
ier Gouvernement qui viendroit
vaquer, étoit promis au Comte
Rochambeau, & qu'en atten-

Te Deum en action de graces du fuccès de nos armes en Amérique.

Promotion d'Officiers Généraux.

1781. dant, Sa Majefté lui accordoit un traitement de vingt huit mille livres de penfion ; que le régiment du Roi, Dragons, alloit paffer au Vicomte de Noailles, par la démiffion du Marquis de la Fayette, à qui la France, en le rappellant à fon fervice, réfervoit le même grade que celui dont il jouiffoit dans l'Armée des Etats-Unis ; que le Chevalier de Chatellux obtiendroit un Gouvernement, en récompenfe de fa campagne d'Amérique ; que M. de Charlus, fils du Marquis de Caftries, étoit nommé Major-Général de la Gendarmerie, & que le Prince de Broglie devoit le remplacer en Amérique, avec le grade de Colonel ; on faifoit partir avec le même titre, le Vicomte de Ségur, fils puîné du Miniftre de la Guerre. Ce qu'il y a de certain, c'eft que la plûpart des Officiers françois fe difpofoient à venir jouir de leurs triomphes au fein de la Patrie, & que leurs fucceffeurs défignés brûloient de les remplacer dans le champ de la gloire, où la campagne pro

1781.

haine sembloit nous promettre e nouvelles moissons de lauriers. a frégate l'Andromaque venoit amener à Brest MM. de Charlus, e Laval, de Damas & de Forch-Deux Ponts. On conçoit avec uels transports la France accueil- ces jeunes Héros. Ce dernier pportoit quelques drapeaux enlvés à l'Armée de Lord Cornwallis, & dont le Congrès faisoit hommage à Louis XVI.

Apparition de l'Amiral Graves devant la Chesapeak.

Les dépêches du Comte de Grasse, confiées à l'Andromaque, étoient datées du 27 Octobre, jour auquel l'Amiral Graves avoit fait une légere apparition devant la Chesapeak. La flotte françoise alors occupée à rembarquer ses troupes & son artillerie, s'embossa, & l'Amiral anglois ne jugea pas à propos de l'attaquer; il se tint à l'entrée de la baie toute la journée du lendemain, & le 29 il s'éloigna de maniere que le soir même on l'avoit perdu de vue. On sut par l'Andromaque, que M. le Comte de Grasse alloit appareiller avec toutes ses forces, pour retourner aux Antilles; que le Com-

1781. te de Rochambeau devoit hiverner dans la Virginie, & que le Marquis de la Fayette ſe propoſoit d'aller rejoindre le Général Greene, pour reſſerrer Charles-Town & même l'attaquer, s'il voyoit jour à quelque ſuccès dans cette tentative.

Victoire du Général Greene.

Le Général américain en avoi préparé le ſuccès par l'affaire du 8 Septembre, qui fut une vic toire ſignalée où les Américain ſe couvrirent de gloire. Ils n'é toient que neuf cens hommes d troupes réglées, & environ douz cens miliciens. L'Armée angloiſe nouvellement renforcée par un dé tachement de la garniſon de Char les-Town, ſe montoit à dix-hu cens hommes de troupes européer ne. Ce fut à ſeize lieues de cett capitale que ſe livra la bataill Les Anglois s'étoient arrêtés Eutaw's-Springs (les Sources-d'Eu taw), où ils ſe propoſoient d'éta blir un poſte fixe. L'Armée c Greene étoit à ſept milles du cam ennemi; elle ſe mit en marche quatre heures du matin. Quat bataillons de milice des deux C rolin

rolines compoſoient ſa ligne de front, & la ſeconde ligne conſiſtoit en trois petites brigades de troupes continentales. La Légion du Lieutenant-Colonel Lée, & les troupes de l'Etat qui couvroient les deux flancs de l'Armée américaine, rencontrèrent à quatre milles du camp, un parti de cavalerie & d'infanterie ennemies qu'elles chargèrent avec la bayonnette, qu'elles mirent en fuite, & dont il y eut un grand nombre de Soldats tués ou bleſſés. Les Américains preſsèrent leur marche juſqu'à deux milles; le feu recommença, & la milice le ſoutint avec tant de vigueur, que les poſtes avancés de l'ennemi furent obligés de reculer. Cependant elle ſe vit au moment de plier à ſon tour; mais elle fut renforcée par la brigade de la Caroline ſeptentrionale, dont les Soldats enrôlés depuis un mois, ſe battirent avec une opiniâtreté qui auroit fait honneur aux meilleures troupes de vétérans. Leur feu étoit vif & bien dirigé; l'ennemi y répondoit avec une égale préciſion & la même intré- 1781.

1781. pidité. Dans ce moment de l'action, les Virginiens & les Marylandois, s'avancent ſous le feu d'une canonnade terrible, & au travers d'une grêle de balles qui pleuvent de tous côtés ; ils bravent tous les obſtacles, & ce choc violent ſe termine par la déroute des Anglois. Ils faiſoient encore quelque réſiſtance ſur la gauche ; le Colonel Washington, qui commande le corps de réſerve, s'y porte avec tant d'impétuoſité, qu'il n'a pas le tems de rallier ſa troupe. Une diviſion de l'Armée vaincue, s'étoit jetée dans une maiſon de brique, ſituée près des Sources, qui couvroien ſon arrière-garde. Une autre troupe avoit pris poſte dans un jardi paliſſadé & dans un bois impénétrable. Le Colonel fit les dernier efforts pour en déloger les Anglois ; mais il eut ſon cheval tu ſous lui, reçut deux bleſſures & fut fait priſonnier. On eſſaya d forcer la maiſon avec quatre ca nons de ſix livres de balle ; tout le fruit de cette tentative f d'expoſer au feu des Anglois, l

grand nombre d'Officiers & de Soldats, employés au ſervice de ces pièces. Le Général Greene ne crut pas devoir pouſſer plus loin ſon avantage, du moins pour le moment. Il prévoyoit que l'ennemi ne pourroit tenir ſes poſtes encore longtems, & qu'il ſeroit plus avantageux de l'attaquer dans ſa retraite, que de s'opiniâtrer à le déloger. L'Armée continentale regagna donc le terrein qu'elle occupoit dans la matinée, ne laiſſant qu'un fort piquet ſur le champ de bataille. Le lendemain le Général Marion & le Colonel Lée, furent détachés du côté de Charles-Town avec la cavalerie de la Légion, pour intercepter les renforts envoyés au ſecours de l'ennemi, ou retarder ſa marche, s'il tentoit de ſe retirer, & donner ainſi aux troupes américaines le tems de charger l'arriere-garde angloiſe, & de completer ſa défaite. Les ennemis ſe retirèrent dans la ſoirée du 9, laiſſant plus de ſoixante & dix de leurs bleſſés en arriere, & environ mille fuſils qu'ils avoient briſés ou cachés dans les Sources

1781.

1781. d'Eutaw. L'Armée de Greene se mit à leur poursuite ; mais ils précipitèrent leur marche & gagnèrent les environs de Charles-Town. Ce Général fut sur-tout redevable de la victoire à l'usage vigoureux que les Virginiens, les Marylandois & une partie de l'infanterie, avoient fait de la bayonnette. Ceux du Maryland n'employèrent point d'autres armes ; & ce fut avec un acharnement qu'ils croyoient justifier, en criant aux ennemis : *Souvenez-vous de Cambden.* Cependant la victoire de Greene lui coûta cinq ou six cens hommes, y compris les blessés & les Soldats qui s'égarèrent. La perte des Anglois fut au moins le double de celle des Américains. Ceux-ci firent environ six cens prisonniers ; & toute l'Armée britannique seroit tombée entre leurs mains, sans la maison de brique où elle s'étoit en partie retranchée, & dont la force & la position avantageuse sauvèrent un tiers de cette Armée. Les suites de sa défaite dans les Provinces du Sud, furent d'y réduire les Anglois aux seules posses

sions de Charles-Town & de Savannah. Les désastres de l'ennemi dans ces Provinces, étoient en grande partie l'ouvrage de Greene. Ses triomphes continus l'avoient déjà mis en état d'effectuer des échanges pour tous les prisonniers américains faits à Cambden & à Charles-Town, & il lui en restoit environ 1500, contre lesquels les Anglois n'avoient point d'échange à proposer.

1781.

Les prospérités soutenues des armes américaines dans les Provinces méridionales, déterminèrent le Congrès à la résolution d'après laquelle le Président fit passer au Général Greene les remerciemens des Etats-Unis, en reconnoissance du zèle, de la valeur & de la bonne conduite qu'il avoit déployés dans toutes ses opérations militaires. Les mêmes témoignages furent transmis à tous les Officiers de l'Armée victorieuse à York-Town; & ce fut au nom de cette auguste assemblée, que le Commandant en chef les félicita sur l'heureux événement de la journée du 19 Octobre. Tel fut le début de Was-

Washington remercie les troupes victorieuses, au nom du Congrès.

1781. hington, dans l'expression de la reconnoissance des Etats, dont il étoit l'interpréte.

Expression de sa reconnoissance envers Sa Majesté Très-Chrétienne.

» Les preuves généreuses que » Sa Majesté Très-Chrétienne a don- » nées de son attachement à la cause » de l'Amérique, doivent, en dé- » trompant les esprits les plus abu- » sés, les convaincre des consé- » quences heureuses & décisives de » cette alliance, & inspirer à tous » les Citoyens des Etats-Unis les » sentimens d'une gratitude inalté- » rable. Une flotte la plus nom- » breuse, la plus puissante qui ait » encore paru dans ces mers; une » Armée d'un choix distingué tant » pour les Officiers que pour les » Soldats, sont des gages signalés » de l'affection de notre auguste » allié : c'est au concours de ces » forces puissantes, qu'est dû le » succès éclatant que nous venons » d'obtenir ».

Eloges des Officiers françois & américains.

Le Général adresse ensuite ses remerciemens aux Chefs de l'Armée, dont il nomme les principaux. Il se répand en éloges sur M. le Comte de Rochambeau, dont les conseils & l'assistance l'ont puis-

samment secondé : il le supplie de faire passer les témoignages de sa reconnoissance aux Officiers des corps réunis sous son commandement, & particulierement à MM. de Viomenil, de Chatellux, de Saint-Simon & de Choisi, qui dans l'affaire d'York-Town ont eu la plus grande part au succès de la cause commune. Il les prie d'offrir en son nom, aux régimens de Gâtinois & de Deux-Ponts, les trois pièces d'artillerie qu'ils ont enlevées à la pointe de l'épée, lors de l'attaque de la redoute qui fut emportée dans la nuit du 14 Octobre. Le Général américain, paie ensuite le même tribut d'éloge aux Majors-Généraux de son Armée; & MM. de la Fayette, Lincoln & Struben reçoivent des remerciemens pour les bonnes dispositions qu'ils ont faites dans les tranchées. Il rappelle ensuite les talens & l'activité que les Colonels du Portail & Kerveller, ont développés dans la conduite des travaux confiés à leur direction. Enfin, il associe à sa gloire tous les Officiers & Soldats qui ont eu

1781.

1781. quelque part à la défaite de Lord Cornwallis ; & pour que la joie publique ſoit générale parmi les troupes, il ordonne qu'on mette en liberté tout Soldat empriſonné pour des fautes excuſables.

Que les Anglois riſqueront une nouvelle campagne.

Cette allégreſſe, premier fruit, d'un triomphe déciſif, paſſa bientôt de l'Armée dans tous les ordres de la République américaine, & fut regardée comme un préſage heureux de la paix glorieuſe, qui devoit cimenter ſon indépendance. Tandis qu'elle jouiſſoit, par anticipation, des avantages d'une révolution prête à ſe conſommer ; & que la France voyoit dans un avenir prochain, la grande portion de gloire qui devoit lui revenir de cet heureux dénouement, l'Angleterre aux abois n'avoit plus d'eſpérance que dans ſon déſepoir. La cataſtrophe tant de fois annoncée, étoit déſormais inévitable même aux yeux de ſes Miniſtres ; mais la fierté britannique ſe refuſoit à cet aveu, & pour l'éluder encore une année, les Anglois ſe ſoumirent à tous les déſaſtres d'une nouvelle campagne.

1781.

Dans ſon diſcours adreſſé aux deux Chambres du Parlement, Sa Majeſté Britannique les informa le 27 Novembre, des fâcheux événemens de la guerre en Virginie, & des funeſtes réſultats de l'entière défaite du Général Cornwallis; mais au lieu d'en conclure la néceſſité de la paix, elle y prépara la nation à l'impoſition des fardeaux additionels, qui devoient l'accabler lors des préparatifs d'une nouvelle campagne. Pour diſpoſer la Chambre des Pairs à ſeconder les intentions de Sa Majeſté, & leur faire adopter l'eſprit de ce diſcours, Lord Southampton propoſa l'adreſſe de remerciement. Cette motion délicate, dans la circonſtance préſente, exigeoit des talens plus qu'ordinaires de la part de l'Orateur : voici l'extrait de ſa harangue.

Sa Majeſté Britannique diſpoſe le Parlement à ſeconder ſes vues.

» J'ai l'honneur de parler à des » Pairs de la Grande-Bretagne, & » aucun de vous n'ignore que l'a» battement dans l'infortune, eſt » étranger au caractère anglois; » que dans toutes les périodes de » la monarchie, le courage bri-

Diſcours de Lord Southampton tendant au même objet.

1781. » tannique, s'eſt élevé au-deſſus » des revers; telle eſt du moins » l'idée que nos peres en ont donnée » à tous les peuples leurs contem- » porains. L'exemple de nos peres » doit nous apprendre qu'il n'eſt de » remedes aux grandes calamités, » que la vigueur & la perſévé- » rance. Il fut un tems où la gloire » de la Grande-Bretagne fut obſcur- » cie par des nuages paſſagers; mais » elle en ſortit plus reſplendiſſante, » & bientôt on la vit briller d'un » nouveau luſtre. Je ne me le diſſi- » mule pas, Mylords; nos der- » niers revers dans la Chéſapeak » ſont un coup terrible pour l'An- » gleterre; mais nous trouvons » une ſorte de conſolation dans la » conduite irréprochable de Lord » Cornwallis. On doit ſur-tout ap- » plaudir à l'humanité qui lui fit » attacher aſſez de prix à la con- » ſervation des braves Sujets de » Sa Majeſté, pour ſacrifier à cette » conſidération le preſtige d'un peu » de gloire que lui promettoit une » réſiſtance d'ailleurs inutile. Lord » Cornwallis ne fut pas moins grand » dans ſa défaite, qu'il l'avoit été

» dans ses victoires. Ce n'est pas, » je le répete, que l'événement ne » soit en lui-même infiniment triste; » mais, gardons-nous, Mylords, » dans cette circonstance critique, » de laisser échapper des mouvemens indignes de notre caractere. » Songez, Mylords, que tout l'Empire britannique a les yeux fixés sur » vous, & qu'il réglera sa contenance sur la vôtre; songez que » l'Europe entière, que les deux » Mondes vous observent, que » l'on jugera partout de la situation » de l'Angleterre, par l'impression » qu'aura faite sur vous l'événement fâcheux qui vient de vous » être communiqué du haut du » trône. Un grand peuple qui paroîtroit consterné à la face de » l'Univers, perdroit aux yeux de » ses ennemis la grandeur qui lui » reste; & la présomption que leur » inspireroit un spectacle si nouveau, leur tiendroit lieu peut-être de la supériorité qu'ils réclament & que nous leur contestons. Combien d'autres objets » qui concourent d'ailleurs à calmer » en nous le sentiment de ce revers!

1781.

» local ! Quoi de plus triste que
1781. » la situation où se trouvoient nos
» affaires de l'Inde à la fin de la
» derniere session ! Quoi de plus
» consolant que notre situation ac-
» tuelle dans cette partie du mon-
» de ! La même révolution peut
» s'opérer en Amérique. Peut-être,
» Mylords, qu'envisageant diffé-
» remment les choses, quelqu'un
» de vous proposera d'y renoncer à
» la guerre; mais les motifs qui vous
» ont fait rejeter cette proposition,
» ne sont pas moins puissans au-
» jourd'hui qu'ils ne l'étoient au-
» trefois; plus les liens se conso-
» lideroient entre la France & l'A-
» mérique, plus la confédération
» qui les unit deviendroit allar-
» mante pour la Grande-Bretagne.
» Voudriez-vous abandonner, à la
» merci de cette confédération,
» votre commerce, votre marine,
» tranchons le mot, l'existence po-
» litique de l'Angleterre? Il n'est
» plus tems de se le dissimuler; la
» perte, ou ce qui revient au mê-
» me, l'indépendance de l'Améri-
» que, entraîneroit rapidement la
» perte de la Jamaïque & de nos

» autres isles, dans les Indes occi- 1781.
» dentales ».

Lord Walsingham seconde sa motion.

Lord Walsingham, chargé de seconder la motion de Lord Southampton, s'étendit beaucoup plus que ce dernier, sur la nécessité de pousser vigoureusement la guerre d'Amérique; & voici dans quels termes il développa cette grande question.

Discours à ce sujet.

» S'il étoit possible que le Parle-
» ment refusât d'adopter l'esprit de
» ce discours (de Sa Majesté),
» que résulteroit-il, Mylords? L'in-
» dépendance immédiate de l'Amé-
» rique. Que résulteroit-il de cette in-
» dépendance? Que les Américains,
» croyant en être redevables à la
» nation Françoise, contracteroient
» avec elle des engagemens solem-
» nels, &, dans la chaleur de la re-
» connoissance, stipuleroient que
» pour le débit des productions de
» l'Amérique, la France auroit tou-
» jours la préférence; ensorte que
» les productions du sol américain
» ne nous viendroient que par le
» canal de la France. Qu'arrive-
» roit-il delà? La chose du mon-
» de la plus naturelle; la France
» ayant à sa disposition toutes les

1781. » productions néceſſaires à l'en-
» tretien de notre marine, ne
» manqueroit pas d'anéantir notre
» exiſtence navale. Dans les cir-
» conſtances préſentes, faire la paix
» avec les Américains, c'eſt renon-
» cer à notre exiſtence politique,
» c'eſt compromettre même notre
» exiſtence phyſique. Car enfin,
» l'Amérique une fois perdue, les
» iſles des Indes occidentales nous
» échappent néceſſairement; & ſi
» nous perdons encore cette fé-
» conde ſource de nos richeſſes,
» je ne vois pour la nation, que
» l'indigence qui touche de ſi près
» à l'anéantiſſement des individus
» qui la compoſent. Si nous por-
» tons les yeux ſur nos acquiſitions
» territoriales dans l'Inde, je vois
» qu'en renonçant à la guerre d'A-
» mérique, ces poſſeſſions devien-
» nent plus que précaires. Crai-
» gnons que graduellement dépouil-
» lés de tout ce qui conſtituoit la
» grandeur de cette nation floriſ-
» ſante, une fauſſe démarche ne
» nous conduiſe au fond de l'aby-
» me qui engloutit autrefois les na-
» tions imprudentes que nous pre-
» nons encore pour modeles; imi-

» tons-les en tout, excepté dans » les fautes qui les ont fait diſpa- » roître de la ſurface de la terre ». 1781.

» J'en conviendrai comme le » noble Lord, dont j'ai l'honneur » de ſeconder la motion; c'eſt un » coup affreux que celui qui nous » prive à la fois d'un excellent Gé- » néral, d'excellens Officiers, de » ſept mille hommes d'excellen- » tes troupes; ce coup renverſe » toutes les meſures qu'on avoit » priſes pour étouffer la rebellion. » Je conviendrai de même que ja- » mais combinaiſon auſſi formidable » ne s'eſt formée contre l'exiſtence » politique de la Grande-Bretagne; » mais plus cette confédération eſt » redoutable, plus cette Chambre » & l'Empire en général doivent » redoubler d'efforts pour décon- » certer le complot connu des Puiſ- » ſances alliées. Je dis le complot » connu, parce qu'on n'ignore pas » les vues particulières de chacun » des membres de la confédéra- » tion. La France y joue le pre- » mier rôle; l'ambition la plus illi- » mitée fut toujours le caractere » diſtinctif de cette nation. Elle a

» cru le moment favorable pour
1781. » satisfaire sa passion dominante ;
» prouvons lui qu'elle s'est abusée.
» L'autre branche de la Maison de
» Bourbon n'est guère moins am-
» bitieuse ; elle s'est flattée de re-
» couvrer la Jamaïque & Gibral-
» tar ; il n'en falloit pas davantage
» pour l'embarquer dans la que-
» relle ; détrompons de même cette
» Puissance. Quant aux Hollandois ;
» la France a fait luire de l'or à
» leurs yeux, ils ont été éblouis.
» D'ailleurs ils ont embrassé la plus
» étrange des chimères ; ils se sont
» persuadés que leur commerce s'en-
» richiroit de nos pertes, qu'ils de-
» viendroient, à la place des An-
» glois, le premier peuple mar-
» chand de l'Univers. Cette consi-
» dération sordide leur a fait violer
» les engagemens sacrés qui les at-
» tachoient à notre fortune ; ils ont
» grossi le nombre de nos enne-
» mis, en adoptant leurs principes,
» & l'ambitieux projet, sinon d'a-
» néantir, au moins d'affoiblir no-
» tre importance politique, & d'é-
» clipser cette splendeur qui depuis
» si longtems offusquoit leurs re-

» gards. Ce projet étant connu, 1781.
» souffrirons-nous, Mylords, qu'il
» soit mis à exécution? Adoptons,
» sans balancer, l'esprit que respire
» le discours qui vient d'être pro-
» noncé sur le trône; consacrons
» nos sentimens patriotiques, en les
» consignant dans une adresse res-
» pectueuse, conçue dans les ter-
» mes que Sa Majesté daigne em-
» ployer elle-même pour rassurer
» son Parlement & son Peuple! A
» quoi nous meneroit une conduite
» différente? Irons-nous à la face
» de nos ennemis prendre des ré-
» solutions timides, qui non-seule-
» ment décéleroient de la foiblesse,
» mais encore de l'impuissance? Eh!
» pourquoi nous livrer à l'abatte-
» ment? Notre situation est-elle
» donc si désespérée? Nos yeux,
» il est vrai, ne peuvent s'arrêter
» qu'avec douleur sur la Chésapeak;
» mais portons-les sur l'Inde, &
» contemplons avec satisfaction la
» face riante que nos affaires vien-
» nent de prendre dans cette con-
» trée. Les conquêtes passagères
» d'Ayder-Aly, jettoient la cons-
» ternation dans les établissemens

1781. » anglois; qu'arrive-t-il ? Sir Eyre » Coote entre en campagne, & » l'on voit Ayder disparoître; il » abandonne ses conquêtes avec » plus de précipitation qu'il ne les » a faites; il ne reste de lui dans les » contrées qu'il a parcourues, que » les vestiges de ses dévastations » (1). Mais quelque difficile que » puisse être d'ailleurs notre posi- » tion; plus elle est critique, plus » j'y vois la nécessité de concourir » unanimement au développement » de nos ressources, de notre éner- » gie, &, j'ôse dire encore, de toute » notre grandeur ».

Amendement proposé à l'adresse de remerciement.

On vient de voir que l'adresse de remerciement étoit en bonnes mains; mais le Duc de Richmond & le Comte de Shelburne s'étoient chargés des propositions d'amendement, & il suffit de les nommer pour faire connoître à quelle forte partie les Lords Southampton & Walsingham avoient affaire. Quoi qu'il en soit, l'amendement pro-

(1) On verra tout-à-l'heure combien est exagéré ce tableau de la nouvelle situation des Anglois dans l'Inde.

›osé par le Comte de Shelburne
toit conçu en ces termes. 1781.

—— » Et nous nous applique-
rons, sans délai, avec des cœurs
unis, à proposer, digérer & met-
tre aux pieds de Sa Majesté, des
conseils faits pour exciter les ef-
forts, diriger les armes, & capter
la confiance de tous ses sujets ».

Comme le second paragraphe
e l'adresse, portoit que l'ambi-
on des Puissances ennemies, pro-
›ngeoit la guerre qu'elle avoit
ccasionnée, le Duc de Richmond,
eleva cette assertion, en disant,
ue ce n'étoit point à l'ambition
es ennemis qu'il falloit s'en pren-
re de tous ces malheurs, mais à
incapacité des Ministres qui seuls
voient comblé la mesure des ca-
mités de la patrie. » Nous de-
vons, ajouta-t-il, la triste & hon-
teuse situation de nos affaires à ce
systême non moins insensé que bar-
bare, qui, dès l'aurore du règne
de Sa Majesté, établit une dis-
tinction odieuse, entre un sujet
du Roi & un ami du Roi, com-
me s'il étoit impossible d'improu-
ver les mesures du Gouverne-

Le Duc de Richmond s'en prend aux ministres de tous les malheurs de la guerre.

1781. » ment, sans être personnellement
» l'ennemi de Georges III. La pro-
» position du noble Comte me pa-
» roît mériter les applaudissemens
» de la Chambre ; rien n'est plus
» vrai, Mylords, votre premier
» devoir est de défendre les droits
» du peuple, & de suggérer des avis
» salutaires à la couronne ; mais
» le premier avis à donner, le seul
» qui puisse rendre les autres salu-
» taires, c'est de rétablir la cons-
» titution dans la pureté de ses prin-
» cipes, & de faire ensorte que le
» peuple soit véritablement repré-
» senté dans la Chambre des Com-
» munes ; ce que vous savez n'être
» pas, du moins dans la propor-
» tion d'un sur sept, suivant l'es-
» prit de la constitution, qui en-
» tend que le peuple soit ainsi re-
» présenté. Si vous pouvez ré-
» former cet abus, on peut encore
» espérer de voir cette nation re-
» couvrer une partie de sa gran-
» deur ».

La majorité se déclare pour l'adresse. Vaine protestation des opposans.

Le noble Duc finit par seconder dans les formes, la motion du Comte de Shelburne, & les débats s'engagèrent entre les deux partis

1781.

nais une majorité considérable s'é-
oit déclarée pour l'adresse, &
ıne vaine protestation fut toute la
essource des opposans. Et qu'au-
oient-ils ajouté à la force des ob-
ections de Shelburne, contre cette
dresse anti-patriotique ! Son dis-
ours rassembloit tout ce qu'un
Citoyen Homme-d'Etat, peut
naginer de raisons pour détour-
er sa patrie de l'abyme où des
uides aveugles & pervers, sem-
loient vouloir la précipiter. Comme
e discours a d'ailleurs le mérite
e présenter un état bien rappro-
hé des frais énormes de la guerre
ritannique depuis le commence-
ent des hostilités, le Lecteur
ous saura gré sans doute de met-
re sous ses yeux ce tableau pro-
ressif de la ruine des Anglois,
ısqu'à cette époque.

Discours de Shelburne sur la necessité de renoncer à la guerre d'Amérique.

» Je conçois, dit Lord Shelburne, comment un Prince, jeune encore, dont la sensibilité égale le courage, dont l'ame généreuse, élevée, ouverte aux sentimens de l'honneur & à ceux de la commisération, plus touché peut-être des calamités de son

1781.

Suite du même discours.

» peuple, que de ses infortune
» personnelles ; comment u
» grand Monarque qui s'est v
» naguère le premier du monde
» voyant l'édifice de ses prospé
» rités & de sa gloire s'écroule
» avec une rapidité, dont notr
» histoire n'offre point d'exemple
» je conçois, dis-je, comment u
» Prince, dans toutes ces circons
» tances, peut dérober à l'œil d
» ses Sujets, sous le voile du sou
» rire, les angoisses de son ame
» & dans le moment où son peu
» ple partage les calamités qui s'a
» cumulent autour du trône,
» daigne, pour ainsi dire, le co
» soler, en lui donnant la sérén
» de son front pour exemple
» la contenance qu'il lui conseill
» & des sentimens à l'adoption de
» quels il l'invite. Mais comme
» est de notoriété universelle q
» les discours prononcés sur le tr
» ne, sont les discours des Mini
» tres ; ce qui paroîtroit intéressa
» dans la bouche du Prince,
» au moins déplacé dans la le
» Ils ont profité de la connoissan
» qu'ils avoient des sentimens i

» times de Sa Majeſté, pour fa-
» briquer un diſcours qui flattât 1781.
» ces ſentimens. En cela, ils ont Suite du même discours.
» mal conſulté l'hiſtoire, qui au-
» roit pu leur apprendre que dans
» tous les tems & dans tous les
» pays, le caractere d'un mauvais
» Miniſtre fut de ne ſavoir pas
» réſiſter à l'influence que ſup-
» poſe, dans les Conſeils, la con-
» noiſſance des ſentimens du Maî-
» tre. D'ailleurs, à quoi tend ce diſ-
» cours? Quelle en eſt la teneur?
» En nous annonçant la réſolution
» priſe de continuer la guerre, on
» nous promet la continuation, le
» complément de nos infortunes!
» Quel eſt l'objet de l'adreſſe à la-
» quelle on nous propoſe de ſouſ-
» crire? d'obtenir notre aſſenti-
» ment, de nous engager à conſa-
» crer par notre approbation ſo-
» lemnelle, une réſolution qui doit
» combler la meſure de nos cala-
» mités. On a pris ſoin, il eſt vrai,
» de nous préſenter une eſpèce de
» compenſation pour les revers,
» dont on ne pouvoit éluder l'aveu;
» on nous a parlé de la face riante
» que prenoient nos affaires dans
» l'Inde. J'avouerai que je ne com-

» prends pas ce que l'Inde offre
1781. » d'assez satisfaisant pour balancer
Suite du même discours. » le moins du monde les pertes
» réelles que nous essuyons partout
» ailleurs. En supposant que nos
» armes ayent eu quelque succès
» sous la conduite de Sir Eyre-
» Coote, je puis déclarer ici qu'un
» très-grand nombre d'années ne
» suffira pas pour réparer ce que
» l'irruption d'Ayder-Aly-Khan
» a causé de ravages dans le Car
» nate. On nous parle aussi pom
» peusement du Bengale, & de
» ressources immenses dont est pou
» nous cette Province. D'après ce
» notions, on seroit tenté de cro
» re que le trésor du Bengale e
» rempli, quelque vaste qu'il puiss
» être ; & le fait est qu'il n'y a pa
» un shelling dans ce trésor. Bie
» loin que l'Inde en général so
» pour nous une mine d'or, un
» source inépuisable de richesses
» comme on voudroit nous le pe
» suader, les revenus même qu
» nous sommes censés y tirer c
» nos possessions territoriales, so
» pour nous une charge d'un poi
» insupportable : tout y est entr
ten

» tenu aux frais de la Grande-Bre- 1781.
» tagne ; Gouvernement, Etabliſ-
» ſement militaire & civil, rien n'y
» exiſteroit, ſi le tréſor de notre
» Iſle n'avoit plus de reſſources que
» celui du Bengale ; ainſi je ne vois
» pas que l'Inde offre de grands
» adouciſſemens aux revers que
» nous déplorons ailleurs. Eh ! de
» quel côté pouvons-nous attendre
» des adouciſſemens ?

Suite du même diſcours.

» Il y a treize ans que nous
» ſommes engagés dans cette dé-
» plorable guerre, qui vient de
» nous enlever pour la ſeconde fois
» une armée entiere : je dis treize
» ans ; car je me ſouviens qu'en
» 1768, on délibéra ſur la propo-
ſition de faire paſſer deux Régi-
mens au Général *Gade*. Mon
avis fut qu'on les envoyât, en
laiſſant à la diſcrétion du Géné-
ral d'en faire uſage s'il le jugeoit
néceſſaire, ou de les renvoyer,
s'il pouvoit ſe paſſer de leur ſer-
vice. L'opinion de mes Collegues
étoit que dans tous les cas il fal-
loit retenir les Régimens en Amé-
rique ; le nombre l'emporta, &
je prédis alors tous les événe-

1781. Suite du même discours.

» mens funestés qui ont résulté de
» cette première mesure. En 1775,
» l'affaire de Lexington & de Bun-
» ker's-Hill, fut le signal du car-
» nage : c'est-à-dire, qu'il y a sept
» ans que les malheureux sujets de
» cet empire divisé, n'ont cessé de
» s'entr'égorger. Quel fruit a-t on
» recueilli de l'effusion de tant de
» sang, de la profusion de tant de
» trésors? Qu'a-t-on gagné à tou
» cela? Rien! Nos pertes sont im
» menses, & notre situation est plu
» critique aujourd'hui qu'elle n
» l'étoit au commencement de l
» guerre. De quatre-vingt mill
» hommes transportés successive
» ment en Amérique, un seul n'e
» est pas revenu; & pour prix c
» cent millions sterling, follemen
» prodigués dans l'exécution c
» plans mal dirigés, sans liaiso
» & sans objet, il ne nous res
» pas même l'espérance de voir
» dette nationale se borner au poi
» qui touche immédiatement à
» banqueroute forcée. Dès 177
» on vota pour ce malheureux s
» vice, deux millions sterlin
» Quel bien résulta-t-il pour

» Grande-Bretagne de l'emploi de » cette ſomme ? Un bien de comparaiſon ! On fut moins malheureux » cette première année que les années » ſuivantes ; parce que l'on paya » moins, on fut moins écraſé. En » 1776, cinq millions furent votés ; » qu'y gagnâtes-vous ? Vos affaires » prirent en Amérique une face » plus défavorable, plus allarmante que l'année précédente. » L'année d'après, même ſomme » de cinq millions, même emploi, » même fruit ; vous obſervâtes que » vos ſuccès faiſoient un progrès » régulier dans l'ordre rétrograde. » En 1778, le fardeau fut doublé » tout-à-coup ; il ne fallut pas » moins de dix millions ſterling. » Pour cette fois, vous eûtes quelque choſe pour votre argent ; vous » vîtes arriver la capitulation de » Saratoga. L'année ſuivante, il » falloit deux millions de plus pour » mettre un terme à la guerre ; » vous en votâtes douze. La France récompenſa vos largeſſes en » vous déclarant la guerre ; & vous » perdîtes quelques-unes de vos » Iſles des Indes occidentales. En

1781.

Suite du même diſcours.

1781.

Suite du même discours.

» 1780, encore douze millions.
» L'Espagne saisit ce moment pour
» vous fournir l'occasion de les
» employer, & se joignit à la Fran-
» ce. L'année d'après, même som-
» me de douze millions. Cette an-
» née fut marquée par la perte du
» seul allié naturel que vous eus-
» siez, par celle de Tabago, & récem-
« ment enfin par la captivité d'une
» brave armée, & de son brave
» Général. Comme l'armée de Sa-
» ratoga, elle a été sacrifiée à l'im
» péritie, aux projets vagues & ma
» concertés de l'administration ac-
» tuelle. Les mêmes fautes, le mê
» me défaut de combinaison, d
» liaison & d'ensemble dans les vues
» ont occasionné la catastrophe d
» Général Burgoyne & celle d
» Comte de Cornwallis. Jamais l'ad
» ministration n'a eu sous les yeu
» un plan régulier & général; jamai
» ses vues n'ont pu s'étendre au
» delà des détails d'une expéditio
» particulière. Faute de pouvo
» embrasser un grand plan, on di
» persa les troupes qui, rassemblées
» auroient formé un corps d'armé
» formidable, au progrès duqu

» les Américains n'avoient point de » forces égales à oppofer. Quelle » a été la diftribution des troupes » pendant tout le cours de la cam- » pagne ? A New-York treize- » mille hommes, nombre à peine » fuffifant pour la défenfe de la » place, & pour la fûreté de cette » divifion principale de l'armée; » cinq mille à Charles-Town dans » une fituation fi refferrée, & tel- » lement circonfcrits, qu'aucun Offi- » cier n'ofoit s'éloigner à un mille » de l'enceinte. Lord Cornwallis » en avoit fept mille en Virginie; » mais difpofés de maniere qu'ils » n'avoient pu faire corps, jufqu'au » moment où l'ennemi les força » de fe réunir pour capituler.

1781.

Suite du ... me difco...

» Si de l'Amérique où nos dé- » faftres fe font accumulés par » l'impéritie de l'adminiftration, nous » portons les yeux fur les Indes » occidentales, nous y verrons en- » core des défaftres toujours occa- » fionnés par des fautes. La plus » grave de toutes eft l'habitude où » nous fommes de ne jamais de- » vancer les François, & de les » fuivre partout; ainfi nous arri-

1781.

Suite du même discours.

» vons toujours trop tard ; & si » nous persistons dans cette conduite, prenons y garde, Mylords, nous trouverons partout » une Chésapeak. Nous la trouverons à la Barbade, nous la trouverons à la Jamaïque, devant » chacune de nos Isles, devant » Plymouth, & jusques dans la » Tamise.

» Je n'ai encore taxé l'administration que d'incapacité ; mais ne » pourroit-on pas l'accuser de brigandage & de perfidie ? Sa conduite à l'égard de la Hollande » ne justifieroit-elle pas ce reproche ? N'y a-t-il pas une mauvaise foi marquée dans l'affectation avec laquelle on a déguisé » aux Etats-Généraux des ressentimens prétendus qui n'ont éclaté qu'au moment d'une surprise » aussi honteuse qu'inutile. Il me » semble que si je prenois sur moi » de jouer le personnage de brigand, je voudrois être un brigand habile ; je voudrois racheter par l'éclat du succès, la honte » de la perfidie. Supposant la même » émulation dans le Cabinet ; lors

» que les Miniſtres ont parlé de » rompre avec la Hollande, je » m'attendois à leur voir prendre » l'iſle de Ceilan ; point du tout, » c'eſt de Saint-Euſtache qu'ils ſe » ſont emparés. Lorſqu'on m'annonça cette priſe, je m'écriai que » c'étoit la plus grande des inepties » qui caractériſent la conduite de » cette guerre ; & je ne prévoyois » pas que tout ce qu'on alléguoit, » pour juſtifier ce coup de main, » étoit le contre-pied de la ſpéculation des Miniſtres. Ils avoient » pris Saint-Euſtache, pour ôter, » diſoient-ils, aux Américains, les » reſſources qu'ils trouvoient dans » cette Iſle ; & les munitions de » Saint-Euſtache, ſe vendoient à » des neutres qui les achetoient » pour le compte des Américains! » Voilà donc évidemment la perfidie & le brigandage unis à l'ignorance, à l'impéritie abſolue ; » & c'eſt ſous la direction de cette » adminiſtration abſurde qu'on parle de continuer la guerre ! Mais » en ſuppoſant plus de talens & » de bonne foi dans nos Miniſtres, » une nouvelle campagne ſeroit-

1781.

Suite du même diſcours.

1781. » elle propofable? Où prendre des
» recrues pour les troupes de terre?
Suite du même discours. » On n'en trouve nulle part à quel-
» que prix que ce foit; elles font
» prefqu'auffi rares pour la marine.
» Et de l'argent, où prétendons-
» nous en trouver? Le dernier em-
» prunt de douze millions nous re-
» vient à vingt-un! Nous en avons
» dépenfé quatre-vingt en pure
» perte. Avant la fin de la cam-
» pagne prochaine cette partie de
» la dette nationale monteroit à
» cent millions; fans aucun ef-
» poir de rétablir la paix, nous
» aurions à payer le double des
» intérêts que nous payions avant
» la guerre! Et nous nous entê-
» terions à vouloir continuer cette
» guerre ruineufe! »

Le Comte de Shelburne finit par répéter fon amendement, dont l'objet, comme on l'a vu, étoit de faire entendre au Roi que la Chambre defiroit l'aider de fes confeils & de fes lumières, fur le plan de conduite qu'il falloit adopter dans ces difficiles conjonctures.

Grands débats à la Chambre des Communes.

Les féances furent beaucoup plus orageufes à la Chambre des Com-

munes. Dans celle du 17 Novembre, M. Percival s'étoit chargé de proposer l'adreſſe de remerciement, & la motion que ſeconda M. Ord, fut précédée, ſelon l'uſage, d'une eſpèce de harangue où l'orateur ne fit guère que répéter ce qu'avoient dit les Lords Southampton & Walsingham ſur la néceſſité d'adopter l'eſprit de vigueur qui caractériſoit le diſcours de Sa Majeſté Britannique. Il eſt bon d'obſerver que MM. Ord & Percival étoient ce qu'on appelle de jeunes membres de la Chambre, & que dans ſon préambule, ce dernier avoit ôſé reprocher *à une certaine claſſe de citoyens* qu'il déſignoit clairement, l'intention perverſe d'encourager les ennemis de l'Angleterre en décourageant ſes défenſeurs. M. Fox chargé de propoſer l'amendement, commença par féliciter le Miniſtère ſur le choix de ſes Orateurs, dont l'inexpérience excuſoit la tâche ridicule qu'ils venoient de remplir. Mais, ajouta-t-il, ils devoient ſe borner à l'apologie de leurs Maîtres, & s'interdire les réflexions offenſantes ſur les membres de la

1781.

Diatribe de M. Fox contre les Miniſtres.

1781. » Chambre qui ont préféré leurs » concitoyens aux destructeurs de » la constitution. La conduite des » Orateurs à cet égard est d'une » arrogance que ne peut excuser » ni leur jeunesse, ni leur inexpé- » rience. Pour essayer leurs forces, » ils affectent de nous présenter le » discours que nous venons d'enten- » dre, comme l'expression des sen- » timens de Sa Majesté; mais heu- » reusement pour l'Angleterre, ce » n'est pas le discours du Roi, c'est » le discours des Ministres. Un Roi » capable de prononcer de lui-mê- » me un pareil discours, seroit un » Monarque cruel, dont le cœur en- » durci se fermeroit au sentiment » de ses propres infortunes, & des » calamités de son peuple : non » encore une fois, ce n'est point là » le discours de notre gracieux Mo- » narque, & je suis indigné, la Cham- » bre entière doit être indignée, de » l'audace des Ministres qui mettent » un pareil discours dans la bouche » de leur Souverain; qui lui font » dire ouvertement à son peuple » qu'il l'écrasera d'impôts d'autant » plus accablants, que le terme de

» la guerre sera plus éloigné ! Ce
» n'est pas le langage d'un Prince 1781.
» en qui nous nous plaisons à con-
» templer toutes les vertus qui font
» l'ornement du trône ! C'est le lan-
» gage des traîtres qui nous ont
» perdus, & qui ne laissent à la na-
» tion d'autre espérance que de les
» voir un jour expier sur l'échaffaud
» l'énormité de leurs forfaits. Ce
» jour n'est pas éloigné, je l'espere.
« —— Un savant Lord (le Lord
» Avocat d'Ecosse) sourit à cette
» expression qui lui paroît outrée.
» Je ne sais si dans la chaleur du
» discours je me suis laissé empor-
» ter ! Non je n'ai parlé que d'é-
» chaffaud. Le noble Lord croit-
» il donc que les Ministres n'en ont
» pas assez fait pour justifier cette
» expression ? N'ont-ils pas ruiné
» nos affaires en Amérique & dans les
» Indes occidentales ? Ne nous ont-
» ils pas rendus ridicules & mépri-
» sables aux yeux du monde en-
» tier ? Sont-ils en état de porter le
» moindre secours à Gibraltar &
» au fort Saint-Philippe ? N'ont-ils
» pas anéanti notre commerce ? ne
» nous ont-ils pas fait perdre la

1781. » domination des mers ? Que leur » reste-t-il à faire pour mériter l'é» chaffaud ? Si le noble Lord ne les » trouve pas encore assez coupa» bles, qu'il nous dise donc à quel » point il faut l'être, pour obtenir » cette récompense de leurs funes» tes travaux ? Ce n'est pas nous, » disent-ils, qui perdons l'Améri» que, c'est la supériorité de l'en» nemi qui nous l'enleve. Notre ma» rine est trop foible, dit l'un, pour » protéger les opérations de nos » armées; nous n'avons pas assez » de troupes de terre, dit l'autre, » pour faire une guerre offensive. » Eh ! c'est, depuis cinq ans, ce que » ne cesse de leur représenter ce côté » de la Chambre ! on leur a dit mille » fois : vous n'êtes pas en état de » soutenir cette guerre. Qu'ont-ils » répondu ? qu'il falloit aller en » avant, c'est-à-dire, se précipiter » dans l'abyme qu'on leur montroit » du doigt. Celui-ci, avec cinq mille » hommes, se chargeoit de parcou» rir en triomphe l'Amérique d'un » bout à l'autre; celui-là répondoit » sur sa tête de la supériorité de nos » flottes, en déclarant à la face de l

nation, qu'un Miniſtre de la marine, qui négligeroit d'entretenir, en tout tems, des forces navales ſupérieures à celles de nos ennemis, méritoit l'échaffaud! Je ne fais aujourd'hui que confirmer, au nom du peuple, la Sentence que ce Miniſtre a prononcée contre lui-même! Qu'il ſoit donc conduit ſur l'échaffaud, ainſi que ſes collegues; que le ſavant Lord ſourie, mais que le peuple m'entende; c'eſt le vœu du peuple que j'exprime ici. Je fais ſerment de n'entendre à rien, de ne me prêter à rien, de ne me relâcher ſur rien, juſqu'à ce que j'aie vu ſur l'échaffaud ceux qui ont perdu la patrie ».

1781.

Lord North eſſaie de ſe juſtifier.

A peine M. Fox eut ceſſé de parler, que M. Minchin prit la parole avec la même véhémence que ſon ami, dont il ſeconda la motion relative à l'amendement. Lord Mulgrave repliqua de ſon mieux en faveur de l'adminiſtration; & M. Pitt déclama contre les Miniſtres avec tant de chaleur & d'emportement, qu'il força Lord North à juſtifier lui-même & ſa conduite &

1781. celle de ses collegues. « Dussé-je » finir, dit-il, par monter sur l'é- » chaffaud, dont on nous menace, » j'y porterois les mêmes sentimens » que j'ai constamment avoués au » sujet de la guerre dans laquelle » nous sommes engagés. Cette guer- » re est malheureuse, mais elle n'est » point injuste; ce n'est point une » guerre d'ambition, mais de né- » cessité; tous les échaffauds du » monde ne me feroient pas chan- » ger de langage à cet égard ».

Son éloquence & ses succès dans les autres séances.

La séance du lendemain 28 Novembre, ne fut guère qu'une continuation de la première. Dans celle du Mercredi 12 Décembre, Sir James Lowther fit deux motions qui tendoient à prouver que les efforts de la Grande-Bretagne pour réduire les colonies américaines à l'obéissance, avoient épuisé toutes ses ressources, & ne pouvoient manquer de l'écraser, si elle ne se désistoit de la guerre d'Amérique. M. Powis seconda ces motions avec toute l'éloquence d'un Orateur consommé, & toute la chaleur d'un excellent citoyen. Il distingua dans la foule des membres qui compo-

oient la majorité, ceux qui n'é-
oient point dévoués au Miniſtère, 1781.
e ceux qui lui étoient vendus; &
invita les premiers à ſe joindre à
ui pour ſauver la patrie. Il réuſſit
en détacher pluſieurs, & dans
ette occaſion la majorité ne fut
as, à beaucoup près, auſſi décidée
n faveur du Gouvernement, qu'elle
voit coutume de l'être. On s'at-
endoit à quelqu'aſſaut violent; Lord
Torth ſe chargea de le ſoutenir; il
arla en Miniſtre habile, & déploya
utant d'éloquence que de lumiè-
es. Le ſuccès couronna ſes efforts,
il n'y eut rien de changé dans le
rojet de continuer la guerre d'A-
ériique; ce point favori fut em-
orté de quarante voix.

Remontrances des cités de Londres & de Weſtminſter.

Cependant le vœu de la nation
toit pour la paix, & toutes les
randes corporations firent des re-
nontrances à ce ſujet. Les cités de
ondres & de Weſtminſter avoient
té les premières à s'allarmer ſur la
éclaration énoncée dans le diſcours
e Sa Majeſté; elles furent les pre-
ières à lui repréſenter le danger
u'il y avoit de perſévérer dans
ne illuſion, dont toute l'Angleterre

étoit revenue, & de pourſuivre
1781. une guerre injuſte & dénaturée qui
menaçoit le commerce britannique
d'un anéantiſſement abſolu. Les
deux cités inſiſtèrent particuliere-
ment ſur les funeſtes conſéquences
de cette guerre déſaſtreuſe. « Les
» manufactures, eſt-il dit dans leur
» pétition, languiſſent faute de ma-
» tériaux ; leurs branches les plus
» précieuſes ſont abſolument rui-
» nées. Les biens-fonds n'ont plus
» qu'un tiers de leur valeur dans toute
» l'étendue du Royaume ; le crédit
» public eſt anéanti, & par une con-
» ſéquence néceſſaire, le crédit des
» particuliers s'affoiblit ſenſible-
» ment. Les flottes de Votre Majeſté
» ont perdu leur ſupériorité dans tou-
» tes les mers ; vos Généraux &
» vos armées languiſſent dans une
» captivité honteuſe. Vos domaines
» enlevés de toutes parts ſont de-
» venus la proie de l'ennemi ; le dé-
» membrement de l'Empire eſt un
» des effets de cette guerre mal-
» heureuſe ; & la nation humiliée
» de nos revers, gémit ſous le poids
» des taxes exorbitantes qui l'acca-
» bleroient même au ſein de la vic-

toire ». Cette requête étoit terminée par une humble prière à Sa Majesté, pour qu'il lui plût bannir de sa présence & de ses Conseils les Ministres instigateurs des mesures perverses que déploroit la nation, & se désister à la face de l'Univers entier, d'un système incompatible avec les intérêts de sa couronne & le bonheur de son peuple. 1781.

Le Ministère l'emporte, & la guerre se continue.

Mais de vaines remontrances ne pouvoient rien changer à ce système qu'on étoit résolu de soutenir malgré l'épuisement de la nation, l'affoiblissement de sa marine (1),

(1) Dans le tableau qui parut à la fin de cette année des pertes comparées de la Grande-Bretagne & des autres Puissances belligérantes, on portoit à quatre-vingt-deux vaisseaux de guerre la perte des Anglois, & à quatre-vingt-quatorze celles du Congrès, de la France, de l'Espagne, & de la Hollande. A douze vaisseaux près, la seule Marine angloise avoit autant perdu que celles des Puissances réunies; & comme de part & d'autre il y avoit eu moins de vaisseaux pris que de vaisseaux engloutis ou brûlés, il n'y eut point échange, & par conséquent, point de compensation pour l'Angleterre dans ces pertes

1781. Le dépériffement de fes armées l'impuiffance de les réparer, & l perfpective effrayante de voir com bler la mefure des calamités e perdant la Jamaïque, la feule colo nie d'une importance réelle qui fu encore fous la domination de l Grande-Bretagne. On preffoit Cadix un armement confidérabl de tranfports deftinés à recevoi quatre mille hommes de troupe pour les Indes occidentales, l'on ne doutoit pas que ce con voi efcorté de fix vaiffeaux d ligne, n'allât joindre l'armée d Comte de Graffe. On affuroit d'ai leurs que la première expéditio de la campagne prochaine, men çoit la Jamaïque; que l'invafio de cette Ifle étoit arrêtée depuis l mois de Mars dans les cabinets d Verfailles & de Madrid; qu'au trente-fix vaiffeaux de M. de Graff alloient fe joindre les fept vaiffeau

---

refpectives. D'un côté elles fe trouvoie reparties fur quatre Puiffances en état les fupporter; & de l'autre, elles étoie à la charge de la feule Angleterre, qui étoit accablée.

e M. de Vaudreuil; que Don Jo-
:ph Solano en amenoit dix-ſept 1781.
ıtres à la grande armée qui de-
oit effectuer cette importante ex-
édition avec trente mille hommes,
ont vingt-quatre mille étoient d'ex-
ellentes troupes. Ces formidables
réparatifs, qui même aux yeux des
nglois, n'étoient point une vaine
ıenace, auroient dû ce ſemble,
ire tomber les armes de leurs
ains. Mais leur obſtination étoit
ıvincible; mais il étoit décidé que
pur affermir l'indépendance de
l'Amérique, & rendre la paix aux
ux mondes, il falloit braver
l périls d'une nouvelle campa-
ge. Avant que d'en tracer les
pncipales opérations, achevons
d'eſquiſſer le tableau de quelques
éénemens antérieurs.

Le Marquis de Bouillé reprend Saint-Euſtache.

En quittant l'iſle de Sainte-Lucie
pur ſe rendre en Angleterre, Rod-
ny avoit laiſſé le commandement
d la flotte britannique à l'Amiral
Hood, avec ordre d'aller joindre
l'Amiral Graves à New-York; &
tadis que cette flotte ſe portoit
vrs le continent de l'Améri-
qe, M. de Graſſe avoit appa-

reillé de la Martinique le 5 Juillet
1781. & fait route vers Saint-Domingu
avec ſon convoi. Ces mouvemen
laiſſoient, pour ainſi dire, ſans pro
tection les petites Antilles. Il n
reſtoit aux iſles du vent pour tout
force navale angloiſe & françoiſe
qu'un petit nombre de frégates &
quelques autres bâtimens armé
La circonſtance parut favorable a
Marquis de Bouillé, pour alle
attaquer Saint-Euſtache. C'éto
une entrepriſe audacieuſe contr
laquelle la garniſon de l'Iſle n
croyoit pas devoir ſe tenir e
garde, tant que les François n
ſeroient pas ſoutenus par des for
ces maritimes. Les huit cens hom
mes qui la compoſoient vivoie
dans une telle ſécurité, qu'ils lai
ſoient ſans défenſe leurs poſtes ex
térieurs. Le Marquis de Bouil
avoit contre lui toutes les prob
bilités, & cependant il réuſſit da
cette expédition, à laquelle il n'em
ploya que douze cens hommes.
étoit parti de la Martinique le 1
Novembre, avec trois frégates, u
corvette, & quatre ou cinq batea
armés. Il n'arriva que le 25 à

1781.

-ue de Saint-Euſtache, après une avigation contrariée par les vents t les tempêtes. Le débarquement evoit ſe faire dans la nuit même ; n y travailloit avec ardeur, lorſ-u'on s'apperçut de l'erreur des ilotes qui guidoient les bâtimens -més. Un ſeul débarqua heureuſe-ient avec cinquante hommes du égiment de Dillon. Pluſieurs cha-ɔupes chavirèrent & vinrent ſe riſer contre les rochers; de ce ɔmbre fut celle du Marquis de ouillé. Quelques Soldats péri-ɔnt dans cette circonſtance, & le énéral courut le plus grand dan-er. Enfin, une heure avant le jour, n'y avoit pas quatre cens hom-es à terre, & l'on étoit ſans eſ-pir de faire débarquer le reſte es troupes : les frégates avoient rivé, les chaloupes & les canots oient en pièces. La retraite pa-iſſoit impoſſible, & le Comman-ent françois n'avoit de reſſources e dans ſon intrépidité. Il entre-it, contre toute apparence de ſuc-s, d'attaquer & de vaincre l'ennemi ſques dans ſes fortifications. Ce-ndant à quatre heures & demie

du matin, il se trouvoit encore
1781. deux lieues du fort & des c
sernes. Sa petite troupe se mit
marche, & les Chasseurs irland
ayant à leur tête le Comte de D
lon, arrivèrent à ces casernes
les six heures. Une partie de
garnison faisoit alors l'exercice
l'esplanade ; la surprise fut cor
plete, & les Anglois ne reconn
rent l'ennemi qu'à la décharge
sa mousqueterie. Le Gouverne
Coekburn, qui se rendoit au li
de l'exercice, fut pris au même in
tant par le Chevalier o Conno
Capitaine des Chasseurs du rég
ment de Walsh. Pendant ce ten
là, le Chevalier de Frène, Maj
du régiment Royal-Comtois, ma
choit droit au fort où la garnison
précipitoit en foule. Les Françoi
pénétrèrent avec elle, & le Ma
fit lever le pont après eux. Da
cette position, les Anglois qu
que supérieurs en nombre, p
dirent la tête à la vue des enn
mis enfermés & confondus av
eux dans le fort. Il falloit vainc
ou périr; mais ne pouvant se ralli
ils prirent le parti de rendre les a

1781.

nes, quoiqu'ils fuſſent au nombre
e ſept cens hommes contre moins
e quatre cens. Leur perte fut conſi-
érable, & cette expédition ne coûta
as dix hommes aux François. Le
Iarquis de Bouillé ayant rétabli
s Hollandois dans la poſſeſſion de
aint-Euſtache, leur fit remettre
eux millions qui leur appartenoient,
, qui ſe trouvèrent chez le Gouver-
eur où ils étoient en ſéqueſtre,
n attendant une déciſion de la Cour
e Londres. Le Vicomte de Damas
it chargé d'aller reprendre la pe-
te iſle de Saint-Martin, & il s'ac-
uitta victorieuſement de cette Com-
iſſion.

Projets de M. de Graſſe contre la Barbade.

Cependant l'armée navale, aux
rdres du Comte de Graſſe, avoit
it voile de la baie de Chéſapeak
15 Novembre; & le 8, ce Général
ant détaché quatre vaiſſeaux ſous
le commandement du Chevalier
d'Albert de Saint-Hyppolite, avec
ordre de ſe rendre à Saint-Domin-
ge pour le ſervice de cette colo-
nie, étoit remonté aux Iſles du
ent dans l'intention de ſe porter
ſur la Barbade. Il avoit tout à la fois
le projet d'attaquer cette Iſle, de

1781. combattre l'Amiral Hood, & d'in-
tercepter les convois britanniques
Il eſt con- mais il trouva des vents ſi con-
trarié par les traires, que pluſieurs vaiſſeaux d
vents. ſon armée furent conſidérablemen
endommagés. Chaque inſtant éto
marqué par un ſignal de détreſſe
& le Général ſe vit bientôt forcé
ſinon, d'abandonner ſa première r
ſolution, au moins d'en ſuſpend
l'effet, & d'aller ſe réparer au fo
Royal de la Martinique, où il mouil
le 16 Novembre.

Continua- A ſon retour de Saint-Euſtach
tion des mê- le Marquis de Bouillé s'étant co
mes obſtacles certé avec M. de Graſſe pour l'e
pédition de la Barbade, ils co
vinrent enſemble d'embarquer tr
mille cinq cens hommes, & le
plan fut d'aller bloquer l'Ami
Hood qui étoit arrivé de la No
velle-Angleterre avec dix-huit v
ſeaux. Pendant ce tems, l'eſca
aux ordres de M. de Barras dev
favoriſer le débarquement des tro
pes, dont le commandement app
tenoit au brave Gouverneur d
Martinique. Les Généraux mir
à la voile le 17 Décembre, & m
gré l'obſtacle des courans & l'
pétuo

1781.

pétuosité du vent qui souffloit de la partie de l'est, l'armée s'engagea dans le canal de Sainte-Lucie; mais elle y trouva de si fortes brises & des grains si violens, qu'elle fut obligée de relâcher après s'être séparée du Solitaire, qui fut dématé par la tempête, & jetté sur les côtes de Saint-Domingue. Le Comte de Grasse remit à la voile le 28, toujours avec le même projet contre la Barbade; & cette seconde tentative n'eut pas plus de succès que la première. Le Lion Britannique, vaisseau de transport, chargé d'une partie considérable de l'artillerie de siége, fut très-maltraité dans ses agrès & dans sa mâture; ne pouvant suivre l'armée à Fort Royal où elle entra le 3 Janvier, il se vit forcé d'aller se réparer à Saint-Eustache.

Expédition de Saint-Christophe.

1782.

Cependant les vents contraires fermoient toujours à notre flotte le chemin de la Barbade, & les généraux françois n'en étoient pas moins impatiens de remettre en mer. Ces contrariétés soutenues les déterminèrent à changer l'objet de leur expédition, & ils tournèrent

leurs vues ſur l'iſle de Saint-Chriſ
1782. tophe, qui, placée ſous le vent
n'offroit pas les mêmes difficulté
à ſurmonter. Dans la matinée d
5 Janvier, toute l'armée partit d
Fort-Royal, à l'exception de l'Hec
tor, du Palmier, du Conquéran
& du Réfléchi, qui n'étoient poin
ſuffiſamment réparés; mais qui ſ
rallièrent à la flotte dès qu'i
furent en état. Elle arriva
11 devant Saint-Chriſtophe. A pe
ne eût-elle mouillé dans la rad
de Baſſe-Terre, que les notabl
de l'Iſle vinrent en députation po
aſſurer les Généraux françois
leurs diſpoſitions pacifiques. C
pendant les Anglois avoient év
cué la Ville, & s'étoient réfugi
dans la fortereſſe de Brimſton
Hill, après avoir abandonné
batteries de la côte. Ce roch
ſitué à quatre lieues & demie
Baſſe-Terre, que l'art & la natu
ont également fortifié, étoit d'
accès ſi difficile, que le Maj
Général Fraſer ſe flattoit de
bien défendre avec une garniſ
de huit cens hommes ſeuleme
Mais les troupes débarquées

nombre de ſix mille hommes,
s'étant formées en quatre diviſions, 1782.
se mirent en marche ſur les neuf
heures du ſoir, pour aller inveſtir
Brimſtone-Hill; elles avoient à leur
tête les Marquis du Chilleau & de
Saint-Simon, le Comte de Dillon
& le Vicomte de Damas. Le premier voulant prendre poſte à Sandy-Point, où le Marquis de Bouillé devoit établir le lendemain ſon
quartier-général, tourna le morne
par ſa droite, tandis que la diviſion du Comte de Dillon formoit
l'inveſtiſſement à ſa gauche; celles
de Damas & de Saint-Simon inveſtirent le morne du côté oppoſé.
On avoit projeté deux attaques,
l'une à Sandy-Point & l'autre à la
vieille rade. Le 13, les bâtimens
de tranſport s'y rendirent avec
toutes les munitions néceſſaires
pour un ſiége. Le Lion britannique
alloit rejoindre l'armée avec la
groſſe artillerie, lorſqu'il vint
se briſer ſur des rochers au-deſſous de Sandy-Point. Pour remplacer cette perte, on dépêcha
quelques bâtimens dans nos iſles
voiſines; & toute la nuit du 13 au

1782. 14 fut employée à pêcher les canons submergés. Le Chevalier de Medine & le sieur d'Albert de Rioms, présidoient à cette opération, & ce fut à leur zèle patriotique, qu'on fut surtout redevable du recouvrement de plusieurs pièces d'artillerie. Le 15, les Anglois mirent le feu au bourg de Sandy-Point, & dirigèrent leur artillerie de maniere à favoriser le progrès de l'incendie, qui se répandit dans le voisinage & gagna jusqu'aux plantations. La division du Marquis du Chilleau s'étoit vue forcée d'abandonner ce poste, & d'aller camper sur la hauteur. Dans la nuit du 16 au 17, la tranchée fut ouverte à l'attaque projetée du côté de Sandy-Point, & les jours suivans à l'attaque du Marquis de Saint-Simon du côté de la vieille rade. Le 24, les batteries de canon & les mortiers qu'on y avoit établis commencèrent à jouer sur le soir avec beaucoup d'effet. Le même jour on avoit signalé la flotte de l'Amiral Hood, qui dans l'espérance de secourir Saint-Christophe, étoit parti d'Antigues avec dix-h

u vingt vaisseaux de ligne, & quel-ues troupes de débarquement.

Pendant ce tems-là, l'escadre aux rdres du Comte de Grasse mouil-oit à Basse-Terre ; il se hâta de ettre à la voile pour aller à la encontre de l'ennemi. Le 25, il y eût une espèce d'engagement entre les deux armées navales, & le lendemain deux attaques assez vives où les manœuvres de Hood furent si bien exécutées, que malgré l'in-fériorité de ses forces, il réussit à s'approcher de l'Isle assiégée, vint jeter l'ancre à la pointe des Sa-bles, s'empara du mouillage mê-me que le Comte de Grasse avoit abandonné, & parvint à s'y em-basser à la vue de ce Général, dont l'escadre resta sous voile jus-qu'à la fin de l'expédition.

1782.

Hood s'empare du mouillage de M. de Grasse.

Le 28, l'ennemi débarqua treize cens hommes, auxquels le Comte de Fléchin, qui commandoit à Basse-Terre, en opposa cinq cens tant Grenadiers que Chasseurs ou Vo-lontaires de la Compagnie de Bouil-lé. Après une heure & demie de combat, la tête de la colonne an-gloise fut enfoncée, & les Grena-

Combat sur terre. Les Anglois sont forcés de se rembarquer.

1782. diers d'Agénois ſoutenus des Chaſſeurs du régiment de Touraine, alloient en faire un grand carnage, lorſque la troupe du Comte de Fléchin ſe vit au moment d'être aſſaillie par une autre colonne, qui l'obligea de ſuſpendre ſa pourſuite & de laiſſer aux Anglois le loiſir d'exécuter leur retraite. A la nouvelle de leur débarquement, le Marquis de Bouillé étoit parti le ſoir même de Sandy-Point, avoit raſſemblé deux mille hommes à la vieille rade, & s'étant porté vers Baſſe-Terre, y arriva à la pointe du jour avec l'intention d'y surprendre les ennemis dans leur poste; mais ils l'avoient abandonné & déjà leur arrière-garde établie ſur un rocher qui s'avance dans la mer, achevoit de ſe rembarquer ſous la protection de leurs frégates. Pendant la nuit du 29, des chaloupes angloiſes tentèrent de jeter du ſecours dans Brimſtone Hill; elles furent apperçues & forcées de ſe retirer avec perte.

Effets de la belle manœuvre de l'Amiral Hood.

Le lendemain on ſomma le Gouverneur de ſe rendre; mais quoiqu'inſtruite de la retraite des ſ

ours attendus, quoiqu'assiégée par ne armée de six mille hommes, 1782.
a garnison se sentoit encouragée la vue de la flotte britannique, & espérance d'être secourue ne l'a-andonna qu'à la derniere extré-nité. Un autre effet de l'habile nanœuvre de l'Amiral Hood, fut e couper toute communication ntre l'escadre & l'armée fran-oises; &, comme on l'a vu, de nettre souvent entre deux feux es troupes du Marquis de Bouil-é, sans exposer la flotte embossée une distance qui la préservoit u feu des batteries établies sur plage. Mais le Général françois

M. de Bouillé surmonte les obstacles.

evoit surmonter tous les obsta-les; & dans la journée du 31, il it enlever aux ennemis un riche nagasin d'artillerie, & lui en brû-er un autre rempli de vivres & e munitions de toute espèce. Ce-endant leur feu se soutenoit avec vantage, du côté de Sandy-Point; our l'éteindre, il falloit au Mar-uis de Bouillé du canon supérieur celui de ses batteries. Le vais-eau le Caton fut détaché de l'es-adre françoise, & grace à la vigi-

1782. lance du Comte de Framont qu
le commandoit, il vint débarque
sa grosse artillerie, dont le servic
bien soutenu décida la prise d
Brimstone-Hill; en moins de di
jours, tout le revêtement du fron
d'attaque se trouva écroulé.

Capitulation des isles de Saint-Christophe & de Nieves.

Dans la soirée du 12 Février le Gouverneur anglois propos la capitulation de Saint-Christo phe; elle fut signée dans l nuit même, & ratifiée le lende main matin. La garnison composé de onze cens hommes, évacua l place sur les dix heures, sort par la brèche avec les honneur de la guerre, posa les armes de vant nos troupes & se rendit pri sonnière. La petite isle de Nié ves subit le sort de Saint-Christo phe, & fut comprise dans la mêm capitulation, dont le dix-septièm & dernier article mérite une at tention particulière : » Nous con » sentons, est-il dit dans cet arti » cle, en considération du courag » & de la conduite résolue des Gé » néraux Shirley & Fraser, qu'i » ne soient pas regardés comm » prisonniers de guerre; mais qu

1782.

» le premier rejoigne ſon Gouvernement d'Antigues, & que l'autre continue ſon ſervice où bon lui ſemblera, nous eſtimant heureux de témoigner ainſi notre eſtime pour ces braves Officiers ».

Prise de Monſerrat. Généroſité du Marquis de Bouillé.

Ce témoignage honorable pour MM. Fraſer & Shirley, fait encore plus d'honneur au Marquis de Bouillé, dont il atteſte la modération & la généroſité. Ces qualités diſtinctives du brave Général françois, ſe ſignalèrent également lors de la priſe de Monſerrat, qui ſuivit de près celle de Niéves & de Saint-Chriſtophe. Une diviſion de notre armée navale, aux ordres du Comte de Barras, s'étoit portée ſur l'Iſle angloiſe, avec un détachement de cinq cens hommes commandés par le Comte de Fléchin. Elle ſe rendit aux armes du Roi le 22 Février, & ce même jour on ſigna la capitulation, dont le neuvième article taxoit les Habitans à deux mille *moëdes* payables en totalité, pour la premiere année, au moment préfix de cette capitulation; mais ſur

1782. les représentations de ces malheureux insulaires, le compatissant Gouverneur des isles du Vent prit sur lui de leur faire remise de la dixième partie de cette taxe, & de la repartir en quatre paiemens. Pour assurer la totalité de la somme, on étoit convenu d'envoyer des Otages à la Martinique. Ils y furent traités avec magnificence, & peu de jours après leur arrivée le Gouverneur leur fit signifier qu'ils étoient libres de retourner à Monserrat.

Retraite de l'Amiral Hood.

Ces deux expéditions, où furent employées nos forces de terre & de mer, n'avoient coûté que cent hommes à la France, sans y comprendre les blessés, dont le nombre ne fut guère plus considérable. Les ennemis y perdirent plus de monde, de l'aveu même de l'Amiral anglois, dont les manœuvres furent admirées dans les divers combats qu'il eut à soutenir devant Saint-Christophe. On a dit qu'il s'étoit embossé à la vue de la place assiégée. Cette position critique sembloit devoir rendre sa retraite périlleuse; mais au moment

le la capitulation, le Comte de 1782.
Graffe étoit allé mouiller à l'ifle
le Nièves ; & l'Amiral Hood
rofita de la première nuit, qui
uivit la réduction de Brimftone-
Hill pour lever fes ancres & ga-
ner le port de Sainte-Lucie, où
Amiral Rodney ne tarda pas à le
oindre. Cette retraite de l'efcadre
ritannique fut regardée comme un
vénement extraordinaire, & donna
eu à des obfervations qui déjà ont
té recueillies par l'eftimable auteur
un petit ouvrage bien raifonné
r les méprifes des Anglois,
ans plufieurs opérations de la
erniere guerre. Ces obfervations
e paroîtront point déplacées dans
otre hiftoire, & l'on nous faura
ré de les préfenter, à quelques
hangemens près, fous la forme
ue leur a donnée M. Joly de
aint-Vallier (1).

(1) L'ouvrage de cet Ecrivain obfer-
teur eft rempli d'excellentes vues fur
operations de la dernière guerre;
es fines & fouvent profondes, que nous
ons adoptées toutes les fois que nous
ons pu le faire fans déroger au caractère

1782.

Observations sur cette retraite.

» Une flotte embossée a tous ses vaisseaux arrêtés par deux ancres, une sur l'avant, l'autre sur l'arrière, & par conséquent chaque vaisseau présente le travers à l'ennemi. Dans une telle position, il faut beaucoup de tems à cette flotte pour remettre à la voile, parce qu'il lui en faut beaucoup pour lever ses ancres ; & cette manœuvre ne peut s'exécuter san être apperçue. Comment est-il arrivé que la flotte de l'Amiral Hoo ait fait les préparatifs de sa retrait à l'insçu de M. le Comte de Grasse ? Comment l'a-t-elle effectué sans accident ? Comment a-t-ell échappé aux trente vaisseaux d ligne qui composoient la flott françoise ? La singularité de ce événement ne justifie-t-elle pas l bon mot attribué à M. le Marqu de Bouillé ? On dit qu'après la r

---

de l'histoire. Nous sommes aussi redevabl de plusieurs détails intéressans de not ouvrage, à M. Hilliard d'Auberteuil, do la plume élégante s'est exercée avec succ sur les événemens relatifs à la révolutio de l'Amérique.

luction du fort de Saint-Christo-
phe, ce Général apprenant la re- 1782.
traite de la flotte angloise, répon-
dit : *Cela n'étoit pas dans la ca-
pitulation.* Dans la position de l'A-
miral Hood, la seule ressource qu'il
paroissoit avoir pour mettre promp-
tement à la voile, étoit de cou-
per ses cables, & il n'eut point
recours à ce moyen ! Passons à
d'autres observations.

Suite des observations.

Une flotte embossée, ne peut plus manœuvrer, elle est fixe dans sa place qu'elle occupe, & la flotte ennemie peut diriger ses attaques sur quel point elle juge à propos, sans craindre d'autres obstacles que ceux qui lui sont d'abord présentés ; puisque chaque vaisseau de la flotte embossée est, pour ainsi dire, enchaîné par ses ancres. Avec une flotte beaucoup plus nombreuse que celle de l'Amiral Hood, n'étoit-il pas au pouvoir de M. le Comte de Grasse, d'occuper tout le front de l'escadre ennemie, de porter sur elle tout son feu, ou d'attaquer successivement chaque vaisseau avec des forces supérieures ; de prolonger ou renou-

1782. veller ces attaques, jufqu'à ce que cette efcadre fut prife, brûlée ou coulée à fond. C'étoit dans une pareille pofition que les Ruffes avoient brûlé la flotte ottomane, dans leur dernière guerre contre la Porte. Vu la fupériorité de la flotte françoife, celle de Hood pouvoit être attaquée de front, par fes flancs, par fes derrières; le Comte de Graffe n'avoit prefque rien à rifquer en formant cette entreprife. On a voulu comparer fa pofition à celle du Comte d'Eftaing devant Sainte-Lucie; mais l'Amiral Barrington, emboffé dans le port de cette Ifle, dont les Anglois étoient les maîtres, fe voyoit protégé par les batteries qu'ils avoient conftruites fur le rivage; & l'Amiral Hood n'avoit aucune protection à efpérer du côté de Saint-Chriftophe, dont les troupes étoient affiégées dans Brimftone-Hill par M. le Marquis de Bouillé. Quoi qu'il en foit, l'heureufe retraite de l'efcadre angloife à Sainte-Lucie, eut des fuites bien fâcheufes pour les armes de Sa Majefté ».

1782.

Allarmes de la Jamaïque dissipées.

L'Amiral Rodney venoit d'entrer à la Barbade avec douze vaisseaux de ligne. Son premier soin voit été de hâter sa jonction avec Amiral Hood ; & la réunion les deux escadres porta l'Armée ritannique à trente-cinq vaisseaux le ligne, sans y comprendre le Duke, le Vaillant & le Warrior, qui, peu de jours après, arrivèrent séparément, & la renforcèrent de deux cens trente-huit canons. La flotte du Comte de Grasse n'étoit que de trente vaisseaux ; elle attendoit à Fort-Royal e moment de mettre à la voile pour Saint-Domingue, où devoit e rendre l'escadre espagnole, destinée à la seconder dans l'expédition projetée contre la Jamaïque. Jusqu'à l'arrivée de Rodney, l'allarme avoit été générale parmi les Habitans, informés des préparatifs redoutables de la France & de l'Espagne. Le Lieutenant-Gouverneur Campbell, s'étoit décidé à mettre toute l'Isle sous la oi martiale ; mais elle n'en étoit pas plus rassurée contre une invaion, dont le succès étoit regardé

comme infaillible, par-là mêm
1782. qu'il alloit dépendre, en grand
partie, des opérations du Marqui
de Bouillé, qu'il suffisoit de nom-
mer, pour garantir, dans l'opi-
nion générale, la réussite de cett
expédition. Les allarmes se diss-
pèrent enfin, lorsqu'on eut sou
les yeux l'état de la flotte au
ordres de Rodney (1). On s
reposa sur lui, du soin d

(1) Tel fut l'état bien constaté de cett
flotte, depuis la réunion des deux armée
de Hood & de Rodney.

*Ancienne escadre aux ordres du Contre
Amiral Sir Samuel Hood.*

Vaisseaux.	Canons.	Vaisseaux.	Canon
Le Prince George.	96	La Résolution	7
Le Barfleur	90	Le Bedford	7
L'Alcide	74	Le Canada	7
Le Torbay	74	Le Montagu	7
La Princessa	74	Le Saint-Alban's	6
L'Ajax	74	L'Intrepid	6
Le Shrewsbury	74	Le Prince William	6
Le Royal-Oak	74	Le Belliqueux	6
Le Robust	74	Le Prudent	6
Le Monarch	74	L'America	6
Le Centaur	74		2
L'Alfred	74		
Le Russel	74		

prévenir le désastre de la Jamaïque, & voici comme il répondit, en cette occasion, à la confiance de ses concitoyens. 1782.

Engagement entre MM. de Grasse & Rodney.

Cet Amiral, mouillé sur une ancre à Sainte-Lucie, avec trente-huit vaisseaux sous son commandement, épioit l'instant du départ de l'escadre françoise; & le 5 Avril, il apprit que M. de Grasse, faisoit embarquer ses troupes sur les vaisseaux de guerre, & qu'il se disposoit à mettre à la voile. Les mouvemens de son escadre furent observés avec plus d'attention; & le 8, à la pointe du jour, la frégate l'Andromaque, indiqua par

Renfort conduit par Sir George Rodney.

Vaisseaux.	Canons.	Vaisseaux.	Canons.
Le Formidable	90	Le Prothée	64
Le Namur	90	L'Yarmouth	64
L'Arrogant	74	Le Repulze	64
Le Marlborough	74	*Vaiss. qui ont rejoint.*	
L'Hercules	74	Le Duke	90
Le Conqueror	74	Le Vaillant	74
Le Fame	74	Le Warrior	74
L'Anson	74		
Le Nonsuch	64	Total	38

1782. un ſignal, que les François venoient de ſortir, & qu'ils gouvernoient au Nord. Sur le champ, l'Amiral anglois fit lever l'ancre, & donna le ſignal de chaſſe-générale. Dès la pointe du jour les deux armées furent en préſence ; mais un calme les ſurpri ſous la Dominique, & les forç quelque tems à l'inaction. Le lendemain matin, les Francois gagnèrent le vent les premiers, & portèrent ſur la Guadeloupe. La diviſion de l'avant-garde, aux ordre du Contre-Amiral Hood, ſe mi bientôt à portée d'accepter le combat, que lui livra le Comte d Graſſe; elle plia ſous notre feu dès le commencement de l'actio qui devint très-vive ſur les deu heures & demie. Cette canonnad avoit cauſé de grands dommage aux vaiſſeaux de l'avant-garde ennemie, & déſemparé le Royal Oak & le Montagu. Quoique paı tiel, cet engagement fut aſſez meur trier, & coûta la vie à pluſieur Officiers anglois, parmi leſquel on diſtinguoit le Capitaine Bayne

ommandant de l'Alfred. Suivant :s dépêches de Rodney, l'avant-arde françoise fut encore plus mal-raitée. Ce qu'il y a de certain, c'est ue dans la nuit du neuf au dix, flotte mit en panne pour se ré-arer, tandis que la nôtre s'éle-oit au vent de la Guadeloupe. 1782.

Que le Comte de Grasse devoit éviter un second combat.

L'intention du Comte de Grasse, e devoit point être d'engager un cond combat, contre des forces ussi supérieures. Ce n'étoit pas ns peine, qu'il étoit parvenu à llier son armée, & qu'il avoit is en sureté son convoi sous l'es-orte du Sagittaire & de l'Expé-ment. Le lendemain, le Caton trouva séparé de la flotte, on e sait comment, & l'Amiral fran-ois ne crut pas devoir s'occuper e la recherche de ce vaisseau; n premier soin alors fut de sau-er l'armée, en évitant une nou-elle action avec la flotte angloise; ans la situation où il se trou-oit entre les Saintes & la Do-inique, il étoit impossible de l'y rcer. Dans la journée du 11, otre escadre poursuivit sa route

1782. avec toute la célérité poſſible & quoique l'Amiral anglois eû fait ſignal de chaſſe générale au vent, elle avoit gagné ſur lu tant d'avance, qu'il ne pouvoi ſe flatter de l'atteindre; mais un événement peu digne de l'attention du Comte de Graſſe dan la circonſtance, lui fit oublie que ſon principal objet étoit de précipiter ſa marche vers Saint-Domingue.

Le vaiſſeau le Zélé eſt déſemparé & ſéparé de la flotte.

Dans la nuit du 11 au 12, le vaiſſeau *le Zélé* avoit abordé le vaiſſeau Amiral *la Ville de Paris* il perdit dans ce choc ſon mât de beaupré & ſon mât de miſaine, & fut d'ailleurs tellement déſemparé qu'il ne pouvoit plus ſuivre, & riſquoit beaucoup d'être pris pa les vaiſſeaux de l'avant-garde de la flotte angloiſe. Le Comte de Graſſe l'avoit perdu de vue, & ſon armée étoit ſi fort élevée au vent, qu'il dépendoit de lui d'arriver à ſa deſtination, & d'effectuer promptement, une jonction déciſive avec la flotte eſpagnole. Il ſuffiſoit pour cela, d'aban

onner le Zélé, ou même, sans abandonner, de le faire remorquer par deux ou trois frégates; mais encore une fois, la perte de e vaisseau n'étoit rien dans la circonstance où se trouvoit l'Amiral françois. Il n'ignoroit pas que le succès de la campagne dépendoit de la célérité de sa marche, qu'il étoit alors de beaucoup inférieur à l'Amiral Rodney, & que sa jonction avec les Espagnols lui donneroit une supériorité qui le rendroit maître de la mer. Malgré toutes ces considérations, le Général ne put se résoudre au sacrifice d'un vaisseau, & pour le dégager, il fit faire un mouvement rétrograde à toute son armée; & dès-lors il ne put éviter un combat, qui, vu son infériorité, devoit lui devenir fatal. Sir George Rodney, s'avançoit avec une armée supérieure à l'armée françoise de huit ou neuf vaisseaux (1).

1782.

Imprudence du Comte de Grasse. Ses Suites.

(1) Dans son tableau des lignes de bataille angloise & françoise, l'Amiral Rodney égale nos forces aux siennes, & voici la

1782. Désordre dans notre armée.

Dès le commencement de l'ac-
tion, qui se passa entre l'isle d
la Dominique & les Saintes, l
Anglois, selon leur usage, che

---

liste exagérée des vaisseaux françois, te
qu'il la fit passer à l'Amirauté d'Angleter

Vaisseaux.	Canons.	Vaisseaux.	Cano
La Ville de Paris.	110	Le Royal Dauphin	
L'Auguste	80	Le Magnifique	
Le Duc de Bourgogne	80	Le Réfléchi	
Le Languedoc	80	Le Bien-Aimé	
Le Saint-Esprit	80	Le Sceptre	
La Couronne	80	Le Northumberland	
Le Neptune	80	Le Conquérant	
Le Triomphant	80	Le Marseillois	
Le Zélé	74	Le Palmier	
Le Glorieux	74	L'Ardent	
Le Citoyen	74	L'Eveillé	
Le Souverain	74	Le Caton	
Le Magnanime	74	Le Jason	
Le César	74	Le Fier (armé en flûte)	
L'Hector	74	Le Minotore, *id*	
Le Brave	74	Le Sagittaire	
Le Pluton	74	L'Expériment	
L'Hercule	74	Total	
Le Scipion	74		
Le Bourgogne	74		
Le Destin	74		

Or de ces trente-huit vaisseaux po
dans la liste de l'armée du Comte de Gra
il y en eut au moins neuf qui ne se tr

:hèrent à rompre notre ligne. Les
oremiers vaisseaux qui se présen- 1782.

/èrent point au combat du 12 Avril,
Savoir:

Vaisseaux.	Canons.	
Le Saint-Esprit	80	Resté en carene au Fort-Royal de la Martinique.
Le Zélé	74	Démâté par abordage avant le combat, & remorqué jusqu'à la Guadeloupe.
Le Bien-Aimé	74	Encore à la rade de Brest, & qui, de toute la guerre, n'avoit point paru en Amérique.
Le Caton	64	Ces deux vaisseaux étoient de relâche à la Guadeloupe depuis le 10 Avril. Ils en partirent le 15 pour gagner Saint-Domingue, & furent pris dans la traversée.
Le Jason	64	
Le Minotaure	74	Retourné en France depuis plus de six mois avec le convoi de Saint-Domingue, que commandoit M. de Botderu, Capitaine de Vaisseau.
Le Sagittaire	50	Ils escortoient le convoi françois lors de sa retraite à Saint-Domingue pendant le combat.
L'Expériment	50	
Le Fier	50	Stationné à Rochefort depuis le mois de Décembre 1781.

On regrette que l'Amiral anglois, qui
voit rendu compte de nos revers d'une
nanière simple & noble, n'ait pas soutenu
e caractère de modération & de véracité,
ans la liste qu'on vient de mettre sous les
eux du Lecteur.

1782. tèrent furent vigoureusement re
poussés par le Sceptre & par l
Glorieux ; mais ce dernier se v
bientôt démâté, par un vaissea
à trois ponts, qui malheureuse
ment l'avoit accroché. L'ordre d
bataille de notre escadre, s'éto
dérangé dans le premier mouve
ment du Comte de Grasse ;
notre ligne une foi rompue, l
armées combattirent par peloto
& sans aucune règle. Les éléme
concouroient à rendre ce déso
dre général ; les vents changère
& devinrent favorables aux A
glois. Ils s'étoient acharnés cont
la Ville de Paris, & sembloient n'
vouloir qu'à M. de Grasse. Il e
à soutenir, en même-tems, le f
de huit ou dix vaisseaux ; & l
efforts du Pluton & du Trion
phant, ne purent les détourner
leur proie & leur faire lâcher pri
L'Amiral Hood, lui même,
craignit pas d'abandonner sa di
sion, pour venir prendre pa
avec le Barfleur qu'il montoit,
la réduction de l'Amiral franço

Cependant le Glorieux, entiè
ment démâté, se voyoit au m
me

ment de ſuccomber ; le Vicomte de Mortemar l'apperçoit au fort de l'action, & forme le hardi projet d'aller le dégager avec la ſeule frégate le Richmond. Il parvient à lui jeter une amarre, & commençoit à le remorquer, malgré le feu des ennemis, dont le nombre l'accabloit ; mais le Vicomte d'Eſcars, non moins généreux que le Commandant de la frégate, ne voulut pas que le Richmond partageât ſa deſtinée, & il fit couper l'amarre. Le *Glorieux* fut pris ainſi que l'*Ardent*, le *Céſar* & l'*Hector*. Le même ſort attendoit la Ville de Paris, qui déſemparée totalement, n'ayant plus avec elle ſes deux matelots & ſe voyant inveſtie de quatorze vaiſſeaux ennemis, fut obligée de ſe rendre, après un combat de onze heures & demie *, où le Comte de Graſſe avoit ſignalé ſa bravoure. Si, à cette qualité, qui ſeule ne conſtitue pas un Général, il avoit ſu réunir, dans

1782.

Beaux traits de MM. d'Eſcars & Mortemar.

Priſe du vaiſſeau amiral la Ville de Paris.

(1) L'action avoit commencée à ſept heures du matin ; elle continua ſans relâche juſqu'à ſix heures & demie du ſoir.

1782. cette journée, la prévoyance, le sang-froid & cet esprit de combinaison qui fait éviter le danger ou qui fournit les moyens de s'en tirer, la France n'auroit pas à regreter d'avoir donné à l'Europe le premier exemple d'un vaisseau amiral de cent dix canons, réduit à l'humiliante extrémité d'amener son pavillon. En sacrifiant le Zélé M. de Grasse, eût donné lieu, sans doute, aux murmures de quelques spéculateurs ignorans; mais les bons juges d'une telle conduite auroient applaudi à la sagesse de ce Commandant.

Suites de cette défaite.

Suivant les dépêches du Marquis de Vaudreuil, le nombre des morts fut de onze cens hommes, sans comprendre ceux des vaisseaux pris ou séparés. On comptoit parmi ces derniers, toute la division de M. de Bougainville, qui, après le désastre de l'armée, s'étoit retiré à Saint-Eustache pour réparer les dommages qu'il avoit reçus dans le combat, dont il fut accusé de n'avoir été que simple spectateur, ainsi que plusieurs autres Capitaines, à la négligence desquels le Général voulut s'en prendre

M. de Grasse s'en prend aux Officiers de son armée.

e sa défaite. On vit circuler des ex-
traits de lettres, où le Comte de
Grasse se plaignoit de leur déso-
béissance aux signaux, & de l'a-
bandon volontaire où ils l'avoient
laissé dans sa cruelle position. Ce 1782.
reproche tomboit particuliérement
sur les matelots de l'Amiral; mais
suivant d'autres rapports, il n'y
eut que des victimes & point de
coupables dans cette journée dé-
sastreuse, où huit capitaines per-
dirent la vie. Quant à M. de Bou-
gainville, pour qui l'estime & l'a-
mitié du Comte d'Estaing sont un té-
moignage non suspect de bravoure
& de capacité, il ne mérita pas, sans
doute, le reproche d'inaction, s'il est
vrai, comme l'attestent plusieurs jour-
naux de l'armée, qu'il ait sauvé le
Northumberland, au moment d'une
réaction forcée. De tous les Offi-
ciers de ce vaisseau, il ne restoit
plus sur son bord qu'un enseigne &
un auxiliaire, lorsque l'Auguste le
couvrit de son feu & parvint à le
délivrer. Quoi qu'il en soit des
torts de l'armée ou du Général,
sur lesquels un Conseil de Guerre
devoit prononcer, le Marquis de

1782. Vaudreuil, dont le Comte de Gra
se avouoit alors les services & re
connoissoit l'intrépidité, recueill
les débris de la flotte, & condu
sit heureusement dix-neuf vaisseau
à Saint-Domingue. Après l
combat du 9, le Caton,
Jason & la frégate l'Aimable
s'étoient rendus à la Guadelou
pe pour s'y réparer. N'étai
point informés de la journée
12, ils mirent à la voile pour Sain
Domingue, dès qu'ils furent
état de soutenir la mer; mais
Contre-Amiral Hood, qui avo
été détaché de la flotte britanniq
avec une escadre de six vaisseau
de ligne, rencontra les trois b
timens françois, le 19 Avril,
les força d'amener pavillon apr
une légere canonnade.

Le patriotisme des François se manifeste en cette occasion.

La nouvelle de ces désastres
débitoit dans tout le Royaum
avec des circonstances plus ou mo
conformes à la vérité, lorsque
Vicomte de Mortemar vint en co
firmer les détails les plus impo
tans. Il avoit rencontré le Roi
la route de Saint-Hubert, &
Majesté l'ayant reconnu, le

monter dans son carrosse, & s'entretint avec lui pendant un quart d'heure. Elle apprit nos revers sans être abattue, & ne vit pour l'ennemi, dans ces fâcheux événemens qu'une foible compensation de nos avantages précédens. La nation montra la même énergie que le Monarque; & dans tous les ordres de l'Etat, il se trouva des citoyens ambitieux de réparer par le généreux abandon d'une partie de leur fortune, l'échec que notre marine venoit d'éprouver aux Antilles. On prétendit qu'à la premiere nouvelle de ce désastre, Monsieur & Monseigneur le Comte d'Artois avoient donné un grand exemple de patriotisme, en faisant à Sa Majesté l'hommage d'un vaisseau de cent dix canons, pour remplacer la Ville de Paris. Le Prince de Condé s'étoit chargé, disoit-on, de présenter les mêmes offres au nom des Etats de la Province de Bourgogne. Les Parisiens signalèrent sur-tout leur dévouement patriotique en cette circonstance. Le Corps-de-Ville pria M. le Lieutenant-Général de Police,

1782.

1782. de faire agréer à Sa Majesté,
conftruction d'un vaiffeau de ra
égal à ceux que le malheur de
guerre venoit de faire tomber a
mains des Anglois. Les Rec
veurs généraux avoient offert
cens mille livres ; & les Six-Cor
des Marchands s'étoient figna
par les mêmes offres. Différen
corporations fe difputoient la glo
de ces généreux facrifices. I
foufcriptions ouvertes pour ce n
ble objet, fuffifoient, difoit-on
la conftruction de quatorze va
feaux. Quand bien même le Go
vernement n'auroit pas jugé néc
faire d'en accepter le produit, i
tel dévouement prouvoit du mo
quelles devoient être un jour
reffources de la France, fi le f
de la guerre continuoit d'être
vorable à nos ennemis.

A la nouvelle de cette défai,
un des premiers foins de Sa M
jefté fut de pourvoir à la fub
tance des veuves & des enfans i
avoient perdu leurs maris ou les
peres dans cette journée défaftr
fe. Le fort de ces malheureu s
victimes intéreffoit bien plus no e

uguste Monarque, que la perte es vaisseaux enlevés à notre maine. » Ne vous laissez point abattre, dit-il à son Ministre; augmentez d'activité, doublez, triplez les moyens; je vous fournirai les forces nécessaires. Mes ennemis n'auront la paix qu'au prix où j'ai voulu la mettre.... On peut réparer la perte de mes vaisseaux; mais, ajouta-t-il, avec émotion, où retrouver tous les braves gens que j'ai perdus ».

1782.

Fermeté de Louis XVI.

Comme on l'a dit, Sa Majesté onna ses premiers soins à leurs milles désolées, & crut devoir nsuite s'occuper des récompenses justement acquises à ces braves fficiers, qui survivoient heureument à la défaite du Comte de rasse, & dont les talens & la braoure méritoient un autre succès. ı. le Vicomte de Mortemar fut premier à recueillir le fruit de s services; & le grade de Capiine de vaisseau devint le prix de n héroïque intrépidité. Le Marис de Vaudreuil avoit sur-tout es titres à la reconnoissance de la tion; mais il en acquéroit de

M. de Mortemar est fait Capitaine de Vaisseau.

1782.

MM. de Vaudreuil & de Bougainville se rejoignent à Saint Domingue.

nouveaux, en réparant autant qu' étoit en lui, les malheurs de l journée du 12 Avril. Il avo recueilli les débris de notre a mée, & l'avoit conduite heureuse ment à Saint-Domingue, où trouva les dix-sept vaisseaux de l flotte espagnole, destinée à renfo cer M. de Grasse. Il y fut bient rejoint par M. de Bougainville qui, après avoir réparé son escadı à Saint-Eustache, l'amena sans ac cident au Cap-François. Le pr mier soin du Marquis de Vaudreui fut d'envoyer en France, sous un bonne escorte, un riche convo dont la navigation ne fut travers par aucun événement fâcheux.

Rodney arrive à la Jamaïque. Vaines menaces de cet Amiral.

Cependant l'Amiral Rodney avc pris la route de la Jamaïque; il arriva le 29 avec sa flotte accrue toutes les prises qu'il avoit fait au combat du 12. Son premi soin fut de détacher le Contr Amiral Hood pour aller observ les escadres combinées à Sain Domingue, d'accélerer le radoı de ses vaisseaux endommagés, de tout disposer pour une actic plus décisive contre ces mêmes e

1782.

cadres, dont il annonça la ruine dans toutes ſes dépêches à l'Amirauté. Après cette grande expédition, dont le ſuccès lui paroiſſoit infaillible, Rodney ſe propoſoit de tourner ſes forces contre les établiſſemens eſpagnols dans le Golfe du Mexique. Mais toutes ces menaces furent ſans effet; & pendant les trois mois que l'Amiral ſe tint à la Jamaïque, ſon armée reſta dans une inaction qui laiſſa le tems à la flotte des Eſpagnols, de ſe retirer dans ſes ports, & de mettre à couvert de toute entrepriſe leurs Colonies juſqu'alors expoſées aux inſultes de l'ennemi. Quant au Marquis de Vaudreuil, il mit à la voile longtems avant l'Amiral anglois, & loin d'éviter ſa rencontre, il croiſa dans ces mers, juſqu'à ce que la ſaiſon des opérations navales y fût à ſon terme. Des Indes occidentales, il ſe porta dans les mers du Nord de l'Amérique, en écarta tous les vaiſſeaux ennemis qui gênoient la navigation des Américains; & ayant détaché une petite eſcadre pour la baie d'Hudſon, il finit par mettre les François

Conduite plus active du Marquis de Vaudreuil.

1782. en possession des Comptoirs britanniques établis dans cette bai Enfin, cet habile Général vint pourvoir à Boston de nouvell munitions de guerre & de bouche, & regagnant les Indes occidentales, il fut y protéger nos établissemens contre les tentatives d escadres angloises, & tenir tête l'Amiral Pigot, qui venoit remplacer l'Amiral Rodney da le commandement des forces navales de l'Angleterre.

Rappel de Rodney.

Les services reconnus de ce Général, ses talens & son coura également avoués de toute l'Europe, n'avoient pu faire oublier pillage de Saint-Eustache. reproche d'y avoir connivé av Vaughan, fut le prétexte rappel de Rodney, dont mœurs & les principes dépl soient d'ailleurs à quelques Me bres du Parlement. Mais toujo heureux, même dans ses disgrac Sir George le fut assez, pour q l'ordre expédié à son successeu ne s'exécutât qu'après la journ du 12 Avril, & ce fut la p brillante de la vie de cet Ami

l se montra dans Londres couvert 'une gloire ſans égale dans les aſtes de la marine angloiſe. Ce rappel avoit paru ſi extraordinaire à M. olle, qu'il óſa le dénoncer à la Chambre des Communes. Après voir demandé ſi c'étoit bien Sir George que les Miniſtres ôſoient appeller au moment qu'il ſauvoit patrie. » Qu'attendre, ajouta-t-il, » de l'adminiſtration qui ſe permet un » pareil traitement contre un Amiral qui, dans toutes les périodes » de ſa vie, s'eſt ſignalé par de » grandes actions; qui, à la gloire, » dont il s'eſt couvert dans les » guerres précédentes, vient d'ajouter dans le cours de la guerre actuelle, la gloire inouie d'avoir enlevé ſeize vaiſſeaux à » l'ennemi, & d'avoir fait trois » Amiraux priſonniers. Je ne ſais; » mais j'ai beau feuilleter l'hiſtoire, » je ne vois aucun Amiral anglois » qui ait rendu à la patrie la moitié des ſervices que vient de lui » rendre le grand Homme, dont » je dénonce le rappel à la Chambre ».

1782.

Ce rappel eſt dénoncé à la Chambre des Communes.

1782.

Récompense pécuniaire proposée en faveur de Rodney; il est élevé à la dignité de Pair. Débats à ce sujet.

Ces exagérations ne prouvoien rien en faveur de Rodney, & n suppofoient que beaucoup d'exalta tion & d'enthoufiafme dans M. Rolle mais ce qui forme un contrafte bie frappant avec l'efpèce d'affront qu'o faifoit à fon ami, c'eft la dignité d Pair, à laquelle il fut élevé pref qu'à l'époque de fa deftitution. L titre de Baron lui fut conféré, & comme ce titre, pour être foute nu dignement, fuppofe beaucou de fafte & de grandes richeffes on mit en délibération à la Cham bre des Communes, fi l'on n'ac corderoit pas à Sir George un récompenfe pécuniaire & des re venus proportionnés à la repréfen tation exigée dans un Pair d Royaume. Sir Francis Baffet, au teur de la motion en faveur d Rodney, crut la juftifier en rap pellant à la Chambre les grac accordées en pareil cas, difoit-i au Duc de Marlborough & au fe Comte de Chatham. M. Fox, q ne voyoit pas les mêmes rappor que Sir Francis, entre le nouve Pair & ces deux grands Hommes

désapprouva ce rapprochement, & dit que Marlborough étoit un Général à qui l'on ne devoit comparer personne ; que jamais l'Europe ne produisit son égal, qu'il occupoit une classe à part, & qu'il s'occuperoit longtems seul. » Quant » au Lord Chatham, ajouta-t-il, c'est » après sa mort qu'on a songé à sa famille ; son noble désintéressement l'avoit recommandée à la munificence nationale. Si de son vivant on avoit proposé, en sa faveur, une récompense pécuniaire, il eût regardé l'auteur d'une pareille motion, comme son plus cruel ennemi. D'ailleurs cette motion est inconstitutionnelle & par conséquent répréhensible ; personne n'ignore que la dispensation des récompenses est la prérogative exclusive de la Couronne, & qu'avant d'ajouter à la fortune de l'Amiral, il faut d'abord s'assurer qu'elle est insuffisante pour soutenir la dignité du nouveau titre qui fait sa récompense ».

1782.

Le Comte de Grasse arrive à Londres, réception qu'on lui fait.

On ne manqua pas de réveiller, à cette même époque, les impu-

tations de rapine & d'avidité déj
1782. faites à Sir George Rodney, lor
de la conquête de Saint-Eufta
che. La meilleure réponfe au
objections élevées contre lui dan
le plus beau moment de fa gloire
étoit de montrer le Comte d
Graffe au peuple anglois, & Si
George n'avoit pas négligé c
moyen de triompher de fes en
vieux. Il avoit fait partir le Gé
néral françois fur la flotte de l
Jamaïque, qui arriva heureufe
ment en Angleterre, ainfi que le
autres convois britanniques de
Indes occidentales. A la vue d
cet Amiral vaincu & prifonnier
tout le peuple de Londres treffail
lit de joie, & Rodney n'eut plu
que des apologiftes & des admira
teurs dans cette Capitale. Le Com
te de Graffe y reçut l'accueil l
le plus brillant; on lui donna de
fêtes, le peuple fe portoit en foul
fur fon paffage, fa préfence excit
des acclamations générales, & l
reconnoiffance fe mêloit à tous ce
témoignages de la fatisfaction pu
blique. Le Général françois fe prêt
de bonne grace à ce triomphe de l

Nation angloiſe ; il fut préſenté au Roi, il ſe fit voir à la bourſe & dans les promenades, ſe montra de ſon balcon à la foule aſſemblée ſous ſes fenêtres, & ſa complaiſance fut toujours payée d'un cri d'applaudiſſement & de gratitude. Dans ſon enchantement, le peuple admiroit la phyſionomie angloiſe de M. de Graſſe, & pour en conſerver la mémoire en Angleterre, on y grava ſon portrait, dont les copies ſe répandirent bientôt de la Capitale dans toutes les Provinces. Ce fut le dernier hommage de l'enthouſiaſme britannique pour cet illuſtre priſonnier, lors de ſon départ pour la France, où on lui deſtinoit une réception moins flatteuſe.

1782.

L'époque du rappel de Sir George Rodney, fut marquée par la deſtitution de pluſieurs autres Officiers employés en Amérique, & ſpécialement par celle du Général Clinton, que Sir Gui Carleton alla remplacer à New-York dans le commandement en chef des armées britanniques. Le nouveau Gouver-

Clinton eſt remplacé par Carleton.

1782. neur trouva cette Isle dans un éta
allarmant pour le commerce. Tou
te communication étoit coupé
entre la Ville & les Américains
& les affaires y languissoient dan
une mortelle inaction. Il n'y avo
d'activité que pour la guerre ; &
comme l'armée de Washingto
postée dans les Jerseys, paroisso
toujours menacer New-York ave
ses onze mille hommes, la gai
nison & les habitans n'étoient o
cupés que des fortifications de l'Isl
& des préparatifs d'une défen
honorable, quoique nécessairemen
infructueuse. Mais on verra dans
suite, que les instructions de Ca
leton portoient d'évacuer cette pl
ce en cas d'attaque, de faire la guer
en retraite avec les Américains
& d'employer les voies de m
dération pour disposer le Congr
à des propositions d'accommod
ment. L'Angleterre sentoit enf
la nécessité de la paix. S
ambition étoit de la faire partiell
& toute sa politique s'appliq
d'abord à pressentir les Etats-Un
sur leurs dispositions à cet égar
mais les offres même de l'indépe

ance ne pouvoient être acceptées ce prix, & quand bien même la ouvelle République n'eût pas été e qu'elle eſt, incorruptible & fiele à ſes engagemens, ſon intérêt uroit détournée d'un pareil traité. e piége étoit manifeſté; par cette émarche l'Angleterre ne cherchoit u'à ſe débarraſſer un moment de la uerre d'Amérique, dans la vue de tompher plus aiſément des autres uiſſances confédérées, & de nir fondre enſuite ſur les Amé-rains qui, après avoir lâchement aandonné la France leur bien-ftrice, ſe feroient trouvés ſans aiés & ſans eſpoir de s'en pro-crer.

1782.

Que l'offre d'une paix ſéparée eſt un piège.

Pour ſe convaincre de l'inutilité d cette tentative, Carleton n'eut ps beſoin d'attendre que le Congès ſe refuſât avec dédain à la cmmunication des dépêches britniques; il avoit preſſenti ce refi ſur la bonne intelligence qui rgnoit entre les François & les nuveaux Républicains. Jamais l'armonie n'avoit été plus frapante dpuis le commencement de la gerre. Et ce fut à cette époque

Autres raiſons qui rendoient cette paix impoſſible.

d'une reconnoiſſance plus ſentie c
1782. la part des Américains, & d'ur
protection non moins ſignalée c
la part de la France, qu'on ô
ſe flatter en Angleterre d'une pa
ſéparée avec les Etats-Unis! Po
mieux ſéduire à cet égard la cr
dulité du public, on fit inſér
dans pluſieurs feuilles que le Do
teur Franklin, & MM. Adams
Laurens, négocioient cette paix
Londres; mais les Agens du Co
grès, étoient alors bien loin c
cette Capitale, & M. Laure
lui même, ayant obtenu ſon éla
giſſement dès le mois de Janvie
venoit de partir pour Bath, do
ſes Médecins lui avoient ordon
les eaux. La facilité du miniſtère
relâcher ſur une ſimple caution c
ancien Préſident du Congrès, ſu
poſoit des vues pacifiques, & l'i
tention peut-être de le diſpoſ
favorablement pour l'Angleterr
mais les Commiſſaires du Congr
en Europe, ne devoient entam
aucune négociation à moins q
l'indépendance de l'Amérique
fût préalablement reconnue;
cette indépendance une fois admi

ls ne pouvoient rien conclure sans l'approbation de la France. 1782.

Si le projet de cette paix séparée étoit chimérique dans la position les Anglois, la continuation de la guerre avec les Américains étoit désormais impossible ; & Carleton ne tarda pas à s'en convaincre. L'Angleterre avoit épuisé toutes ses ressources dans l'Amérique septentrionale, où ses victoires mêmes concouroient à sa ruine. Dans sa situation, quels avantages pouvoit-elle retirer du petit échec du Général Marion sur la riviere Santée, où un parti de cavalerie, aux ordres du Lieutenant-Colonel Thompson, tua, blessa ou fit prisonniers quatre-vingts Américains, au nombre desquels étoit le Major Benson ? Que pouvoit-il résulter de l'expédition du Lieutenant Blanchard, contre le fort Dover & la petite ville de ce nom située sur la riviere Tom, dont quinze maisons furent incendiées par les cent trente Matelots ou Soldats loyalistes, aux ordres de cet Officier ?

Que la continuation de la guerre est impossible, malgré quelques échecs des Américains.

24 Février.

23 Mars.

Sans être décisive, la prise de

Prise de Beaufort.

1782. Beaufort dans la Caroline méri
dionale, eut plus d'éclat & d'im
portance que les expéditions pré
cédentes. Ce fut une ſurpriſe, dor
les Royaliſtes durent tout l'avan
tage à leur bonne fortune momen
tanée. Le corſaire le Peacock &
les goëlettes la Roſe & la Reta
liation, aux ordres du Capitain
Duncan Mc Lean, paſsèrent la barr
de Beaufort, dans la matinée d
4 Avril. Ce dernier navire qui
depuis quinze jours, avoit perd
ſes mâts dans une tempête, éto
remorqué par le corſaire, & por
toit en même-tems deux pavillons
l'un anglois & l'autre américai
Cet accident & cette feinte tou
nèrent à l'avantage des Royaliſte
& la mépriſe des habitans de Beau
fort fut complette. Ne doutant pa
que le vaiſſeau remorqué ne fû
une priſe faite ſur l'ennemi, i
dépêchèrent leurs pilotes & beau
coup de gens armés, qui ſe rend
rent ſur huit bateaux à bord d
Peacock, où il découvrirent enf
l'erreur qui les avoit fait tomb
dans ce piége. Le 5, vers l
deux heures après-midi, le Cap

aine Stewart fit paſſer ſon monde ur les bateaux américains, & malré le feu des ennemis, il débarqua eureuſement dans une Iſle voiſine e Beaufort. Une heure après, il agna le continent, & s'avançant ers le fort, il en prit poſſeſſion ns trouver beaucoup de réſiſtane; la réduction de la ville ſuivit e près celle de la forteresse. Tanis que Stewart en faiſoit enlever s munitions & les marchandiſes, le apitaine Mc Lean s'emparoit d'un ros navire richement chargé, une belle goëlette, d'un ſloop de tous les bateaux qui étoient ns le Havre. Le 10, il relachèrent ngt-ſix priſonniers ſur leur parle, évacuèrent la Ville, & ſe mbarquèrent avec leurs gens, nt un ſeul avoit été bleſſé dans tte expédition. 1782.

Encore une fois, les ſuccès des loyaliſtes étoient une foible comnſation de leurs pertes, & de tutes les Provinces affranchies ns l'Amérique ſeptentrionale, i n'y en avoit pas une ſeule qui eût été le théâtre de quelqu'énement déciſif contre l'Angle- Unanimité des Etats-Unis.

1782. terre ; pas une qu'il lui fût possi-
ble de soumettre par la force de
armes, ou d'entraîner par la sé-
duction. La grande puissance de
Etats confédérés naissoit de leu
unanimité ; tous sentoient alors l
besoin qu'ils avoient les uns de
autres, & les décisions du Con
grès étoient pour chacun d'eu
une loi suprême, à laquell
ils se soumettoient aveuglémen
Sans déroger tout-à-fait à c
systême d'union générale & d
soumission à la souverainet
des représentans du peuple amé
ricain, les habitans de Vermon
avoient paru vouloir en restreind
l'autorité, en réclamant un terr
toire, dont le Congrès avoit ac
cordé la garantie aux Etats c
New-York & de New-Hampshir
En conséquence de cette préten
tion, les Commissaires de ce pe
tit Etat s'étoient permis des re
montrances, dont plusieurs articl
supposoient des bornes aux pou
voirs de l'assemblée de Philade
phie. » Nous voulons, est-il di
» au troisième numero de leurs re
» clamations, que le Congrès re

Que le district de Vermont paroît vouloir restreindre l'autorité du Congrès.

vêtu de la souveraineté, s'interpose pour prévenir l'effusion du sang ; mais nous désapprouvons que ce même Congrès siége comme tribunal de judicature, pour juger ce différend en vertu de l'autorité qui lui en a été donnée par un acte des Etats, qui ne constituent qu'une partie dans la dispute ». 1782.

Comment se termine ce différend.

Les Commissaires de l'Etat de Vermont, finissoient par déclarer qu'un déni de justice, mettroit leurs constituans dans la nécessité d'en appeller à Dieu & au monde, pour juger à qui l'on devoit s'en prendre des suites fatales qui pouvoient en être la conséquence. Ces paroles renfermoient des menaces, dont le Congrès ne tint aucun compte; & pour terminer cette contestation, il crut devoir persister dans ses premieres résolutions. Sa réponse fut donc qu'une des conditions indispensables de l'indépendance du peuple habitant le territoire appellé Vermont, & de son admission dans l'union fédérale, étoit qu'il abandonnât explicitement toute prétention aux terres

1782.

enclavées dans les limites de l'Et
de New-Hampshire & de celui (
New-York.

Que la prétendue mésintelligence des Etats est une invention des Anglois.

Ce différend entre les Ve
montois & les représentans de
République, n'eut pas d'autr
suites, & cependant on ne ma
quoit pas de répandre dans tou
l'Europe, que les Commissaires
l'Etat de Vermont s'étoient abo
chés avec le Général Haldiman
& qu'ils offroient de rentrer so
la domination de la Couronne B
tannique. On ajoutoit que les co
ditions proposées par les Comm
saires de cet Etat, ayant été tra
mises à Sir Henry Clinton, ce G
néral n'avoit ôsé déterminer
point de cette importance, & q
cette grande affaire venoit d'ê
portée sous les yeux du Roi
de son Conseil. Ce qu'il y a
certain, c'est qu'à son arrivée
New-York, Carleton trouva
Congrès & les Etats qu'il rep
sentoit, parfaitement d'accord
tous les points. Frappé de cette b
ne intelligence, il désespéra du suc
de ses négociations, & regre
peut-être d'avoir accepté le co
mandem

ıandement à la place de Sir Henry
Clinton. En général, le changement 1782.
'Officiers ne produisit rien d'heureux pour l'Angleterre, tant en Amérique qu'en Europe, où se firent aussi de grands déplacemens.

Un des plus remarquables & le moins prévu sans doute, fut celui de l'Amiral Darby, qui céda le commandement général des flottes à l'Amiral Howe.

Ce dernier étoit à peine nommé, qu'il mit à la voile avec toute l'armée navale, pour aller bloquer au Texel la flotte hollandoise, & tenter de la brûler ou de la couler bas. On ne doutoit point en Angleterre du succès de cette terrible expédition; cependant l'entreprise de Howe échoua, & si complettement, qu'il revint un mois après, sans avoir tiré un coup de canon. On doit convenir que ce n'étoit guère la peine de supplanter l'Amiral Darby.

Ce changement subit des principaux Officiers de la guerre & de la marine, seroit inexplicable, s'il ne supposoit pas une révolution totale dans l'administration. En effet, le

Miniſtère venoit d'être renouvellé,
1782 & le parti de l'oppoſition tenoit enfin les rênes du Gouvernement. Diſons en peu de mots comment le nouveau ſyſtême avoit prévalu.

Depuis longtems la nation s'en prenoit aux Miniſtres de tous ses revers dans l'ancien & dans le nouveau continent. La nouvelle de la priſe de Saint-Chriſtophe avoit porté le mécontentement à son dernier période, & la capitulation du fort Saint-Philippe acheva de ſoulever les eſprits contre l'administration; ce fut un des effets les plus ſenſibles de la conquête de M. le Duc de Crillon, dont nous allons terminer l'eſquiſſe.

Priſe du fort Saint-Philippe.

Ce Général avoit employé tout le mois de Septembre aux préparatifs du ſiége, lorſque l'artillerie & les troupes embarquées à Barcelone arrivèrent dans les premiers jours d'Octobre. Leur débarquement précéda de quelques jours celui d'un renfort de huit cens Anglois qui, munis de quelques pièces de canon, attaquèrent bruſquement pendant la nuit, la tour dite *des Signaux*. Les quatorze Soldats q

a défendoient, ne pouvoient oppo-
ser une longue résistance ; & cette 1782.
tour étoit au moment de sauter, lorsque le Duc de Crillon parut avec un détachement de mille hommes, & força l'ennemi à précipiter sa retraite. Les Anglois ne furent pas plus heureux dans une sortie qu'ils tentèrent le 23. Les troupes auxiliaires de France débarquèrent le lendemain au nombre de cinq mille hommes, & ce renfort porta l'armée combinée jusqu'à dix-huit mille. Quatorze batteries formant en tout cent vingt canons & quarante mortiers, composoient l'artillerie des assiégeans. C'en étoit assez pour faire taire le feu des Anglois. Cependant ils parvinrent à détruire une batterie de mortiers, & à couler bas un navire chargé de munitions ; mais nous prîmes bientôt notre revanche, & leur enlevâmes sous le canon du fort, sept bâtimens richement chargés. L'honneur de cette expédition fut particulièrement dû aux Capitaines François Eyriés & Varage, & au Chevalier de Liniers, Officier de la marine espagnole. On a dit que les

1782. opérations du siége devoient se prolonger bien avant dans l'hiver; en effet, la place tenoit encore le 5 Janvier. Le Duc de Crillon, impatient de la réduire, prit toutes ses mesures pour l'enlever de vive force. Le 6, il ordonna l'attaque, & les assiégés se retirèrent dans leurs casemates, après avoir fait, pendant quelques jours, des sorties toujours infructueuses. Heureusement pour les Anglois qu'il s'éleva une tempête qui écarta les vaisseaux, & suspendit le feu des batteries; mais ce relâche ne fut que momentané. Après une interruption de trois ou quatre jours, le canon recommença à tirer avec plus de vigueur qu'auparavant. Un des plus funestes effets de l'artillerie espagnole fut d'incendier les magasins du fort Saint-Philippe, & de priver ainsi les assiégés des munitions nécessaires pour le service de leurs batteries. La disette de vivres commençoit d'ailleurs à s'y faire sentir; la dyssenterie y continuoit ses progrès, & le scorbut y faisoit de cruels ravages; presque tous les malades y périssoient faute de remedes. Ce

pendant la garnison prolongea sa défense jusqu'au 4 Février, & dans la nuit même qui précéda cette journée, elle fit un feu vif & soutenu, qui enleva beaucoup de monde à l'armée des alliés; mais les batteries espagnoles y répondirent avec tant de vigueur & de succès, que la place se trouvant ouverte en plusieurs endroits, Lord Murray se vit réduit à la cruelle extrêmité d'arborer pavillon blanc, & d'envoyer proposer une capitulation; elle fut acceptée avec des modifications. Il offroit de remettre la forteresse aux mêmes termes qu'elle s'étoit rendue au Duc de Richelieu. Les ordres de M. de Crillon portoient de faire la garnison prisonniere, & le Commandant anglois fut obligé d'en passer par cette loi de la guerre. Le lendemain matin, les troupes combinées se mirent sous les armes; les Anglois sortirent tambour battant, méche allumée, & vinrent déposer leurs armes en faisceaux à l'extrêmité de l'aîle gauche de l'armée victorieuse; le Général Murray & son Etat Major fermoient la marche. Cette cé-

1782.

Capitulation

1782. rémonie achevée, tous les Offi ciers se mêlèrent, & leur premie soin fut de secourir la garnison qu pleuroit de rage sur la nécessité d mettre bas les armes. Quoiqu'il n lui restât qu'une seule bombe, { qu'elle fût réduite à quinze cen hommes, dont sept cens étoier malades ou blessés, elle reprocho comme une lâcheté au Général, d s'être rendu avant que d'avoir épuil sa poudre & ses boulets. Sir Wi liam Draper qui commandoit e second dans le fort Saint-Philippe se montra l'un des plus hard *improbateurs* de Lord Murray. I Duc de Crillon avoit invité à dîn ce Général avec les principaux O ficiers de la garnison; le seul Drap s'y refusa, prétextant sa répugnan à se trouver avec un traître. S ce refus, Murray présagea l'ora qui le menaçoit à son retour en A gleterre. « J'en suis certain, dit-i » le Commandant en second » m'accuser à Londres, & ses p » tisans rempliront les papiers d'i » vectives contre ma personne; c » pendant il y a plus de dix jou » qu'il me presse de rendre la plac

Murmures de la garnison contre le Général Murray.

» & qu'il s'eſt mis en frais de me
» prouver que toute réſiſtance étoit 1782.
» inutile ».

La mauvaiſe humeur de Sir William, & les murmures de la garniſon du fort Saint-Philippe, annonçoient une enquête ſur la conduite de Lord Murray. Mais ce n'étoit point de lâcheté qu'on pouvoit accuſer ce Général, dont la réputation de bravoure étoit juſtement affermie depuis très-longtems. Dans la ſituation où ſe trouvoit le fort, il étoit impoſſible de le ſauver ; & une réſiſtance plus opiniâtre n'eût fait qu'ajouter à la perte des Anglois. Quant à la prévoyance du Général, il n'étoit pas auſſi facile de le trouver irréprochable de ce côté-là. S'il ne dépendit pas de lui de hâter les ſecours ſi vainement promis & ſi vainement attendus pendant ſix mois entiers, peut-être fut-il en ſon pouvoir de tirer un meilleur parti de ſa foible garniſon, en la préſervant du ſcorbut par l'uſage des viandes fraîches, dont il étoit naturel d'approviſionner le fort Saint-Philippe

Torts de ce Général.

avant l'invaſion des Eſpagnols (1)
1782. Il eût dû prévoir cette invaſion dont il étoit menacé un mois avan leur débarquement. Peut-être auſſ que le Général anglois ne mit poin aſſez d'activité dans le ſervice d ſon artillerie, lors des premières at taques de l'ennemi. Peut-être a-t-o à lui reprocher de n'avoir pas oppoſ aſſez d'obſtacles à l'établiſſemen des batteries eſpagnoles. Sans dou te que des ordres vigoureux au roient été ſuivis d'une exécutio prompte & déciſive ; la bravour des Soldats de Murray étoit u ſur garant de leur obéiſſance. L Général leur rend ce témoignag flatteur dans une lettre au Miniſtre que nous allons extraire comm

(1) Dans le *poſtſcriptum* de ſa lettr au Comte d'Hillsborough, dont nous pré ſenterons l'extrait, Lord Murray ſembl avoir voulu prévenir le reproche d négligence à cet égard, en exagérant l bonté des vivres, dont la place éto approviſionnée, dit-il, pour ſix moi encore, lors de la capitulation. Ce Génér ſavoit mieux que perſonne que ces vivre n'étoient ni ſains, ni fort abondans; &

n monument de leur intrépidité, 1782.
le complément du tableau de
ur détresse, à l'époque de la prise
u fort Saint-Philippe. Cette lettre
t d'ailleurs une expression bien
ntie de la reconnoissance du Gé-
éral Murray pour tous les soins
énéreux du Duc de Crillon, dont
le atteste l'humanité.

Lettre de ce Général, qui atteste l'humanité des vainqueurs.

»Mylord, j'ai l'honneur d'in-
»former Votre Seigneurie que le
»fort Saint-Philippe s'est rendu à
»Sa Majesté Catholique le 5 Fé-
»vrier, & je me flatte que l'Eu-
»rope entière n'en sera pas moins
»disposée à reconnoître l'héroïsme
»de mes braves compagnons. Le
»scorbut le plus invétéré qui ja-
»mais ait infecté l'espèce humaine,
»les avoit réduits à six cens soixan-
»te hommes en état de servir, & dans
»ce nombre cinq cens étoient plus
»ou moins affectés de cette cruelle
»maladie. Encore trois jours d'u-

si assertion démentie par le témoignage
de tous ses Officiers ne le justifie pas à cet
égard; mais il n'en est que plus vrai qu'il
fit bien de ne pas s'opiniâtrer à une résis-
tance aussi meurtrière qu'inutile.

» ne réſiſtance téméraire, & c'
1782. » étoit fait de toute la garniſo
» Mais tel étoit le rare courage d
» Soldats du Roi, qu'ils diſſimuloie
» leurs ſouffrances afin de pouv
» continuer leur ſervice & ne poi
» aller à l'hôpital; pluſieurs ont é
» trouvés morts en faction. Pe
» être n'y eut-il jamais de ſpecta
» plus touchant & plus noble q
» celui de la garniſon de Saint-Pl
» lippe, marchant au milieu des
» mées eſpagnoles & françoiſes. E
» n'étoit alors compoſée que de
» cens Soldats moribonds, de de
» cens Matelots, de cent vingt ho
» mes du corps de l'Artillerie Ro
» le, de vingt Corſes & de vin
» cinq tant Grecs que Turcs, M
» res ou Juifs. Les deux arm
» diſpoſées ſur deux lignes, s'ét
» doient du Glacis juſqu'à Geor
» Town, où nos bataillons mir
» bas les armes, en déclarant qu
» ne ſe rendoient qu'à Dieu ſe
» ils ſe flattoient que les vainque
» ne mettroient pas leur gloire
» prendre un hôpital. A la vue
» l'affreuſe détreſſe où ſe trouvoi
» nos gens, les Eſpagnols &

»François ne purent arrêter leurs larmes. L'humanité du Duc de Crillon en fut ſenſiblement touchée, & ſes ſoins compatiſſans ont paſſé mes eſpérances. Nous avons auſſi de grandes obligations au Baron de Falkenhaye, Commandant des troupes françoiſes, ainſi qu'au jeune Marquis de Crillon, dont l'humanité s'eſt également ſignalée dans cette occaſion ». 1782.

Le Général Murray termine ſa ettre par un état des morts, qu'il orte à cinquante-neuf tant Officiers ue Soldats, & des bleſſés qu'il fait onter à cent cinquante hommes. e nombre des canons trouvés ans le fort étoit d'environ trois ens, & celui des mortiers de uarante-neuf. Mais dans le nomre de ces pièces, il y en avoit plueurs hors d'état de ſervir.

Le Duc de Crillon eſt déſigné pour commander au ſiége de Gibraltar.

La conquête du Port-Mahon atta d'autant plus le Roi d'Eſpane, qu'elle s'étoit faite ſans une rande effuſion de ſang. L'armée ombinée n'avoit perdu que cent uatre-vingt-trois hommes. On y omptoit, à la fin de l'expédition, nviron deux cens quatre-vingt ma-

1782. lades ou bleſſés; mais dans ce nombre vingt ſeulement étoient en danger. Un ſuccès auſſi brillant & auſſi peu coûteux ranima l'ardeur des Eſpagnols, & fit deſirer à toute la nation qu'on profitât de cette effervefcence pour tenter une plus grande entrepriſe. La Cour ſe rendit aux vœux de toute l'Eſpagne, & le ſiége de Gibraltar fut réſolu. Quoique le Commandant en chef ne fut pas encore nommé, il étoit aiſé de prévoir ſur qui tomberoit le choix du Roi. Le Duc de Crillon venoit d'être déclaré Capitaine général des armées eſpagnoles, & c'étoit une forte préſomption en ſa faveur. En effet, Sa Majeſté devoit le charger de cette grande expédition; il eut ordre de faire partir ſon armée pour le camp de Saint-Roch, & de ne laiſſer à Mahon qu'un ſeul régiment d'Infanterie & deux ou trois cens Dragons. Le commandement de Minorque avoit été donné au Colonel Caro, qui venoit d'être fait Brigadier, & dont le premier ſoin fut de raſer les fortifications de l'Iſle.

Nouveaux murmures contre les Miniſtres d'Angleterre

La priſe du fort Saint-Philippe avoit été pour l'Angleterre un coup

non moins accablant que la défaite de Cornwallis à York-Town. A la nouvelle de cet événement, la nation ne mit plus de bornes à ses murmures contre les Miniſtres. Elle accuſoit Lord North, elle accuſoit ses collegues de tous les revers qu'elle venoit d'éprouver en Amérique & dans la Méditerranée. On récapituloit, on exagéroit dans les Chambres du Parlement les fautes qu'ils avoient faites depuis le commencement des hoſtilités; on s'en prenoit de tous les malheurs de la patrie à leur opiniâtreté criminelle dans le deſſein pervers & combiné de ſacrifier au pouvoir de la Couronne, les deux autres pouvoirs conſtitutifs du Gouvernement britannique. L'expulſion des Miniſtres & la paix avec les Etats-Unis furent deux points ſur leſquels les vœux de l'Angleterre parurent ſe réunir. En conſéquence de ces diſpoſitions, dont la Chambre des Communes ſe montra la fidèle interprète dans la ſéance du 22 Février, le Général Conway fit la motion ſuivante.

1782.

Motion du Général Con-

» Qu'il ſoit préſenté à Sa Majeſté

1782. way, pour que la guerre d'Amérique soit discontinuée.

»une humble adresse, pour la sup
» plier instamment de prendre dan
» sa considération royale les grande
» & fréquentes calamités qui ont ac
» compagné la guerre actuelle, & le
» pesans fardeaux qu'elle a accumu
» lés sur son peuple loyal & affec
» tionné; de prêter gracieusemen
» l'oreille aux humbles prières &
» avis de ses fidèles Communes, afi
» que la guerre soit discontinuée su
» le continent de l'Amérique sep
» tentrionale, & que par une heu
» reuse réconciliation avec les Co
» lonies révoltées, la tranquillit
» publique soit rétablie: grande fi
» à laquelle les fidèles Commun
» de Sa Majesté sont prêtes de do
» ner, avec le plus vif empress
» ment, toute l'assistance qui est e
» leur pouvoir ».

Cette motion fut combattue pa le nouveau Secrétaire d'Etat au d partement de l'Amérique. Voi la substance des objections cont nues dans son discours.

Motifs sur lesquels s'appuie le Ministre, pour combattre cette motion.

» La guerre d'Amérique, dit M
» Welbore-Ellis, m'a toujours pa
» juste dans son principe; mais
» la regardant comme telle, je r

» me ſuis jamais flatté de voir les Colonies ramenées à l'obéiſſance par la force des armes ; toutes mes eſpérances étoient fondées ſur le grand nombre d'amis que nous avions dans le Nouveau Monde. Suivant mon opinion, leur donner un appui étoit un sûr moyen de faire triompher le parti attaché au Gouvernement britannique ; à mes yeux, l'unique objet de cette guerre fut d'aſſurer & de hâter ce triomphe. Rien n'eſt changé, ajouta-t-il, ni dans le nombre, ni dans la diſpoſition de nos partiſans en Amérique ; mais les événemens, je ne crains pas de l'avouer, me forcent d'enviſager les choſes ſous un point de vue moins favorable, & j'ai beaucoup rabattu de l'eſpérance qui m'a longtems ſouri. Jamais on n'eut tant de raiſons de deſirer la paix ; mais le moyen de l'obtenir n'eſt pas de retirer nos troupes du continent de l'Amérique, & d'affranchir ſes habitans des calamités de la guerre. Ce parti aviliſſant, en nous mettant à la merci des Rebelles, nous donneroit une paix bien

1782.

1782. » précaire ; encore eſt-il douteux » qu'il nous la procurât. Quand on » parle de la *guerre d'Amérique*, » il me ſemble qu'il y a abus dans » les termes, & qu'elle ſeroit mieux » nommée guerre françoiſe, puiſ- » que l'armée de Washington & les » autres troupes continentales, ſont » nourries, vêtues & ſoudoyées par » la France, & que par conſéquent » c'eſt la France & non l'Améri- » que que nous combattons dans » le nouveau continent. La guerre » dont il s'agit dans la motion de » l'honorable Général, eſt donc très- » improprement nommée guerre » d'Amérique. Mais quelles ſont » les vues de l'adminiſtration rela- » tivement à cette guerre améri- » caine ou françoiſe ? Je les trouve » indiquées dans la diminution des » troupes votées pour le ſervice de » l'année courante en Amérique ; » rien ne prouve mieux, ce me » ſemble, que les opérations mili- » taires y doivent être moins éten- » dues cette année que les années » précédentes ». Le nouveau Miniſ- tre conclut en diſant, qu'il refuſoit ſa voix à la motion du Général Conway.

Dans la même séance, M. Adams ›présenta fortement à la Chambre, ı'approuver l'adresse proposée, étoit porter une atteinte directe la prérogative du pouvoir exé- ıtif; & Lord North déclara que l plan des opérations étoit absolu- ıent changé pour la campagne pro- ıaine ; qu'on ne songeoit point remplacer l'armée perdue en 'irginie, & qu'on ne feroit passer Amérique d'autres troupes que l: recrues nécessaires pour com-]eter les corps qui s'y trouvoient ɔjà; qu'au lieu d'étendre les opé- rions de la guerre, on ne s'attache- rt qu'à les resserrer ; & que cette gerre purement défensive, seroit u acheminement à la paix, objet dtous ses vœux. On recueillit les vix, & la majorité ne l'emporta q: d'une seule, au grand mécon- tetement de Lord North, dont la mauvaise humeur s'exhala en propos irivils qu'il fallut réparer par des e:cuses. Il prévit que la motion du Cnéral seroit encore mieux ac- cɔillie dans la séance prochaine. E effet, elle passa le 27 Février à la p'ralité de deux cens quarante voix

1782.

Cette motion passe avec des modifications.

1782. contre deux cens neuf; mais av des modifications qui sembloi accorder quelque chose à Lo North, & restreindre la demande Général à la cessation de la gue offensive. Voici la nouvelle for sous laquelle cette motion avoit soumise à la considération de Chambre des Communes.

» Résolu, que l'opinion de ce » Chambre est que la continuat » ultérieure d'une *guerre offens* » sur le continent de l'Améric » septentrionale, dans la vue de » duire à l'obéissance les Colon » révoltées, ne peut qu'affoiblir » efforts de l'Angleterre contre » ennemis européens; que dans » circonstances présentes, elle » peut qu'ajouter à cette inimiti » fatale aux intérêts de la Gran » Bretagne & de l'Amérique; » en empêchant une heureuse réc » ciliation entre les deux partis, fi » trer les vœux de la majorité » la chambre, & le desir arde » dont elle est pénétrée, de n » rendre les bénédictions de » tranquillité publique ».

Sa Majesté Le Vendredi premier Mars, d

ns membres des Communes ſe
ndirent au Palais de Saint-James, 1782.
préſentèrent leur adreſſe à Sa Ma-
jeſté qui, l'ayant reçue des mains de
l'Orateur, y fit la réponſe ſuivante.

Britannique répond à l'adreſſe de la Chambre des Communes.

« MESSIEURS DE LA CHAM-
» BRE DES COMMUNES. Rien ne me
» touche de plus près que le bon-
» heur de mon peuple : vous pou-
» vez être aſſurés qu'en conſéquence
» de votre avis, je prendrai les me-
» ſures qui me paroîtront tendre le
» plus directement à rétablir entre
» la Grande Bretagne & ſes Colo-
» nies l'harmonie ſi eſſentielle à la
» proſpérité de l'une & des autres ;
» & que mes efforts ſeront dirigés
» de la maniere la plus efficace con-
» tre nos ennemis européens, juſ-
» qu'à ce qu'on puiſſe obtenir une
» paix compatible avec les intérêts
» & le bien-être permanent de mon
» Royaume ».

Le Lundi ſuivant, l'Orateur ren-
dit compte à la Chambre de la ré-
ponſe faite à ſon adreſſe, & le Gé-
néral Conway fit une ſeconde mo-
tion qui tendoit à déclarer ennemi
de l'Etat quiconque ôſeroit ſuggérer
à S. M. de continuer en Amérique

Nouvelle motion & nouvelle adreſſe ſur le même ſujet.

1782. une guerre *offensive*. Cette moti passa ainsi que l'adresse de remerc ment au Roi, dont on convint una mement. Les députés de la Chaml se rendirent en conséquence au Pal de Saint-James, au milieu d'un c cours de peuple qui s'y portoit foule, pour féliciter S. M. d'une ré lution qu'elle étoit forcée d'adopt

Pour l'autoriser à conclure paix ou du moins à suspendre hostilités en Amérique, il fall un bill, & telle est la substance celui qui fut présenté à la Chaml des Communes.

Bill présenté à la Chambre des Communes.

« Comme il est essentiel aux in » rêts de la Grande Bretagne & » Colonies de l'Amérique, que » paix & le commerce soient ré » blis entre elles; pour manifeste » desir sincere qu'ont Sa Maje » & son Parlement de mettre fin a » calamités de la guerre, *qu'il* » *statué* par la très-Excellente M » jesté du Roi, & par les Lords » Communes assemblés en ce P » lement, que la loi autorise Sa d » Majesté à traiter & conclure u » paix ou trève avec lesdites C » lonies. *Qu'il soit de plus stat*

» :'en vertu de cet acte, elle aura 1782.
»ls pleins pouvoirs & autorité
» annuler, révoquer ou suspen-
»re tout autre acte du Parlement
» ce contraire en quelque maniere
»ue ce puisse être ».

Récapitulation des fautes du Ministère, dans l'emploi des forces navales.

L'opposition avoit enfin pris le deus. Lord North & ses collègus se voyoient délaissés de leurs pli zélés partisans, & il étoit ais de prévoir qu'ils ne braveront pas longtems encore l'orage qu grondoit sur leurs têtes. Dès le mcs de Janvier, M. Fox avoit proosé une enquête solemnelle ur la conduite du premier Lord le l'Amirauté; ce qui donna lieu à ne récapitulation de toutes les aues des Ministres dans l'emploi desforces navales de l'Angleterre, depuis son aggression contre la Frace. Cette récapitulation est boine à suivre, ne fut-ce que por réveiller l'attention sur une ou: d'événemens épars dans cette histire, & peut-être oubliés de quelques-uns de nos lecteurs.

Ce fut à l'époque de cette guerre en urope, que le Comte de Sandwic prononça les paroles mémo-

1782. rables & ſentencieuſes qui l'ob
goient ſur ſa tête, à ne laiſſer, da
aucun cas, à la Maiſon de Bourbo
la ſupériorité des forces naval
Suivant M. Fox, cette déclarati
téméraire avoit endormi la nati
dans une ſécurité funeſte. Elle
ſans inquiétude les préparatifs
la France, ſur-tout depuis qu'
eût déſigné l'Amiral Keppel po
commander les vingt-ſix vaiſſea
qui, diſoit-on en pleine Chamb
n'attendoient à Portsmouth qu
Amiral pour mettre à la vo
Mais à ſon arrivée, au lieu de ce
forte eſcadre, il ne trouva que
vaiſſeaux en état d'appareiller. I
lenteurs furent extrêmes, & la p
belle partie de la campagne de 17
ſe paſſa dans l'inaction. Cependa
on ne ceſſoit de répéter au Mi
tre, que la France preſſoit ſon
mement avec une célérité all
mante pour l'Angleterre. Ainſi
négligence de Sandwich fit per
aux Anglois une ſi belle occaſ
d'étouffer à ſon berceau la ma
renaiſſante des François. « Eto
» allié à la Maiſon de Bourb
» s'écrie M. Fox, étoit-il à

» ages? Dans l'un ou l'autre cas » ouvoit-il mieux la ſervir? Mais » u'il ait été ſoudoyé par elle ou » ar la Grande - Bretagne, peu » aporte, puiſque l'effet a été le » ıême ». 1782.

Jne autre imprudence qui caratériſe la conduite de cette premre campagne britannique, eſt le pti qu'on avoit pris d'envoyer en Aiérique tout ce qu'on avoit de frgates; deſorte que, pour donner la haſſe à de ſimples navires, on s'éto vu forcé d'employer des vaiſſeux de ligne; mais lorſqu'il fut queſtic de former une eſcadre pour l'Amil Keppel, il fallut rappeller ces valeaux qui, ayant plus ou moins ſoffert dans leur croiſière, avoient beoin d'être réparés avant de s'incoorer dans l'armée navale; faute de révoyance & d'activité, on perdit air tous les frais de cette campagne.

Suite de la récapitulation.

e même ſyſtême de lenteur & d'iaction parut être celui de l'Anglerre dans les campagnes ſuivaes. La jonction & la ſéparation deeſcadres françoiſes & eſpagnoles neut jamais troublée par la moindrtentative de la part des Anglois.

1782. Habiles à poursuivre une flot après sa sortie ou lors de sa re traite, ils ne furent presque jama ni la prévenir ni l'atteindre. Leu plus heureux succès furent ordina rement des coups de la Providen qui se plaisoit quelquefois à répar les fautes de l'administration. 1778, il s'agissoit de gagner l François de vîtesse aux Indes oc dentales, & de leur disputer la sup riorité du nombre. En conséquen on fait partir une forte escadre so le commandement de l'Ami Rodney; mais avec ordre de to cher auparavant à Gibraltar; c'ét manquer l'objet qu'on avoit prin palement en vue. Cette fausse me re réussit aux Anglois; ils prir & coulèrent bas neuf vaisseaux l'escadre de l'Angara. « Mais » cette occasion, dit M. Fox, » remercions que la Providen » c'est la seule alliée qui nous re » Quels succès, ajoute-t-il, ont » les deux campagnes suivante » Quels fruits a recueilli la nat » des sommes immenses qu'ell » prodiguées dans l'espoir de s » tenir ou de réparer l'honneur

son pavillon? Revers sur revers, fuite sur fuite. Les clameurs d'un 1782.
peuple entier & la retraite successive des Amiraux dégoûtés d'un service ingrat qui peut compromettre leur gloire; tout proclame ses hautes vues du premier Lord de l'Amirauté. Mais semblable à ces conquérans célébres dans l'histoire qui puisoient de nouvelles ressources dans leurs défaites mêmes, le Comte de Sandwich trouve que l'Angleterre n'a point assez de trois ennemis, il en provoque un quatrième, & de concert avec ses Collegues, il déclare la guerre à la Hollande. Ce fut par cet acte de démence que se termina la campagne de 1780.

La campagne suivante fut encore plus féconde en revers, toujours imputés à la confiance aveugle, à la négligence, à l'incapacité des Ministres d'Angleterre. A cette époque, ils avoient porté jusqu'à quatre le nombre des Puissances armées contre la Grande-Bretagne, sans avoir pu lui ménager un seul allié; & par une inconséquence digne de leur politique, la même ad-

1782. miniſtration qui avoit provoqué le
Hollandois avec des forces ſupérieu
res, (1) ne leur oppoſa qu'une foi
ble eſcadre après la déclaration d
guerre. Mais dans cette circonſ
tance, la Providence vint encor
au ſecours des Anglois, & pou
me ſervir des expreſſions de M
Fox, prit en main le gouvernail d
Berwick, & le conduiſit à Dogge
Bank pour ſoutenir les efforts d
l'Amiral Parker qu'on avoit néglig
de renforcer, & dont les talens
la valeur ne purent terminer cet
affaire d'une manière glorieu
pour la nation. Pendant ce tems-l
l'Amirauté mal informée envoye
croiſière l'Amiral Darby, & impu
à de fauſſes terreurs la pruden
retraite de ce Général qui n'av
pourtant que ce moyen d'éviter l
flottes combinées ; lui donne
démenti formel ſur l'apparition

(1) On ſe rappelle qu'avant la décla
tion de guerre entre les deux Puiſſanc
le Commodore Fielding avoit été déta
avec pluſieurs vaiſſeaux de force, p
intercepter un Convoi hollandois, p
tégé par un ſeul vaiſſeau de ligne.

es flottes; & par de faux avis en-
oyés à Briſtol, raſſure les négo- 1782.
ants de cette ville, qui, ſur la
i de l'Amirauté, alloient expédier
urs vaiſſeaux, & les jeter au milieu
es eſcadres ennemies, ſi une lettre
e Lord Shuldham ne fut arrivée
tems pour détourner ce malheur.
: ce qui prouve le défaut d'har-
onie entre les divers départemens
e l'adminiſtration; c'eſt qu'à cette
ême époque, Lord Stormont fai-
ſit informer le commerce d'Ir-
lande que les flottes des alliés
ſe portoient ſur les côtes de ce
Royaume.

Malgré les faſtueuſes promeſſes
de l'Amiral Rodney, les opéra-
tions de la marine angloiſe n'é-
toient ni plus heureuſes, ni mieux
combinées dans les Indes occidenta-
les. De foibles canonnades entre les
eſcadres reſpectives, des ſimula-
cres de combats, & la perte réelle
de quelques iſles britanniques, fu-
rent tout ce que produiſirent les
rodomontades de l'Amiral.

Enfin, l'occaſion de réparer ſes
diſgraces, s'offrit encore une fois
à l'Angleterre. On équipoit à Breſt

1782. une escadre destinée à renforce la flotte françoise des Antilles. D deux choses l'une ; ou le premie Lord de l'Amirauté ignoroit l force de cet armement, ou il e étoit informé. Dans la premièr supposition, la négligence de Lor Sandwich fut inexcusable, & dar la seconde, il fut également repr henfible d'avoir détaché des force inférieures contre cette escadre tandis qu'il en avoit de supérieu res à sa disposition. D'ailleurs pou quoi les instructions de l'Amir Kempenfelt l'obligeoient-elles (revenir avec quinze prises, quai il pouvoit s'emparer de tout convoi françois ?

Chefs d'accusation produits contre Lord Sandwich.

Si toutes les fautes imputées Lord Sandwich étoient constatée elles motivoient suffisamment l'e quête proposée par M. Fox ; m le premier Lord trouva pour moment, des apologistes zélés da le Capitaine John Luttrell, dans Lord Mulgrave, qui repr chèrent à M. Fox de n'avoir a puyé sa motion d'aucunes raiso solides, &, à ce défaut, de l'av noyée dans un torrent d'invecti

: de calomnies. L'enquête n'en fut as moins fixée au 7 Février. En . bornant à la campagne de 1781, I. Fox produisit quatre chefs 'accusation contre le premier Lord e l'Amirauté. 1782.

1°. D'avoir souffert que le Com- de Grasse fît voile pour les ndes occidentales, sans prendre moindre mesure pour intercep- r son escadre dont il connoissoit destination & l'infériorité, pour devancer aux Antilles, & pour surer à l'Amiral Hood la supé- orité qu'y cherchoient les Fran- ois. De cette négligence crimi- elle du Comte de Sandwich, s'en- ivirent la perte des isles angloi- s, & la capitulation de York- own.

2°. D'avoir laissé prendre à M. e la Motte-Piquet le convoi de int-Eustache, dont Sir George odney avoit annoncé l'arrivée, qu'il étoit possible de sauver en ppellant l'Amiral Darby de sa oisière inutile sur la côte d'Ir- nde. A cette même époque, on tendoit une flotte de la Jamaï-

que, dont on ne daigna pas s
1782. mettre en peine. Heureusemen
qu'elle fut rencontrée par une fré
gate qui l'avertit du danger qu'ell
couroit. Le convoi de Saint-Eus
tache n'eut pas le même bonheur
il fut enlevé par la faute de l'ad
ministration.

3°. D'avoir tendu un piége au
Négocians de Bristol, en faisan
écrire au Maire de cette ville que l
flotte combinée n'étoit point dans l
Manche, & que celle de l'Amira
Darby n'avoit relâché à Torbay
que pour faire de l'eau. Lor
Sandwich écrivoit une fausseté
puisqu'il n'ignoroit pas que l'Am
ral avoit assigné une toute autr
raison à sa retraite précipitée.

4°. Le quatrième chef d'accusa
tion portoit sur la conduite de l
guerre avec la Hollande. Selon M
Fox, de toutes les absurdités d
l'administration, la plus absurd
fut la manière de s'embarque
dans cette guerre. On suppos
d'abord que les Hollandois étoien
absolument dénués de défense
& que le parti des Anglois n'a
tendoit qu'un effort vigoureu

pour devenir le parti dominant dans la République. On imaginoit d'après cela, que Lord Sandwich alloit envoyer une escadre puissante au Texel, pour y foudroyer la marine naissante des Hollandois; mais, pour attaquer leurs vaisseaux, il attend qu'ils soient en pleine mer, & tout le monde sait quelles ont été les suites de cette opération. 1782.

Cette enquête sur la conduite des affaires navales s'évanouit comme les autres, & la motion de Charles Fox fut rejetée à la pluralité des voix; mais dans cette occasion, le parti du Ministère ne l'emporta que d'un petit nombre de voix, & il étoit aisé de voir que l'opposition s'acheminoit à la majorité. Les abus introduits dans l'administration de la marine, étoient l'objet de violens débats, toujours renaissans & jamais terminés dans ces séances tumultueuses. Dans celle du 13 Février, M. Hussey, accusant l'indolence de l'Amirauté, lui reprocha de laisser dépérir la marine, & de tromper la nation sur l'état effectif

L'enquête n'a pas lieu, & les reproches continuent.

1782. de la puissance navale, en produi-
sant des listes sans fin de vaisseaux
qui n'existoient nulle part. « N'est-
» il pas honteux, ajouta-t-il, qu'a-
» près tant de millions prodigués
» notre marine royale se borne
» quatre-vingt-dix vaisseaux de li-
» gne. Et tandis qu'on s'endort e
» Angleterre, que rien ne fini
» dans nos bassins & sur nos char-
» tiers, les François se livrant
» toute l'activité de leur caractère
» construisent, équipent, réparen
» des vaisseaux avec une célérit
» qui tient du prodige ». A c
sujet, il raconta qu'un Anglois d
ses amis, tout récemment ven
de Brest, lui avoit dit, qu'ayan
témoigné à un Officier de c
Port quelque desir d'en visite
l'Arsenal, cet Officier s'y étoi
prêté de la meilleure grace, e
lui disant : « Pendant la dernièr
» guerre nous n'admettions au-
» cun étranger, parce que nou
» rougissions de notre nudité ; mai
» à présent il n'en est pas ainsi
» nous nous plaisons à montrer no
» richesses ». Mon ami, continu
M. Hussey, suivit son introduc

1782.

:ur, parcourut tout, vit tout, fut enchanté, étonné de tout e qu'il vit ; mais rien ne le ſurpit comme un vaiſſeau de ſoixanuatorze canons qu'on alloit mette à flot, & dont la quille n'étoit pſée que depuis trois mois. Lord Iowe dit qu'il n'en croyoit ren ; & M. Huſſey offrit de préſenter ſon ami qui affirmeroit le fait à la barre de la Chambre.

Lord Howe ſe déclare pour le Comte de Sandwich.

Quoique dans l'opinion de beaucup de gens, Lord Howe fût déſigné ſucceſſeur du Comte de Sndwich, il n'en déſapprouva pas moins le projet d'une motion tendnte à déplacer le premier Lord d l'Amirauté ; il fit entendre q'aucun des aſpirans à ce poſte dficile, ne lui paroiſſoit en état d le remplir. Il n'excepta ni Lord Mulgrave ni l'Amiral Keppel, qui, doit-on, avoient de grandes prétntions au miniſtère de la marine. M. Fox déclara qu'il ne portoit pint ſes idées ſur le choix du ſcceſſeur, pourvu que la ſucceſſn fut ouverte ; & il convoqua ſemnellement, pour le vingt Fé-

N 5

1782. vrier, une aſſemblée générale d
Communes.

Tandis qu'on travailloit da cette Chambre à l'expulſion d'u Miniſtre encore en exercice, s'occupoit à la Chambre Haute la deſtinée d'un Miniſtre déplac à qui Sa Majeſté Britannique v noit d'accorder les honneurs de Pairie. Quoiqu'aſſez étrangères a affaires publiques, les tracaſſeri ſuſcitées en cette occaſion à Lo Germaine, nous ont paru mérit un moment l'attention du le teur.

Le projet d'élever Lord Germaine à la Pairie, eſt dénoncé à la Chambre des Pairs.

Le bruit s'étoit répandu que l'E Miniſtre alloit paſſer à la Chamb des Pairs avec le titre de Vicon te de Sackville. Dès que ce bru ſe fut confirmé, le Marquis Carmarthen crut devoir dénonc à la Chambre ce projet de Cour; voici la ſubſtance de motion: « *Réſolu*, qu'il eſt d » rogatoire à l'honneur de cet » Chambre, qu'une perſonne co » vaincue du crime énoncé dans » ſentence d'un Conſeil de guerr » ſoit appellée à la dignité de Pa » du royaume ».

1782.

Sur quel délit est fondée cette dénonciation.

Le délit constaté par cette sentence, n'étoit rien moins qu'un acte de désobéissance aux ordres du Prince Ferdinand de Brunswick, lors de la bataille de Minden ; en conséquence de cet acte, Lord Germaine avoit été déclaré incapable de remplir aucun poste militaire, & le feu Roi bissa son nom sur la liste de ses Conseillers privés. Toute l'Europe impartiale avoit fixé son jugement sur l'affaire de Minden, & sur la sentence qu'on vouloit faire revivre; d'ailleurs, la protection, dont le Roi actuel honoroit le Vicomte de Sackville, sembloit, pour me servir de ce terme, avoir passé l'éponge sur un monument de *l'irascibilité* de son ayeul. Cependant une partie de la Chambre s'obstinoit à regarder cette sentence comme une flétrissure; & l'objet de la première motion du Marquis de Carmarthen avoit été de sauver un outrage à la dignité de la Pairie. Sa précaution ayant été infructueuse, il se présenta le 18 Février, avec une seconde motion, tendante à censurer les Mi-

1782.

niſtres de Sa Majeſté, qui lui avoient fait conſommer cet outrage. Le Comte d'Abingdon ſecon da la motion du Marquis, & motiva ſon approbation dans un diſcours, dont voici le réſumé.

Diſcours du Comte d'Abingdon contre Lord Germaine.

« La Chambre des Pairs eſt le Conſeil héréditaire de la Couronne ; elle a des droits primitifs indépendans de la Couronne & du peuple ; un de ces droits eſt d'exclure un Pair, dont l'admiſſion répugne à Vos Seigneuries. Il eſt vrai que la création des Pairs eſt la prérogative excluſive de la Couronne ; mai dans ce double ſens, que la couronne eſt la ſource des *honneur* & non pas de la *honte*. Ce ſont le principes ſur leſquels j'établis qu l'admiſſion de Lord Germaine à l Pairie, n'eſt pas moins une tach imprimée à l'honneur de cett Chambre, qu'un outrage fait a peuple en général. C'eſt une tach pour la Pairie, de nous aſſocie un homme avec lequel tout ſol dat, homme d'honneur, refuſero de s'aſſocier ; c'eſt un outrage fa au peuple, que d'élever au-deſſu de ſes concitoyens, un homme q

'a d'autres titres à cette diſtinc- 1782.
ion que d'avoir perdu l'Angle-
erre. Mais en cela même, il n'a
ait que remplir les vues du Cabi-
net; il reçoit le prix de ſon obéiſ-
ance à des ordres pervers; & c'eſt
pour moi une nouvelle raiſon d'ap-
puyer la motion du noble Mar-
quis ».

Le Vicomte de Sackville étoit
préſent à cette ſéance; il ne reſta
point ſans réponſe, & voici les
principaux moyens qu'il fit valoir
dans ſa défenſe.

Défenſe de ce Lord.

Après avoir établi que la diſ-
penſation des honneurs eſt une
prérogative inconteſtable de la Cou-
ronne, toutes les fois qu'ils ſont
conférés à des perſonnes compé-
tentes pour les recevoir, le nou-
veau Pair ſe mit en devoir de
prouver ſa compétence, en rap-
pellant à la Chambre les circonſ-
tances dans leſquelles il fut jugé
par un Conſeil de guerre. « Quels
» tems, s'écria-t-il, nous rappelle
» cette motion? Des tems de fac-
» tions & de clameurs ſuſcitées
» contre moi. Il eſt de fait que je
» fus condamné ſans être entendu,

» & puni avant qu'on m'eût fa
1782. » mon procès. Dépouillé, ſur d
» ſimples rumeurs, de tous mes t
» tres militaires, en butte au
» traits de la calomnie, & victim
» dévouée à l'animoſité de me
» ennemis, j'avois tout à craindr
» d'une enquête ; cependant j
» pris ſur moi les conſéquences
» je ſollicitai cette enquête, &
» ſommai mes accuſateurs de com
» paroître. Qui pouvoit m'inſpire
» cette fermeté dans ces circon
» tances périlleuſes, ſi ce n'eſt l
» conviction intime de mon inno
» cence ? Je ſavois que la ſentenc
» que je ſollicitois ſeroit exécutée
» fût-elle capitale ; j'avois la mo
» devant les yeux, & je n'en pe
» ſéverai pas moins. Je me taira
» & ſur le Conſeil de guerre &
» ſur ſes procédés ; mais je doi
» vous rappeller l'impreſſion qu
» fit cette ſentence paſſionnée
» laquelle je m'étois ſoumis. Quatr
» ans après je fus appellé au Con
» ſeil privé, & enſuite au Miniſtè
» re. Je crus voir dans ces diſtinc
» tions qui m'étoient accordées
» la caſſation de la ſentence. J'en

1782.

» ai joui dix ans, ſans qu'on ait » prétendu qu'elle me rendoit in- » compétent pour les emplois que » je rempliſſois. Il y a pluſieurs an- » nées qu'il plut à Sa Majeſté de » m'élever au poſte éminent de » Secrétaire d'Etat, & perſonne ne » m'a reproché mon incompétence » pour cette haute dignité. Com- » ment ſe peut-il faire que la ſen- » tence en queſtion me rende in- » compétent aujourd'hui pour oc- » cuper un ſiége dans cette Cham- » bre ? Selon l'eſprit de la conſti- » tution britannique, les dignités » de Conſeiller privé & de Secré- » taire d'Etat ſont ſupérieures à » celle même de la Pairie. Ce fait » poſé, comment ſe peut-il que je » n'aie point été incompétent pour » remplir ces premiers poſtes, & » que je le ſois pour occuper un » ſiége parmi vous ? »

Le Duc de Richmond éclaircit l'état de la queſtion.

Il y eut pour & contre la motion du Marquis de Carmarthen de longs débats, où la cauſe du Vicomte de Sackville fut vivement attaquée par Lord Derby, & non moins vivement défendue par Lord Walſingham ; mais le Duc de

Richmond présenta l'état de la
1782. question sous un point de vue qui laissoit sans réplique les plus ardents apologistes du nouveau Pair. Et d'abord, il examina l'étendue de la prérogative royale au sujet de la Pairie, & fit voir que depuis Edouard III jusqu'à Henri VII, la création d'un Pair ne s'étoit jamais faite sans le consentement du Parlement ; qu'après Henri VII, la Couronne s'attribua cette prérogative exclusive ; que dans ces derniers tems, elle en a joui sans réclamations, & que c'est un principe admis aujourd'hui, que la création des Pairs appartient incontestablement à la Couronne. Cette partie de la question étoit décidée par l'admission même de ce principe. Mais dans le cas présent, étoit-il convenable de faire usage de la prérogative ? Suivant le Duc de Richmond, cette nouvelle question restoit indécise jusqu'à qu'on eût éclairci un point qui ne l'avoit pas encore été depuis 1759, époque de la sentence qui flétrit l'honneur du Vicomte de Sackville. Ce point à éclaircir est l'in-

ervalle qui sépara le moment
ù Lord Germaine reçut du Prin- 178
e Ferdinand l'ordre d'avancer avec
a cavalerie, & le moment où
arriva au théâtre de l'action,
ui n'étoit éloigné que d'un mille.
J'étois présent, continue le Duc
de Richmond, & j'ai vu une
heure & demie s'écouler entre
la réception de l'ordre & l'arrivée de la cavalerie. Le noble
Lord a donné pour excuse, qu'il
avoit reçu deux ordres contradictoires. Quoi qu'il en soit, le
fait est qu'il n'obéit ni à l'un ni
à l'autre; il ne s'ébranla qu'après une heure & demie. L'action continuoit; elle étoit terminée lorsqu'il arriva. Une double imprudence me frappe dans
le Conseil qu'ont donné les Ministres du Roi d'élever le noble
Lord à la Pairie : premièrement,
cette mesure peut encourager la
désobéissance & l'indiscipline dans
nos armées; en second lieu, elle
doit indisposer de plus en plus
les Américains, qui, sans doute, n'apprendront pas avec indifférence, qu'on vient d'élever aux

1782. » honneurs de la Pairie, le Mini
» tre qui déploya contr'eux tout
» les fureurs d'une guerre atroce :

Imprudence du Ministère dans cette conjoncture.

On sentoit dès lors en Angle terre la nécessité de conclure paix avec ses anciennes Colonies & cette observation justifie nouveau trait qu'on vient d'ajou ter au tableau des inconséquen ces britanniques. Suivant le nou veau plan du Ministère, c'en éto une bien maladroite de paro tre récompenser Lord Germain Dans cette circonstance, la Chamb devoit adopter la motion Marquis de Carmarthen ; cet motion fut pourtant rejetée à pluralité de quatre-vingt-trei membres contre vingt-huit. Parn ces derniers, il s'en trouva ne qui firent la protestation suivant « Que l'élévation du noble Lo
» à la Pairie, est une mesure ég
» lement funeste aux intérêts &
» la gloire de la Couronne ; inj
» rieuse pour la mémoire du fe
» Roi, ainsi que pour toutes l
» branches survivantes de l'illust
» maison de Brunswick ; contrai
» à tout principe de discipline m

litaire, & particulièrement à la dignité de cette Chambre, dont l'inclination & le devoir furent dans tous les tems, de transmettre sans tache à la postérité la gloire de la nation britannique ». 1782.

Que les inculpations contre le Ministère en général retombent indirectement sur Lord North.

Si l'opposition voyoit avec peine l'admission de Lord Germaine à la Pairie, elle avoit la satisfaction de voir un autre Ministre à la tête des affaires de l'Amérique. La retraite volontaire ou forcée du Vicomte de Sackville, paroissoit d'ailleurs un acheminement à l'expulsion de ses anciens Collegues. Ce premier triomphe remporté sur l'administration, encourageoit les efforts du parti contraire, & ce qu'ils avoient déjà produit à la Chambre des Communes dans les débats élevés contre Lord Sandwich, laissoit présager la chûte prochaine de ce premier Lord de l'Amirauté. La défection de ses partisans devenoit chaque jour plus sensible, & il étoit nécessaire qu'il cédât enfin à l'orage qui grondoit autour de lui. La faction anti-ministérielle jouissoit d'avance & sans inquiétude, du triomphe qu'elle

s'étoit assuré de ce côté-là. El
1782. tourna désormais ses principal
batteries contre le Ministre des F
nances, bien persuadée que la chût
de Lord North entraîneroit cel
des autres Ministres. Ce fut dan
cette vue que, sans attaquer aucu
Membre de l'administration en pa
ticulier, toutes les mesures propo
sées à la Chambre des Commune
furent dirigées contre le Ministèr
en général. Comme chef de l'a
ministration, Lord North se trou
voit ainsi chargé de toutes les i
culpations; ne s'adresser directe
ment à personne, c'étoit s'adre
ser indirectement au premier M
nistre.

Quoi qu'il en soit, dans l
séance du Vendredi 8 Mars,
laquelle furent invités tous le
Membres de l'opposition, san
excepter ceux que leurs infirmité
dispensoient de s'y rendre ord
nairement, Lord George Caven
dish mit sous les yeux de l
Chambre les observations les plus a
larmantes sur la position de l'empir
britannique. Il résultoit de c
tableau, que depuis 1775, les fra

la guerre se montoient à cent millions sterling, sans autre fruit que la perte de cent mille hommes, l'abandon forcé des plus riches domaines de l'empire, & l'aliénation de toutes les Puissances de l'Europe. Il chercha la source de ces calamités, & la trouva dans la négligence & l'incapacité des Ministres. Ce fut la matière de quatre motions, dont la première relative à l'emploi des cent millions sterling, fut débattue dans cette séance. La quatrième étoit une inculpation directe contre le Ministère. On recueillit les voix sur cette motion, & il ne s'en fallut que de six qu'elle ne passât; elle eût entraîné l'expulsion générale de tous les Membres de l'administration; mais cet événement ne fut que différé. Les motions devoient se renouveller sous d'autres formes, & le Vendredi 15 Mars, Sir John Rous les reproduisit en ces termes.

1782.

Motion tendante à l'expulsion des Ministres.

» *Résolu*, que cette Chambre prenant en considération les calamités graves & multipliées qui ont résulté de la guerre; &

1782. » considérant que malgré l'immen» sité des sommes votées à l
» concurrence de plus de cen
» millions sterling, la nation
» perdu en Amérique treize Pro
» vinces; celle de la Floride oc
» cidentale; les isles de la Dom
» nique, de la Grenade, de Sain
» Vincent, de Tabago, & l'isl
» de Minorque en Europe, c
» nous sommes en guerre avec
» France, l'Espagne & la Holla
» de, sans avoir pu nous procur
» un seul allié qui nous assiste
» que cette Chambre enfin, po
» tant le regard de l'effroi sur l
» dangers de toute espèce q
» nous enveloppent de tous côté
» ne peut continuer de placer
» confiance dans l'administratio
» actuelle ».

Récrimination en faveur du Ministère.

Cette motion fut secondée p
M. Harrison, qui récapitula to
les chefs d'accusation tant de fo
rebattus contre les Ministres,
particulièrement contre Lo
North, auquel il reprocha l
taxes oppressives sur lesquelles
venoit d'asseoir le payement
l'intérêt d'un nouvel emprunt

treize millions cinq cens mille livres sterling. Il finit par demander aux Ministres, comment avec la conviction de leur incapacité, ils avoient le front de conserver leurs places. Sir Richard Symons & le Colonel Onslow prirent en main la défense de l'administration actuelle, & rejetèrent sur l'opposition, tout le blâme qu'elle vouloit faire retomber sur le Gouvernement. Ce dernier remontant à la source des calamités de la Grande-Bretagne, en trouva le germe dans la révocation de l'acte du timbre & dans l'acte déclaratoire, mesures dangereuses adoptées par l'administration précédente, qu'avoua le Parlement, auxquelles applaudit le grand Chatham lui-même, & qui entraînèrent la guerre d'Amérique, guerre inévitable, dont la justice ne seroit pas contestée si le succès l'eût couronnée. « Cette guerre » fut malheureuse ! à qui s'en prendre ? Aux discours inflammatoires » prononcés dans cette Chambre, » aux démarches non moins funestes des Sénateurs britanniques. » Tandis que leurs émissaires al- 1782.

» loient en France, pour y faire
1782. » la Cour de Verſailles & au
» Agens de l'Amérique inſurgen
» te, le tableau exagéré de notr
» foibleſſe, les murs de cette Chan
» bre retentiſſoient des éloges d
» la rébellion, dont on exaltoit l
» magnanimité ! Eh, ce ſont le
» panégiriſtes de la révolte qui ôſer
» aſpirer aux premières places d
» l'adminiſtration ! Si le ſuccè
» couronnoit leur ambition & ſe
» intrigues, comment pourroien
» ils ſe refuſer à l'indépendan
» ce de l'Amérique ? Comment
» après avoir reconnu au com
» mencement de la guerre,
» légitimité de ſes prétentions
» cet égard, ôſeroient-ils les l
» conteſter au moment de la paix
» Il réſulte de ces obſervation
» ajouta le Colonel, que la guer
» d'Amérique eſt l'effet d'une cau
» antérieure à l'exiſtence de l'a
» miniſtration actuelle; & que
» mauvais ſuccès de cette guerr
» eſt l'ouvrage de l'oppoſition
» j'en conclus qu'il n'y a point
» raiſons de retirer ſa confian
» aux Miniſtres.

M. Adams se montra l'un des lus zélés panégyristes de l'admi-istration, & se mit en devoir de rouver que les revers de l'An-leterre étoient absolument indé-endans de la conduite de ses Mi-stres. Pour cet effet, il rappella affaire d'Oueſſant, comme le pre-ier anneau d'une longue chaîne e calamités déployées sur la rande-Bretagne ; & pour discul-er le Gouvernement, il fut obli-é de convenir de la supériorité e l'escadre de Keppel sur la flotte e M. le Comte d'Orvilliers. uant aux frais immenses de cette uerre, objet des reproches le us fréquemment renouvellés con-t l'administration, il observa que tute guerre est nécessairement dpendieuse, & que la dernière lvoit été infiniment plus que clle-ci. De grands triomphes l'a-vient signalée à la vérité ; mais fvant M. Adams, ces triomphes rmes furent préjudiciables à l'ngleterre, en ce qu'ils suscitè-rıt contre elle la jalousie de l'Eu-roe entière. « Consultez, dit-il, les fastes de l'Histoire, & vous

1782.

Quelles sont, suivant M. Adams, les premières causes des calamités de l'Angleterre.

Qu'on en trouve la source dans ses prospérités antérieures.

» trouverez que toutes les nations
1782. » qui, comme la Grande-Bretagne,
» ont porté, dans certaines pério-
» des, la gloire de leurs armes à ce
» point d'éclat & de renommée,
» sont devenues par-là même, chez
» tous leurs voisins, un objet d'al
» larme & d'envie pour les géné
» rations contemporaines ; vous
» verrez Louis XIV, avec les plu
» grands Ministres qui jamais ayen
» illustré le règne d'aucun Prince
» embarqué seul dans la guerre d
» la succession, sans pouvoir enga
» ger une autre Puissance dans s
» querelle. L'Autriche nous offr
» aussi des exemples de cet abandon
» général. Je n'ai jamais lu qu
» l'Autriche, je n'ai jamais lu qu
» la France & Louis XIV lu
» même, ayent blâmé leurs Mi
» nistres de n'avoir pu former d'a
» liance ; ces nations & leurs Prin
» ces en sentoient l'impossibilit
» Pourquoi les Ministres britann
» ques seroient-ils traités ave
» moins d'impartialité ? C'est tou
» aussi légerement qu'on leu
» impute les désastres de
» guerre actuelle, & qu'on a

» tribue au célèbre Pitt les ſuccès » brillans de la guerre précédente. 1782.
» Ces ſuccès étoient dus aux me» ſures d'une adminiſtration anté» rieure, qui, avant de déclarer » la guerre à la France, avoit » anéanti le commerce de cette » nation, & l'avoit miſe ainſi dans » l'impoſſibilité d'équiper ſes vaiſ» ſeaux de guerre. Ce coup, dont » la France ne put ſe relever dans » tout le cours de la guerre, ne » fut point l'ouvrage de Lord » Chatham : il ſut en profiter ; » mais la gloire en appartient à ſes » prédéceſſeurs. N'en doutez pas, » Meſſieurs, le parti viſiblement » intéreſſé au déplacement des Mi» niſtres actuels, n'a d'autres vues » que de frayer un chemin à ſon » ambition ; il vous propoſe une » réſolution qui, ſi vous l'adop» tiez, couronneroit toutes ſes in» trigues. Mais avant de vous dé» terminer, conſidérez, je vous » prie, quelles ſeroient les *nou*» *velles* meſures des hommes *nou*» *veaux* qui ſe préſentent. Trouve» rez-vous en eux de meilleurs » Miniſtres que ceux qui gouver-

1782. » nent actuellement ? Je laiſſe à » votre équité le ſoin de répondre » à cette queſtion ».

Lord North ſe déſiſte au nom de tous les Miniſtres.

Les Membres de l'oppoſition répliquèrent avec plus ou moins de force, aux apologiſtes du Miniſtère, & ce ne fut que par des répétitions de tout ce qu'ils avoient déjà dit. Lord North repouſſa leurs attaques avec les mêmes armes, dont on l'a vu s'eſcrimer en vingt autres occaſions. Enfin, cette longue ſéance ſe termina ſans rien décider ; mais la motion deux fois annoncée vainement, devoit ſe renouveller avec plus de ſuccès le

20 Mars.

mercredi ſuivant. Tous les Membres du parti anti-miniſtériel, ſe trouvèrent à la Chambre pour y ſeconder de leur ſuffrage le Comte de Surrey, qui étoit chargé de la motion. Il ſe mit en devoir de prononcer ſon diſcours, & Lord North qui ſe voyoit perſonnellement menacé, ſe leva au même inſtant, dans l'intention de prévenir une déciſion du Parlement. Il avoit reçu de l'Orateur le ſigne d'approbation, qui déſigne en pareil cas la préférence que la Chaire donn

ı l'un des concurrens. Le côté de 1782.
a Chambre qui s'appelloit encore
'oppoſition, proteſta contre cette
ɔartialité de l'Orateur, & pré-
endit que la motion du Comte
le Surrey étant annoncée dans les
ormes parlementaires, c'étoit à
ui d'ouvrir la ſéance. De leur côté,
es partiſans de l'adminiſtration
aiſoient beaucoup de bruit, &
.ord North eſſayoit en vain de ſe
aire entendre. M. Fox rétablit le
alme en faiſant une motion ten-
ante à ce que le Comte de Sur-
ey fût entendu ſur le champ.
.ette motion devint l'objet de
ı première diſcuſſion, & mit en-
n Lord North en état de parler
ıns contrevenir à l'ordre. On ne
attendoit pas au diſcours qu'il
loit prononcer, & l'étonnement
e nos lecteurs égalera peut-être la
ırpriſe de l'aſſemblée qui l'enten-
it.

Quoi qu'il en ſoit, il porta la
arole au nom de tous ceux qui
voient part au miniſtère, &
it : » L'honorable Membre qui
vient de faire une motion, a cru
ce moyen néceſſaire pour appai-

1782. » ser le tumulte de cette Cham-
» bre ; il en étoit un plus simple,
» il suffisoit de m'écouter. On au-
» roit su du premier mot, que loin
» de venir souffler, je viens étein-
» dre le feu de l'effervescence,
» donner l'exemple de la modéra-
» tion, inviter à l'harmonie & tra-
» vailler au rapprochement des
» partis...... Quoique l'effet des
» motions précédentes ne se soit
» pas étendu jusqu'à une résolu-
» tion, par laquelle il auroit été
» constaté que la Chambre avoit
» retiré sa confiance aux Minis-
» tres alors existans, j'avouerai
» que le nombre des Membres dis-
» posés à souscrire à cette résolu-
» tion est si considérable, que mê-
» me en conservant la majorité,
» j'ai senti immédiatement après la
» décision, que le bien du service
» de Sa Majesté exigeoit qu'il y
» eût un changement dans l'admi-
» nistration de son Royaume : or
» comme on a répété mille fois
» que l'entêtement avec lequel je
» m'opiniatrois à rester en place,
» s'opposoit à la formation d'un
» nouvel arrangement, je suis s

convaincu de sa nécessité, que dans la crainte d'y apporter le plus léger obstacle, je me rends expressément ici pour déclarer que la personne, dont l'ordre de la Chambre ne me permet pas d'articuler le nom, (LE ROI) s'est déterminée à éloigner immédiatement de ses conseils, l'administration qui existoit hier, & que je suis autorisé à déclarer que cette administration n'existe plus dans le fait, que les Membres qui la composoient, continuent de remplir les devoirs attachés à leurs départemens respectifs, jusqu'à ce que le nouvel arrangement soit fixé ; ce qui sera, je l'espere, l'affaire de deux jours au plus ; mais qu'ils n'existent plus comme Ministres, & qu'ils doivent être considérés, à cet égard, comme s'ils étoient à mille lieues de la Cour ». 1782.

Lord North finit par remercier la hambre des marques de bienveillance & de l'appui constant u'il en avoit reçus avant son Ministère. Il déclara lui devoir, ne devoir qu'à elle, l'honneur

Ses remerciemens à la Chambre.

1782. qu'il avoit eu de préſider à l'un de premiers départemens de l'adminiſtration. » C'eſt dans l'enceinte de ce » murs, ajouta-t-il, que je me ſui » fait connoître; c'eſt la conduite qu » j'ai tenue dans cette Chambre qu » m'a recommandé au Souverain. J » ne puis qu'être douloureuſemen » affecté, en voyant une partie con » ſidérable de cette Chambre m » retirer la confiance, dont elle m' » honoré ſi longtems ; mais cett » ſenſation douloureuſe n'affoibl » point en moi le ſentiment de l » reconnoiſſance. . . . . Il eſt aiſ » de me trouver un ſucceſſeur qu » ait, dans un plus haut degré qu » moi, les talens néceſſaires pou » remplir dignement les devoir » attachés au poſte que je quitte » il ne le ſera pas également d » trouver un Miniſtre plus zélé » & qui ait plus à cœur les intérêt » de l'Angleterre. . . . . Quels qu » puiſſent être les Membres qu » composeront la nouvelle admi » niſtration, Dieu m'eſt témoin d » la ſincérité des vœux que j » forme pour le ſuccès de leur » opérations. Dans le cas où l

» motion, dont l'inutilité me pa- 1782.
» roît démontrée, auroit un objet
» plus étendu que l'éloignement
» des Miniſtres, celui, par exem-
» ple, de me faire rendre compte
» de mon adminiſtrarion, je ſuis
» prêt de comparoître à la barre
» de la Chambre, je ſuis prêt de
» ſubir toute eſpèce d'enquête qu'il
» lui plaira d'inſtituer ».

Soupçons contre la bonne foi de Lord North.

Lord North termina la ſéance ar une motion d'ajournement juſ-u'au Lundi ſuivant; motion à quelle la Chambre acquieſça. Cependant il s'écoula deux ou trois jours, ſans que le Cabinet de Saint-James laiſſât rien tranſpirer qui indiquât la retraite effective des Membres de l'adminiſtration. Il rculoit de faux bruits, tous us allarmans les uns que les au-es; on aſſuroit d'une part, que s chefs de l'oppoſition déſunis ar la diverſité des intérêts, ne accordoient pas entr'eux ſur le oix des Sujets qu'ils devoient ropoſer à Sa Majeſté. D'un autre ôté, on prétendoit qu'il n'avoient oint été conſultés ſur ce choix, & s ex-Miniſtres étoient ſoupçonnés

1782. de tromper la Chambre, & de n'avoir demandé le dernier ajournement, que pour gagner du tems, & l'employer à concerter les moyens de rester en place. On indiquoit quelques-uns de ces moyens, & entr'autres celui d'un message royal, en vertu duquel le Parlement devoit être aussitôt dissous qu'ajourné. L'opinion peu avantageuse qu'on s'étoit faite de la véracité de Lord North, sembloit justifier ces derniers soupçons. On avoit du patriotisme de ce Ministre une idée toute aussi peu flatteuse; & l'on ne doit pas dissimuler que Lord North, grand financier, orateur subtil, adroit courtisan, travailleur infatigable & fecond en ressources, s'étoit rendu odieux à l'Angleterre par son obstination à vouloir augmenter la prérogative royale, même au préjudice de la constitution britannique. Avec de grands talens il avoit conduit la nation au bord de l'abîme où elle sembloit devoir s'engloutir. Il étoit naturel qu'ayant perdu complettement la confiance des Anglois, le caractère attribué à Lord North

eur inſpirât de la défiance ſur la ſincérité de ſa déclaration ; mais il n'en eſt pas moins vrai, que le Chancelier travailloit ſecrettement à former une nouvelle adminiſtration, & que ce grand ouvrage étoit ſi fort avancé dans la journée du 24 Mars, que le Procureur-Général annonça pour le ſurlendemain une révolution miniſtérielle, conforme au vœu de la nation britannique. En effet, le Roi abandonné de ſes Conſeillers, ne vit pas d'autre ouverture pour rentrer dans le cœur de ſes ſujets, dont il avoit trop longtems dédaigné les remontrances & les réclamations, que de choiſir ſes nouveaux Miniſtres parmi ceux-là mêmes qui avoient gagné les ſuffrages du peuple, en s'oppoſant avec chaleur aux meſures de la Cour. 1782.

Choix des nouveaux Miniſtres.

En conſéquence de cette réſolution, le Mercredi 27 Mars, le Roi étant préſent en ſon Conſeil de Saint-James, Sa Majeſté déclara Lord Camden, Préſident du Conſeil-Privé ; Charles Fox, Auguſtus Keppel, John Dunning

1782. Edmond Burke, en furent nommés Conſeillers, ainſi que Lord John Cavendish, déjà Chancelier & ſous-Tréſorier de l'Echiquier. Le ſceau-privé fut confié au Duc de Grafton ; & le même jour, Charles Fox & le Comte de Shelburne, prirent place comme Secrétaires d'Etat, adjoints au Marquis de Rockingham, déſigné Lord de la tréſorerie, & qui fut mis à la tête des affaires le 30 du même mois. Il fut auſſi nommé Tréſorier de l'Echiquier, conjointement avec Lord John Cavendish, George Spencer, communément appellé Lord Vicomte Althorpe, James Grenville & Frédérik Montagu, Ecuyers. L'Amiral Keppel, prêta ſerment comme premier Lord de l'Amirauté; il eut pour adjoints, Sir Henri Harland, Baronet, le Vice-Amiral Hugh Pigot, William Ponſonby, plus connu ſous le titre de Lord Vicomte Duncannon, John Townshend, Charles Brett, & Richard Hopkins. Iſaac Barré obtint la place de Tréſorier de la marine; le Duc de Richmond prit celle de Grand-Maître de l'Ar-

illerie, & le Général Conway ut nommé Commandant en chef e toutes les forces de terre.

1782.

Circonstances de l'élection de M. Fox.

Cette révolution subite plongea es Anglois dans une espèce de élire; le choix des nouveaux lembres combloit les vœux de la ation; mais aucun d'eux n'étoit lus selon le cœur du peuple que I. Fox, & pour s'en convaincre, suffit de revenir sur quelques cironstances de son élection. Huit ou euf mille habitans de Westminster, toient allés prendre le Ministre andidat à son hôtel, précédés une banniere & de deux étenards, qui avoient pour inscripons : L'HOMME DU PEUPLE. NE PAIX HONORABLE OU UNE UERRE GLORIEUSE. LIBERTÉ T INDÉPENDANCE. Deux cens rrosses marchoient à la file, suis de tous les Electeurs à pied. orsque le Ministre candidat fut rivé à l'amphithéâtre avec son omité, le Sieur Byng prononça n long discours où il fit honneur cette multitude assemblée, du tour des Communes au sentiment leurs devoirs, à ce cri de la

vertu, qui leur fit porter jusqu'au pied du trône, & les griefs
1782. de la nation & les souffrances d'un peuple accablé sous les vexations de l'ancien ministère. Ce fut aux réclamations des nobles Electeurs, à la persévérance de leurs gémissemens, qu'il attribua la gloire d'avoir mis les rênes de l'Etat aux mains de ces personnages eminens qui, Ministres du peuple, s'honoroient de ne le point être de la tyrannie. Le Sieur Byng prévint l'assemblée, que les effets de la glorieuse révolution ne pouvoient se faire sentir dans ces momens de crise, où toutes les difficultés sembloient se réunir pour justifier le découragement; mais il ôsa répondre que ces obstacles, ouvrage de l'ancienne administration, seroient écartés par les lumières, le patriotisme & les sages mesures des nouveaux administrateurs. » Considérons, ajouta-t-il, » l'état de détresse & de confusion » dans lequel se trouve l'Empire » au moment où ils ont le courage » d'en prendre le gouvernement; » & s'ils ne remplissent pas à l'instant » même, tout ce que leur

haute réputation nous fait attendre d'eux, n'accusons que les circonstances dans lesquelles, cédant aux instances du peuple, ils entrent dans la sombre carrière où leurs vertus doivent rétablir la lumière. Les jours de corruption & de mésintelligence se sont dissipés, & nous tirons de la révolution présente cet avantage précieux, que nous allons voir ce que cette malheureuse terre n'a pas vu depuis longtems, une alliance parfaite entre la nation & ses Ministres ».

1782.

Ce discours terminé, M. Fox avançant au milieu des acclamations de la multitude, la harangua dans les mêmes termes que M. Byng. Il fit de grands remercimens au peuple, & lui promit de régler sa conduite, dans le ministère, sur les principes qu'il avoit toujours professés, n'étant que simple Membre des Communes. —— Ici les acclamations redoublèrent, & l'élection du nouveau Ministre fut confirmée sans la moindre opposition. Alors le peuple s'en empara, & l'ayant placé

1782.

dans un fauteuil, quatre Irlandois le portèrent en triomphe ſur leurs épaules, le promenèrent dans les rues, & le déposèrent dans une taverne, où il dîna avec un grand nombre des Electeurs.

Repréſentations du Duc de la Vauguyon aux Etats-Généraux.

Le premier acte du nouveau Miniſtère, fut d'entrer en négociation avec les Etats-Unis de l'Amérique, & d'accepter enfin de bonne foi la médiation des Puiſſances conciliatrices entre l'Angleterre & la Hollande. Le Prince de Gallitzin, Envoyé Extraordinaire d l'Impératrice de Ruſſie, venoit d préſenter aux Etats-Généraux u mémoire, par lequel M. Fox leu faiſoit paſſer au nom de Sa Majeſté Britannique, l'offre d'une ai miſtice & d'un traité de paix formé ſur le modele de celui d 1674. Si l'offre étoit ſincère la Grande-Bretagne faiſoit la République de Hollande, un conceſſion qui ſembloit devoir ap planir toutes les difficultés; mais ſur ces entrefaites, M. le Duc d la Vauguyon, notre Ambaſſade à la Haye, crut devoir rappelle à Leurs Hautes Puiſſances, qu'e

cceptant la médiation de la Ruſ-
ie, elles avoient mis pour con- 1782.
ition préliminaire à toute eſpèce
e traité, la reconnoiſſance de la
berté illimitée des mers, & re-
etté d'avance toute eſpèce d'en-
agement incompatible avec la neu-
ralité; que par une ſeconde
éſolution, elles avoient autoriſé
Prince, auquel l'adminiſtration
e leurs forces navales étoit con-
ée, à propoſer au Roi un con-
ert d'opérations offenſives & dé-
nſives. L'Ambaſſadeur obſerva
ue depuis le commencement des
oſtilités entre la Hollande &
rande-Bretagne, Sa Majeſté s'é-
oit abſtenue d'inviter Leurs Hau-
ts-Puiſſances, à ſe concerter avec
ee ſur les meſures à prendre con-
t: l'ennemi commun; mais, que
ſl'intérêt de la République la dé-
t minoit à ce parti, elle devoit
ſvoir que toute combinaiſon de
fces deviendroit illuſoire, ſi elle
n voit pour fondement la certi-
tle que, de part ni d'autre, on
n pourroit ſe déſiſter d'aucun plan
d'opérations navales une fois ar-
rées. Il finit par demander ſur

ce point aux Etats-Généraux une explication amicale & précise

1782.

Réponse de Leurs Hautes Puissances.

La réponse de Leurs Hautes Puissances fut de remettre sous le yeux de notre Ambassadeur, leu résolution du 4 Mars, dont l substance étoit que la médiation d Sa Majesté l'Impératrice de Rus sie, ne devoit apporter aucun re tardement aux opérations militair de la République de Hollande & que les négociations relatives la paix ne suspendroient, en au cune manière, les armemens er trepris pour la juste défense d Provinces-Unies. En conséque ce de cette résolution, Son Altes Sérénissime le Prince d'Orange de Nassau, étoit requise de co venir, le plutôt possible, avec Cour de France, des mesures prendre de part & d'autre, po concerter les opérations navales la campagne prochaine, de manie à forcer l'ennemi d'accepter d conditions de paix équitables. Leu Hautes-Puissances, après s'être éte dues sur les témoignages de bienveillance de notre augu Monarque, dont elles avoie

çu des preuves réelles dans les ides orientales & occidentales, particulierement à Saint-Eustae, finissoient par s'engager à garder comme stable & sacré, tut plan de mesures navales, arté contre l'ennemi commun de France & de la Hollande, & à n s'en écarter sous aucun prétexte, & sans le consentement préalable d Sa Majesté Très-Chrétienne.

1782.

Qu'une paix séparée entre l'Angleterre & les Etats de Hollande & d'Amérique est impossible.

En se liant ainsi avec la France, le Etats mettoient un obstacle invcible à la paix séparée que la nuvelle administration d'Angleterre négocioit de bonne foi. Les nuveaux Ministres avoient beau pttester contre la démarche frénique de leurs prédécesseurs, qi s'étoient embarqués si témérairement dans une nouvelle guerre avc les alliés naturels de la Cournne; toute sincere qu'elle étoit, cete déclaration venoit trop tard; & quand bien même la reconnoissace des Etats-Généraux auroit pu se démentir, le Cap, Saint-Etache, Démérary, l'Entrepôt du commerce batave fixé à l'Orient, étoient pour la France des

otages qui devoient la raſſurer con
1782. tre la défection des Hollandois
D'ailleurs, quels dédommagemen
n'eût-il pas fallu à cette Puiſſance
pour toutes les pertes qu'elle avo
eſſuyées depuis que, par l'injuſt
agreſſion des Anglois, elle ſe voyo
en butte à tous les fléaux de l
guerre? Le projet d'une paix ſép
rée avec la République de Ho
lande, paroiſſoit chimérique à tou
les bons ſpéculateurs, & partic
lierement à ceux de l'Angleterr
Une telle paix n'étoit pas moi
difficile à conclure avec les Etat
Unis d'Amérique. De ce qu
les Anglois étoient las de faire
guerre dans cette partie du mo
de, il ne s'en ſuivoit pas que l
Américains ſe laſſaſſent d'une i
dépendance qu'avoient ciment
leurs victoires; & ſi la pa
que les nouveaux Miniſtres le
propoſoient, étoit fondée ſ
cette indépendance, que c
roient les ex-Miniſtres? Que dir
l'ombre du grand Chatham, ce
ombre tutelaire de la nouvelle a
miniſtration? Cette paix ſi diffic
à terminer étoit cependant dev

ne néceſſaire depuis la cataſtrophe d'York-Town, & ſur-tout depuis que la ſouveraineté des nouveaux Etats-Unis étoit avouée & reconnue de Leurs Hautes Puiſſances les Etats-Généraux, & que M. Adams, négocioit à la Haye un traité d'alliance & de commerce entre les deux Républiques. 1782.

Difficulté de ſe concilier avec l'Irlande.

Il n'étoit guère plus facile à l'Angleterre de ſe concilier avec l'Irlande, qu'avec le Congrès & les Etats-Généraux. L'Etat de commotion où ſe trouvoit ce Royaume, reſſembloit fort à la guerre; & pour y rétablir le calme & la ſoumiſſion, les nouveaux Miniſtres ſe voyoient forcés d'accorder ſans reſtriction aux Irlandois, tout ce qu'ils demandoient, les armes à la main; cette meſure juſtifiée par la néceſſité, ne donnoit pas à l'Europe une idée impoſante de la vigueur du nouveau Miniſtère. Quoi qu'il en ſoit, les troubles de l'Irlande s'étoient renouvellés d'une manière bien allarmante pour les Anglois; elle paroiſſoit aſpirer à l'indépendance abſolue, & ſi la

paix générale ne les eût traverſées
1782. il eſt probable que ſes prétention
auroient eu leur effet.

Comment les troubles renaiſſent dans ce Royaume.

On ſe rappelle qu'à la fin d 1780, le Parlement britanniqu jugea convenable d'affranchir c Royaume de quelques entraves qui gênoient l'induſtrie de ſes ha bitans. Ce bienfait fut reçu d'abor avec les démonſtrations de la re connoiſſance ; mais cette libert partielle accordée au commerce n'eut pas des effets auſſi promp qu'on s'en étoit flatté. Au lieu d chercher dans la nature des cho ſes, la cauſe de cette lenteur; le peuple Irlandois crut la trouve dans les loix angloiſes, dont modification, reſtriction, ou am pliation, eſt toujours au pouvo du corps légiſlatif. Il regarda que l'Angleterre venoit de fai pour lui, comme l'effet d'une co deſcendance momentanée ; il l'a cuſa de n'avoir fait que ſuſpend l'exercice d'un prétendu droit qui n'étant qu'aſſoupi, pouvoit réveiller d'un moment à l'autr Cette inquiétude préoccupoit to les eſprits, lorſqu'un Membre d

1782.

ommunes propoſa en Parlement
 acte déclaratoire des droits de
l'Irlande. Le Vice-Roi d'alors élu-
 l'effet de cette propoſition, &
tcha de perſuader que la
Grande-Bretagne alloit renoncer
irrévocablement à l'exercice du
droit qu'on prétendoit lui con-
tester. Sur ces entrefaites, le Comte
de Carliſle fut nommé à la Vice-
Royauté d'Irlande. Lorſqu'il y ar-
riva, la ſeſſion du Parlement étoit
finie, & la diſcuſſion de ces grands
intérêts ſe trouva ſuſpendue ;
le Vice-Roi s'occupa d'arrange-
mens économiques.

Prétentions des Irlandois

Cependant on craignoit pour l'Eté ſuivant, une deſcente des François ſur les côtes de ce Royaume; l'allarme étoit générale dans toute l'Irlande, lorſque les corps de Volontaires vinrent offrir leurs ſervices au Lord Lieutenant. Le dévouement qu'ils montrèrent en cette occaſion, leur mérita des remerciemens de la part du Roi d'Angleterre. Les Irlandois paroiſſoient raſſurés ſur les diſpoſitions de la Grande-Bretagne ; en effet pluſieurs actes émanés du Par-

1782. lement britannique ſembloient juſtifier leur ſécurité. Vers le milieu de la ſeſſion de 1781, il en parut quatre autres où la convention faite avec le Comte de Carliſle fut tranſgreſſée au préjudice de l'Irlande. Il s'éleva de toutes parts des clameurs, auxquelles on répondit que ces actes ne ſignifioient rien, ou tendoient à l'avantage du Royaume. La replique fut que pour faire planche, on commence toujours par des tentatives peu importantes, mais qu'il étoit évident par le fait que l'Angleterre n'avoit pas renoncé àl a prétention d'impoſer des loix à l'Irlande ; & dès ce moment on prit des meſures efficaces pour faire reſpecter ſes droits. Ce fut à cette époque que ſe tint la fameuse aſſemblée de Dungannon. (1) I

(1) Ville du comté de Tyronne, dans la Province d'Ulſter, où les Volontaires d'Irlande, aſſemblés par députés le 15 février de cette année, prirent diverſes réſolutions, & entr'autres celles de ne plus reconnoître pour les repréſentans du peuple, les Membres du Parlement qui ôſeroient déroger aux inſtructions de leurs

ous côtés on vit pleuvoir des
dresses, & en moins de quinze 1782.
ours l'incendie devint général. Les motions déclaratoires des droits de l'Irlande se succédoient avec rapidité; pour en retarder l'effet, on objecta que des milliers d'individus ne jouissoient de leurs propriétés, qu'en vertu d'actes émanés du Parlement britannique. Voulant obvier aux inconvéniens, sans renoncer à l'indépendance législative, les Irlandois proposèrent un bill tendant à donner force de loix irlandoises à toutes celles qui regardoient les propriétés & le commerce de l'Irlande. » Nous adoptons, est-il » dit dans le préambule de cet » acte, toutes les loix que vous » avez faites pour nous dans les » tems de troubles & de rebellion; » mais observez qu'à l'avenir, » nous entendons être nos propres » législateurs ».

On écrivit sur le champ aux Ministres du Roi, pour leur faire

Constituans, & de rejeter toute loi émanée d'une autre autorité que celle du Roi, des Lords & des Communes d'Irlande.

1782. ſentir la néceſſité d'accepter ce bill, dont le refus ne pourroit être qu'une affaire d'orgueil de la part de l'Angleterre; on finiſſoit par leur déclarer qu'elle avoit malheureuſement perdu toute prétention à l'orgueil.

Réponſe de M. Fox au diſcours de M. Eden, Envoyé d'Irlande à la Chambre des Communes.

M. Eden étoit parti d'Irlande en même-tems, pour aller expoſer la ſituation de ce Royaume à la Chambre des Communes d'Angleterre; ce qu'il fit en des termes peu meſurés qui lui attirèrent une réponſe amere de la part de M. Fox, dont le département embraſſoit ce qu'on appelle le *ménagement* de la Chambre des Communes. Telle furent les principales réflexions du Miniſtre ſur le diſcours de M. Eden & ſur la motion relative à l'acceptation du bill envoyé d'Irlande.

Que cette motion ne tend à rien moins qu'à la révocation de l'acte paſſé dans la ſixième année du regne de George I; révocation équivalente à une renonciation expreſſe de la part de l'Angleterre, au droit de ſuprêmatie ſur l'Irlande, à l'abandon formel de ſes titres les plus chers & les plus précieux

à la désunion complette des deux Royaumes. 1782.

Qu'en s'adressant d'abord aux Ministres du Roi, comme la bienséance l'exigeoit, M. Eden auroit su qu'ils avoient donné l'attention la plus sérieuse à la situation allarmante de l'Irlande, & qu'à dater de ce jour, (8 Avril) il ne devoit s'écouler qu'un petit nombre d'heures, avant qu'ils proposassent les moyens de concilier à l'Angleterre, l'affection du peuple Irlandois.

Que tous les Ministres sont persuadés que l'Irlande a de justes droits au redressement de ses griefs; mais que la motion relative au Bill, ne paroît pas bien adaptée aux circonstances; & que sans la rejeter, on croit devoir l'éluder ouvertement en appellant une autre question.

Message du Roi tendant à concilier les deux Royaumes.

Cependant la Chambre des Communes d'Irlande s'assembla le 15 Avril, pour délibérer sur un message, par lequel Sa Majesté Britannique recommandoit à cette Chambre, de prendre l'objet des troubles & des allarmes de ce Royaume, dans la plus sérieuse

considération, & d'arranger les
1782. choses de maniere à concilier les
intérêts de l'Irlande & ceux de la
Grande-Bretagne.

M. John Hely Hutchinson, porteur de ce message, promit, en sa qualité de Secrétaire d'Etat pour l'Irlande, d'appuyer les droits si longtems négligés de ce Royaume, pourvu que l'acte qui devoit en contenir la déclaration solemnelle, fût énoncé en des termes affectueux pour la Grande-Bretagne, & qu'il exprimât, d'une manière bien sentie, la soumission & la fidélité des Irlandois envers Sa Majesté Britannique. Lorsque ce Ministre eut cessé de parler & qu'on eut fait la lecture d'une adresse de remerciement au Roi pour son gracieux message, M. Gratham prit la parole, fit un magnifique éloge de l'Irlande, retraça les progrès de sa révolution, il dit à quel prix les Irlandois mettoient leur soumission & leur fidélité. L'éloquence fière qui caractérise ce discours, offre des traits que les premiers Orateurs des anciennes Républiques n'auroient pas désavoués.

1782.

Beau difcours de M. Gratham fur la révolution d'Irlande.

» Quoi qu'affez jeune encore, » dit M. Gratham, j'ai vu la premiere enfance de l'Irlande, j'ai » fuivi fes progrès. Au fortir du » berceau, je l'ai vu courir aux » armes, & des armes à la liberté. Les François ne l'épouvantent plus, elle voit les Anglois fans effroi, elle ne fe craint plus elle-même. Ses enfans ne font plus les jouets d'un pouvoir arbitraire, les victimes de la cupidité, la proie de la misère, un affemblage révoltant de Proteftans oppreffeurs, & de Catholiques opprimés. L'Irlande fera déformais une terre d'union, que vont cimenter la force & la puiffance; elle va prendre enfin le rang que lui ont affigné la nature & la providence. Bien différente en ce point de la plupart des autres nations, c'eft pour fe réintégrer dans fes droits primitifs, qu'elle éprouve une révolution. La Suede a perdu fa liberté; l'Angleterre s'achemine à fa décadence; le fouvenir d'un grand nom, & d'une haute puiffance, eft tout ce qui

1782. » reſte aux autres Empires. Les
» Irlandois ſont le ſeul peuple du
» monde qui ait ſu recouvrer ſa
» conſtitution primitive, le ſeul
» qui doive ſes proſpérités à ſa
» vertu. Les paſſions ſubitement
» exaltées, ont produit quelque-
» fois la renaiſſance de la liberté:
» l'ancienne Rome dut cette révo-
» lution heureuſe à l'aventure de la
» fille de Virginius; mais l'hiſtoire
» ne fournit point d'exemple d'une
» nation qui laſſe d'un long eſcla-
» vage, ait ôſé réclamer ſes droits;
» & rendre libre la terre qu'elle
» honoroit. Sous le regne de Char-
» les I., on voulut élever un
» trône à la liberté; mais on lui
» aſſocia la ſombre intolérance. Il
» n'en eſt pas ainſi parmi vous;
» & les Proteſtans du Nord ſont
» devenus les défenſeurs des Catho-
» liques du Sud; les Preſbytériens
» de Bangor prêchent l'humanité
» en faveur des uns & des autres;
» vous ne trouvez partout que des
» Chrétiens tolérans, que des Ir-
» landois freres..... Et ce n'eſt
» point à l'Angleterre que nous
» ſommes redevables de la reſtau-

» ration de nos droits ; nous la
» devons au courage, à la noble 1782.
» fierté d'un peuple libre : fierté
» d'autant plus naturelle à ce peu-
» ple dévoué, qu'il n'eſt point de
» monumens qui lui retracent les
» faits héroïques de ſes braves an-
» cêtres ; mais au lieu de trophées,
» le ciel lui donna des vertus ».

Ici, M. Gratham récapitula tous les efforts du peuple Irlandois, & juſtifia les entrepriſes des Corps Volontaires.

» Si l'Angleterre, ajouta-t-
» il, eſt favorablement diſpoſée
» pour l'Irlande, elle n'a rien
» à craindre de ſes Volontaires ar-
» més ; ils ſont prêts à verſer leur
» ſang pour aider l'Angleterre.
» L'Irlande n'eſt pas ſeulement liée
» à la Couronne britannique par
» l'allégeance ; leur premier lien eſt
» dans la liberté. Mais ſi la Couron-
» ne eſt un grand point d'union ;
» une grande charte eſt quelque
» choſe de plus encore. Nous pou-
» vons trouver un Roi partout ;
» la conſtitution qui nous plaît,
» nous ne pouvons la trouver qu'en
» Angleterre. Ce ſont des chartes

1782.

» & non le droit de conquête qu » nous lient; la liberté est le cen- » tre de cette union, une parfait » égalité doit la caractériser. Eh » comment nous contester nos pré- » tentions, dans un moment où l » Grande-Bretagne vient de passe » un acte qui rend la liberté à l'A » mérique. Nous avons une cons- » titution à réclamer; nous avon » une charte qui nous déclare li » bres; l'Amérique n'a rien de tou » cela. Nous n'avons pas versé un » goutte de sang anglois, l'Amé- » rique en a versé des torrens. Ell » seroit libre & l'Irlande ne le se- » roit pas! Non, je connois tro » bien le peuple d'Irlande, & s » bravoure me répond de so » émancipation. »

Il propose une adresse. Son objet.

M. Gratham finit par énonce les conditions auxquelles l'Irland promettoit son appui au Duc d Portland, le nouveau Gouverneu de ce Royaume. Les principale étoient, que l'appel en dernie ressort fût rendu à la Chambr des Pairs d'Irlande; que le pou voir des Conseils-Privés y fût abo- li, & que le bill contre la mu-

nerie fut révoqué. Dans la mo-
on qui termina cette ſéance, M. 1782.
ratham, propoſa une adreſſe de
merciement à Sa Majeſté, pour
n *gracieux* meſſage. Le ſecond
ojet de l'adreſſe propoſée, étoit
expoſer au nom du peuple, que
Couronne d'Irlande eſt une Cou-
onne impériale; que ce Royaume
t un Royaume diſtinct, dont le
arlement conſtitue le corps légiſ-
tif; que le Roi, les Lords & les
ommunes d'Irlande, ont ſeuls le
roit de faire des loix qui l'aſſu-
jettiſſent; que les prétentions du
euple Irlandois ſont de partager
liberté de l'Angleterre, de ſu-
r ſa deſtinée, de combattre, de
iompher ou de ſuccomber avec
le.

Il nous reſte à conſidérer com-
ent les nouveaux Miniſtres ac-
ueillirent ces prétentions que l'an-
enne adminiſtration avoit éludées,
ſqu'au dernier moment de ſon
xiſtence politique. Pour terminer
ette eſquiſſe du tableau de la ré-
olution de l'Irlande, l'ordre des
ms nous ramene à la Chambre
es Communes d'Angleterre. Dans

Comment ces prétentions ſont accueillies en Angleterre.

1782. la séance du 17 Mai, M. Fox rap-pella l'humble soumission avec la-quelle l'Irlande avoit d'abord sol-licité le redressement de ses griefs & comment les Ministres & le Par-lement s'étoient concertés pour re-jeter le vœu modeste de ce Royau-me. Après un an de supplication toujours infructueuses de la par des Irlandois, la crainte d'une in-vasion leur mit les armes à l main. Ils étoient disposés à le tourner contre les ennemis de l'Em-pire britannique; mais la descent n'eut pas lieu, & les braves Vo-lontaires sentirent que des arme devenues inutiles pour la défens de leur Pays, pouvoient être em-ployées au recouvrement de se droits; c'étoit un acte de patrio-tisme substitué à un autre. Ils par-lèrent si haut que le Ministère s vit forcé de leur accorder quatr fois plus qu'il ne leur avoit refu-sé. En changeant de ton, l'Irland fit changer la face des affaires. Ce-pendant l'administration se croyoi toujours en droit d'opprimer & de tyranniser les sujets du Ro d'Angleterre, qui avoient le mal

ieur de vivre en Irlande ou au-
lelà de l'Atlantique ; les notions 1782.
étranges que les Miniſtres s'étoient
faites de la conſtitution, les por-
toient à concentrer en Angleterre
tout ce qui reſtoit de liberté bri-
tannique. Après avoir démontré
l'injuſtice & le danger d'un pareil
ſyſtême, & fait voir que le droit de
la Grande-Bretagne à l'exercice
de légiſlation ſuprême ſur toutes
les dépendances de l'Empire, étoit
moins un droit poſitif qu'un ſym-
bole de ſuprématie, M. Fox pro-
poſa la révocation du ſtatut de
la ſixième année du règne de
George I. ſtatut en vertu duquel
l'Angleterre s'étoit arrogé le pou-
voir de faire des loix pour l'Irlan-
de. Ce fut la matière d'une motion
qui ne trouva point d'oppoſans.
La propoſition de rétablir dans ce
royaume la juriſdiction des appels,
fut auſſi généralement adoptée ;
ces deux points de la conteſ-
tation étoient les ſeuls ſur leſquels
la Chambre eût droit de pronon-
cer. Les autres points regardoient
la Couronne, & devoient être dé-
cidés entr'elle & le Parlement

irlandois. M. Fox se contenta d'observer que la loi de *Poyning*, qui donnoit au Conseil Privé d'Irlande le droit d'annuller tout acte de ce Parlement, avant de le transmettre en Angleterre, étoit une loi odieuse qu'il falloit abroger. Un autre abus non moins intolérable, & dont la réforme parut également nécessaire au Ministre, fut le droit que s'étoit attribué le Conseil Privé d'Angleterre, de viser les bills passés au Parlement d'Irlande, & de les renvoyer dans un état de mutilation, qui souvent en détruisoit l'objet essentiel. M. Fox conclut, en disant que les Irlandois usoient de leur droit lorsqu'ils réclamoient celui d'être leurs propres législateurs; & que les y rétablir, lui paroissoit le seul moyen efficace d'affermir la connexion des deux Royaumes. La Chambre convint de présenter à Sa Majesté, une adresse qui, nous le verrons tout-à-l'heure, eut l'effet qu'on devoit en attendre.

1782.

Ce qu'on accorde aux Irlandois.

Peu de jours après cette séance, le Duc de Portland reçut l'ordre de

e rendre au Parlement d'Irlande ; 1782.
& le 27 Mai, il fit part aux deux Chambres assemblées, des *gracieuses* dispositions de Sa Majesté Britannique, & de son consentement royal à tous les actes qui auroient pour objet d'empêcher la suppression ou l'altération des bills émanés de ce Parlement. Il ajouta que l'intention du Roi étoit de borner au terme de deux ans la durée de l'acte relatif à la mutinerie; & que S. M. ne mettoit à ses bienfaits, auxquels son Parlement de la Grande-Bretagne se prêtoit de la meilleure grace, d'autres conditions que la stabilité de l'Irlande dans la résolution patriotique de partager la destinée de l'Angleterre, d'exister ou de tomber avec la nation britannique.

M. Gratham propose de voter cent mille livres sterling pour les besoins des deux Royaumes.

Les Communes étant rentrées dans leur Chambre, M. Gratham qui, peu de jours auparavant, avoit refusé les honneurs d'une statue qu'on vouloit lui décerner, proposa de signaler cette époque fortunée par un retour de générosité, qui cimentât la réconciliation des deux Royaumes. » Votons, dit-il, une

1782. » somme de cent mille livres ster-
» ling ; que cette somme soit
» employée à lever vingt-mille ma-
» telots, à réparer les bassins &
» les chantiers, à construire des
» vaisseaux, à protéger le com-
» merce naissant de l'Irlande. Ajou-
» tons ainsi de nouvelles forces au
» boulevard naturel de l'Angle-
» terre ».

Que la continuation de la guerre pouvoit amener l'affranchissement de l'Irlande.

Dans l'adresse de remerciement proposée à la Chambre, M. Gratham assuroit Sa Majesté, au nom du peuple Irlandois, qu'il ne s'éléveroit plus de questions constitutionnelles entre les deux nations. Cette partie de l'adresse donna de l'inquiétude à ceux des Membres qui regardoient comme possible un changement dans les idées de l'administration actuelle de la Grande-Bretagne. Ils témoignèrent quelque desir de voir supprimer ces assurances ; mais leurs objections n'entraînèrent point de débats sérieux : l'adresse passa sans restriction, & les Membres de la Chambre s'encouragèrent mutuellement à faire un voyage dans leurs terres, pour y réveiller l'ardeur martiale che

eux de leurs vassaux, qu'ils juge- 1782.
oient propres à remplir l'objet des
ent mille livres sterling, votées
our la levée des vingt mille ma-
elots. Malgré ces belles apparen-
es, l'Irlande n'étoit pas sans inquié-
ıde sur la sincérité des Anglois, dans
ı renonciation à leurs anciens droits
ır ce Royaume. L'événement
ra voir qu'ils étoient dispo-
és à faire revivre leurs préten-
ons abandonnées, & que l'ambi-
on de l'Irlande devoit s'étendre
n jour à l'indépendance absolue,
égagée de toute connexion étran-
ere au commerce; mais la paix
énérale vint arrêter l'essor de
ette nation, & rendre à la Gran-
e-Bretagne son premier ascen-
ant sur l'Irlande, à qui il n'a
ıanqué, pour opérer le grand
uvrage de son affranchissement,
ue de s'aviser plutôt de cette cou-
ıgeuse tentative. Encore une an-
ée de guerre, & l'Empire bri-
ınnique se voyoit peut-être bor-
é en Europe aux deux Royau-
ıes d'Angleterre & d'Ecosse.

Quoi qu'il en soit, les dispo- Nouveaux motifs pour l'Angleterre
tions du peuple Irlandois,

1782.

de conclure une paix générale.

sembloient être un motif bien déterminant pour le nouveau Ministère de hâter l'instant d'une paix générale. Mais l'épuisement de la Grande-Bretagne, fut une raison plus décisive encore de mettre un terme à la guerre. Si la défaite de M. de Grasse, étoit glorieuse pour la marine angloise, les avantages de ce triomphe n'avoient point répondu à son éclat. La prise de l'isle Turk, la principale des isles Lucaies, dont les François s'emparèrent, sans qu'il fut au pouvoir des Anglois de la reprendre malgré la supériorité de leur escadre, suivit de près la malheureuse journée du 12 Avril, & fut une des opérations de cette campagne, qui prouva l'ascendant du Marquis de Vaudreuil sur l'Amiral Pigot. Dans cette même campagne & presqu'à la même époque, les Espagnols s'étoient rendus maîtres de l'isle de la Providence; & ces deux expéditions terminèrent la guerre dans les Indes occidentales. Les hostilités étoient au moins suspendues dans l'Amérique proprement dite

omme on l'a vu, Sir Guy Carle-
on y rempliſſoit bien moins les
nctions de Général que celles de
égociateur. La guerre ne ſe faiſoit
as avec beaucoup plus de vigueur
n Europe, au moins de la part
e l'Angleterre. Le Parlement
les Miniſtres y paroiſſoient plus
ccupés de réformes économiques
ue d'opérations militaires.

1782.

Réformes économiques en Angleterre.

Le 2 Mai, Lord *John Caven-
ish*, Chancelier de l'Echiquier,
réſenta de la part du Roi à la
Chambre des Communes, un meſ-
ſage, par lequel il demandoit
l'avis & l'aſſiſtance de cette Cham-
bre, relativement à la liſte civile,
dont Sa Majeſté vouloit acquitter
la dette & ſupprimer les abus,
ſans charger ſon peuple de nou-
velles impoſitions. La réforme pro-
jetée dans les finances publiques,
ne ſe bornoit pas à cet objet;
on fit des enquêtes pour conſta-
ter les diminutions ſurvenues dans
les différentes branches du reve-
nu public, & les meilleurs moyens
de rétablir l'ordre, tant dans la
manière de former les emprunts,
que dans l'adminiſtration & la per-

ception des taxes. La feule bran-
1782. che de réforme dans l'établiffemen
civil, offroit une perfpective éco-
nomique d'environ foixante dou-
ze mille livres fterling par an-
née ; ce qui devoit fuffire pou
liquider avec le tems la dette con-
tractée par la lifte civile. L'exécu-
tion de ce plan entraînoit l'aboli-
tion d'un grand nombre de place
& d'offices abufifs dans le fervic
de Sa Majefté Britannique. L'opé-
ration n'en fut pas moins approu-
vée dans les Chambres par ceu-
mêmes qu'elle dépouilloit d'un
partie de leurs revenus ; tous dé-
clarèrent qu'ils en faifoient volon-
tiers le facrifice au bien public
Le nouvel ordre établi n'avoit p
s'appliquer à la formation de l'em-
prunt de dix huit millions fterling
ouvert dans les premiers jours d
Février ; mais il fut obfervé exac-
tement dans la perception des im-
pôts, qu'on porta cette anné
encore plus loin que les année
précédentes. En fimplifiant l'ad-
miniftration des taxes, on ajoutoit
leur produit ; mais tout confidéra-
ble qu'il put être, ce produit n

1782.

evoit point ſuffire aux frais d'une campagne active ; & dans le nouveau plan économique, une grande partie des impoſitions fut deſtinée à l'acquit des dettes accablantes de l'Etat, qu'il étoit impoſſible de libérer.

Que les forces militaires y ſont inſuffiſantes.

Cependant, on fit quelques préparatifs de guerre plus impoſans que réels. Dès les premiers jours de Mai, on avoit diſtribué des camps & raſſemblé les troupes qui devoient ſervir ſous les ordres du Lieutenant-Général Haviland & du Major-Général Craig, à qui la défenſe des côtes étoit ſpécialement confiée, ſoit à Torbay, ſoit dans le diſtrict de Plymouth ; mais ces troupes réglées & toutes celles qu'on eût pu ramaſſer à cette époque, ſe trouvoient inſuffiſantes pour garantir l'intérieur du Royaume d'une invaſion étrangère. D'ailleurs les fortifications des meilleures places avoient été ſi fort négligées ſous l'ancien Miniſtère, qu'elles étoient pour la plupart hors d'état de ſoutenir une attaque vigoureuſe ; & ce qu'il y avoit de plus alarmant, les vaiſſeaux anglois

1782. alors en Europe, étoient dans la proportion d'un contre trois avec ceux des Puissances confédérées.

Projet d'y lever des corps dans chaque ville.

Pour suppléer à cette foiblesse le plan de la nouvelle administration fut d'armer le peuple & de lever des corps dans les différentes villes du Royaume. En conséquence de ce plan, le Comte de Shelburne écrivit au Lord Maire de la cité de Londres, une lettre où se trouvoient développées les intentions de Sa Majesté sur le nouveau moyen d'augmenter les forces domestiques de la nation. Suivant le projet, soumis aux observations de ce premier Magistrat de la Capitale, chaque Ville de la Grande-Bretagne devoit fournir un bataillon ou seulement un certain nombre de compagnies, dont les Officiers seroient choisis parmi les Gentils-hommes du voisinage. Les armes destinées à ces compagnies bourgeoises, ne devoient leur être délivrées que pour le temps des exercices; & il étoit enjoint au Major de Ville & aux autres Officiers, de veiller à ce qu'elles

ssent déposées chaque soir dans les magasins établis à cet effet. 1782.
Dans le nouveau plan, les levées de chaque Ville, n'étoient obligées à aucun service extérieur, hors le cas d'invasion ou de rebellion, qui seul leur imposoit la loi de se transporter dans tous les lieux où il plairoit à Sa Majesté de les employer; & dans ce cas, elles étoient soumises à la discipline militaire comme les troupes réglées, & devoient recevoir la solde du gouvernement.

Objections contre ce projet.

Le projet indiqué dans la lettre du Comte de Shelburne, avoit été proposé au Lord-Maire, avant d'être communiqué à la Chambre des Communes. Dans la séance du 10 Mai, le sieur Parker-Cooke fit des observations sur l'exécution de ce plan, prit de l'inquiétude à ce sujet, & la témoigna en ces termes à la compagnie.

» Je ne doute pas des bonnes » intentions du Ministère, dans les » nouvelles mesures indiquées pour » la défense du Royaume; mais à la » première vue de ce plan minis-

1782. » tériel, je me suis senti frapp
» d'une terreur involontaire. Si
» patriotisme des Ministres actue
» me rassure, l'avenir m'épouvan
» te. Je vois résulter de ces i
» tentions patriotiques, des cons
» quences funestes pour la liber
» du peuple. Rappellons - nous,
» Messieurs, les sages précautio
» de nos ancêtres, pour écart
» jusqu'à l'idée d'un gouverneme
» militaire ; ayons, à cet égard,
» même éloignement pour tout
» qui paroît tendre le moins du mo
» de à quelque changement da
» la constitution britannique.
» ne vois rien qui justifie l'empr
» sement avec lequel on par
» vouloir embrasser une mesu
» faite pour donner de l'ombra
» à la nation, & dont la nouveau
» sembloit exiger la concurren
» du Parlement. J'espere qu'à l
» venir, le Ministère, dont je r
» pecte les intentions, voudra b
» ne plus recourir à des mesu
» d'une espèce si neuve, si d
» cate, si allarmante, sans
» mander le consentement & l
» sistance de cette Chambre »

M. Fox entreprit de justifier
es Ministres , & dit, qu'ils n'a- 1782.
oient dans la circonstance présente Son utilité.
i le droit ni l'intention de rien exé-
uter, sans la participation du Par-
ment. Il fit voir ensuite que le
an en question n'avoit d'autre
bjet, que de mettre sur pied une
ilice nationale ; & quant au dan-
er de cette mesure, il répondit sur
i tête de la fidélité du peuple
nglois ; il prit sur lui le crime
insi que la peine, si jamais les
ouveaux corps abusoient de la
onfiance du gouvernement. Il s'ap-
liqua sur-tout à démontrer la nécess-
té du nouveau plan. » Supposons,
» dit-il, une invasion ; quelles for-
» ces ne faudroit-il pas employer
» à la protection de Ports-Mouth,
» de Plymouth, de Chatham, &
» de la Capitale même de cet em-
» pire ? Toutes les troupes du
» Royaume ne suffiroient pas à dé-
» fendre une si vaste circonférence ;
» & quel moyen de protéger l'in-
» térieur du Royaume, si ce n'est
» de créer une force locale, &
» répandue par-tout où doit se
» porter le danger ! Cette mesure

1782.

» eſt allarmante, ſans doute, «
» c'eſt un bien qu'elle le ſoit; el
» ouvrira les yeux du peuple ſı
» le danger de ſa ſituation. Dai
» chaque ville, chaque habitai
» ſera frappé du péril qui menac
» ſes foyers, s'il ne les proteg
» les armes à la main. L'exécı
» tion de ce plan éveillera la n
» tion, animera ſon courage, a
» prendra à nos ennemis qu'il n'e
» pas un ſeul Anglois qui ne ſc
» déterminé à mourir plutôt qu
» de renoncer à ſon indépendai
» ce ».

Ce diſcours du Miniſtre rame
tous les Membres de la Chamb
à ſon opinion, & le nouveau pl
de défenſe fut approuvé de M
Cooke lui-même, qui retracta
bonne foi ſa motion.

Que les menaces de guerre de la part des Anglois ne ſont plus qu'une feinte.

M. Fox avoit dit, à la fin
ſon diſcours, que ſi l'inſtant de
paix étoit encore éloigné, ce n'
toit pas faute d'intentions paci
ques chez les Miniſtres de
Majeſté; mais qu'ils ne voyoie
pas de plus ſûr moyen d'avanc
cet inſtant, qu'un redoubleme
d'activité dans les efforts de
guerr

guerre. Cette résolution courageuse ne pouvoit se réaliser, & n'étoit sans doute qu'une feinte, aussi bien que la menace d'une déclaration de guerre contre la Maison de Bourbon : cérémonie, jusqu'alors différée, & qui n'eût été que ridicule à cette époque. Mais pour rendre les conditions d'une paix universelle plus supportables, le Ministère britannique employoit toutes les petites ruses qu'il jugeoit capables de faire croire à une paix séparée avec l'Amérique & la Hollande. Un de ces petits moyens étoit de répandre que l'Espagne & la France alloient être attaquées par toutes les forces réunies de la Grande-Bretagne; on débitoit que, suivant les derniers arrangemens du Ministère, Lord Howe devoit commander la *grande flotte* de la Manche. Tout le monde savoit que cette *grande flotte* ne pouvoit se porter à plus de vingt-trois ou vingt-quatre vaisseaux de ligne, & que par conséquent, ces menaces aboutiroient à l'inaction de la Ma- 1782.

rine britannique pendant tout le cours de la campagne.

1782.

Inaction de l'Amiral Howe. Sa retraite sur les côtes d'Irlande.

Si l'on excepte la prise de deux vaisseaux de guerre qui faisoient partie de l'escorte du nombreux convoi sorti des ports de France au mois de Mai, pour aller renforcer nos armées de l'Inde, vaisseaux, dont l'Amiral Barrington s'empara avec des forces très-supérieures, ainsi que de six transports du même convoi, toutes les opérations de cette campagne se bornèrent, du côté des Anglois, à des tentatives ou plutôt à des apparences d'expédition, dont l'effet ne suivit jamais les préparatifs. On a déjà parlé de l'inaction de l'Amiral Howe, parti d'Angleterre dans l'intention de brûler la flotte hollandoise, & qui, après un mois de séjour au Texel, en revint sans avoir détruit une seule chaloupe. Il ne fut guère plus entreprenant contre les flottes combinées, dont la jonction s'effectua sans le moindre obstacle de la part de l'ennemi. Ces flottes réunies se trouvant de beau-

oup supérieures à celle de Howe, alayèrent l'Océan, & forcèrent Amiral à se retirer sur les côes d'Irlande, où peu s'en fallut u'une grande partie de son escare ne tombât au pouvoir des liés. 1782.

Que le blocus de Gibraltar va se changer en siége.

Nous attendions alors des Indes ccidentales les convois, dont le etour fut heureusement protégé ar nos escadres. Ceux des Anois rentrèrent aussi sans accident ans les ports d'Irlande, & ce fut, pur l'Angleterre, une faveur bien gnalée de la fortune. Si les flotts combinées les eussent appers, il est probable qu'un grand mbre de ces bâtimens n'auroit mais revu les ports britanniques; ais elles se disposoient à quittr l'Océan, & l'attention des hefs se portoit alors vers la Méterranée, où ils alloient se rendre ur garder le détroit, & intercepr les secours envoyés à Gibraltar, nt le blocus étoit au moment e se changer en siége. Avant ce d'esquisser le tableau de cette rnière expédition de la campage, & par conséquent de la guerre

1782. en Europe, remontons à quelques détails préliminaires de ce grand événement.

Détails préliminaires.

Le blocus de Gibraltar se continuoit depuis trois ans, avec une lenteur désespérante pour les troupes espagnoles & françoises, qui se consumoient, sans rien terminer, devant cette forteresse imprenable. Le Général Elliot avoit encore plus à souffrir de cet interminable blocus, dont l'opiniâtreté réduisoit sa foible garnison aux plus rudes extrémités de la disette. Cette inaction des alliés étoit d'autant plus allarmante pour le Gouverneur, qu'elle avoit l'air du calme qui précede la tempête. Leurs ouvrages avancés se trouvoient alors à un degré de perfection qui ne laissoit plus attendre de préparatifs pour un assaut général. M. Elliot voulant prévenir cette catastrophe, ou du moins l'éloigner, avoit projeté de brûler ces ouvrages; il prit ses mesures en conséquence, & dans la nuit du 26 au 27 Novembre 1781, il détacha de la garnison, sous la conduite du Brigadier-Général Ross, deux régimens & huit com-

Projet d'une sortie. Combien elle est funeste aux assiégeans.

pagnies de Grenadiers. Ils étoient formés en trois colonnes composées d'un corps avancé, d'un parti de Pionniers & d'Artilleurs, d'un corps d'appui & d'un corps de réserve à l'arrière-garde. Les Pionniers de la colonne gauche, étoient des Matelots tirés des vaisseaux de Sa Majesté Britannique. L'ordre portoit d'attaquer les batteries élevées du côté de la porte de terre; & cette expédition eût tout le succès qu'on s'en étoit promis. La foible garnison qui défendoit ces postes, n'étoit point en état de résister longtems; elle fut massacrée en grande partie. Le reste fut pris ou mis en fuite, & les ouvrages écroulés devinrent la proie des flammes. En moins d'une demi-heure, le feu démonta trois batteries de six canons, & deux batteries de dix mortiers; dévora les fascines, les épaulemens, toutes les lignes d'approche & de communication. Six mortiers furent détruits, & vingt-huit canons furent encloués. Pour arrêter les progrès de ce désastre, on avoit dirigé, mais trop tard, contre les assaillans, 1782.

1782. toute l'artillerie du fort de Saint
Barbe. Cette expédition fut exe
cutée en moins d'une heure & de
mie. Les troupes sorties de Gi
braltar à trois heures du matin
étoient rentrées dans ce fort avan
cinq heures ; & ce qu'il y eut d
plus heureux pour les Anglois
il n'en coûta que dix hommes
la garnison. Ses blessés au nombr
de quarante-trois, l'étoient si lé
gèrement, que, suivant la rela
tion du Général Elliot, aucu
d'eux ne paroissoit être en dange
Un Volontaire du régiment d'A
ragon avoit pris & désarmé u
Soldat anglois ; ce fut le seu
prisonnier que firent les Espagnol
On apprit de lui que la sortie d
27 Novembre avoit été dirigée
même entreprise, sur les avis
les renseignemens d'un Caporal
d'un Soldat déserteurs des Gard
Wallones; qu'ils avoient guidé les A
glois dans leur marche nocturne,
leur avoient indiqué l'endroit qu'i
pouvoient attaquer sans risque.

Dommages réparés. Tentatives moins

Tout le mois de Décembre f
employé à réparer les dommag
de la journée du 27 Novembre

& tout le camp de Saint-Roch s'y porta avec une activité qui ne se rallentit pas un instant, malgré le feu de la Place constamment dirigé sur les travailleurs. De leur côté, les Anglois continuoient leurs ouvrages avec une ardeur qui n'étoit pas toujours couronnée par le succès. Les travaux de la forteresse furent vingt fois interrompus par notre feu. Dans la journée du 25 Janvier, ils redoublèrent le leur, & toujours infructueusement contre les nouveaux ouvrages de la batterie de Saint-Charles, que les bombes & les carcasses enflammées ne purent endommager. Enfin, les assiégés tentèrent une seconde sortie; mais on étoit sur ses gardes, & ils rentrèrent précipitamment dans leurs lignes, avant de s'être exposés au feu de l'artillerie espagnole.

1782.

heureuses des assiégés.

Cependant on manquoit de vivres à Gibraltar, & rien n'étoit plus difficile que de ravitailler cette Place. Trois bélandres osèrent le tenter, & l'une fut prise le 11 Janvier, par deux felouques en station à Tanger. Les deux autres

Difficulté de ravitailler Gibraltar. Le scorbut y fait de grands ravages.

1782. parurent le 16, au Sud de la pointe de Carnero ; elles dirigeoient leur marche vers Gibraltar, d'où elles furent écartées par une division de cinq barques canonnières, qui leur en fermèrent le passage. Cette division soutenue de quelques chebecs & frégates sortis d'Algézire, donna la chasse aux deux bélandres & les poursuivit jusqu'à ce qu'on les eût absolument perdu de vue. Mais deux frégates angloises & de petites barques de Portugal entrèrent dans le port à la faveur de la brume, avec les provisions dont elles étoient chargées. Ce rafraîchissement rendit la vie à plusieurs Soldats attaqués du scorbut, dont l'usage trop constant des viandes salées avoit favorisé les ravages parmi les troupes de Gibraltar. Cette cruelle maladie enlevoit chaque jour cinq ou six hommes à la garnison. On apprit d'ailleurs par un Soldat déserteur, que le feu des Espagnols l'avoit beaucoup diminuée, & que les assiégés attendoient avec impatience, l'escadre angloise qui devoit leur amener, au premier moment, un

enfort de nouvelles troupes. On 1782.
: propofoit, à leur arrivée, de
ire une fortie générale contre
s lignes efpagnoles. Enfin, l'on fut
ie le Gouverneur Elliot fe dif-
ofoit à renvoyer fur les deux
égates pourvoyeufes, les foixante
ifonniers faits dans la journée
u 27 Novembre.

Quoique chargés de munitions
e guerre & de bouche, les dix-
fpt navires entrés dans le port de
ibraltar depuis le commencement
e Février jufqu'à la mi-Mars, ne
ffifoient point à fon approvifion-
ment, & ne pouvoient fuppléer
ngtems à la confommation jour-
lière. C'étoit donc un fûr moyen
e réduire la Place, que de s'en
nir au blocus, & de s'attacher
iquement à couper les commu-
cations avec Gibraltar ; mais ce
oyen trop lent pour l'impatience
es troupes, ne paroiffoit point
ez glorieux au Confeil de Ma-
rid, où l'on ne comptoit pour
en l'acquifition de Gibraltar, fi
l'on n'y joignoit la gloire de l'a-
voir emporté de vive force. Tou-
tes les mefures furent dirigées en

Que la garnifon de Gibraltar n'eft point effrayée par toutes les menaces d'un fiége, dont elle prévoit l'iffue.

conféquence fur ce plan de cc
1782. quête, & tous les préparatifs a
noncèrent déformais le projet bi
formé d'un affaut auffi meurtri
qu'infructueux. D'après ces mef
res, on frétoit à Cadix, pour
compte de Sa Majefté Catholiqu
tous les gros bâtimens employ
au commerce des Indes ; on l
radouboit de manière à foutenir
plus grand feu. Leur deftinati
étoit de faire les approches
môle neuf & de la pointe d'Eur
pe. On faifoit paffer à Algézi
des trains de la plus groffe art
lerie ; & dès les premiers jours
Mars, on y comptoit déjà un gra
nombre de chaloupes & de batea
chargés de mortiers, & de cano
du plus fort calibre. Malgré to
ces apprêts menaçans, on f
par les déferteurs anglois, que
garnifon de Gibraltar s'étoit r
furée au point d'attendre avec im
tience, l'inftant d'un affaut, do
elle prévoyoit l'événement.

Quoique le vœu général de la n
tion efpagnole, fut pour le fiége
Gibraltar, il s'y trouvoit cependa
des fpéculateurs prévoyans qui en

Que cette grande entre-

1782.

prise est différée. Cause de ce retard.

loutoient le danger, & tout le monde ne s'accordoit pas encore sur la éalité de cette entreprise. Quelques-uns la croyoient différée jusqu'à l'issue de l'expédition projetée contre la Jamaïque, dont le succès ût, sans doute, remis les Espagnols en possession de Gibraltar ; ans répandre tout le sang que devoit coûter l'attaque régulière de ette place inaccessible. Mais le retard de cette grande entreprise tenoit à d'autres obstacles ; & si le œu des Espagnols & le choix non éclaré du Monarque, appelloient Duc de Crillon à l'honneur de diriger, la bienséance & les gards dus à ses concurrents, exigeoient qu'on ne précipitât point nomination. Don Martin Alvarez, ommandant du Blocus, avoit ur-tout des prétentions à faire aloir contre le vainqueur de Minorque ; les services de cet Officier espagnol, étoient appuyés de ecommandations très-puissantes auprès du Roi d'Espagne. Sa Majesté atholique devoit consulter dans e choix, & son inclination naturelle, t les intérêts de la nation espa-

gnole. Ce fut pour les concilier, qu'elle donna la préférence au Duc de Crillon; mais sa nomination ne devoit être déclarée qu'à l'arrivée du Général, qui, débarqué tout récemment à Barcelonne, étoit attendu à Madrid dans les premiers jours d'Avril. Il arriva le 15 au Château d'Aranjuez, où il eût des fréquentes conférences avec le Roi & ses Ministres, toutes relatives au siége de Gibraltar. On y discuta les divers plans d'attaque, tant de fois remis sous les yeux de la Cour depuis quinze années. Parmi tous ces projets, on avoit sur-tout distingué celui de M. de Valliere, Lieutenant Général au service de la France; celui de M. Gauthier, Constructeur à Cadix; celui du Directeur du génie, & un quatrième de l'Ingénieur en chef du camp de Saint-Roch. M. d'Arçon en avoit un cinquième à proposer; & il se tint un Conseil des Ministres & des Généraux, où ce dernier plan fut examiné. Il parut réunir tous les avantages que les quatre autres présentoient séparément. Le Duc de Crillon l'adopta sans restriction, &

1782.

Le Duc de Crillon est nommé pour la diriger.

Divers plans d'attaque. Celui de M. d'Arçon est préféré.

M. d'Arçon eut ordre de partir le 1 Avril pour Algézire. Il y fut devancé par les bâtimens chargés de batteries destinées à l'attaque des Môles, & qu'on avoit fait escorter par cinq vaisseaux de ligne, dont la mission étoit de croiser vers le Détroit. Cet habile Ingénieur trouva cent soixante-seize canons de fonte au camp de Saint-Roch ; & bientôt cinquante autres y arrivèrent de Ciudad-Rodrigo. On attendoit chaque jour à Algézire, les bâtimens de Cadix, qui devoient être disposés en batteries flottantes ; mais on avoit beau hâter les immenses préparatifs de cette audacieuse expédition, l'opinion de M. d'Arçon étoit qu'on ne pourroit entamer le siége qu'à la fin du mois d'Août.

1782.

Hommages rendus aux talens du Duc de Crillon.

La présence du Capitaine Général n'étoit point encore nécessaire au camp de Saint-Roch, & le Duc de Crillon ne devoit quitter la Cour de Madrid, que dans les derniers jours de Mai. Il y jouissoit des hommages rendus à l'un des grands noms que notre histoire a consacrés ; hommages si flatteurs, quand on les

1782. doit ſur-tout, à l'éclat des vert
qui ſont l'unique appui des gran
noms. Cet avantage ne fut poi
conteſté à l'illuſtre deſcendant
l'ami de Henri IV, & la voix d
Souverains ſe mêla dans cette o
caſion aux acclamations de leurs ſ
jets, pour célebrer les talens
l'héroïſme de ce digne héritier d'u
grand homme. On ſe rappelle ave
attendriſſement les paroles flatteuſ
que notre auguſte Monarque adre
ſa au jeune Comte de Crillon, q
lui fut préſenté immédiatemen
après la conquête de Minorqu
On a lu avec une égale émotio
celles que le Roi d'Eſpagne avoi
adreſſées au Duc lui-même, à ſo
retour de cette grande expédition
on ne ſera pas moins ému à l
lecture de cette lettre que Sa Ma
jeſté Impériale lui écrivit dans le
mêmes circonſtances :

Lettre de l'Empereur au Duc de Crillon.

» MON GÉNÉRAL, tant que j'a
» vu Votre Excellence lutter ſeu
» le contre les difficultés qu'on ren
» contre ordinairement dans toute
» les Cours, dès qu'on veut bie
» faire & ſe montrer ſupérieur à l
» multitude,... je me ſuis conten-

» té d'adreſſer des vœux au Ciel, 1782.
» pour que les deux Souverains,
» que vous avez l'honneur de ſervir & que j'aime avec la plus grande tendreſſe, comme amis & comme alliés, reconnuſſent les talens de Votre Excellence, & prononçaſſent enfin, *je le veux*, ſans vous refuſer aucun des moyens néceſſaires pour agir efficacement. Mais à préſent que Votre Excellence a terminé glorieuſement ſon entrepriſe, que par vos ſages diſpoſitions, le fort Saint-Philippe & toute l'Iſle de Minorque ſe trouvent au pouvoir du Roi, & que Votre Excellence a eu aſſez d'empire ſur elle-même, pour laiſſer crier & douter, & aſſez de patience pour vaincre, en épargnant le ſang des hommes qui vous étoient confiés, & qui ſont toujours d'un prix ineſtimable; à préſent, dis-je, ce n'eſt plus le tems de me borner au ſilence; & je ſuis en état de rappeller à Votre Excellence, le Comte de FALKENSTEIN, à qui elle fit la faveur de montrer une partie de l'Eſpagne & d'être

» fon bon Compagnon, tant à che
1782. » val qu'en *Colleras* (1). Depuis c
» moment, M. le Duc, il ne m'e
» pas refté le moindre doute fu
» votre zèle à entreprendre, & fu
» votre valeur à exécuter des cho
» fes où les autres ne trouveroien
» que des difficultés. Agréez me
» plus fincères félicitations. Quo
» qu'en cette occafion vous en re
» ceviez beaucoup, parce qu'e
» effet vous les méritez, j'efpèr
» que vous ne ferez pas indifféren
» à ce témoignage, de la part d'u
» étranger qui fe tient à quatr
» cens lieues de Votre Excellence
» & qui fait profeffion d'eftime
» l'honneur, la valeur & le patrio
» tifme : je prie Votre Excellence
» en confervant fon fouvenir, d

(1) On appelle ainfi en Efpagne, les at telages des mules qui portent de gros *col liers*. M. le Duc de Crillon étoit à Bayonne lors du paffage de l'Empereur dans cett ville. Sa M. I. voulut mettre le pied e Efpagne; mais elle n'avoit point d'atte lage; M. de Crillon lui prêta le fien & l'accompagna jufqu'à Saint Sébaftien. C'ef à ce petit voyage, que l'Empereur fait al lufion dans fa lettre.

ıe croire toujours, mon cher ——— 1782.
iénéral, votre très affectionné
OSEPH ».

Cependant on faisoit au camp Saint-Roch tous les travaux eſſaires pour ſe garantir d'une orife. De nouveaux ſecours ient entrés dans Gibraltar, & Commandant du blocus craiit une ſortie des aſſiegés ; le jet en avoit tranſpiré juſqu'au ıp, & don Alvarez y préparoit troupes, en donnant toutes les s de fauſſes allarmes, pour qu'au mier ſignal, on les trouvât diſées à une vigoureuſe défenſe. dant tout le mois d'Avril, les aux du camp n'eurent d'autre et, que d'éviter cette ſurpriſe. garnit de canons tous les enits par où l'ennemi pouvoit dir ſes approches ; & l'on augıta de ſix pieces la batterie de ıt-Martin, qui enfiloit la Porteterre. Graces à ces précautions, ortie n'eut pas lieu ; mais les égés s'en dédommagèrent en oublant leur feu, qui devint ſi qu'ils tiroient juſqu'à cinq cens ps de canon par heure. Une de

Feu violent de la part des aſſiégeans & des aſſiégés.

1782.

ces vigoureuſes canonnades tua
un ſeul jour quarante hommes
Eſpagnols, & leur en bleſſa dava
ge ; les Ingénieurs, D. Joachim
lanueva & D. Matthias Octavede
lede, furent du nombre des prem
Le feu des Eſpagnols ne fa
pas de moindres ravages dan
place où le ſcorbut exerçoit
ſiens avec une telle furie, qu'
avoit peu de Soldats qui n'en
ſent plus ou moins affectés.
Garniſon qui d'abord avoit
braver les menaces de l'enne
commençoit à reſſentir la crai
à la vue des formidables app
d'un ſiége, dont MM. de Cri
& d'Arçon alloient avoir la
duite. Trente mille hommes d
cellentes troupes, devoient ſec
der les efforts de ces Chefs red
tables. On voyoit arriver de to
parts, au camp de Saint-Ro
des tranſports d'artillerie & de
nitions de guerre ; mais rien
dut effrayer le Gouverneur &
Garniſon de Gibraltar, comme
redoutables machines, dont
d'Arçon fut l'inventeur. Je v
parler de ces batteries flotta

Effets des batteries flottantes exagérés.

qu'on disoit être à l'épreuve du canon & de la bombe, dont l'explosion terrible devoit mettre en cendre tous les ouvrages de Gibraltar, & réduire cette place à subir le sort de la forteresse de Saint-Philippe. On verra tout-à-l'heure, que les effets de ces machines fulminantes étoient éxagérés dans l'opinion publique. Quoi qu'il en soit, le Prince de Nassau qui devoit en commander une, étoit parti le 6 Mai, accompagné d'une nombreuse jeunesse, dont l'intrépidité brûloit de se signaler dans le service périlleux de ces flottantes citadelles.

1782.

Que le Prince de Nassau doit commander une de ces machines.

Le reste du mois fut employé au transport des troupes; & dans les premiers jours de Juin, on comptoit plus de vingt mille hommes devant Gibraltar. Cent bâtimens & neuf ou dix bataillons étoient arrivés de Minorque avec des munitions de toute espèce. La joie, l'abondance, & la santé régnoient dans le camp de Saint-Roch qui offroit par-tout l'aspect d'une ville. Les troupes y avoient construit de petites maisons de bois, dont la distribution régulière for-

Qne le camp de Saint-Roch est l'image d'une ville.

1782. moit des espèces de rues. Cel
qu'habitoient les Officiers étoi
bâties en briques, & chacune av
un petit jardin où l'on cultivoit
fleurs & des légumes.

Observatoire d'où l'on voit ce qui se passe à Gibraltar. Arrivée du Duc de Crillon.

Depuis l'arrivée du renfort
Mahon, le feu de la place assiég
s'étoit beaucoup ralenti, & ce
des Espagnols devenoit chaque jo
plus violent. Le 11, une bombe la
cée de la cinquième batterie, a
tomber sur un des ouvrages de
place, y fit un ravage affreux,
tua ou blessa soixante-dix Solda
On avoit élevé sur la rive gauc
du Guadron un observatoire d'
l'on pouvoit apprécier les effets
cette explosion. C'étoit de-là qu'
appercevoit toutes les manœuvr
de la garnison de Gibraltar, & qu'
s'assura du nombre de ses défe
seurs, alors porté à six mille ci
cens hommes. De cet observatoir
on vit la pompe funèbre du Ch
valier Grimm, premier Ingénie
de la place, & qui avant sa mo
avoit tout disposé pour une vigo
Le 18 Juin. reuse résistance. Mais le Duc
Crillon venoit d'arriver au Cam
& sa présence animoit tous les o

viges. Rien n'étoit plus imposant que les préparatifs de ce fameux siége, dont le spectacle excita, dit-on, la curiosité du Roi de Maroc. On prétendit que Sa Majesté Maure avoit demandé de se trouver à cette grande expédition, au succès de laquelle il voulut concourir en faisant passer huit mille bœufs à notre Camp. 1782.

On y attendoit un témoin plus cher aux assiégeans, & dont la présence auroit décidé le succès du siége, pour peu qu'il y eût eu de possibilité dans la réussite. M. le Comte d'Artois étoit en route pour Madrid, où il devoit séjourner quelque tems, & de-là se rendre devant Gibraltar, accompagné du Prince de Nassau qui avoit quitté l'armée pour y reparoître incessamment avec Son Altesse Royale, & comme on l'a dit, y prendre le commandement d'une batterie flottante. Le 12 Juillet, il y en avoit déjà trois d'armées, & quatre devoient l'être avant le 16. On avoit porté jusqu'à dix le nombre de ces terribles machines qu'on croyoit à l'épreuve de tout le feu des ennemis, &

Que M. le Comte d'Artois est en route pour se rendre au camp.

1782. dont l'idée appartenoit à M. d'A çon. Arrêtons un moment l'attenti du lecteur sur la construction de c formidables citadelles.

Construction des batteries flottantes.

Dix vaisseaux du plus fort écha tillon avoient été rasés, & reco verts d'un épais doublage à l'épre ve du canon. Un talus en madrie revêtu de lames de fer s'élevoit f le premier pont, & ce talus d'in gale hauteur en avoit beaucou plus du côté qui présentoit les ba teries; les bombes ne pouvant s arrêter, devoient tomber imméd tement dans la mer. L'autre cô du talus étoit à-peu-près dispo de la même manière; mais comn l'effort des batteries ne portoit q sur un des bords, on avoit les en plomb, le bord opposé; ce q donnoit à ce premier pont une fo me inclinée. Sur les deux autr ponts étoient placées vingt-se pièces d'artillerie, partagées en de batteries, l'une de treize & l'aut de quatorze canons. A la pou de chaque bâtiment, on s'étoit m nagé trois grandes ouvertures po le service des munitions. Ces d bâtimens fixés sur deux ancres, pr

eroient ensemble, & d'un seul côté, quorze cens quatre-vingt-six bouch à feu. 1782.

Quant aux ouvrages de terre, le Duc de Crillon étoit allé les visiter avec M. de Lascy, Général de l'Artillerie; il les trouva formidables, & s'en promit de grands effets contre la place assiégée. Jusqu'alors, le Gouverneur Elliot avoit dirigé de ce côté-là tous les travaux de la garnison. Informé de la construction des batteries flottantes, il tourna son attention vers ces fulminantes machines, & fit creuser dans le roc de profondes cavités à l'*instar* de ces vastes mortiers, pratiqués dans les rochers de l'isle de Malthe. Il se proposoit, disoit-on, d'en faire usage, non pour lancer des bombes; mais pour répandre au loin, & particulierement sur les batteries, un déluge de pierres & d'autres matieres destructives, qui couvrant la mer l'espace d'un quart de mille, n'auroient pas manqué de couler bas les vaisseaux, ou d'écraser les équipages accueillis de cette épouvantable grêle. On verra tout-à-l'heure, qu'on devoit op-

Premières dispositions du Gouverneur Elliot contre les batteries flottantes.

1782.

poser à ces châteaux flottans des moyens de défense encore plus efficaces.

M. le Comte d'Artois & M. le Duc de Bourbon visitent les ouvrages de terre. Satisfaction des Princes.

Cependant, M. le Comte d'Artois étoit arrivé au Camp dans la matinée du 15 Août; son premier soin fut d'aller examiner les travaux. Il étoit accompagné du Duc de Crillon, du Baron de Falkenayn, du Comte de Lascy & des principaux Officiers de la tranchée. Cette visite dura près de deux heures, & pendant tout ce tems, l'ennemi suspendit son feu qui recommença dès que Monseigneur se fut retiré. Le lendemain, Son Altesse Royale vint jouir du même spectacle avec M. le Duc de Bourbon, qui, sous le nom de Comte de Dammartin, étoit venu partager la gloire & les périls de cette grande entreprise. La curiosité des Princes fut pleinement satisfaite à la vue de la parallele de cinq cens toises, qui tirée des travaux extérieurs de la place, réunissoit les deux mers en forme de cercle. On élevoit dans toute son étendue des batteries de canons & de mortiers, qui, au nombre de deux cens vingt pièces, étoient

destinées

1782.

deſtinées à battre les fortifications
le l'ennemi. L'armée françoiſe oc-
:upoit la droite de cette parallele,
& les Eſpagnols devoient s'étendre
ur la gauche ; mais avant que de
es ſuivre dans leurs diverſes opé-
ations, il eſt néceſſaire d'en faire
:onnoître le théâtre.

Situation de Gibraltar. Que l'art & la nature le défendent également.

La baie de Gibraltar, dont la di-
ection eſt ſur le Nord, peut avoir
inq lieues de profondeur du côté
le l'Eſt · ſon entrée eſt fermée par
n rocher, & à l'Oueſt, elle a un
ap qu'il faut doubler pour en-
rer dans l'Océan. Au fond de la
aie eſt la ville d'Algéſire, ſituée
is-à-vis celle de Gibraltar. Le
amp de Saint-Roch s'étendoit dans
s ſables à neuf cens toiſes envi-
on de la place bloquée ; les forts
e Saint-Philippe & de Sainte-
arbe terminoient les lignes eſpa-
noles. Le rocher de Gibraltar peut
voir trois quarts de lieue de long
r un quart de largeur, & mille
eds dans ſa plus haute élévation.
e côté de l'Eſt oppoſé à la place,
ffre dans toute ſa longueur un roc
f & coupé à pic ; ce qui le rend
attaquable. L'extrémité du Sud,

1782. qu'on nomme la Pointe d'Europe, ſe termine par un plateau d'environ vingt pieds au-deſſus de la mer, & dont le pourtour eſt auſſi d'un roc vif taillé au ciſeau, pour en rendre l'accès plus difficile ; il étoit couronné par une batterie à barbette de dix pièces de gros calibre. Le plateau qui va en s'élargiſſant à meſure qu'il s'éloigne de la mer, eſt commandé par une eſplanade où des troupes peuvent ſe déployer. Comme la pente en eſt aſſez douce, les Anglois l'ont entouré d'un mur de quinze pieds d'élévation & d'une égale épaiſſeur. Sur ce plateau, ils avoient fait un camp retranché qui devoit être leur point de réſiſtance, dans le cas où les aſſiégeans ſupérieurs en force les auroient obligés à ſe replier. De ce poſte, ils communiquoient à un terrein irrégulier ſur lequel ils faiſoient camper leurs troupes, & qui eſt ſéparé d'environ un quart de lieue de la ville de Gibraltar. Cette ville qui s'étend le long de la mer, a beaucoup de ſurface & peu de profondeur. Elle eſt fermée au Sud par un ſimple mur, & par un parapet de quin-

e pieds d'épaiſſeur, garni de bat-
eries de diſtance en diſtance. Sur 1782.
oute cette étendue, les Anglois
voient jeté en avant & juſqu'à la mer,
rois ouvrages conſidérables. Le
remier qui eſt au Nord, a cent toiſes
le long, & ſe nomme le vieux Môle;
n venoit d'y élever une batterie
ormidable contre les ouvrages de
aint-Roch. Au milieu étoit le
Iôle des chaloupes, dont la bat-
erie protégeoit le mouillage. Le
Iôle neuf paroiſſoit le plus foi-
le des trois ouvrages. En avant
u premier Môle, étoient une
ourtine & deux baſtions qui ter-
ninoient le glacis & le chemin
ouvert. Cet ouvrage défendoit
approche d'une langue de terre
omprife entre le rocher & la mer,
ar laquelle on arrive à la place.
e côté du Nord qui faiſoit face
ux lignes eſpagnoles, étoit le point
attaque le plus formidable qu'il
eut en Europe. Dans cet en-
roit, le rocher s'éleve à ſa plus
rande hauteur, & les Anglois l'a-
oient garni de batteries qui, plon-
eant ſur celles des Eſpagnols,
faiſoient pleuvoir une grêle de

1782. bombes & de grenades. Depuis trois ans, on s'obſtinoit à vouloir entamer la place de ce côté-là, & cent mille hommes des meilleures troupes auroient échoué dans cette entrepriſe.

Plan d'attaque de M. d'Arçon.

Dans le plan adopté par M. d'Arçon, les probabilités n'étoient pas contre la réuſſite de l'expédition. Suivant ce plan, la grande attaque devoit ſe faire du côté de la mer; celle de terre n'étoit qu'acceſſoire, & n'avoit d'autre objet que de diviſer les feux de l'ennemi. Après avoir achevé la parallele, dont on a fait mention, on ſe propoſoit de faire jouer les batteries diſtribuées dans toute ſon étendue, d'écraſer celles de la montagne, de battre à ricochet le front bas ſitué entre la mer & le rocher, & de continuer ce feu pendant quinze jours, à raiſon de cinquante coups par pièce en vingt-quatre heures. Ce terme expiré, la marine eſpagnole devoit travailler à l'emboſſement des batteries flottantes, dont les feux ſeroient d'abord dirigés ſur les Môles & vers la Pointe d'Europe. A ces batteries, ſe join

droient les vaiſſeaux de ligne, environ vingt chaloupes canonnieres, & des bombardes emboſſées de l'autre côté du rocher. Si le feu des aſſiégeans parvenoit à faire taire le feu de la place, les batteries flottantes devoient s'approcher à la diſtance néceſſaire pour battre en brèche, & faciliter un aſſaut qui ne pouvoit manquer d'être ſanglant. 1782.

Danger que bravent M. le Comte d'Artois & M. le Duc de Bourbon.

En attendant une attaque générale, il ſe faiſoit de part & d'autre, un feu plus bruyant que meurtrier. Juſqu'au 27 Août, les aſſiégés avoient ſuſpendu le leur, toutes les fois que les Princes étoient allés à la tranchée. Ce jour-là, ils tirèrent ſur M. le Comte d'Artois, & ſi juſte, qu'un boulet vint mourir à ſix pieds, & un autre à dix pieds de Son Alteſſe Royale. M. le Duc de Bourbon étoit à ſes côtés, lorſqu'une grenade éclata à trente pas de Leurs Alteſſes. Le Duc de Crillon leur repréſenta le danger qu'il pouvoit y avoir à ſe tenir dans la tranchée. *A quoi ſerois-je bon ici, lui répondit M. le Comte d'Artois, ſi je ne ve-*

1782. *nois pas encourager ces braves travailleurs?*

Heureux essai des batteries flottantes. Elles gagnent leurs différentes stations.

Dans les premiers jours de Septembre, les ouvrages touchoient à leur perfection, tant pour l'attaque de terre, que pour celle de mer. Les batteries flottantes venoient d'être achevées; & l'essai qu'en fit M. d'Arçon, répondit parfaitement aux espérances de cet habile Ingénieur. Enfin le jour fut indiqué pour une attaque générale, & dans la matinée du 9, l'artillerie de terre commença à faire feu sur la place. Les trois jours suivans, on s'en tint à cette première attaque, & ce fut avec un succès qui sembloit promettre la réduction de Gibraltar, à la première explosion des batteries flottantes. Le 13, le vent se trouvant favorable, elles levèrent l'ancre sur les sept heures du matin, & vinrent prendre leurs stations vis-à-vis les môles & le camp établi à la pointe d'Europe. La *Pastora* de vingt-quatre canons, commandée par D. B. Moreno, marchoit en tête de l'avant-garde; elle étoit suivie de la *Tallapiedra* de vingt-

trois canons, aux ordres du Prince de Naſſau. Malgré le feu vif & conſtant de toutes les batteries de l'ennemi, ces deux vaiſſeaux parvinrent à s'emboſſer à cent quarante toiſes de la place; & ſur le champ, ils dirigèrent leurs bordées contre Gibraltar. Les huit autres batteries flottantes ſe rendirent ſucceſſivement à leurs diverſes ſtations; ce fut avec la même célérité qu'elles s'amarrèrent, & ſe mirent en devoir de foudroyer le rocher aſſiégé. Pendant ce tems, les lignes eſpagnoles & françoiſes continuoient leur feu, dans l'unique vue, comme on l'a dit, de partager l'attention & les forces de l'ennemi. On s'étoit propoſé de faire avancer pluſieurs diviſions de barques canonnieres; mais la violence du vent ne permit pas d'exécuter cette meſure convenable à la circonſtance. Il entroit auſſi dans ce plan d'attaque de faire approcher des vaiſſeaux de ligne, pour opérer une diverſion vers la Pointe d'Europe; d'autres obſtacles s'opposèrent également à l'exécution de ce projet. Ainſi toutes les batteries de l'ennemi qui n'étoient

1782.

Double attaque de Gibraltar. Obſtacles des vents.

1782. pas employées du côté de la terre, le furent sans interruption, contre les batteries flottantes.

Nouvelles dispositions du Gouverneur. Effet des boulets rouges lancés contre les batteries flottantes.

Cependant le feu se soutenoit de part & d'autre avec une égale vivacité, & pendant quelques momens, celui des Espagnols parut avoir l'avantage. Les batteries angloises furent réduites au silence, & le Gouverneur Elliot sembla se résigner au sort dont on l'avoit menacé ; mais sur les quatre heures du soir, il fit de nouvelles dispositions, & des canons placés dans le roc, commencèrent à lancer des boulets rouges, qui tous portoient sur les batteries flottantes. Les précautions qu'on avoit prises dans leur construction, n'empêchèrent point les boulets d'y pénétrer, & de porter l'incendie dans l'intérieur de ces épaisses machines. On l'éteignit à différentes reprises ; mais la répétition du même accident suspendit les manœuvres, &, à l'approche de la nuit, la batterie commandée par le Prince de Nassau, reprit feu avec une telle fureur, qu'il n'y eut plus moyen d'en arrêter les progrès. Se voyant au moment de sauter, il fit

eter les poudres à la mer, & tranſpor-
er les bleſſés à terre. Il veilla de ſon 1782.
nieux au ſalut du reſte de l'équipage,
& n'abandonna ſon vaiſſeau qu'à mi-
uit, après avoir bravé, pendant
uit heures conſécutives, le feu de
ix mille boulets rouges. La ma-
eure partie de ces boulets avoit
été dirigée contre lui & contre
Don B. Moreno, qui ſubit le même
ort que le Prince de Naſſau ;
ous deux ſe virent réduits à cette
extrémité, de ſe ſauver à la nage.
Les autres batteries ſe trouvèrent
bientôt dans la même ſituation que
es deux premières. Elles ſautè-
ent en l'air, à l'exception de trois
qui brûlèrent juſqu'à la flottaiſon.

Suite de ce déſaſtre. Morts & priſonniers.

Grace à la vigilance de MM. de
Crillon & de Cordova qui firent
mettre en mer toutes les chaloupes
qu'on put raſſembler, une grande
partie des équipages échappa à ce dé-
ſaſtre ; mais ce ne fut pas ſans expoſer
beaucoup ceux qui furent détachés
pour les ſecourir. A l'affreuſe clarté
qui regnoit dans cette nuit, l'en-
nemi pouvoit donner à ſes coups
une direction ſûre, & pluſieurs de ces
braves tant François qu'Eſpagnols,

périrent en cette occafion victimes d
1782. leur généreux dévouement. D'ailleurs l'ennemi avoit fait fortir un grand nombre de barques canonnières, & d'autres navires armés pour fe faifir des troupes qui ref toient fur les batteries flottante avant leur fubmerfion. Cinq ou fi cens hommes furent faits prifonnier de cette maniere, & dans le nombre, il fe trouvoit plufieurs bleffé qui tous eurent à fe louer de bons traitemens & de l'humanité du Général Elliot. Les Gazettes britanniques portèrent à deux mille le nombre des morts du côté des affiégeans, & les relation efpagnoles le bornèrent à moins de cent. L'état des bleffés & des prifonniers n'eft guère plus exact de part & d'autre; & s'il faut réduire la lifte des papiers anglois, il fau ajouter à celle qui fe trouve inférée dans la Gazette de Madrid. Tou calculé, la perte des François & des Efpagnols, dans cette nuit défaftreufe, peut-être évaluée à hui ou neuf cens hommes. Celle des Anglois, dans la même nuit, n'a jamais été bien conftatée.

1782.

La miſſion de l'Amiral Howe étoit-elle de ſecourir Gibraltar?

Ce terrible échec des armées combinées devant Gibraltar, n'avoit point ralenti l'ardeur de nos troupes, & l'on ſe promettoit toujours ou de l'enlever de force, ce qui étoit impraticable, ou de le réduire par famine, ce qui n'étoit pas impoſſible avec le concours des élémens; & malheureuſement ils ne devoient point favoriſer ce projet. Cependant, Gibraltar avoit plus que jamais beſoin d'être ravitaillé, & l'on venoit de prendre d'aſſez bonnes meſures pour empêcher l'Amiral Howe d'y faire paſſer ſon convoi. Deux jours avant la malheureuſe tentative des batteries flottantes, Don Cordova s'étoit réuni avec toute ſon armée, aux ſix vaiſſeaux de ligne qui croiſoient depuis longtems dans la baie d'Algéſire. Cette armée ſupérieure à celle de l'Amiral de huit ou dix vaiſſeaux, étoit un épouvantail bien fait pour juſtifier les lenteurs de Howe qu'on affectoit d'attribuer, en Angleterre, à la contrariété des élémens. Mais il eſt probable que l'intention du Gouvernement n'avoit point été de ſecourir Gibraltar. Dès le premier

1782. Septembre, la flotte britannique se trouvoit en état de faire route vers le détroit ; le vent étoit favorable, & ne cessa point de l'être jusqu'au 17. Avec un pareil vent, l'Amiral devoit arriver en dix jours à Gibraltar ; mais il n'y avoit pas un moment à perdre, & trois jours de retard pouvoient rendre vains tous les frais de cet armement. Le siége de la place se continuoit avec la plus grande vigueur, & l'on s'attendoit, à chaque instant, à la voir foudroyer par les batteries flottantes. Cependant l'Angleterre se conduisit en cette circonstance, comme s'il n'eût été question que de gagner du tems, & que son salut eût dépendu de la lenteur des opérations. Au lieu de cingler vers la Méditerranée, l'Amiral se porta dans les dunes, sous prétexte d'observer les Hollandois qui ne faisoient aucun mouvement. Après une absence de quelques jours, il reparut à Plymouth, d'où il mit enfin à la voile le 11 Septembre. Le 13, il étoit encore à Cork sur les côtes d'Irlande. Après tous ces délais volontaires, la flotte angloise fut re-

ardée par de véritables obſtacles ; 1782.
es vents changèrent, & ſa naviga-
ion devint très-laborieuſe. Le 9
Octobre, l'Amiral étoit à peine à
a hauteur du cap Saint-Vincent.
uivant ſa relation, il s'étoit flatté
e rencontrer l'ennemi devant le
ap Marie, comme s'il eût pu
gnorer ce que tout le monde ſa-
oit, que depuis près d'un mois,
es flottes combinées avoient éta-
li leur ſtation dans la baie de Gi-
raltar. Quoi qu'il en ſoit, voici
es principales circonſtances du ra-
itaillement de cette place, telles
ue les préſente le rapport de
Amiral Howe.

Ravitaillement de Gibraltar. Relation de l'Amiral Howe.

» Dans la matinée du 11, j'entrai, dit-il, dans le détroit, & ſur le ſoir, il s'offrit pour les vaiſſeaux d'approviſionnement, une occaſion très-favorable de gagner le mouillage de leur deſtination, ſans être moleſtés par l'ennemi ; mais faute d'attention à quelques circonſtances relatives à la navigation, des » trente-un navires qui, pendant la » traverſée, avoient marché de con- » ſerve avec la flotte, quatre ſeu- » lement remplirent leur objet. Ce-

1782. » pendant, il s'étoit élevé dans
» nuit du 10, une tempête qui avc
» fort maltraité les escadres con
» binées. Deux vaisseaux à deu
» ponts s'étoient échoués sur
» rivage; un troisième perdit so
» mât de mizaine & son beaupr
» un quatrième fut pris, après avc
» été jeté aux pieds des ouvrag
» de la place; deux autres étoie
» sortis de la baie gouvernant c
» côté de l'Est. Dans la soirée c
» 13, l'ennemi fit un mouveme
» avec le reste de ses forces, po
» empêcher que les autres navir
» d'approvisionnement n'entrasse
» dans Gibraltar. La flotte britan
» nique étoit alors formée en ord
» de bataille à la hauteur de Fang
» rolle; il parut s'y porter avec l'i
» tention de la combattre; mais sur l
» neuf heures, il prit le parti de serr
» le vent, amures à babord. L
» lendemain matin nous étions a
» Sud, à six ou sept lieues des en
» nemis; le vent passa bientôt à l'Es
» & nous faisîmes cette occasion d
» faire avancer les autres navire
» avitailleurs; le 18, ils mouillèrer
» tous dans la baie Rosia. Les trou

» pes distribuées sur les vaisseaux
» de guerre débarquèrent en même 1782.
» tems, avec des munitions de toute
» espèce. Lorsque j'eus pourvu am-
» plement à tous les besoins de la
» garnison, je voulus profiter du
» vent pour regagner la côte de
» l'Est à travers le détroit ; mais le
» 19, au point du jour, nous dé-
» couvrîmes à peu de distance au
» Nord-Est, les forces combinées de
» l'ennemi, & dans ce moment nos
» vaisseaux se trouvoient également
» éloignés des Points d'Europe & de
» Ceuta, de manière qu'ils man-
» quoient d'un espace suffisant pour
» se former en ordre de bataille, ce
» qui nous mit dans la nécessité de
» passer le détroit, & de fuir devant
» l'Amiral espagnol. Le lendemain
» matin, les escadres combinées for-
» tes de quarante - cinq ou de qua-
» rante-six vaisseaux de ligne, con-
» servoient encore l'avantage du
» vent qui venoit de tourner au
» Nord. La flotte britannique s'é-
» tant formée pour les recevoir,
» leur laissa le choix des distances.
» Au coucher du soleil, elles com-
» mencèrent leur canonnade; jusqu'à

1782. »dix heures du soir, elle continu
»de toute l'étendue de leur ligne
»mais avec très-peu d'effet. Nou
»rendîmes feu pour feu, autan
»que nous le permettoient les di
»tances, qui n'étoient point à notr
»disposition. Pendant toute la nuit
»notre flotte porta les mêmes vo
»les qu'au premier moment de
»canonnade; mais l'ennemi serra
»vent, & les deux armées se trou
»vèrent bientôt séparées... Que
»ques-uns de mes vaisseaux ayan
»plus souffert dans la journée d
»20, qu'on ne l'avoit cru d'abord
»il fallut deux jours pour les re
»parer. Le calme qui régna pen
»dant tout ce tems, ne permetto
»point de tirer avantage de l'o
»casion qui se présentoit de pou
»suivre l'ennemi. On le vit pour
»dernière fois le 21, portant a
»large vers le Nord Nord-Ouest
»amures tribord. Je regrette, con
»tinue l'Amiral Howe, qu'e
»serrant le vent le plus près poss
»ble, il ait empêché le plein eff
»des efforts animés des Officiers
»Matelots de la flotte à mes o
»dres; & si je m'interdis les élo

ges dûs aux Officiers à pavillon, c'eſt pour leur épargner un ſouvenir déſagréable, & ne point mettre ſous leurs yeux la retraite d'un ennemi qui leur avoit ôté le moyen de remplir l'objet de leurs tations, en repouſſant une attaque plus ſérieuſe. 1782.

Il y a bien des erreurs, pour ne pas dire bien de la mauvaiſe foi dans cette relation, à laquelle il convient d'oppoſer celle du Général Don Louis de Cordova, & les autres Journaux tant François qu'Eſpagnols des opérations de l'armée combinée. En voici l'extrait tel que la Gazette de France a cru pouvoir l'adopter, sans compromettre ſa vérité ordinaire.

Autre relation extraite de la Gazette de France.

» Le 20 Octobre, l'armée combinée de France & d'Eſpagne, qui chaſſoit depuis deux jours celle d'Angleterre, ſe trouva, ſur les cinq heures & demie du ſoir, à portée d'engager un combat à la ſortie du détroit. Notre ligne qui avoit été formée par rang de vîteſſe, n'étoit que de trente-deux vaiſſeaux contre trente-quatre; douze autres de nos vaiſſeaux n'a-

»voient pu joindre. L'Invincil
1782. » que montoit le Comte de la Mo
»Piquet, commença le feu à la
»tance de deux cables; il étoit fu
»du Guerrier, commandé par
»sieur du Plessis Pascaut; du Di
»teur, par M. de la Clue; du Su
»sant, par M. de Castelet; du R
«buste, par le Marquis de Nie
»& du Saint-Isidro, vaisseau es
»gnol. Le feu soutenu de cette
»vision obligea le vaisseau de t
»de la ligne angloise d'arriver. L'
»vincible eut alors à combattre c
»tre trois vaisseaux à trois pon
»mais il fut si bien secondé pa
»Guerrier & les vaisseaux qui
»suivoient, que les ennemis cé
»rent insensiblement & cherchè
»à s'éloigner. Le feu s'étoit ét
»du jusques vers le centre de la
»gne. Le vaisseau le Majestue
»commandé par le Vicomte de F
»chechouart, arriva vent arri
»sur les ennemis, & combattit
»seul si vigoureusement contre tr
»vaisseaux à trois ponts, que
»adversaires furent obligés d
»loigner. Plusieurs vaisseaux de l'
»mée venoient alors à toutes voil

pour soutenir le Majestueux. Le combat dura jusqu'à dix heures & demie. Don Louis de Cordova fit cesser le feu, parce que l'ennemi qui s'étoit toujours replié, se trouvoit alors hors de la portée du canon. Le lendemain matin, les vaisseaux anglois les moins éloignés de la flotte combinée, en étoient à plus de quatre lieues, & l'on perdit toute espérance de les rejoindre. 1782.

Observations sur les manœuvres des deux armées.

De tout ce qu'on vient d'exposer, & des rapports même de l'Amiral Howe, on peut conclure, en forme de récapitulation, que jamais succès n'avoit été plus embarrassant pour l'Angleterre, que ne le fut celui du Général Elliot à Gibraltar. Toutes les forces navales de la nation étoient, pour ainsi dire, confiées à l'Amiral, & ces forces se trouvoient de beaucoup inférieures aux flottes combinées. Cependant, il n'y avoit pas moyen de reculer, & il falloit se montrer dans le détroit, au risque de voir la flotte & le convoi britanniques, tomber aux mains de l'ennemi ; ce qui n'eût pas manqué d'arriver, si par un événement im-

1782. prévu, un coup heureux de la fortune ne les avoit tirés de ce mauvais pas. On a vu qu'il ne falloit pas moins qu'une tempête, pour forcer l'armée combinée à l'inaction qui sauva la flotte britannique dans cette premiere circonstance. Un vent d'Ouest la jetta dans la méditerranée, & une partie du convoi se trouva dès-lors à portée de ravitailler Gibraltar; mais la situation de Howe n'en fut pas moins critique. Les vaisseaux de Cordova venoient d'être réparés, & il paroissoit impossible que l'Amiral pût regagner l'Océan. Les élémens vinrent encore à son secours, & le tirèrent une seconde fois d'affaire. La flotte combinée se mit à sa poursuite avec trente-deux vaisseaux, les seuls qui eussent entiérement réparé les dommages du dernier ouragan. Elle atteignit près du cap Spartel sur les côtes d'Afrique, les trente-quatre vaisseaux de l'Amiral, qui se voyoit alors supérieur à Don Louis de Cordova. Cependant l'armée combinée mit tout en œuvre pour engager un combat, auquel l'armée britannique se r

fa de tout ſon pouvoir. Pour évit le choc de l'avant-garde ennemie, l'arrière-garde angloiſe ſe tira précipitamment aux Iſles Made, (1) & le reſte de la flotte profi du vent, qui la pouſſoit dans l'océan, garda toutes ſes voiles, & ne ſe battoit qu'en retraite. Il fut impoſſible aux eſcadres eſpagole & françoiſe d'attirer l'ennemi dans une affaire générale. On ne conçoit pas comment l'Amiral Howe a pu s'attribuer l'honneur de cette journée; comment il a pu ſuppoſer que la flotte combinée avoit ſerré le vent dans la crainte d'aborder la flotte britannique; comment il ôſe avancer qu'il a perdu l'occaſion de remporter ſur nous une victoire complette. 1782.

» Si, comme le remarque un » obſervateur, bon critique de

Suite des obſervations.

(1) Dans ſa relation, l'Amiral Howe ne dit rien de cette retraite précipitée de ſon arrière-garde; mais à la rentrée du Parlement, l'Amiral Johnſtone s'en plaignit comme d'un fait inconteſtable. Lord Howe n'ôſa le nier, & toute l'Angleterre ſe tut ſur ce fait, qu'il étoit de ſa gloire d'anéantir, ſi la choſe eût été poſſible.

1782. »plusieurs opérations de cet
»guerre, la flotte combinée
»raccourci de voile; c'est qu'el
»se préparoit à combattre av
»vigueur, & qu'elle ne voulc
»pas que le vent l'emportât a
»delà de la ligne ennemie.
»l'Amiral Howe se fut prop
»sé d'engager une action, &
»moment étoit favorable, puisqu
»se trouvoit supérieur en force
»c'étoit à lui à raccourcir de voil
»afin de ne pas s'éloigner; car
»voyoit très-bien qu'en garda
»toutes ses voiles, il évitoit néce
»sairement la flotte combinée. Il
»a plus, si l'Amiral eût été da
»l'intention de combattre, non-se
»lement il eût raccourci de voile
»mais abattu toutes ses voiles pe
»dant la nuit; c'étoit l'unique moy
»de ne pas s'écarter de la flot
»ennemie, & de se trouver le le
»demain à portée de renouvell
»l'engagement; mais il a conser
»toutes ses voiles pendant la nui
»comme il avoit fait pendant
»combat... & s'est trouvé le lenc
»main... hors de portée de la flot
»combinée. D'après cette condu

onſtatée par la relation de l'Amiral i même, n'eſt-il pas évident qu'il évité le combat avec toute la cé- rité poſſible..., ſi l'on excepte, ontinue l'Obſervateur, le rap- ort de l'Amiral Parker, lors du ombat de *Dogger-Banc*, telles nt été les relations des Ami- ux anglois pendant toute cette uerre ». 1782.

l conclut de toutes les manœu- vres de l'Amiral Howe, que l'in- tention de l'Angleterre n'a ja- mais été de ſecourir Gibraltar. En effet, on eſt tenté de le croire, lorſ- qu'on fait attention aux lenteurs de l'Amiral qui ſeroit arrivé un mois trop tard pour ſauver la place, ſi la fortune avoit ſecondé les efforts des aſſiégeans.

Dix-huit bâtimens anglois pris à la hauteur d'Oueſſant.

andis que la guerre déployoit en Europe ſes dernières fureurs devant Gibraltar, les Puiſſances belligérantes ſembloient être d'ac- cord pour s'interdire ailleurs toute eſpèce d'hoſtilité. Depuis le 26 Juin, que dix-huit bâtimens de la flotte de Québec furent pris à la hauteur d'Oueſſant par l'eſcadre combinée aux ordres de l'Amiral Don Louis

1782. de Cordova, & conduits à Br
sous l'escorte du Lion, vaisseau
soixante-quatre canons détaché
cette escadre, il ne se passa ri
d'important sur nos mers jusqu'
12 Décembre, époque d'un comb
assez vif où le Médiator resta va-
queur d'une petite escadre de ci
vaisseaux aux ordres de M. de F-
ligné, Capitaine de brûlot, du
partement de Rochefort. Cette
pédition de Sir James Luttrell, co-
mandant du vaisseau britanniqu
offre des singularités qui mérit
attention.

Combat du vaisseau anglois le Mediator contre cinq bâtimens.

Le Capitaine anglois se trouv
à la hauteur du Ferrol, recon
cinq voiles sous le vent du Méd-
tor. Il se disposoit à leur don
la chasse; mais il s'apperçut bi-
tôt qu'elles se formoient en ligne
bataille, & qu'elles diminuoi
de voiles pour l'attendre. Le p
en avant des cinq vaisseaux ét
l'Eugénie, frégate de trente-six
nons, commandée par le Capita
Baudin; assez près de la fréga
étoit un bricq de quatorze cano
portant pavillon américain, &
côté de celui-ci, un vaisseau à d
poi

onts, armé en flûte & appellé la
Iénagère, que commandoit M. de 1782.
'oligné. Immédiatement après, ſui-
oit l'Alexandre de vingt - quatre
ınons, aux ordres du Capitaine
irégory, Irlandois de nation. A
ôté de ce vaiſſeau, étoit le Dau-
ıin Royal de vingt-deux canons,
eſtiné pour les Indes orientales.
. l'exception du bricq américain,
us ces bâtimens étoient char-
és au compte du Roi de Fran-
, & ſpécialement pour le Port-
-Prince. Le Médiator continua
approcher l'ennemi; & bientôt
i fut à portée de la Ménagère,
ont il reçut quelques boulets. Le
pitaine Luttrell ſe mit à courir
es bordées; à dix heures & de-
ie, il ſe jeta ſur l'arrière-garde
d l'eſcadre, & trouva le moyen
dn ſéparer le bricq & le Dauphin
Ryal qui s'éloignèrent à toutes
v les. S'étant porté ſur les trois
vſſeaux, il ſut par une manœuvre
hbile, écarter l'Alexandre de ſes
conſerves, & ſe placer de manière
à combattre des deux bords. Dans
cette poſition, la première bordée
qu'il tira ſur le vaiſſeau ſéparé, le

1782. força d'amener pavillon. Après un légère canonnade, la Ménagère & l'Eugénie forcèrent de voiles, & profitèrent du vent. Le Médiato aborda sa prise, lui signifia l'ordi de le suivre ou de gouverner pou l'Angleterre, & se mit à la pou suite de la Ménagère, dont l'E génie venoit de se séparer. A cin heures & demie du soir, MM. Lu trell & de Foligné recommencère à se tirer réciproquement des bo dées. La canonnade dura jusqu neuf heures, & devint si viv que le Médiator eut une de s vergues & son mât de grand pe roquet emportés par le feu de l'e nemi. Le vaisseau anglois joigi enfin l'arrière de la Ménagère à portée du pistolet, & mit la bai au vent pour lui donner une bo dée entière de ses canons charg à boulets ou à grappe. M. de F ligné s'en étant apperçu, crut voir amener pavillon, & sur champ, le Médiator discontinua la feu. Il étoit alors à cinq milles e l'entrée du Ferrol, où l'on devt avoir entendu le bruit de la can nade. Sir James Luttrell se ha

de gagner la partie de l'Oueſt avec ſa nouvelle priſe. Sur les onze heures du ſoir, il fut joint par l'Alexandre, & quoiqu'aſſez maltraités, les trois vaiſſeaux ſe trouvèrent en état de faire petite voie. A la pointe du jour, ils découvrirent l'iſle Siſarga, à une diſtance d'environ cinq ou ſix lieues; ils apperçurent auſſi dans un grand éloignement, le Dauphin Royal & le bricq américain qui étoient déſemparés. Le premier gouvernoit vers la terre, & le bricq ſembloit diriger ſa marche du côté de Bordeaux. Le Capitaine anglois ne crut pas devoir donner chaſſe à ces deux vaiſſeaux. Il avoit déjà fait paſſer cinquante hommes ſur la Ménagère & vingt ſur l'Alexandre; il ne lui en reſtoit plus que cent quatre-vingt-dix. En ſe dégarniſſant davantage, il eût expoſé le Médiator à un péril manifeſte, & favoriſé le projet du Capitaine Grégory qui avoit comploté de faire ſoulever les priſonniers. Le ſignal d'allarme convenu étoit de tirer dans la Sainte-Barbe un canon de dix-huit. Le 14 Décembre, ſur les dix heu-

1782.

Complot du Capitaine Gregory contre le Mediator.

1782. res du soir, Sir James Luttrell sentit une secousse terrible qui paroissoit venir de quelque grande explosion, & aussitôt il entendit un cri de feu. Il fut bientôt informé que le coup de canon avoit fait sauter un côté du vaisseau ; il le fit virer pour couvrir l'ouverture. Cependant la Sainte-Barbe étoit embrasée, & ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'on parvint à éteindre le feu. Il étoit aisé de convaincre Gregory qu'on trouva habillé ainsi que ses complices, quoiqu'ils eussent feint d'aller se coucher ; ils furent mis aux fers en attendant un autre châtiment, & tout fut réparé en moins de vingt quatre heures. Quoique fort maltraité dans ses agrès & dans sa mâture, le vaisseau du Capitaine Luttrell avoit conservé tout son équipage, & il n'y eut que dix morts & seize blessés sur l'Alexandre & sur la Ménagère.

Les troupes du Colonel Brown sont mises en déroute près de Savannah.

On a dit que l'armée de Carleton en Amérique, avoit, pour ainsi dire, mis un terme à la guerre dans cette partie du monde. En effet les grandes opérations militaires y furent suspendues à l'instant de

premières ouvertures de paix, & 1782.
dès le commencement de la cam-
pagne, les Anglois parurent s'y
refuser constamment à toute affaire
décisive. Il n'y eut entr'eux &
les Américains que de foibles
chocs où ces derniers eurent pres-
que toujours l'avantage. Le Géné-
ral Wayne, informé qu'un détache-
ment considérable s'étoit mis en
marche de Savannah, sous les or-
dres du Colonel Brown, partit le
4 Mai du camp d'Ebenezer, avec
les Dragons de White & l'Infanterie
de Posey, dans l'intention de cou-
per l'ennemi & de l'enlever, s'il étoit
possible. Après une marche pénible,
son avant-garde arriva sur le minuit
dans la route d'Ogechée, environ
à quatre milles au Sud-Ouest de
Savannah. Il y surprit les Anglois;
& comme la réussite dépendoit du
moment, quoique très-inférieur en
forces, le Général américain ne
crut pas devoir attendre son arrière-
garde. Il ordonna la charge; & au
même instant, sa petite troupe mar-
cha vers l'ennemi à pas redoublés,
& la bayonnette au bout du fusil.
Cette manœuvre hardie déconcerta

1782. les Anglois, qui, après une résistance confuse & mal ordonnée, se précipitèrent dans les bois & dans les marais où ils abandonnèrent leurs armes & leurs chevaux. Les Américains en recueillirent trente ou quarante, & firent beaucoup de prisonniers, parmi lesquels on distinguoit le Lieutenant-Colonel Douglas. La dispersion des troupes de Brown, ne permit pas d'en assigner la perte avec précision; mais on juge bien qu'elle dût être considérable. Ce Général ne trouva lui-même son salut que dans une longue & pénible fuite. Il reparut à Savannah la seconde nuit après cette déroute, mais sans être accompagné d'aucun de ses gens. Après avoir rafraîchi sa petite armée, le Général américain la fit avancer à la vue des lignes ennemies dans l'intention de provoquer la garnison angloise. Elle n'accepta point ce défi, & le Général Clarke se tint constamment dans ses redoutes. Wayne n'espérant pas de l'attirer en rase campagne, effectua sa retraite en bon ordre, & regagna le camp d'Ebenezer, où il arriva

ans autre perte que cinq morts & leux ou trois bleſſés. 1782

Le début des mêmes troupes ans l'affaire du 23 Juin, fut moins lorieux pour les Américains; mais, omme on le verra tout-à l'heure, victoire ne fut retardée que par ne mépriſe. Un parti de cent ſoixan- Indiens égarés dans une nuit trèsombre, tomba par haſard ſur l'arère-garde du camp américain, & rut n'avoir rencontré qu'un ſimple iquet. Dans cette confiance, il charea les troupes de Wayne, qui peradées qu'elles avoient affaire à tou- la garniſon de Savannah, lâchèent pied ſur le champ & s'enfuirent ans le plus grand déſordre. Les ndiens reſtèrent maîtres du camp néricain, & s'y livrèrent au pilla- avec la ſécurité d'un ennemi périeur en force. Mais le Général 'ayne, s'étoit apperçu de ſa mépri-; il rallia ſa petite armée, & vint ndre à ſon tour ſur les Indiens qui virent forcés d'abandonner leur itin. Cette action fut peu meurière; mais le lendemain matin, ils èrent recommencer l'attaque, & rent repouſſés avec beaucoup de

Mépriſe du Général Wayne réparée.

1782. perte. Pendant ce dernier choc il y avoit eu une eſpèce de comba ſingulier entre le Général anglois & le chef de la troupe ennemie qui ſe nommoit Emiſteſeco. Wayne eut ſon cheval tué ſous lui, & la victoire alloit ſe décider pour for adverſaire; déjà le fatal tomahawk étoit levé, lorſqu'un de ſes dragons s'élança le ſabre à la main & fit ſauter la tête du guerrier indien.

Foibles échecs des Américains.

La guerre de terre ſe réduiſoi d'ailleurs ſur le continent, & particulièrement dans la Caroline méridionale, à quelques eſcarmouche peu meurtrières entre des parti américains & royaliſtes. Dans la matinée du 25 Août, une flottille ennemie avoit pris poſſeſſion du bac de Cumbahée, & débarqué troi cens hommes ſur la rive oppoſée de la rivière. Ils n'avoient d'autre expédition en vue que de ſe procurer des vivres & quelque fourrage Le Brigadier Giſt informé de leur débarquement, détacha contre eux le Major Call avec un régiment de dragons qui avoit ordre de les attaquer le lendemain à la pointe du

our. Il établit en même tems un ofte à Cheaw-Neck, d'où il se pro- 1782.
ettoit de molester les navires de ennemi. Le Colonel Laurens eut conduite de cette opération dans quelle il perdit la vie, faute 'être secouru par le Brigadier énéral qui n'arriva qu'après le ombat, mais assez à tems, pour ouvrir la retraite de l'Infanterie néricaine. Elle vint se former à ois cens pas du champ de bataille, & se disposoit à charger les ennemis une seconde fois. Leur position se trouva si favorable, que le rigadier Gist ne jugea pas à propos de renouveller l'action. Les ois cens hommes débarqués d'un itre côté, avoient gagné leurs teaux, lorsque le Major Call se résenta pour les combattre. Ainsi s Américains échouèrent dans ces ux tentatives, où ils perdirent uelques Soldats.

Avantages du Brigadier Marion près de Watboo.

Le Brigadier général Marion fut lus heureux dans l'affaire du 29, u il mit en déroute un parti anglois qui étoit venu l'attaquer près e Watboo. Le Capitaine Robert illis périt dans cette action, qui

1782. fut d'ailleurs peu meurtrière, ainsi que les autres expéditions de terre, qui dans cette campagne, eurent pour théâtre l'Amérique septentrionale. La plus importante &, sans contredit, la plus courageuse, fut celle de M. de la Peyrouse dans la baie d'Hudson.

Navigation périlleuse de M. de la Peyrouse dans la baie d'Hudson.

Ce Capitaine, non moins brave guerrier que hardi navigateur, fit voile du Cap François le 31 Mai avec le Sceptre de soixante-quatorze canons, & les frégates l'Astrée & l'Engageante de trente-six, commandées par le Chevalier de l'Angle & le sieur de la Jaille. Il avoit embarqué deux cens cinquante hommes d'Armagnac & d'Auxerrois, quarante hommes d'Artillerie, deux mortiers, trois cens bombes & quatre canons. Sa navigation fut heureuse jusqu'au 17 Juillet qu'il découvrit l'Isle de la Résolution; mais à peine eût-il fait vingt lieues dans le détroit d'Hudson, que les obstacles de tout genre vinrent l'arrêter dans sa marche. Ses vaisseaux se trouvèrent engagés dans les glaces, & peu s'en fallut que le Sceptre n'y perdît son

ouvernail; une brume épaiſſe y
1782.
ıaſquoit tous les objets. Enfin le
o Juillet, on découvrit le Cap
7alſingham, & M. de la Peyrouſe ſe
rut à la veille d'arriver au fort de
rince-Wales, où il ſe propoſoit
e commencer ſes attaques; mais
3 Août, il ſe vit de nouveau en-
avé dans les glaçons, & il crut un
oment avoir manqué la ſaiſon d'o-
érer. Peu s'en fallut qu'il ne ren-
oyât à l'année ſuivante l'expédi-
on projetée contre les établiſſemens
nglois dans cette baie. Enfin le
ms s'éclaircit, & l'obſtacle des
aces devint moins inſurmontable.
e 8, l'eſcadre s'approcha très-près
u fort; tout fut diſpoſé pour la
eſcente. On mit les chaloupes à
mer, & le détachement aux or-
res du Major Roſtaing débarqua
ns obſtacle à trois quarts de lieue
Prince-Wales. Il envoya ſom-
Priſe du fort Prince-Wales.
er la place de ſe rendre, & ſur
champ, le gouverneur en fit
uvrir les portes. Cependant l'artil-
rie de ce fort, bâti en pierres
e taille, ſe trouvoit dans le meilleur
at poſſible. Les magaſins étoient
ouverts de plomb, & remplis de

1782. marchandises, qui toutes furent brû-lées, à l'exception de quelques pelleteries qu'on embarqua sur l'Astrée.

Suite des opérations de M. de la Peyrouse.

Le 11, M. de la Peyrouse mit à la voile pour le fort d'York, chef-lieu de tous les établissemens anglois dans la baie d'Hudson; mais il se présenta de nouvelles difficultés encore plus difficiles à vaincre que les premières. Cette côte est semée d'écueils; on n'avoit point de cartes, & les prisonniers anglois refusoient d'y suppléer. Ce ne fut pas sans courir les plus grands dangers, que l'escadre parvint à la vue de l'embouchure du Nelson; elle mouilla le 20 Août, environ à cinq lieues de terre. Des bateaux enlevés au fort de Prince-Wales, furent envoyés à la découverte de la rivière des Hayes sur laquelle se trouve le fort d'York, dont l'approche est impraticable pour de gros bâtimens. D'après un relevé exact des sondes, le Commandant fit ses dispositions pour la descente, & ne voulut se fier qu'à lui du succès de cette opération. N'ayant rien à craindre par mer du côté de l'ennemi,

l se mit à la tête des chaloupes avec le Chevalier de Langle, qui devoit les commander après le débarquement, & jufqu'à l'entière réduction de la fortereffe. 1782.

L'Ifle des Hayes fur laquelle eft fitué le fort, divife une grande rivière, qui, d'un côté, prend le nom de cette Ifle, & de l'autre celui de Nelfon. Tous les moyens de défenfe étoient fur la rivière des Hayes, où fe trouvoit un vaiffeau de la compagnie d'Hudfon de vingt-fix canons, où la marée monte & perd avec une rapidité incroyable, où les bancs font très-multipliés, & les courans on ne peut plus impétueux. Il y avoit d'ailleurs à craindre qu'en approchant le fort de ce côté-là, les chaloupes ne reftaffent échouées à portée du canon de l'ennemi. M. de la Peyroufe fe détermina donc pour la rivière Nelfon, à l'embouchure de laquelle il arriva le 21 avec fes deux cens cinquante hommes de troupes, fes mortiers, fes bombes, fes canons & des vivres pour huit ou dix jours. Après avoir donné ordre aux douze chaloupes de mouiller par trois braffes à l'entrée

Obftacles à vaincre pour arriver au fort d'York. Coups de vent terribles.

1782. de la rivière, il s'avança dans ſon canot avec le Chevalier de Langle, le Major Roſtaing & le ſieur de Monneron, Capitaine du Corps-Royal du Génie. Il ſonda l'eſpace d'une lieue, & découvrit que le Nelſon étoit inabordable; environ cent toiſes de vaſe molle en défendoient abſolument les approches. Il fallut reſter à l'ancre juſqu'au lendemain matin. La marée avoit tellement perdu dans la nuit, que les chaloupes mouillées par deux braſſes & demie ſe trouvèrent à ſec ſur les trois heures du matin. Alors le Chevalier de Langle propoſa de franchir cette vaſe, & de gagner à pied le bord de la rivière: cet avis fut ſuivi. Les troupes s'enfoncèrent dans la boue juſqu'aux genoux, & après un quart de lieue de la marche la plus pénible, abordèrent un vaſte marais qu'il fallut traverſer ſans tenir de route certaine. La troupe vint camper à l'entrée d'un bois impénétrable, qu'elle tourna dans la matinée du lendemain avec d'incroyables difficultés. Il s'étoit élevé pendant la nuit, un vent impétueux qui fit craindre pour les vaiſſeaux

nouillés en pleine côte, dans un parage où le fond quoique de vase est semé de rochers qui coupoient les cables. La descente étant faite, M. de la Peyrouse se crut obligé de rejoindre sa division exposée au danger le plus imminent. Il laissa le commandement des chaloupes au Chevalier de Langle, & regagna le bord de la mer. La tempête continuoit encore, & il ne put s'embarquer que le lendemain. A peine arrivé à bord de son vaisseau, il fut accueilli d'un second coup de vent qui fit perdre deux ancres à l'Astrée & deux à l'Engageante. Si la tempête eût duré quelques heures de plus, cette dernière frégate étoit submergée avec ses trois cens hommes d'équipage.

1782.

Prise du fort d'York. Fin de l'expédition de M. de la Peyrouse.

Cependant la troupe aux ordres de M. de Rostaing, étoit arrivée devant le Fort, dans la matinée du 24. Les portes s'ouvrirent à la première sommation du Commandant François. Ses instructions portoient de brûler la place & tous les magasins, & de se rembarquer en toute diligence, suivant le desir de M. de la Peyrouse, dont le

mouillage n'étoit plus tenable, &
1782. qui n'attendoit que le retour du Major pour mettre à la voile. Mais ces mesures furent déconcertées par un nouveau coup de vent, qui fit perdre à l'Engageante sa troisième ancre, sa chaloupe & la barre de son gouvernail. Le Sceptre fut aussi très-maltraité dans cette tempête. Le beau tems reparut enfin, & M. de Rostaing en profita pour s'embarquer avec sa troupe & ses prisonniers, parmi lesquels on comptoit les trois Gouverneurs, de Prince-Wales, d'York & de Severn, petit établissement dépendant d'York, qu'on avoit négligé de détruire, pour ne point retarder le départ de la division. Elle mit enfin à la voile le premier Septembre. En brûlant le fort d'York, les François avoient eu la précaution d'épargner un magasin rempli de vivres, afin de ménager aux Anglois réfugiés dans les bois, le moyen de subsister jusqu'à l'arrivée des secours envoyés d'Angleterre. Le dommage que souffrit la Compagnie d'Hudson, lors de cette expédition de M. de la Peyrouse, est évalué environ douze

nillions ; & ce fut, ſans contredit, a plus importante de toute la campagne d'Amérique, ſans excepter es affaires navales, dont une mérite particulierement l'attention de hiſtoire. En voici le récit extrait l'une lettre du Capitaine Elphinſon, Commandant d'une diviſion de 'Eſcadre aux ordres de l'Amiral Pigot. 1782.

La frégate l'Aigle échouée & priſe dans la Delaware.

Le 12 Septembre, le vaiſſeau le Varwick s'étoit emparé, dans le oiſinage de la Délaware, d'un âtiment françois, qui montoit ingt-deux canons & cent quatre ommes d'équipage ; c'étoit la Sohie qui, partie de Bayonne avec n chargement conſidérable pour hiladelphie, venoit d'être ſéparée es frégates françoiſes, l'Aigle & Gloire. Elles avoient à leur bord n grand nombre de paſſagers de iſtinction, des effets d'un grand rix, & une ſomme conſidérable. nformé de ces détails, le Capitaine Elphinſton n'oublia rien pour e rendre maître des frégates ; & 'abord, il fit paſſer aux Capitaines u Lion & de la Veſtale, l'ordre e gagner la Délaware & d'empê-

cher les vaisseaux françois d'y pé-
1782. netrer ; mais on reconnut le len-
demain matin qu'ils étoient entré
dans la rivière. A la faveur du ven
qui venoit de tourner à l'Est, l
Warwick & la Vestale se virent e
état de les doubler ; & le cana
que cherchoit M. le Comte de l
Touche, lui étant coupé, l'uniqu
ressource de ce Commandant, fu
de s'ouvrir un passage à traver
les bancs de sables, où des vais-
seaux de ligne ne pouvoient l
suivre sans courir le plus gran
risque. Cependant, le Capitaine d
Warwick osa le tenter, & bientôt le
bas fonds l'obligèrent de jeter l'an-
cre. La frégate françoise mouilla e
même-tems ; & jusqu'au 15, on ne fu
occupé de part & d'autre qu'à jete
& lever l'ancre, à sonder & cher-
cher les meilleures eaux. Sur le
six heures du soir, le Warwick s
vit dans l'impossibilité d'avancer
mais au même instant, on appri
que la frégate l'Aigle venoit d'é-
chouer, & qu'elle étoit absolumen
immobile. A l'exception du War-
wick, tous les vaisseaux de la di-
vision angloise furent bientôt

ortée de foudroyer la frégate 1782.
chouée, qui n'avoit pas un ca-
on qui put atteindre l'ennemi. M.
e la Touche se vit dans la né-
essité d'amener pavillon, après
voir essuyé plusieurs bordées de
Vestale. Il n'y eut ni péril, ni
oire pour les Anglois, dans l'ac-
uisition de la plus belle frégate,
ui jamais fut sortie des mers d'Eu-
ope. Avant de se rendre, le brave
apitaine avoit su ménager aux
fficiers passagers le moyen d'é-
happer à la captivité. On distin-
uoit parmi eux, le Baron de Vio-
énil, Commandant en chef de
rmée françoise en Amérique; le
icomte de Laval-Montmorency;
Duc de Lauzun & le Vicomte
Fleury. Ils gagnèrent la côte &
rvinrent à sauver une grande par-
e du trésor confié aux frégates
Aigle & la Gloire (1). Pour dé-
ger des sables ce premier vais-
au, il fallut un travail incroyable,

(1) Voici comme s'exécuta le transport
es richesses, dont les frégates étoient
argées. Dès que M. le Baron de Vio-
énil se vit débarqué sur la rive droite de

1782. auquel furent employés tous le équipages de la division angloise

---

la Délaware, son premier soin fut de ren voyer les chaloupes avec une invitatio aux Capitaines de l'Aigle & de la Gloire de lui faire passer tout l'argent confié au deux vaisseaux. Graces à l'activité d MM. de la Touche & de Vallongue, ce envoi s'effectua; mais ce ne fut pas san de grandes difficultés. Deux cens réfugié avoient formé le projet d'enlever cet ar gent. Ils s'avancèrent sur des chaloupes & peu s'en fallut qu'ils ne réussissent dan leur dessein; mais la bonne contenance de Officiers françois chargés de l'opération & l'audace du sieur Gourgues qui s'étoi jeté à la mer avec les canots de l'Aigle déconcertèrent les deux cens réfugiés Quoiqu'ils n'eussent pas vingt hommes à combattre, ils virèrent de bord & s'éloi gnèrent. L'argent fut envoyé à Philadel phie sous l'escorte des Aides-de-Camp & de six Officiers, tant du Corps Royal de l'Artillerie que de la Légion de Lauzun, commandés par M. Sheldon, à qui ce riche dépôt fut particulièrement confié. On ne fut pas moins redevable de la conservation de ces précieuses finances de l'armée françoise en Amérique, à MM. de Chabannes, de Montesquieu, de Loménie, de Melfort, de Brentano, de Ricé, de Talleyrand, de Lameth, de Fleury, de Vaudreuil, de Monmort, de Viomenil fils, de Tisseul, de Laval, de Ségur &

y avoit à peine deux ans que la frégate l'Aigle étoit construite ; on l'avoit doublée en cuivre tout récemment. Elle étoit du port d'environ douze cens tonneaux, & ses canons étoient de fonderie angloise. Ce fut pour l'ennemi, une acquisition équivalente à celle d'un vaisseau de ligne du troisième rang. Comme la frégate la Gloire, tiroit moins d'eau que sa conserve, elle parvint à remonter la Délaware, sans autre perte que celle des ballots qu'il fallut jeter dans la rivière, pour alléger le bâtiment. 1782.

Les Anglois prennent les forts Dalling & Black-River.

Les opérations britanniques fu-

de Broglie. Ces deux derniers étoient chargés des dépêches de la Cour pour MM. de Rochambeau, de Vaudreuil & de la Luzerne. Le Duc de Lauzun seconda puissamment le Baron de Vioménil dans cette circonstance décisive ; & l'on dut en grande partie à l'activité de son zèle, & à la sagesse de ses conseils, le succès des opérations qui sauvèrent le trésor de l'armée. *Les détails renfermés dans cette note, sont extraits d'une lettre du Baron de Vioménil, au Marquis de Ségur, Ministre de la Guerre.*

rent encore moins hostiles dans l
1782. Indes Occidentales, que dans l'A
mérique proprement dite. Cell
de terre s'y bornèrent à quelqu
tentatives assez heureuses, do
l'objet fut de protèger les I
diens de Musquito, & d'écarter l
Espagnols des établissemens a
glois du cap *Graces à Dieu*. Da
la nuit du 23 Août, le Capitai
John Campbell avoit empor
d'assaut le Fort d'Alling, où s
xante-cinq Espagnols furent tu
sur la place, & le reste de la ga
nison blessé, fait prisonnier, ou n
en fuite. Les Anglois y prire
six pièces de campagne tant
fer que de bronze, plusieurs d
peaux & d'abondantes pro
sions. Ce succès joint à celui
quelques escarmouches, prépa
la conquête de Black-River, l'u
des principales stations de l'ennem
En effet, quatre-vingt Chasseu
Américains aux ordres du M
jor Campbell, cinq cens homm
libres de la côte, & six cens I
diens de Musquito qui avoient cho
pour Commandant le Lieutenan
Général Despard, arrivèrent le

evant le fort de Black-River, ont le Gouverneur fut sommé de 1782.
: rendre avec la garnison. Elle onsistoit en vingt-sept Officiers & uit cens Soldats du régiment de juatimala, qui mirent bas les ares comme prisonniers de guerre, condition qu'ils seroient transférés au port de Saint-Fernandez 'Omoa, de la manière la plus expéditive. L'artillerie de Black-River : montoit à vingt-quatre canons.)n y trouva mille mousquets, d'abondantes munitions, & quatre ou inq drapeaux; mais les fortificaons de la place avoient été égligées, & la garnison n'eût opposé qu'une résistance infructueuse; ans sa position, le Commandant ne ut pas courir les risques d'un assaut neurtrier. Cette expédition terminée, les Chasseurs d'Odell reçurent rdre de se rembarquer pour la Jamaïque, où ils arrivèrent avec les rapeaux espagnols, enlevés tant u Fort d'Alling qu'au Fort de lack-River. Ces drapeaux furent ansferés en Angleterre, & mis ux pieds de Sa Majesté Britanique.

1782.

Combat du Scipion & du London.

Quoique ſans autre effet qu'un canonnade vive & meurtrière, l rencontre des vaiſſeaux de lign le London & le Scipion, fut un évè nement remarquable dans ces mers vu l'inaction des forces navales cette période de la guerre. Le deux vaiſſeaux s'étoient reconnu dans la matinée du 17 Octobre environ à ſix lieues de l'Iſle d Zacheo. Ils s'approchèrent mutuel lement, ſe diſpoſèrent au combat & commencèrent à ſe canonner ſu les huit heures du ſoir. L'actio fut des plus animées pendant qua rante minutes; elle s'engagea de ſ près, que le Scipion & le Londo s'abordèrent de l'avant & de l'ar rière. S'étant dégagés, ils re nouvellèrent le combat à plus d diſtance, & le ſoutinrent quelqu tems avec une égale ardeur; mai ils étoient ſi maltraités, qu'il fallu mettre fin à cette terrible canon nade. A dix heures & demie, le deux vaiſſeaux prirent le large cha cun de leur côté. De l'aveu d Capitaine Kempthorne, Comman dant du London, ſon vaiſſeau fu preſqu'entièrement déſemparé pa l

e feu du Scipion, & sa perte en hom-
nes ne se montoit pas à moins de 1782.
uatre-vingt tant Officiers que Ma-
elots, y compris les blessés. Le vais-
eau françois avoit beaucoup moins
ouffert; mais, suivant l'usage des
Anglois, le Capitaine Kempthorne
attribua tout l'honneur de ce
ombat. Quoi qu'il en soit de ses
rétentions, l'affaire du 17 Octo-
re mit fin dans les Indes Occi-
entales aux hostilités, qui désor-
nais ne devoient se continuer avec
igueur, que dans les grandes In-
es. On a vu que la guerre étoit
moins suspendue tant en Euro-
e qu'en Amérique. L'Afrique
en fut jamais un des principaux
théâtres; mais depuis le mois de
Juillet de l'année précédente, épo-
que de quelques entreprises bri-
tanniques contre le fort Vreden-
burg, & de la revanche plus heu-
reuse des Hollandois contre l'éta-
blissement de Sacconde, il ne se
passa rien dans cette partie du glo-
be qui dût éloigner le retour d'une
paix desirée.

Prise du fort Sacconde en Afrique, par les Hollandois.

Tout s'arrangeoit en Europe, & sur-tout en Amérique, pour

Evacuation de Charles-Town.

cet heureux évenement; mais rien
1782. n'annonçoit les diſpoſitions de
l'Angleterre à cet égard, comme
l'ordre en partie exécuté d'évacuer Charles-Town, Savannah, & tous les autres poſtes de la Géorgie & des deux Carolines. L'effe de cette réſolution fut retard quelque tems, du moins à Charles-Town, par la députation de Loyaliſtes, qui, s'étant rendus che le Général Leſlie, implorèrent so aſſiſtance pour qu'on différât un évacution, qui mettroit en dange leurs propriétés & leurs perſonne L'humanité du Général lui f écouter favorablement ces repréſe tations, & il les tranſmit à Guy-Ca leton, qui, touché de la poſitio critique de ces infortunés, accord leurs demandes, en attendant d nouvelles inſtructions d'Angleterr Le Conſeil de Saint-James n'e point égard aux allarmes des Loy liſtes, & le Général Leſlie reçut u ſecond ordre d'évacuer Charle Town, après en avoir détruit l fortifications. La Garniſon de cet place étoit de quatre ou cinq mil hommes, dont le tranſport à Ne

York ne laissoit aucun poste aux Anglois entre la Floride & la Caroline méridionale. Cette Province se vit insi démembrée de la Couronne ritannique ; ce qui fut imputé, omme une honte, au gouvernement ar tous ceux qui ne voyoient pas ans cette conduite un acheminement à une paix nécessaire & forcée. 1782.

Evacuation de Savannah. Déseſpoir des Loyaliſtes de la Géorgie.

L'évacuation de Savannah antéeure à celle de Charles-Town, voit déjà excité des murmures armi les frondeurs de la nouvelle dministration. En conséquence de ette mesure tendante à la pacifition de l'Amérique, plus de pt mille hommes étoient sortis de Géorgie, & dans ce nombre, on mptoit deux mille blancs & tous : riches habitans de la Province. s derniers furent transportés avec urs effets, d'abord à l'Isle de ybée, & puis à la Jamaïque, où n transféra plus de quinze cens laves. Trois mille autres nèges s'embarquèrent pour Saint-Auguſtin; & les Indiens, au nombre d trois cens, suivirent la garnin dans la Floride orientale. la vue des troupes britanniques,

les Loyaliſtes de cette Province ré-
1782. ſolurent, dans leur déſeſpoir, de braver également & le Congrès & la Grande-Bretagne. Ils preſſentoient la réconciliation des Puiſſances déſunies, & le malheur qu devoit réſulter pour eux de ce rapprochement. Aliénés par la terreur & voulant ſe ſouſtraire à leur deſtinée, ils ſe portèrent en foule ſur un terrein naturellemen fortifié, en ſe promettant d'y vivre indépendans & de l'Angleterre & des Etats-Unis.

Mécontentement de ceux de New-York. Leurs repréſentations.

A cette même époque, le brui ſe répandit que dix mille habitan de Long-Iſland & de New-Yorl ſe diſpoſoient au ſoulèvement, ſ l'on attentoit à leur liberté; mai ce bruit n'avoit d'autre fondemen que la déſertion de quelques miliciens de New-York qui s'étoien réfugiés dans le Kings-County en Long-Iſland, où ils prétendoien échapper à l'obligation de tout eſpèce de ſervice, tant pour l Roi que pour le Congrès. Le mécontentement des Loyaliſtes éto d'ailleurs à ſon comble, mais ſan aucun ſigne de rébellion. Ceux d

New-York informés des propositions d'indépendance faites aux treize Provinces-Unies en forme de préliminaires d'un traité de paix générale, se bornèrent aux expressions de la douleur & de l'abattement; la consternation se peignoit dans leur mémoire adressé aux négociateurs de cette paix redoutée. Ils y conjuroient Sir Guy-Carleton & le Contre-Amiral Digby, d'intercéder auprès de Sa Majesté Britannique, pour qu'un traité funeste à la gloire de la Grande-Bretagne, ne se consommât point dans une circonstance où tout sembloit se réunir, disoient-ils, pour condamner ce parti violent & désespéré. S'il falloit les en croire, la supériorité navale des Anglois se maintenoit glorieusement en Amérique; leurs armes victorieuses dans l'orient, obtenoient les plus brillans avantages; le commerce national, sa force & ses ressources, s'élevoient en proportion de l'abaissement du commerce des Puissances confédérées. » Ce n'est pas » le moment, ajoutoient-ils, de » reconnoître l'indépendance de 1782.

1782. » ces Provinces ; l'heure de la » victoire est, sans contredit, » la plus convenable pour traiter » de la paix ; mais c'est la moins » propre au démembrement d'un » empire..... Si le grand événement de l'indépendance des Colonies est déterminé, si notre » infortune est à son comble & » que nous devions être à jamais » privés de la protection de Sa » Majesté Britannique, il ne nous » reste plus qu'à supplier vos Excellences d'employer toutes les » considérations de l'humanité pour » assurer nos propriétés & nos » personnes, plus solidement que » ne le feroient les simples formes » d'un traité ; de mettre sous les » yeux de notre gracieux Souverain ; la détresse de notre situation ; & de solliciter en notre » faveur, une retraite sûre où nous » puissions nous sauver de la ruine & du désespoir, sous lesquels » nos personnes dévouées ne » peuvent autrement manquer de » succomber ».

Propositions de Guy Carleton aux réfugiés dans les lignes de New-York.

La réponse des Commissaires, à cette adresse des Loyalistes, ne

fut ni prompte ni satisfaisante, & le mécontentement des Réfugiés qui servoient dans les lignes britanniques de New-York, se manifesta d'abord par des actes de désespoir. Ils déchirèrent leurs uniformes, & & les foulèrent aux pieds, en s'écriant, que, pour prix de leur dévouement aux intérêts de la cause royale, ils se voyoient lâchement abandonnés à la merci de leur patrie irritée. Les murmures de cette classe de Loyalistes devinrent si bruyans, que, pour les appaiser, Sir Guy-Carleton jugea convenable de leur faire les propositions suivantes. 1°. De rester à New-York & de tenter de se réconcilier avec leurs compatriotes. 2°. De passer en Europe sur des transports du gouvernement. 3°. D'aller cultiver les terres qui leur seroient concédées dans la Nouvelle-Ecosse (1). 1782.

(1) Plusieurs Loyalistes acceptèrent cette offre, & vinrent s'établir avec leurs familles dans la Nouvelle-Ecosse. Ils obtinrent des terres en proportion de leurs moyens de culture; mais il avoit été reglé qu'on n'accorderoit point à une seule personne plus de 1000 acres. John Parr,

1782. 4°. De s'enrôler, à leur choix, dans les régimens de Cavalerie où d'Infanterie britanniques. Telle fut l'option offerte à ces Américains infideles à leurs pays, & justement punis d'avoir fondé l'espoir de leur fortune, sur la ruine de leurs concitoyens. La paix alloit enfin renverser leurs projets ambitieux, & déjà un traité secret & provisionnel en assuroit l'infaillible retour.

Traité de paix provisionnel entre les Anglois & les Américains.

Le Jeudi 5 Décembre, Sa Majesté Britannique s'étant rendue au Parlement, y déclara aux deux Chambres assemblées, qu'elle avoit pris toutes les mesures nécessaires pour effectuer une réconciliation cordiale avec les Colonies d'Amérique, & qu'usant de ses pouvoirs

---

nommé Capitaine-Général & Gouverneur en chef de cette province, eut ordre d'accueillir tous les Emigrans, & de les protéger sans distinction. Son impartialité à cet égard, & les soins qu'il se donna pour faire prospérer les Colonies naissantes de la Nouvelle-Ecosse, eurent des succès déjà sensibles vers la fin du mois de Juillet, époque de l'adresse qui lui fut présentée au nom des Loyalistes associés dans l'établissement appellé *Shelburne*. Ils y félicitoient le Gouverneur, sur les améliorations du terrein confié à leur industrie.

dans toute leur étendue, elle avoit offert de reconnoître l'indépendance des Etats; qu'on étoit convenu d'articles provisionnels, dont le plein effet alloit dépendre du succès des négociations pacifiques entamées avec la Cour de France, & les autres Puissances belligérantes; qu'après le triomphe de ses armes à Gibraltar, elle pouvoit, sans compromettre la dignité de sa Couronne, accepter des termes honorables d'arrangement avec ces Puissances; mais que si des changemens imprévus dans leurs dispositions, frustroient son attente, elle se flattoit de trouver son peuple & son Parlement disposés à seconder les plus vigoureux efforts dans la poursuite ultérieure de la guerre.

1782.

Forfanteries déplacées de Lord Sandwich.

Le Roi s'étant retiré, le Marquis de Carmarthen fit la motion d'usage pour l'adresse de remerciement, sur laquelle on proposa diverses modifications, qui d'abord n'occasionnèrent point de débats. Lord Sandwich fit à l'occasion de cette adresse, des observations bien déplacées dans la circonstance où se trouvoient les Anglois; il

1782. rencherit encore sur la hauteur qu'on a dû remarquer dans le discours de Sa Majesté Britannique. Il rappella les triomphes de Rodney & du Général Elliot, & toutes les prétendues victoires de la Grande-Bretagne, comme autant de titres qui devoient laisser aux négociateurs britanniques, le choix & la disposition des termes du traité.

Que le traité provisionnel, suivant Lord Stormont, peut devenir funeste à l'Angleterre.

Le Vicomte de Stormont envisagea la position des Anglois sous un point de vue moins favorable. » Ne voit-on pas, s'écria-t-il, dans » cette convention provisionnelle » faite entre nos Commissaires & » ceux de l'Amérique, les traces » d'une conduite *imbecille*, & ré» préhensible ? Cette convention » ne porte-t-elle pas que, sans » conditions ou stipulations quel» conques, l'Amérique sera indé» pendante au moment où il plai» ra à la France de mettre un ter» me à la guerre ? Cette conven» tion dite provisionnelle n'est-elle » pas irrévocable ? N'est-elle pas » une renonciation, de notre part, » au point contesté entre les Puis» sances belligérantes ? Enfin, n'a-

» vons-nous pas accordé l'indépen-
» dance de l'Amérique, ſans nous ré- 1782.
» ſerver le droit de rétracter cette
» conceſſion. Que la France, l'Eſ-
» pagne & la Hollande nous faſſent la
» guerre, n'importe ſous quel prétex-
» te, l'Amérique n'en eſt pas moins
» indépendante; nous avons reconnu
» ſa ſouveraineté en traitant avec
» elle. Voilà donc un traité fait ſans
» équivalens; voilà donc la Gran-
» de-Bretagne livrée au juſte mé-
» pris de l'Europe entière, pour
» avoir abandonné le plus reſpec-
» table de ſes droits ».

Si le traité avec les Etats-Unis eſt irrévocable ou conditionnel? Diſcrétion du Miniſtère ſur ce point.

Mais le Vicomte de Stormont ſe débattoit ſur un point encore indécis, ſavoir : ſi l'indépendance de l'Amérique étoit effectivement reconnue par le traité proviſionnel; ou bien ſi ce traité ne devoit avoir d'effet que dans le cas où la négociation entamée avec la France, aboutiroit à une paix générale. Interrogé ſur ce point, le Comte de Shelburne répondit qu'il avoit fait ſerment de tenir ſecrets les conſeils du Roi ſon maître; & il ſe contenta d'affirmer qu'un traité proviſionnel quelconque étoit ſigné & ſcellé, que

1782. dans peu de jours, il ſeroit mis ſous les yeux de la Chambre, & qu'il ſeroit tems alors d'en fixer l'interprétation. Le Duc de Richmond approuva la diſcrétion du Miniſtère, & le Comte de Shelburne ajouta qu'un des grands avantages d'une partie eſſentielle de la conſtitution britannique, étoit de confier au Roi ſeul le pouvoir de faire la paix; ce qui rempliſſoit divers objets importans, & entr'autres celui du ſecret ſi néceſſaire à la conduite des négociations. Il convint que ſa qualité de Miniſtre le rendoit reſponſable des ſuites du traité en queſtion; mais il demanda que juſqu'à nouvel ordre, on le laiſsât conduire à cet égard les affaires du Gouvernement, ſans troubler des opérations qu'il n'étoit pas tems de ſoumettre à la cenſure du Parlement. Pluſieurs membres de la Chambre haute perſiſtèrent à blâmer l'affectation d'un prétendu ſecret, dont quelques-uns trouvoient l'explication dans l'énoncé du diſcours même de Sa Majeſté Britannique qui, diſoient-ils, parloit de l'indépendance des Colonies comme d'un acte ir-

révocable & consommé. Le silence des Ministres excita de plus longs débats à la Chambre des Communes.

1782.

Grands débats à ce sujet, dans la Chambre des Communes.

Dans la séance du 11 Décembre, il y fut question de voter cent dix mille hommes pour le service de l'année 1783. A cette proposition, des voix s'élevèrent dans plusieurs parties de la Chambre; on demandoit à quoi bon des préparatifs de guerre, si l'on devoit avoir la paix, si le traité provisionnel alloit mettre un terme aux hostilités. Plusieurs membres concluoient de leur incertitude à cet égard, qu'avant de rien entamer relativement aux subsides, il falloit éclaircir le mystère de la convention provisionnelle si diversement interprêtée dans les deux Chambres. Lord North entreprit de satisfaire la Chambre sur ce point, & tel fut le précis de ses conjectures à ce sujet.

Que suivant Lord North, le traité n'est pas irrévocable.

Le traité est provisionnel, & ne doit avoir son effet qu'après la conclusion d'un autre traité entre la France & l'Angleterre. Les Ministres ont raison de ne point communiquer au Parlement la première

convention, avant de savoir à quoi
1782. s'en tenir sur le sort des négociations ultérieures. La conduite des Ministres est sage & mesurée, & je les approuve en bon citoyen ; mais de tout ceci, je conclus que l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique n'est reconnue que conditionnellement, puisqu'elle dépend de telles circonstances données, qui sont en elles-mêmes des conditions : sans cela, tous les raisonnemens fondés sur l'imprudence qu'il y auroit à divulguer le traité provisionnel, pendant qu'on est en négociation pour une paix générale, tomberoient absolument d'eux-mêmes. D'ailleurs, pourquoi l'Angleterre accorderoit-elle aux Etats-Unis des conditions avantageuses, dont ils jouiroient à la conclusion de la paix, dut la guerre se prolonger encore dix ans ? Cette longue période ameneroit peut-être une infinité d'événemens qui placeroient la Grande-Bretagne & l'Amérique dans une position tout-à-fait différente de celle où nous les voyons maintenant ; & ce qu'il est prudent d'accorder aujourd'hui

pourroit devenir une concession folle à tout autre époque. Ces considérations me portent à croire que la reconnoissance provisionnelle de l'indépendance de l'Amérique est nécessairement conditionelle & révocable.

1782.

Mais l'interprétation de Lord North, ne détruisoit pas celle du Chancelier de l'Echiquier qui avoit déclaré dans les termes les moins équivoques, que suivant sa manière de concevoir le traité provisionnel, l'indépendance de l'Amérique étoit reconnue sans conditions, & que par conséquent elle ne pouvoit se révoquer. De cette contradiction dans la manière d'envisager le traité, plusieurs membres concluoient qu'avant de voter des subsides, il falloit exiger des Ministres un éclaircissement qui conciliât les différentes opinions. Tel étoit en particulier l'avis de M. Fox, que la mort du premier Ministre le Marquis de Rockingam son ami, avoit rendu trop foible pour qu'il put réaliser au Conseil les vues de domination qu'on l'accusoit d'y avoir portées. Quoi qu'il en soit, dès le mois de Juillet de cette année, il avoit donné

L'avis de plusieurs Membres est qu'avant de voter des subsides, on exige un éclaircissement sur ce point.

Tel est l'avis de M. Fox.

1782. la démiſſion de ſa place de Secrétaire d'Etat, pour redevenir ſimple membre de la Chambre des Communes où il ne manqua pas de ſiéger du côté de l'oppoſition. On chercha les raiſons de ſa retraite ſubite, & l'on crut le trouver dans la promotion du Comte de Shelburne qui venoit d'être mis à la tête de la tréſorerie. L'ex-Miniſtre ne pouvoit convenir d'un pareil motif & tels furent ceux qui, s'il falloit l'en croire, avoient juſtifié ſa démiſſion.

Incertitude ſur les vraies cauſes de la démiſſion de cet Ex-Miniſtre.

« On vient d'accuſer, dit-il » à la Chambre des Communes, les » membres du nouveau Miniſtère » de reſſembler à leurs prédéceſ» ſeurs, à ces anciens Miniſtres » de diſcordante mémoire, dont j'ai » tant de fois dénoncé la méſintel» ligence; & j'obſerverai à ce ſujet » que je ne les blâmois pas d'être » diviſés entre eux, mais d'avoir la » baſſeſſe de reſter en place, mal» gré leurs diviſions. J'ai particu» lièrement blâmé le noble Lord » qui gouvernoit alors les Finances, » de la conſtance avec laquelle il » tenoit ſon poſte, quoique l'unani» mité fut bannie de l'adminiſtration, » & qu'il ſe vit forcé d'adopter des

» mesures qu'il reprouvoit dans sa » conscience. Après m'être si long- 1782.
» tems & si ouvertement expliqué » sur ce point ; que devois-je faire, » lorsque je me suis trouvé dans » une situation pareille? Me retirer ; » & c'est ce que j'ai fait, au mo- » ment où j'ai vu mes collégues di- » visés sur des points importants, » Je devois ce sacrifice à mon pays, » puisque ma démission & celle des » membres (1) qui voyoient comme » moi, pouvoient seules rétablir dans » le cabinet l'harmonie si nécessaire » dans les circonstances présentes.... » J'aurois cru trahir l'Angleterre si, » ne pouvant réunir les sentimens » & les ramener à des principes con- » formes au vœu unanime du peu- » ple, j'avois continué d'agir avec » des Ministres qui violoient, ou » étoient sur le point de violer les » clauses les plus sacrées du pacte » en vertu duquel ils étoient en pla- » ce. On a prétendu que ma dé-

(1) Lord John Cavendish, Chancelier [de] l'Echiquier, avoit donné sa démission [à] la même époque, & pour les mêmes [ra]isons que M. Fox.

1782. » miſſion étoit une affaire de pique » qu'ayant ſuccombé dans l'eſſai (1) » que j'ai voulu faire de mon influen» ce & de mon pouvoir, je me ſui» retiré l'ennemi de tous les mem» bres de l'adminiſtration actuelle. J» n'en veux point aux Miniſtres, 8» je ne ſuis ennemi que de leu» conduite ».

Quoi qu'il en ſoit des vrais motifs de la brièveté de ſon miniſtère nous allons haſarder nos conjectures ſur quelques détails de l'adminiſtration de M. Fox, & dévoile en peu de mots, quelques mépriſe de ſa politique, tant au Parlemen que dans le Cabinet de Saint-Jame

De l'adminiſtration de M. Fox.

Après avoir invectivé les Miniſtres dans les termes les plus durs, &

(1) On prétendit que cet eſſai avoi doublement manqué: que M. Fox ayai beſoin d'un homme ſans conſéquence à tête des finances, avoit propoſé le D de Portland; mais que la place étoit dè donnée au Comte de Shelburne; qu'e ſuite il avoit demandé la nomination c Secrétaire d'Etat qui devoit remplacer Comte de Shelburne, & qu'à cet égard, avoit encore été prévénu. Que tout ce fût vrai ou faux, M. Fox ne pouvoit p en convenir.

es avoir menacés de leur faire per-
lre la tête sur un échafaud, M. Fox 1782.
'étoit engagé vers la fin de 1781, à
éparer tous les désordres de leur
dminiſtration, ſi on vouloit ſe fier
lui de la conduite de la paix avec
es Américains. Cette aſſertion faite
n plein Sénat, & pour ainſi dire à
 face de l'Univers entier, accrut
 nombre de ſes partiſans, & le fit
egarder comme le ſauveur de la
atrie. On ne douta pas qu'il n'eut
n ſa diſpoſition, un moyen hono-
ible pour l'Angleterre, de la ré-
oncilier avec ſes anciennes Colo-
es. L'Oppoſition triompha, & les
nciens Miniſtres furent éloignés.
 étoit naturel que M. Fox ob-
nt une des premières places de
 nouvelle adminiſtration. Il fut
ommé Secrétaire d'Etat au dépar-
ment du Nord, & par la ceſſion
ue lui en fit Lord Shelburne,
 ſe trouva encore chargé de
ute la partie des négociations
u Sud. Ainſi M. Fox ſe vit placé
u centre de toutes les relations
olitiques de l'Angleterre avec les
uiſſances étrangères. C'étoit le
oment de réaliſer ſes magnifiques

promeſſes ; mais à peine eût-il mi
1782. la main à ce grand ouvrage, qu'i
y vit des difficultés inſurmontables
Il comprit qu'il s'étoit trop avancé
& qu'une paix également avanta
geuſe pour les deux nations étoi
une entrepriſe où devoient échoue
ſa politique & ſes talens. Il fallu
rétracter ſa première aſſertion, &
trancher le mot ſur la néceſſité de re
connoître l'indépendance des Etats
Unis ; mais, pour adoucir ce qu
cette propoſition avoit de trop révo
tant, il ajouta qu'on mettroit à cett
reconnoiſſance des conditions d'où
réſulteroit beaucoup d'entraves pou
la navigation des Américains, & le
plus grands avantages pour le com
merce de la Grande-Bretagne e
Amérique. L'accord de cette indé
pendance & des bornes à laquelle o
vouloit la reſtreindre, impliquoit mê
me dans les termes, & ce n'étoit pas
l'époque d'une défaite auſſi ruineu
que celle de Lord Cornwallis, qu'o
pouvoit ſe flatter d'impoſer des lo
aux Américains. M. Fox en v
l'impoſſibilité. Sa reſſource fu
d'exagérer aux yeux de la natio
la foibleſſe de l'Angleterre &

orce des Puiſſances confédérées, 1782.
l'en conclure la néceſſité d'ac-
corder aux Etats-Unis une indé-
endance complete & ſans con-
litions, & de ſe repoſer enfin ſur
a gratitude des nouveaux Répu-
licains, qui ſans doute, ajoutoit-
l, ne ſeroient pas inſenſibles à la
énéroſité des Anglois & la recon-
oîtroient par des ſacrifices. De
aveu de M. Fox, le ſalut de la
rande-Bretagne, alloit dépendre
e cette prompte conceſſion de
indépendance américaine; & dans
e cas, on ne voit point en quoi
ouvoit conſiſter la généroſité de
Angleterre. Cette conceſſion étoit
n acte de néceſſité abſolue, & par
onſéquent, elle n'exigeoit des Amé-
cains ni reconnoiſſance ni ſacri-
ces.

Juſqu'ici la conduite du nouveau
iniſtre n'avoit rien opéré qui juſ-
iât le déplacement des anciens
dminiſtrateurs; auſſi trouva-t-il de
andes oppoſitions parmi ſes collè-
ues. Sa propoſition de reconnoître,
ns dédommagement, la ſouverai-
eté des Etats-Unis en Amérique,
volta juſqu'à ſes partiſans les

Mauvaiſe politique de ce Miniſtre.

1782. plus enthousiastes. Il quitta brus quement le Conseil, & comme on l' vu, il donna pour prétexte de sa re traite, le défaut d'unanimité dans le opinions ministérielles. D'autre opérations du Ministère de M. Fo prouvent également qu'il n'y soutin point l'idée qu'on s'étoit faite de se lumières & de sa politique. Lors de promotion, l'Angleterre se trouvo dans les circonstances les plus fâ cheuses ; elle venoit de perdre tou l'armée de Cornwallis, Saint-Chr tophe n'étoit plus aux Anglois, & Jamaïque se voyoit menacée. Dan cette conjoncture, le Général Ca leton fut envoyé en Amérique ave ordre de se mettre à la merci de Américains, ou ce qui revient à même, de s'interdire à leur égar toute espèce d'hostilité. Cette pr tendue modération fit sur eu l'impression qu'elle devoit faire. I y virent de l'impuissance ou de mauvaise foi, & n'en furent que plu disposés à regarder les propositio de paix séparée, comme un piég de la part de l'Angleterre, qui che choit à les désunir pour mieux l accabler. Ce piége étoit grossi

Ses effets, tant en Amérique qu'en Europe.

& ne réussit pas mieux à M. Fox en Europe qu'en Amérique. Sa démarche avoit été regardée par le Congrès comme une insulte faite à la bonne-foi des Etats ; il en fut révolté au point de rejeter les offres de la Grande-Bretagne, sans daigner prendre communication des dépêches du Général Commissaire. La politique de M. Fox produisit le même effet dans les Cours des autres nations alliées, & la défiance que sa conduite ministériele avoit inspirée, fit soupçonner de l'astuce dans toutes les négociations britanniques jusqu'à la conclusion de la paix générale. 1782.

Ces Puissances y travailloient de la meilleure foi ; mais sans ralentir les préparatifs d'une nouvelle campagne. L'Espagne & la France n'avoient rien négligé pour terminer celle-ci à l'avantage de la confédération ; & les succès momentanés de la Grande-Bretagne ne causèrent point de véritables allarmes, parce que nos forces navales se maintenoient constamment dans cet état de supériorité qui, malgré les efforts ruineux de l'Angleterre,

Que les négociations de la paix ne ralentissent point les préparatifs de la campagne.

laiſſoit, pour ainſi dire, à notre diſ-
1782. crétion & les événemens de la guer
re, & les conditions de la paix
En attendant un réſultat généra
des négociations pacifiques, le
Cours alliées ſe concertoient pou
des opérations non moins étendues
que ſi les hoſtilités n'avoient fai
que commencer.

Bonne contenance des Hollandois.

La Hollande venoit de con
clure ſon traité d'alliance avec le
Etats-Unis d'Amérique, & de bra
ver les menaces des Anglois, e
rejetant les offres d'une paix ſépa
parée. Avec une marine de trent
vaiſſeaux de ligne, la Républi
que ſe voyoit en état de répare
ſes pertes, & ſe propoſoit de ven
ger des inſultes antérieures à la dé
claration de guerre. Ce fut dan

Condition des ſecours promis à la République.

cette confiance, que les eſcadres d
Texel ſe mirent en mer à différente
repriſes. L'ardeur des Hollando
étoit particulièrement fondée ſu
la protection de la France, don
ils ſe promettoient l'aſſiſtance pen
dant tout le cours de la guerre
& dont ils attendoient les bon
offices au retour de la paix gé
nérale. En effet, Sa Majeſté Trè
Chrétien

Chrétienne ne devoit pas négliger les intérêts des Provinces-Unies, & M. de la Vauguyon avoit donné aux Etats Généraux des assurances à cet égard bien propres à tranquilliser Leurs Hautes Puissances. Mais ces témoignages de la bienveillance de Sa Majesté exigeoient un retour de services de la part de cette République, & l'Ambassadeur de France eut ordre de mettre à l'épreuve les bonnes dispositions de la Hollande.

1782.

La France demande dix vaisseaux aux Hollandois.

On faisoit à Brest des armemens considérables, dont l'appareil menaçant n'avoit d'autre objet que de hâter les derniers triomphes de la confédération, & d'accélérer le retour d'une paix desirée de toutes les Nations belligérantes. Leurs Hautes Puissances venoient d'unir, par de nouveaux liens, leurs intérêts à ceux de la France, & devoient concourir aux moyens de faire triompher la cause commune. En conséquence de ces engagemens, M. le Duc de la Vauguyon eut ordre de leur proposer, au nom de sa Cour, de faire passer à Brest dix vaisseaux de guerre équipés aux frais de la République, pour agir

1782. de concert avec les vaiſſeaux de Sa Majeſté. Le mémoire de notre Ambaſſadeur avoit été remis le 21 Septembre à Son Alteſſe Séréniſſime le Prince Stadhouder, & toutes les Provinces-Unies attendoient avec empreſſement l'effet prompt & ſalutaire des demandes de la Cour de France; mais l'expédition des vaiſſeaux n'eut pas lieu, & le mécontentement fut général dans tous les Etats de la République. Ceux de Hollande de Friſe & de Groningue ſe montrèrent les plus ſenſibles à ce manquement fait à l'auguſte Chef de la confédération; ils s'invitèrent mutuellement à des recherches rigoureuſe contre les coupables, & promirent d'employer le bras vengeur de la Juſtice ſur la tête de ceux qui venoient de fouler aux pieds l'honneur de ces Provinces.

Cet envoi n'a pas lieu.

Mécontentement des Provinces-Unies.

Les griefs articulés dans la réſolution des Etats de Groningue étoient ſur-tout à la charge du Vice-Amiral Artſinck, qui, en vertu d'un ordre ſpécial de Leurs Hautes Puiſſances, avoit été chargé d'expédier les vaiſſeaux deſtinés po

Breſt, & de les délivrer, avant le 8 Octobre, au Chef d'eſcadre Comte de Byland. A la veille de l'expédition, le Vice-Amiral avoit mandé à ſon bord tous les Capitaines des vaiſſeaux déſignés, &, ſur leur déclaration, avoit ſigné un certificat par lequel ils dépoſoient que, faute de vivres & d'autres proviſions néceſſaires, leſdits vaiſſeaux étoient abſolument hors d'état d'exécuter l'expédition projetée. « Cette négligence, ajoutoient les Etats, eſt » de l'eſpèce la plus grave, en ce » qu'elle compromet la gloire de la » nation. Par elle, l'autorité ſuprême de la République eſt énervée; » Son Alteſſe Séréniſſime eſt contrariée dans ſes vues ſalutaires » pour le bien-être de la patrie, ſes » ordres ſont rendus infructueux; » toute confiance eſt éteinte chez » l'étranger; l'état libre des Provinces-Unies ſe trouve ébranlé ».

1782.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la plupart des vaiſſeaux qui, le 7 Octobre, n'étoient point en état de ſe rendre à Breſt, appareillèrent le 10 du même mois, pour aller croiſer dans la mer de Norwege.

1782.

On s'en prend de ce manquement à S. A. S. le Prince Stadhoudher.

Tandis que le méçontentement des Provinces-Unies s'exhaloit en des termes respectueux pour son Altesse Sérénissime le Prince Stadhouder, des particuliers moins réservés se permettoient des libelles contre ce Prince, qu'ils accusoient d'avoir sacrifié dans cette circonstance, les intérêts de la Hollande à des considérations anti-patriotiques. Dans sa réponse aux murmures des Etats de Frise, Son Altesse crut devoir écarter des soupçons injurieux, en protestant que s'il y avoi eu de la négligence de la part de Officiers chargés de l'approvision nement des vaisseaux, ils avoien agi contre son intention, & s'étoien rendus coupables de désobéissanc à ses ordres. Quoi qu'il en soit l'escadre Hollandoise ne parut poin à Brest, & personne n'imput ce manquement à la République mais le peu de vigueur qu'ell mit, à cette époque, dans ses opé rations contre l'ennemi commun pouvoit influer sur les conditior qui devoient régler son partage la fin de la guerre.

Une flotte

On alloit toucher à ce mome

desiré, & vers la mi-Décembre, il se répandit un bruit général, que les préliminaires de la paix étoient signés. On ne doutoit pas que le sort de l'Amérique ne fut dès-lors fixé; cependant les Puissances belligérantes n'en mettoient pas moins d'activité dans leurs armemens. Une flotte destinée pour les Antilles n'attendoit, pour mettre à la voile de la rade de Brest, qu'un vent favorable, & l'arrivée de M. le Marquis de la Fayette qui, disoit-on, alloit s'embarquer avec le titre de Maréchal Général des Logis de l'armée qui devoit agir dans cette partie du monde. Cette flotte partit en effet sous l'escorte de neuf vaisseaux de ligne, & de six frégates aux ordres de M. Vialis; les troupes distribuées sur trente bâtimens de transport formoient environ sept mille cinq cens hommes. Une autre escadre à-peu-près d'égale force étoit au moment d'appareiller pour se joindre à l'armée navale, dont M. le Comte d'Estaing étoit allé prendre le commandement à Cadix. Ce Vice-Amiral avoit pris congé de Sa Majesté dès le mois d'Octobre; il arriva le

1782.

part de Brest pour les Antilles.

Départ du Comte d'Estaing pour aller commander l'escadre de Cadix.

1782. 7 du mois ſuivant à Bordeaux, où les ordres du Roi l'arrêtèrent quelques jours; ils avoient pour objet la création d'un nouveau corps d'Officiers tirés de la marine marchande. Voici dans quels termes encourageans Sa Majeſté expliquoit ſes intentions à cet égard.

Création d'un nouvel ordre d'Officiers dans la Marine Militaire.

» M. le Comte d'Eſtaing, je vous » ai choiſi pour aller faire entendre » en mon nom à la Chambre du » Commerce de Bordeaux, la ſatis» faction que j'ai de la fidélité & de » l'attachement, dont les Négocians » de mon Royaume ſe ſont em» preſſés de me donner des marques. » J'attends d'eux un nouveau témoi» gnage de leur zèle. Vous leur de» manderez de vous indiquer ceux » d'entre les Officiers marchands » employés ſur leurs bâtimens, qui » leur paroîtront pouvoir contri» buer à ſoutenir la dignité de mon » pavillon & la proſpérité de mes » armes dans une guerre, dont l'a» vantage de mes ſujets & la liberté » du commerce ſont l'unique objet » —— Je vous autoriſe à promettre » en mon nom à tous les Officiers » marchands qui vous feront pré

» sentés, & que vous reconnoîtrez » susceptibles des fonctions aux- » quelles je les destine, un état per- » manent, honorable & tous les » avantages & distinctions que doi- » vent attendre de leur patrie, ceux » qui se sacrifient pour elle ». 1782.

Flattés de cette mission honorable, MM. de la Chambre du Commerce de Bordeaux, nommèrent un Comité maritime de six armateurs, pour travailler à cette importante affaire, & ce travail ne fut point interrompu jusqu'au départ de M. le Comte d'Estaing. Cent cinquante sujets furent désignés pour remplir les vues de Sa Majesté sur les vaisseaux de la Marine Royale. Les ports de Dunkerque, du Havre-de-Grace, de Saint-Malo, de Bayonne, &c, fournirent aussi un nombre d'habiles marins proportionné à l'étendue de chaque département. L'exécution de ce plan non moins sage que vigoureux, ne fit qu'ajouter un nouveau degré d'encouragement à la marine françoise.

Edit du Roi contre les rançons.

A cette même époque, Sa Majesté fut informée que les Armateurs & les Capitaines éludoient sous di-

1782. vers prétextes, les dispositions de l'arrêt qui restreignoit les rançons. Pour arrêter un abus préjudiciable aux intéressés dans les armemens & particulièrement aux Invalides de la marine, elle crut devoir étendre la défense de rançonner, aux cas exceptés par l'Ordonnance de 1780. A dater du premier Décembre de cette année, le nouveau réglement fut exécuté sans restriction.

Création de dix millions de rentes perpétuelles.

Même en dirigeant ses principales vues du côté de la paix, la France, comme on l'a dit, ne négligeoit aucune des mesures qui préparent les succès de la guerre; & comme les finances en sont le ressort le plus décisif, Sa Majesté qui s'étoit vue forcée, au mois de Juillet, d'établir un troisième vingtième sur les objets assujettis aux deux premiers, fut encore au mois de Décembre, dans la nécessité de recourir au dévouement patriotique de la classe aisée de ses sujets, pour terminer glorieusement, & selon le vœu de la nation, une guerre entreprise sous les auspices de l'honneur françois,

Ainsi fut motivé l'édit, portant création de dix millions de rentes perpétuelles.

1782.

Cette sage prévoyance du Gouvernement, & les préparatifs de guerre qui se faisoient dans nos ports, sembloient justifier les craintes du peuple sur l'inutilité des négociations pacifiques. Rien ne transpiroit de toutes les opérations des Cabinets respectifs ; mais on se livroit aux conjectures, & vers la mi-Décembre, l'opinion générale étoit à Paris & à Londres, que le Cabinet de Saint-James avoit changé de dispositions à cet égard. On assuroit qu'il venoit de s'y former deux partis ; que le Roi, Lord Shelburne, & Lord Gratham, successeur de M. Fox, avoient accepté les propositions suivant lesquelles l'Angleterre auroit cédé Gibraltar en échange des Isles qu'on devoit lui restituer dans les Indes occidentales, & de la Guadeloupe qu'on promettoit d'y ajouter ; mais que le Duc de Richmond, Lord Keppel & M. Townshend persistoient à deman-

Deux partis dans le Conseil de Saint-James, relativement aux conditions de paix.

1782. der Porto-Rico. On prétendoit que dans cette conjonćture embarraſſante pour le Comte de Shelburne, ce premier Miniſtre s'étoit vu forcé, pour échapper à la cenſure de ce dernier parti, de faire demander à la Cour de Verſailles, qu'outre la Guadeloupe, on laiſſât aux Anglois Sainte-Lucie, & qu'on leur garantît la poſſeſſion de Trinquemale dans l'Iſle de Ceylan. Ces demandes ne pouvoient être faites ſérieuſement; mais dans la poſition déſeſpérée où ſe trouvoit l'Angleterre, pour obtenir quelque choſe, elle crut devoir afficher des prétentions exorbitantes. Heureuſement que nos Miniſtres étoient dans le ſecret de ſa détreſſe. Ils ſavoient qu'à cette époque, la dette nationale de la Grande-Bretagne, étoit portée à deux cens quarante millions ſterling, ce qui formoit, ſuivant l'évaluation du Doćteur Price, plus de la moitié de la valeur de toutes les terres du Royaume. Quant aux forces navales, dont elle faiſoit alors un étalage plus impoſant que redoutable, on n'ignoroit pas qu'elles ſe montoient encore, tant

Demandes exorbitantes des Anglois.

en Europe que dans les deux Indes, à plus de quatre-vingt-dix vaisseaux de ligne ; mais on étoit instruit que le nombre de bras nécessaires pour mettre en action tous ces châteaux flottans, répondoit mal à cette apparence respectable. La guerre d'Amérique avoit mis à cet égard, la Grande-Bretagne dans une disette qu'elle n'avoit jamais connue. En un mot, la révolution l'Amérique venoit de réduire les Anglois à la cruelle alternative, ou de continuer une guerre, dont la prolongation eût menacé leur existence politique, ou de se livrer à la discrétion de leurs ennemis, en faisant une paix, dont les conditions les plus dures n'auroient été, de la part de la France, qu'une represaille très-légitime; mais la paix & la guerre devoient également signaler le désintéressement généreux de notre auguste Monarque, & la Grande-Bretagne trouva son salut dans la modération, qui justifie si bien l'Epigraphe qui se lit au frontispice de cet ouvrage.

1782.

A l'ouverture des négociations pour la paix, il restoit à la Marine de France & d'Espagne une su-

Les Espagnols renoncent à Gibraltar.

1782. périorité de quarante-six vaisseaux de ligne ; & cette prépondérance laissoit à la disposition des Cours alliées, les conditions d'une paix devenue nécessaire pour les Anglois. Cependant la fierté britannique opposoit encore des obstacles à sa publication ; la Grande-Bretagne osoit paroître exigeante même au bord du précipice. Dans les circonstances, il étoit naturel que Gibraltar rentrât sous la domination du Roi d'Espagne ; mais le Cabinet de Saint-James mit un si haut prix à cette renonciation, & la saine politique en attachoit si peu au recouvrement de cette place, que la Cour de Madrid ne crut pas devoir l'acheter par de trop grands sacrifices. Les Plénipotentiaires britanniques s'étant montrés intraitables sur ce point, leurs prétentions excessives donnèrent, à cet égard, une autre face aux négociations.

Lenteurs dans les négociations.

L'article des concessions demandées par la France dans l'Indostan, occasionna de longs débats, qui devoient enfin se terminer à l'amiable. Les Circars septentrio-

naux du Coromandel, ſur leſquels portoient nos demandes, étoient 1782.
des Provinces dépendantes de l'Empire Mogol; l'Angleterre les tenoit à ferme, moyennant quinze lakes de roupies par année, & ne pouvoit par conſéquent en diſpoſer en notre faveur. Ce point éclairci, il fallut recourir à d'autres compenſations ſur leſquelles on ne s'accorda que difficilement. La guerre avoit eu pour théâtre les quatre parties du monde; on eut beſoin d'une attention minutieuſe pour éviter les mépriſes dans la diſcuſſion des prétentions reſpectives en tant de contrées différentes; il en réſulta des lenteurs qui donnèrent de l'inquiétude ſur le ſuccès des négociations. Mais le vœu général étoit contre la guerre; & notre auguſte Monarque avoit réſolu de pacifier l'Europe, après avoir affranchi l'Amérique. Ce grand ouvrage venoit d'être conſommé par le traité proviſionnel, entre l'Angleterre & les Etats-Unis; traité bien antérieur à ceux de France, d'Eſpagne & d'Angleterre, mais dont la con-

1782. clusion n'eut lieu que le 20 Janvier, époque des termes de paix convenus entre cette dernière Puissance & la Maison de Bourbon. Il est tems de faire connoître le fameux traité, dont les articles tenus secrets par les Ministres britanniques, avoient donné lieu à tant de murmures, d'impatience & de fausses interprétations dans les deux Chambres du Parlement d'Angleterre.

Traité de paix entre l'Angleterre & l'Amérique.

Articles abrégés du traité provisionnel entre la Grande-Bretagne & les Etats-Unis d'Amérique.

ARTICLE I. Le Roi de la Grande-Bretagne reconnoît, dans les termes les plus amples, l'indépendance des Etats-Unis, & renonce à toutes les prétentions de gouvernement, propriété & droits de territoire sur lesdits Etats, pour lui, ses héritiers & successeurs.

ART. II. Etablit pleinement les limites respectives. (1)

(1) Par ces limites, qu'il seroit trop

ATR. III. Admet & garantit aux Américains le droit de pêche ſur les Bancs de Terre-Neuve & leurs environs. 1782.

ART. IV. Les créanciers de part & d'autre ne rencontreront aucun obſtacle au recouvrement de leurs dettes.

ART. V. Le Congrès recommandera aux différents Etats, la reſtitution de la propriété confiſquée des ſujets britanniques, des Loyaliſtes, &c. (1)

---

long d'aſſigner ici, l'Angleterre céda un immenſe quantité de terrein aux Etats-Unis d'Amérique, & cette ceſſion parut trop étendue à quelques Anglois; mais pour juſtifier le Miniſtère à cet égard, il ſuffit d'obſerver que c'étoient les bornes de ce pays avant ſon indépendance; que les limites du Canada avoient été prodigieuſement reculées par l'acte de Quebec en 1774; que cet acte étoit tyrannique & vexatoire pour l'Amérique ſeptentrionale, & que, par conſéquent, il ne pouvoit ſervir de baſe au traité de paix.

(1) Les Commiſſaires américains, & M. Richard Oſwald, Plénipotentiaire pour Sa Majeſté Britannique, ne pouvoient rien de plus en faveur des Loyaliſtes, qui, faute de prévoir l'iſſue de cette guerre,

1782. ART. VI. Nulles confiſcations ou perſécutions n'auront lieu à l'avenir.

ART. VII. Les priſonniers de part & d'autre ſeront élargis. L'artillerie américaine ne ſera pas emportée, non plus que les Nègres & autres propriétés. Les archives, les actes & papiers publics & privés ſeront reſtitués. Les flottes & armées britanniques ſeront retirées de toutes les parties des Etats-Unis.

---

avoient ſuivi les drapeaux du Roi d'Angleterre, de préférence à ceux de leurs concitoyens. Le pouvoir même du Congrès ſe bornoit, en cette occaſion, à les recommander aux différentes Provinces. Chacun des Etats qui compoſent l'aſſociation américaine eſt maître chez lui, & n'eſt dirigé par aucune autre Puiſſance dans l'exercice de la ſouveraineté. Il étoit convenable & prudent de s'en rapporter dans l'affaire des Loyaliſtes, à la généroſité des Américains, & le Gouvernement britannique ne pouvoit demander au Congrès qu'une recommandation en leur faveur; plutôt que de continuer la guerre, il fit bien de ſe charger des dédommagemens auxquels avoient droit de prétendre des malheureux qui venoient de trahir leurs concitoyens pour lui reſter fidèles.

ART. VIII. La navigation du Miſſiſſipi ſera ouverte aux deux Parties. 1782.

ART. IX. Toutes places priſes de part ou d'autre, avant l'arrivée de ces articles en Amérique, ſeront reſtituées.

Comment ce traité eſt reçu en Amérique.

Le traité fut ſigné le 21 Janvier, & le Congrès le reçut dans les derniers jours de Mars. Toute l'Amérique belligérante accueillit cette nouvelle avec tranſport, & la paix fut proclamée ſolemnellement à New-York, à Philadelphie & à la tête des armées reſpectives de la Grande-Bretagne & des Etats-Unis. Ce fut un jour de triomphe pour le brave Washington. Il avoit préparé ſon armée à cette glorieuſe cérémonie, par un diſcours où reſpirent également l'héroiſme, le patriotiſme & l'humanité. Un fragment de cette belle harangue où ſe peint l'ame du guerrier citoyen, confirmera l'idée qu'on s'eſt déja faite de ſon éloquence naturelle quoique fière & métaphorique, mais toujours aſſortie aux circonſtances. » La glorieuſe tâche qui » nous avoit fait courir aux armes,

1783. » eſt enfin remplie ; la liberté de » notre pays eſt ſuffiſamment re» connue & ſolidement établie par » le ſourire que le ciel accorde à » la pureté de notre cauſe, aux » efforts généreux d'un peuple foi» ble, mais libre, & fait pour tou» jours l'être. La réputation de ceux » qui ont perſéveré, étant aujour» d'hui immortaliſée par le titre il» luſtre & ſi bien acquis *d'armée » patriote*, il ne reſte plus aux » acteurs de cette ſcène majeſ» tueuſe, qu'à conſerver juſqu'au » dernier acte, la dignité de leur » caractère ; à terminer le drame » d'une manière qui leur attire des » applaudiſſemens ; à quitter le théâ» tre militaire avec cette même » approbation des anges & des » hommes, qui a couronné toutes » leurs actions vertueuſes ».

Le Général finit par annoncer qu'il ne tolérera aucune négligence des devoirs militaires, juſqu'au licenciement abſolu des troupes. Il promet à chaque Soldat des honneurs & des récompenſes proportionnés à ſon grade, à ſes ſervices, & particulièrement à ſa ſoumiſſion

aux loix d'une févère difcipline.

1783.

Le principal objet de ce difcours, étoit de ranimer la confiance des troupes, & de les affermir contre la féduction de quelques traîtres, dont les tentatives féditieufes avoient allarmé le Congrès & les chefs de l'armée. Voici la caufe ou le prétexte de cette fermentation inquiétante.

Fermentation dans l'armée américaine.

Au mois de Décembre 1782, une partie de l'armée, peu fatisfaite de fon traitement, avoit expofé fes griefs dans un mémoire que le Géneral Me Dougal & deux Officiers de l'état major, furent chargés de préfenter au Congrès. Après deux mois de vaines pourfuites, les Commiffaires informèrent l'armée qu'on n'avoit encore rien prononcé fur fes demandes. Alors il parut une invitation aux Officiers généraux de s'affembler le Mardi fuivant, pour délibérer fur les mefures à prendre dans cette circonftance. L'invitation étoit accompagnée de cette adreffe non moins éloquente que féditieufe.

Difcours féditieux.

» MESSIEURS, un Soldat que l'intérêt & l'affection attachent à vo-

tre destinée, qui a souffert avec
1783. vous, & qui veut continuer de
Suite du même discours. partager votre fortune bonne ou mauvaise, demande la permission de vous adresser ses plaintes. Il n'a pour lui ni l'âge, ni les dignités qui donnent du poids aux conseils; mais l'expérience marche quelquefois sans la vieillesse, & la sincérité n'a pas besoin de rang. Comme la plûpart d'entre vous, il aima la vie privée; il l'a quittée avec regret & dans la ferme résolution d'y rentrer, dès que la nécessité ne lui mettra plus les armes à la main. Alors les ennemis de sa patrie, les esclaves du pouvoir, les soutiens mercénaires de l'injustice n'avoient pas encore éprouvé que les Américains sont aussi redoutables sur le champ de bataille, que soumis & pacifiques dans leurs remontrances. C'est avec cette perspective qu'il fut le compagnon de vos longues fatigues, qu'avec vous il brava tant de périls. Il a senti la main glaciale de la pauvreté, & n'a point murmuré; il a vu se développer l'insolence de l'homme opulent, sans se permettre un soupir,

longtems essez crédule pour sacrifier à l'opinion, il a jusqu'à ce jour, espéré dans la justice de son pays. Il se flattoit que lorsque les nuages de l'adversité seroient dissipés, lorsque le rayon de la paix commenceroit à luire, la froideur & la sévérité du gouvernement se relâcheroient; que la reconnoissance verseroit des bienfaits sur ces hommes, dont les bras vigoureux avoient soutenu l'Etat, dans le périlleux passage de la servitude menaçante à une indépendance reconnue. Mais la confiance a ses limites comme la modération; il est un point où l'une dégénère en crédulité & l'autre en bassesse. Telle est votre situation; amenés à ce point délicat, un pas de plus vous perdroit sans retour. Etre tranquille, être indifférent lorsque les injustices s'accumulent & pesent sur nos têtes, seroit plus que de la foiblesse. Se borner à des supplications sans développer de mâles efforts, seroit dégrader votre caractère & montrer à l'univers que vous méritiez bien ces chaînes que vous venez de rompre. Considérons le point où nous sommes, & de-là portons

1783.

Suite du même discours.

nos regards ſur les expédiens qu ſe préſentent à nous.

1783.

Suite du même diſcours.

Après ſept ans de combats 8 de travaux, l'objet qui vous arm vient de vous être accordé.... Vo tre courage a conduit à la pai les Etats-Unis de l'Amérique au travers d'une guerre douteuſ & ſanglante : il l'a fait aſſeoir ſu le trône de l'indépendance, & l calme renaît pour le bonheu —— De qui? Eſt-ce d'une patri qui vous accorde la douceur d rentrer dans vos foyers, en verſar ſur votre retraite les larmes d la reconnoiſſance, en l'accompa gnant du ſourire de l'admiration Eſt-ce d'une patrie qui brûle d partager avec vous cette indépe dance que lui donne votre valeur & ces richeſſes achetées au pr de votre ſang? N'eſt-ce pas plu tôt d'un pays ingrat, qui foule au pieds vos droits, dédaigne vo cris, inſulte à vos miſères? N'a vez-vous pas fait connoître a Congrès vos deſirs & vos beſoins Ces beſoins & ces deſirs que la grat tude & l'honnêteté devoient préve nir, & non pas éluder! N'avez-vou pas dernièrement, dans le langag

ſoumis d'un mémoire, demandé de ſa juſtice, ce que vous ne pouviez plus eſperer de ſa faveur ? Quelle a été ſa réponſe ? La lettre qui ſera le ſujet des réflexions de l'aſſemblée vous le dira mieux que moi.

1783.

Suite du même diſcours.

Si tel eſt votre traitement, lorſque les armes que vous portez ſont encore néceſſaires pour la défenſe de l'Amérique ; qu'avez vous à attendre de la paix, lorſque vos cris s'affoibliront, & que la ſéparation anéantira votre force & votre influence ? Lorſque ces épées, inſtrumens de votre gloire, vous ſeront enlevées ; qu'il ne vous reſtera d'autres marques de vos travaux, d'autres diſtinctions de vos ſervices, que les bleſſures, les infirmités, les cicatrices ? Pouvez-vous conſentir à être les ſeules victimes dans cette révolution, à vous retirer du champ de bataille, pour aller vieillir dans la pauvreté, la misère & le mépris ? Conſentirez-vous à croupir dans la fange de la dépendance, à devoir à la pitié les miſérables reſtes d'une vie juſqu'ici illuſtrée dans le champ de l'honneur ? Si vous le pouvez..... allez, emportez avec vous les

1783. Suite du même discours.

railleries des Torys, & les dédains des Whigs, le ridicule &, ce qu'il y a de pire, la compaſſion de l'Univers ; allez mourir victimes de la faim, & que vos noms périſſent dans l'oubli. Mais ſi votre courage ſe révolte à cette idée.... Eveillez-vous, ſortez de votre léthargie, ouvrez les yeux ſur votre ſituation, & réparez vous-mêmes les outrages que vous avez ſoufferts. Si vous laiſſez échapper ce moment, c'en eſt fait de vous pour toujours ; des efforts tardifs ſeront inutiles ; vos menaces ſeront auſſi vaines que vos ſupplications actuelles.

Déterminez donc, d'une manière poſitive, & ce que vous pouvez ſupporter, & ce que vous voulez ſouffrir : ſi votre réſolution eſt en raiſon de vos maux, n'invoquez plus la juſtice ; mais éveillez les craintes du Gouvernement. Laiſſez le ton mielleux des mémoires, prenez-en un plus élevé, plus convenable ; qu'il ſoit décent, mais ferme, mais animé, mais déciſif ; défiez-vous des hommes qui vous inſinueroient d'avoir plus de modération & de patien-

ce

te. Que deux ou trois d'entre vous, de ceux qui écrivent & ſentent vivement, dreſſent une dernière remontrance ; qu'on y rappelle, dans un langage qui ne vous trahiſſe point par ſes craintes, ce que le Congrès a promis, & ce que le Congrès a fait ; qu'on y retrace ce que vous avez ſouffert, ce que vous avez demandé, & combien peu de vos demandes ont été accordées ! Dites au Congrès, que vous avez été les premiers à vous précipiter dans le danger, que vous deſirez en ſortir les derniers ; que le déſeſpoir ne vous fera jamais prendre une réſolution déshonorante ; mais qu'il peut vous entraîner hors du champ de bataille. Dites-lui qu'une bleſſure ſouvent irritée, peut enfin devenir incurable, & qu'une démarche indiſcrette peut déſormais avoir le terrible effet de la mort ; que dans les événemens politiques, l'armée peut avoir ſon alternative. Dites aux membres du Congrès, que s'ils veulent la paix, rien ne vous ſéparera de leurs armes, que le tombeau. S'ils veulent la guerre, dites leur qu'invitant votre

1783.

Suite du même diſcours.

illustre chef à vous commander

1783. toujours, vous vous retirerez, sous

Suite du même discours. ses auspices, dans quelque pays inhabité ; que là, vous sourirez à votre tour, lorsque leurs craintes seront excitées par de nouveaux dangers.

Qu'on représente au Congrès, que s'il accède au contenu de votre dernier mémoire, il vous rendra plus heureux, il se rendra plus respectable ; que tant que la guerre continuera, vous suivrez ses drapeaux ; que lorsqu'elle cessera, vous vous retirerez dans l'ombre d'une vie privée ; que vous y donnerez à l'Univers de nouveaux sujets d'étonnement & d'admiration, le spectacle d'une armée victorieuse de ses ennemis, victorieuse d'elle-même ».

On ignore quels eussent été les effets de cette pièce anonyme, & le résultat de l'assemblée à laquelle les Officiers de l'Etat Major étoient invités pour le 11 Mars ; mais le Commandant en chef prévint ce coup, en défendant de s'assembler au jour indiqué, & les mêmes Officiers reçurent ordre de se trouver, le Samedi suivant, aux nou

Washington assemble les Officiers de l'armée.

veaux bâtimens de New-Windſor, pour entendre le rapport du Comité de l'armée nommé près du Congrès, & pour arrêter, après une mûre délibération, des meſures aſſorties aux circonſtances. Cette aſſemblée du 15 Mars fut préſidée par le Major général Gates; & Washington ouvrit la ſéance par une adreſſe où les intentions perverſes de l'auteur anonyme étoient démaſquées, où le Congrès étoit juſtifié, où le Commandant en chef ſe rendoit garant des promeſſes de cette honorable compagnie. Il finit par conjurer l'armée au nom de la patrie, de l'honneur & de l'humanité, de témoigner ſon indignation contre l'ennemi ſecret, qui, ſous de vains prétextes, cherchoit à renverſer la liberté de l'Amérique, & qui, par une ruſe infâme ouvroit la porte à une guerre civile. » La dignité de cette con» duite, ajouta-t-il, fera dire à » la poſtérité, lorſqu'elle célebre» ra ce glorieux événement, (la » révolution de l'Amérique) ſi ce » modèle n'eût pas exiſté, l'Uni» vers n'auroit jamais ſu à quel

1783.

1783. » degré de perfection peut s'éle-
» ver l'espèce humaine «.

Leurs résolutions patriotiques.

Ce discours eut tout l'effet que s'en étoit promis Washington. Son Excellence s'étant retirée, on forma un comité pour dresser l'instruction de l'affaire sur laquelle l'assemblée avoit à délibérer; & le rapport ayant été fait & sérieusement examiné, il fut déclaré unanimement que les Officiers des troupes américaines, toujours animés de cette flamme patriotique qui leur avoit mis les armes à la main, ne souilleroient jamais une gloire acquise au prix de leur sang; que l'armée avoit une confiance inébranlable dans la vertu du Congrès, & qu'elle étoit pleinement convaincue que les représentants de l'Amérique ne *licencieroient point les troupes, sans acquitter la dette de l'état, envers les Officiers & les Soldats.* L'assemblée témoigna, avec la même unanimité, son mépris & son indignation pour l'Auteur des propositions séditieuses contenues dans l'adresse anonyme aux Officiers de l'armée.

La proclamation de la paix

affermit les Américains dans leurs dispositions patriotiques, & le contentement général se manifesta dans les fêtes militaires auxquelles ses premiers loisirs furent consacrés. Aux transports de l'allégresse publique, se méloient des sentimens de reconnoissance pour le Prince auguste, à l'assistance duquel les Etats affranchis & pacifiés devoient le bienfait de la révolution qu'ils célébroient. Pour en éterniser le souvenir par un monument expressif de leur gratitude, il fut décidé en plein Congrès, qu'on érigeroit à Philadelphie; une statue de bronze en l'honneur de Louis XVI.

1783. On projete d'ériger à Philadelphie une statue en l'honneur de Louis XVI.

Cette paix, dont l'Amérique goûtoit déja les prémices, avoit été cimentée à la même époque, entre la France, l'Espagne & l'Angleterre. Les traités qui la garantissoient, en assurant l'existence de la Grande-Bretagne, attestoient, comme on l'a dit, la modération, pour ne pas dire la clémence de la Maison de Bourbon. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur la position des Anglois à l'époque de la signature de ces articles pré-

Traité de paix entre la France & l'Angleterre.

liminaires entre leurs Majeſtés le
1783. Roi de France & le Roi de la
Grande-Bretagne.

ARTICLE I. Auſſitôt que les préliminaires ſeront ſignés & ratifiés, l'amitié ſincère ſera rétablie entre Sa Majeſté Très-Chrétienne & Sa Majeſté Britannique, leurs Royaumes, Etats & Sujets, par mer & par terre, dans toutes les parties du monde. Il ſera donné des ordres aux armées, aux eſcadres, & à tous les Sujets des deux Puiſſances, d'arrèter toutes hoſtilités, & de vivre dans la plus parfaite union, en oubliant ce qui s'eſt paſſé, de quoi leurs Souverains leur donnent l'ordre & l'exemple; & pour l'exécution de cet article, il ſera donné de part & d'autre, des paſſeports de mer aux vaiſſeaux qui ſeront dépêchés pour en porter la nouvelle aux poſſeſſions deſdites Puiſſances.

ART. II. Sa Majeſté, le Roi de la Grande-Bretagne conſervera la propriété de l'Iſle de Terre-Neuve, & les Iſles adjacentes, ainſi que le tout lui a été cédé par l'Article XIII. du traité d'Utrecht, ſauf

les exceptions qui ſeront ſtipulées par l'Article V. du préſent traité. 1783.

ART. III. Sa Majeſté Très Chrétienne, afin de prévenir les querelles qui, juſqu'à préſent, ſe ſont élevées entre les deux nations d'Angleterre & de France, renonce au droit de pêche qui lui appartient en vertu dudit article du traité d'Utrecht, depuis le Cap de Bonaviſta juſqu'au Cap Saint-Jean, ſitué ſur la côte orientale de Terre-Neuve, environ par le cinquantième degré de latitude ſeptentrionale; au moyen de quoi, la pêcherie françoiſe commencera audit Cap Saint-Jean, fera le tour par le Nord, & deſcendant la côte occidentale de l'Iſle de Terre-Neuve, aura pour limites la place appellée Cap Raye, ſituée par le quarante-ſeptième degré cinquante minutes de latitude.

ART. IV. Les pêcheurs françois jouiront de la pêcherie qui leur eſt aſſignée par l'Article ci-deſſus, comme ils ont le droit d'en jouir en vertu du traité d'Utrecht.

ART. V. Sa Majeſté Britannique

cédera en plein droit à Sa Majesté Très-Chrétienne, les Isles de Saint-Pierre & Miquelon.

1783.

ART. VI. Quant au droit de pêcher dans le Golfe de Saint-Laurent, les François continueront d'en jouir conformément au cinquième Article du traité de Paris.

ART. VII. Le Roi de la Grande-Bretagne restituera à la France, l'Isle de Sainte-Lucie, & lui cédera & garantira celle de Tabago.

ART. VIII. Sa Majesté Très-Chrétienne restituera à la Grande-Bretagne les Isles de la Grenade & les Grenadines, Saint-Vincent, la Dominique, Saint-Christophe, Névis & Montserrat; & les forteresses de ces Isles conquises par les armes de la Grande-Bretagne & par celles de France, seront restituées dans la même condition dans laquelle elles étoient, lors de la conquête; il est entendu cependant, que le terme de dix-huit mois, à compter de l'époque de la ratification du traité définitif, sera accordé aux Sujets respectifs des Couronnes de France & de la Grande-Bretagne, lesquels peuvent être

établis dans lesdites Isles, & en d'autres places qui seront restituées par le traité définitif, afin de vendre leurs biens, recouvrer leurs dettes, transporter leurs effets, & se retirer sans être restreints à raison de leur religion, ou aucune autre cause quelconque, excepté le cas de dettes, ou de poursuites criminelles. 1783.

ART. IX. Le Roi de la Grande-Bretagne cédera & garantira en plein droit, à Sa Majesté Très-Chrétienne, la rivière de Sénégal & ses dépendances, avec les Forts de Saint-Louis, Podor, Galam, Arguin & Portendic; Sa Majesté Britannique restituera aussi l'Isle de Gorée, qui sera remise dans la condition où elle étoit, lorsque les armes britanniques en ont pris possession.

ART. X. Le Roi Très-Chrétien garantira de son côté, à Sa Majesté le Roi de la Grande-Bretagne, la possession du Fort Jacques, & de la rivière Gambie.

ART. XI. Afin de prévenir toute discussion dans cette partie du monde, les deux Cours conviendront,

soit par le traité définitif, soit
1783. par un acte séparé, des limites à
fixer pour leurs possessions respectives. Le commerce de la gomme se fera à l'avenir, comme les nations angloise & françoise le faisoient avant la guerre de 1755.

ART. XII. Quant au reste des côtes d'Afrique, les Sujets des deux Puissances continueront de les fréquenter, conformément à la coutume qui a prévalu jusqu'à présent.

ART. XIII. Le Roi de la Grande-Bretagne restituera à Sa Majesté Très-Chrétienne tous les établissemens qui lui appartenoient au commencement de la guerre présente sur la côte d'Orixa & dans le Bengale, avec liberté d'entourer Chandernagor d'un fossé pour l'écoulement des eaux; & Sa Majesté Britannique s'engage à prendre les mesures qui peuvent être en son pouvoir, pour assurer aux Sujets de la France dans cette partie de l'Inde, ainsi que sur les côtes d'Orixa, Coromandel & Malabar, un commerce sûr, libre & indépendant, tel qu'il se faisoit par la dernière compagnie fran

çoife des Indes orientales ; foit qu'ils le faffent comme individus, ou qu'ils fe forment en compagnie. 1783.

ART. XIV. Pondichéry, ainfi que Karical, feront également reftitués & garantis à la France ; & Sa Majefté Britannique procurera, pour fervir d'arrondiffement à Pondichéry, les deux diftricts de Velanour & Bahour ; & comme dépendance autour de Karical, les quatre Magans contigus.

ART. XV. La France rentrera en poffeffion de Mahée & du comptoir de Surate ; & les François trafiqueront dans cette partie de l'Inde, conformément aux principes établis par le XIII Article de ce traité.

ART. XVI. En cas que la France ait des alliés dans l'Inde, ils feront invités, ainfi que ceux de la Grande-Bretagne, à accéder à la préfente pacification ; & à cette fin, un terme de quatre mois leur fera accordé pour fe décider ; & en cas de refus de leur part, leurs Majeftés Britannique & Très-Chrétienne conviennent de ne leur donner aucune affiftance directe

ou indirecte, contre les possessions
1783. britanniques ou françoises, ou contre les anciennes possessions de leurs alliés respectifs, & leursdites Majestés offriront leurs bons offices pour les amener à une réconciliation mutuelle.

ART. XVII. Le Roi de la Grande-Bretagne, desirant donner à Sa Majesté Très-Chrétienne une preuve sincère de réconciliation & d'amitié, consentira à l'abrogation & suppression de tous les articles relatifs à Dunkerque, à compter du traité de paix, conclu à Utrecht en 1713, inclusivement jusqu'à ce jour.

ART. XVIII. On renouvellera & confirmera par le traité définitif, tous ceux qui ont subsisté jusqu'à présent, entre les deux hautes parties contractantes & auxquels il n'aura pas été dérogé par le présent traité; & les deux Cours nommeront des Commissaires pour travailler sur l'état du commerce entre les deux nations, afin de convenir de nouveaux arrangemens, sur le fondement de la réciprocité & de la convenance mutuelle. Lesdites Cours fixeront ensemble amiable-

ment un terme compétent pour la durée de ce travail. 1783.

Art. XIX. Tous les pays & territoires qui pourroient avoir été conquis, ou qui pourroient l'être, dans quelque partie du monde que ce soit, par les armes de Sa Majesté Britannique, ou par celles de Sa Majesté Très-Chrétienne, & qui ne sont pas compris dans les présens articles, seront rendus sans difficulté & sans exiger de compensation.

Art. XX. Comme il est nécessaire d'assigner une époque fixe, pour les évacuations & restitutions à faire par chacune des hautes parties contractantes, il est convenu que le Roi de la Grande-Bretagne fera évacuer les Isles de Saint-Pierre & Miquelon, Sainte-Lucie aux Antilles, & Gorée en Afrique, trois mois après la ratification du traité définitif, ou plutôt si faire se peut. Au même terme, Sa Majesté Britannique rentrera également en possession des Isles de la Grenade & Grenadines, de Saint-Vincent, la Dominique, Saint-Christophe, Nevis & Montserrat; quant aux territoires, villes & comptoirs qui

doivent être cédés ou reſtitués
1783. dans les Indes orientales, la ceſſion ou reſtitution s'en fera reſpectivement ſix mois après ladite ratification.

ART. XXI. Les priſonniers ſeront rendus de part & d'autre, ſans rançon, en payant les dettes qu'ils auront contractées dans leur captivité, & chaque couronne ſoldera reſpectivement, les avances qui auront été faites pour la ſubſiſtance & l'entretien de ſes priſonniers.

ART. XXII. Pour ôter tout ſujet de plaintes à l'occaſion des priſes qui pourroient être faites en mer après la ſignature de ces articles préliminaires, on eſt convenu que les vaiſſeaux pris dans la Manche & dans les mers du Nord, après douze jours écoulés depuis cette ſignature, ſeront reſtitués de part & d'autre; que le terme ſera d'un mois, depuis leſdites mers juſqu'aux iſles Canaries incluſivement; de deux mois, à compter depuis ces iſles, juſqu'à la ligne équinoxiale; & enfin de cinq mois dans toutes les autres mers.

ART. XXIII. Les ratifications des préſents articles ſeront expédiées en bonne forme, & ſeront échangées dans l'eſpace d'un mois, à compter du jour de la ſignature. 1783.

Fait à Verſailles, le vingtième jour de Janvier mil ſept cent quatre-vingt-trois.

GRAVIER DE VERGENNES.

ALLEYNE FITZ-HERBERT.

Traité entre l'Eſpagne & l'Angleterre.

Le Miniſtre d'Angleterre & M. le Comte d'Aranda ſignèrent le même jour les articles préliminaires de la paix, entre leurs Cours reſpectives. De ces onze articles, quatre ſeulement trouveront place ici; les autres ſont partie du traité qu'on vient de lire.

Le deuxième article porte que Sa Majeſté Catholique conſervera l'iſle de Minorque.

Par le troiſième, le Roi d'Angleterre cède au Roi d'Eſpagne la Floride orientale; & Sa Majeſté Catholique conſerve la Floride occidentale. Le terme de dix-huit mois eſt accordé aux Sujets de Sa Majeſté Britannique, établis dans l'iſle de Minorque & dans les deux Florides, pour vendre

leurs biens, recouvrer leurs
1783. dettes & tranfporter leurs effets ainfi que leurs perfonnes, fans être gênés à caufe de la religion, & fous quelque autre prétexte que ce puiffe être, hors celui de dettes & de procès criminels. Bien entendu que le Roi d'Angleterre fera tranfporter de la Floride orientale tous les effets qui peuvent lui appartenir, fans excepter l'artillerie.

Le quatrième article porte, que dans un diftrict, dont on fixera les limites, les Sujets de Sa Majefté Britannique pourront fans être inquiétés en aucune manière, exploiter & tranfporter les bois de teinture ou de campêche, & pour cet effet, bâtir fans empêchement, occuper fans interruption dans un endroit convenu, des maifons & magafins néceffaires à cette exploitation; mais par les ftipulations ci-deffus, Sa Majefté Catholique ne prétend déroger en aucune manière aux droits de fa Souveraineté.

Le Roi d'Efpagne s'engage par le cinquième article, à reftituer

ſans exception, les iſles de Providence & des Bahamas, dans le même état où elles étoient lorſqu'elles ont été conquiſes par les armes de Sa Majeſté Catholique. 1783.

Que l'Angleterre ne pouvoit être mieux traitée.

Toute l'Europe fut émerveillée, qu'on me paſſe cette expreſſion, du traitement fait à l'Angleterre par ces traités, objet des murmures d'une partie de cette nation ambitieuſe, exigeante & jamais ſatisfaite. Elle rentroit en poſſeſſion de la Grenade & de Saint-Chriſtophe, les ſeules iſles d'une grande valeur qui lui euſſent été enlevées pendant la guerre; elle acquéroit la Dominique, iſle précieuſe & faite pour le devenir davantage. Tout conſidéré, les huit Colonies à ſucre qui reſtoient à la Grande-Bretagne, quoique moins importantes quant à l'étendue du territoire, étoient d'un produit égal à celles de la France, & pouvoient rendre, chaque année, au moins cent ſoixante mille tonneaux.

Le droit acquis par les traités, de naviguer avec les Américains

dans le Miffiffipi, rendoit ce fleuve
1783. précieux aux Anglois, & devoit naturellement diriger leur attention vers la Nouvelle-Orléans, Province immenfe, dont ils s'affuroient la propriété.

Le Canada eft une contrée de douze cens lieues d'étendue, qui nourrit cent mille habitans. L'Angleterre conferve encore les vaftes poffeffions de la Nouvelle-Ecoffe, dont le territoire de trois cens lieues fur la côte, entre la Nouvelle Angleterre & le fleuve Saint-Laurent, offre naturellement aux ifles Caraïbes le grand magafin qui doit les approvifionner.

D'un autre côté, les Anglois fe maintiennent toujours à Terre-Neuve dans la fuppériorité des pêcheries.

En Afrique, leur commerce des gommes n'a reçu aucune diminution.

Leurs poffeffions dans l'Inde continuent d'être fupérieures à celles des autres Etats.

La liberté de couper le bois de

campêche ſur la côte d'Honduras, eſt un article avantageux pour la Grande-Bretagne, en ce qu'elle met ſa navigation dans ces mers à l'abri des interruptions ci-devant occaſionnées par les querelles, dont la coupe de ce bois étoit la raiſon ou le pretexte. 1783.

Le ſeul inconvénient qui pouvoit réſulter de cette paix, étoit un commerce interlope entre les Etats-Unis & les planteurs des Indes occidentales; mais cet inconvénient qui commençoit à ſe faire ſentir avant la guerre, ne peut ſouffrir de grands accroiſſemens, parce que la majeure partie de la propriété territoriale des iſles Angloiſes appartient à des particuliers qui réſident en Angleterre, ou à des négociants, dont l'intérêt eſt de conſerver la balance dans l'importation & l'exportation, ou enfin à des colons qui réſidant ſur les lieux, ſont intéreſſés à ſe ménager les retours avec la mere contrée qui ſeule peut leur fournir beaucoup d'articles qu'ils ne ſauroient tirer de l'Amérique ſeptentrionale.

Sous quelqu'aſpect qu'on envi-

1783. ſageât cette paix, les conditions en étoient tolérables & ſouvent très-avantageuſes pour l'Angleterre. Dans ſa ſituation, elle ne pouvoit ſe flatter d'un traitement auſſi favorable, & ces conditions durent remplir ſes vœux & paſſer ſes eſpérances. Mais une partie de la nation crut qu'il étoit de ſa dignité de paroître mécontente, & malgré les adreſſes de remerciment à Sa Majeſté Britannique ſur le bienfait de la paix, quoique toutes les cités & corporations du royaume euſſent porté dans cette occaſion les témoignages de leur reconnoiſſance aux pieds du trône, & que la Chambre haute eût donné, par la même conduite, un exemple bien manifeſte de ſon approbation, il s'étoit pourtant élevé des voix dans cette Chambre contre les divers traités. Une des plus impoſantes fut celle du Vicomte de Stormont, dont le premier reproche au Comte de Shelburne porta ſur l'incapacité de M. Oſwald qu'on avoit maladroitement oppoſé aux quatre plénipotentiaires du Congrès, parmi leſquels on nommoit MM. Laurens

Plaintes du Vicomte de Stormont à la Chambre des Pairs.

& Franklin. Suivant le noble Vicomte, le premier devoir de l'Agent britannique ou plutôt de ses constituans, étoit d'assurer la restitution complette de toutes les propriétés des loyalistes. » La justice, » l'honneur, la reconnoissance, tout » demandoit que la Grande-Bretagne protégeât ces infortunés; & » pour sa honte & leur malheur, » ils ont été le prix d'un traité flétrissant.... L'histoire ne fournit point » d'exemple de la bassesse avec laquelle nous avons abandonné nos » amis.... Comment nous sommes-nous conduits avec les Indiens nos fidèles alliés? Les sermens les plus sacrés, la fraternité la plus solemnellement jurée, rien n'a pu les soustraire à notre ingratitude ». 1783.

Puis revenant à M. Oswald qu'il qualifie ironiquement de grand géographe, il trace avec lui la ligne de démarcation qui doit fixer à jamais les limites des Etats Américains, limites qui, s'il faut en croire, ne laissent à la Grande-Bretagne que les possessions, dont la nouvelle République n'a

pas ambitionné l'acquifition. Le
1783. Vicomte de Stormont paffe enfuite
à l'examen des traités conclus avec
les deux branches de la Maifon de
Bourbon, & à chaque article, il
fe plaint que les intérêts de l'Angleterre ont été facrifiés. « Ici,
» dit-il, c'eft une étendue immenfe
» que nous donnons aux pêcheries
» de la France à Terre-Neuve;
» là, nous lui cédons Miquelon &
» Saint-Pierre, qui font d'autant
» plus à fa bienféance, qu'étant
» fortifiées, ces ifles commande-
» ront l'entrée du fleuve Saint-
» Laurent. D'un autre côté, c'eft
» la liberté de s'établir dans la Nou-
» velle-Ecoffe, que nous accordons
» aux Américains. Nous cédons
» Penobfcot; nous renonçons à tout
» ce que nous avons de précieux
» dans le Canada; nous abandon-
» nons les Florides, dont la fitua-
» tion, le fol & le climat étoient
» pour nous d'un fi grand prix;
» enfin nous rendons Sainte-Lucie,
» dont la poffeffion eft d'une im-
» portance fi décifive, que pour
» y rentrer, il n'eft point de fa-
» crifices auxquels la France ne fe

» fût déterminée. Sur la côte d'A- 1783.
» frique, comme dans l'Inde, je
» vois toujours des cessions de la
» part de la Grande-Bretagne,
» & pas un équivalent de la part
» de l'ennemi. Quant au port de
» Dunkerque, nous devons nous
» attendre à voir fondre un jour
» ses vaisseaux de guerre sur no-
» tre marine marchande; & nous
» nous rapellerons alors les paro-
» les que le ministre actuel a mises
» dans la bouche de notre gra-
» cieux Monarque, & dont voici
» le véritable sens »: *voulant prouver à mon frere le Roi des François, avec combien d'empressement je desire son amitié, je lui ouvre le port de Dunkerque comme étant à sa bienséance pour faire la guerre à mes sujets bien-aimés.*

Réponse du Comte de Shelburne.

Le Comte de Shelburne répondit aux plaintes du Vicomte de Stormont, concernant la ligne de démarcation entre les Etats-Unis & le Canada; qu'en partageant avec lesdits Etats le commerce des pelleteries, l'Angleterre avoit cessé d'exercer le monopole, crime d'état, qui, tôt ou tard, ne man-

1783. que pas d'être puni ; mais qu'eût-elle facrifié ce commerce tout entier, c'eût été pour la Grande-Bretagne un avantage de trente mille livres fterling par année, puifqu'il étoit démontré que l'importation des pelleteries ne montoit annuellement qu'à cinquante mille livres fterling, & qu'il lui en coûtoit quatre-vingt mille pour protéger cette importation. Quant à la permiffion accordée aux Américains de pêcher dans tous les ports Anglois, & particulierement fur les bancs de Terre-Neuve, il prétendit, que vu leur fituation, il étoit impoffible de leur interdire cette pêche dans la première faifon; & que, pour la leur fermer dans la feconde, il s'agiffoit encore de continuer l'exercice d'un monopole odieux. Le Comte de Shelburne ne dit autre chofe fur l'article des loyaliftes, finon qu'il avoit fallu facrifier quelques victimes pour fauver la totalité de l'empire; que toute la nation demandoit la paix, & qu'on fe voyoit réduit à cette alternative, ou de continuer la guerre, ou d'en paffer par

par les termes du Congrès. Le noble Comte obſerva que les clauſes inſérées dans les traités précédens au ſujet de Dunkerque, n'avoient jamais été miſes en exécution; qu'on ne feroit jamais de ce port rien de formidable pour l'Angleterre; que la France inſiſtoit ſur ce point, moins par intérêt que par un motif de dignité, & qu'il y auroit de la folie à faire dépendre d'une ſi foible conſidération le ſort de la paix ou de la guerre. A l'égard des arrangemens pris avec cette nation pour la pêche de Terre-Neuve, il fit valoir la néceſſité de mettre un terme aux querelles qui réſultoient de la concurrence des pêcheurs anglois & françois; & quant aux iſles de Saint-Pierre & de Miquelon, il prétendit qu'elles n'étoient ni l'une ni l'autre ſuſceptibles de fortifications capables de les défendre contre la plus petite frégate. « Dans les Indes occidentales, nous recouvrons, ajouta-t-il, toutes nos poſſeſſions, à l'exception de Sainte-Lucie & de 1783.

1783. » Tabago. Il plaît au noble Lord
» d'attacher un grand prix à cette
» première isle; & le fait est qu'elle ne
» vaut pas mieux aujourd'hui qu'elle
» ne valoit en 1763. Les objections
» relatives à nos affaires sur la cô-
» te d'Afrique, n'ont guère plus
» de fondement. Parce que nous
» cédons le Sénégal, on en con-
» clut que le commerce des gom-
» mes est perdu pour nous; mais
» compte-t-on pour rien la foi du
» Roi de France engagée à nous
» admettre au partage de ce com-
» merce? D'ailleurs, n'avons-nous
» pas gardé *Sénégambie*, qui est
» encore plus heureusement situé.
» Passons aux Indes orientales.

» Pourquoi, nous dit-on, avez-
» vous rendu Pondichéry aux Fran-
» çois? Pourquoi leur avez-vous
» permis de creuser un fossé au-
» tour de Chandernagor? On en
» peut donner deux excellentes rai-
» sons. 1°. L'impossibilité de con-
» tinuer la guerre. 2°. La situa-
» tion déplorable où se trouvent
» les Etats britanniques dans cette
» partie du monde, où, selon

» les derniers avis, les troupes » mal payées menacent de se ré- » volter ».

1783.

Débats à la Chambre des Communes. Réponse de M. Pitt aux objections des Frondeurs.

Les objections relatives aux termes de la paix qu'on alloit conclure, furent combattues plus victorieusement encore, dans le beau discours par lequel M. Thomas Pitt ouvrit la séance du 17 Février à la Chambre des Communes. Il mit sous les yeux de cette Chambre un tableau de l'épuisement de la Grande-Bretagne à cette époque, d'où il résultoit que, non compris les arrérages de la liste civile qui montoient à deux millions & demi sterling, les Anglois avoient à payer annuellement treize millions sept cens quatre-vingt treize mille cent trente sept livres sterling; intérêts énormes auxquels ils ne pouvoient faire face, même en laissant subsister toutes les taxes au sein d'une paix profonde; & de ce fait bien constaté, il tiroit cette induction, que pour la Grande-Bretagne, c'étoit la même chose de continuer la guerre & de se dévouer à une ruine absolue. Mais,

1783. comme le ſuppoſoient gratuitement M. Fox, Lord North & beaucoup d'autres Frondeurs de la Chambre, l'Angleterre pouvoit-elle faire une paix moins déſavantageuſe ? M. Pitt répond en détail à cette queſtion ; & il établit d'abord qu'il n'y a que deux manières de faire une paix quelconque : l'une, en reſtituant des priſes, & l'autre, en faiſant des conceſſions, ſuivant que les événemens de la guerre ont bien ou mal tourné pour chacune des parties contractantes. Or, pour calculer en pareil cas la perte & le gain avec exactitude, il faut partir de la ſituation reſpective où ſe trouve chacune de ces parties ; & ſi l'on applique cette règle à la circonſtance préſente, on conviendra que la France, l'Eſpagne & les Etats-Unis d'Amérique ne pouvoient être moins exigeans.

Suite des débats à ce ſujet.

M. Pitt conclut pour l'adreſſe de remerciement à S. M. Britannique, relativement au bienfait de la paix qu'elle venoit de procurer à la nation. Mais Lord North que de nouveaux intérêts venoient d'aſſocier

à M. Fox, se mit en devoir de fronder, article par article, les nouveaux traités de pacification; il n'y en eut pas un seul qu'il ne présentât dans un jour très-défavorable à l'Angleterre, & sa motion fut de soumettre ces traités à la révision de la Chambre.

L'avis de Lord Mulgrave étoit encore moins modéré; il manifesta sa répugnance à souscrire aux termes d'une paix qui, disoit-il, étoit la honte de l'Empire Britannique. Il parla de l'état florissant des forces angloises, dont il affirma la supériorité sur les forces combinées de l'ennemi dans les quatre parties du monde, & particulièrement aux isles du vent & sous le vent. Mais dans la séance du 21 Février, Sir Keithstewart releva cette assertion, & commençant par les indes occidentales: » Il y avoit, dit-il, » dans le port de Cadix soixante » vaisseaux de ligne aux ordres » de M. le Comte d'Estaing, » prêts à faire voile pour les An- » tilles, où ils devoient se join- » dre à vingt-huit vaisseaux tant

1783. » françois qu'espagnols : aviez-vous » continua-t-il, la perspective d'y » balancer la puissance des alliés ? » Quant aux Indes orientales, je ne » crains pas d'avancer que six vaisseaux de ligne, & cinq ou six autres de moindre force, étoient au » moment d'appareiller pour aller » renforcer le Bailli de Suffren, & le » maintenir dans sa supériorité, même après la jonction de Sir Richard Bickerton avec Sir Edward » Hughes ». Il affirma avec la même assurance, que, si la guerre eût duré une année de plus, l'activité des Hollandois se fut réveillée, & qu'à l'ouverture de la campagne, ils devoient mettre en mer cinquante-deux vaisseaux à deux ponts qui, joints à ce que la Maison de Bourbon eût conservé de forces navales en Europe, auroient écrasé l'Angleterre & son commerce. Il conclut que la paix étoit indispensable pour la Grande-Bretagne, & qu'elle ne pouvoit l'obtenir à des termes plus avantageux.

L'opinion des Frondeurs prévaut. Changement dans le Ministère.

La majorité n'en persista pas moins dans l'opinion, que les concessions faites aux trois Puissances étoient

beaucoup trop étendues, même en considérant la situation relative des parties contractantes. On se fit un point d'honneur de soutenir cette motion qui devoit entraîner un changement dans le Ministère britannique : événement, dont les détails sont étrangers à l'histoire de cette paix que Sa Majesté Très-Chrétienne avoit ratifiée le 3 Février.

1783.

Vaisseaux expédiés pour aller annoncer la cessation des hostilités.

A cette époque, on expédia des vaisseaux, tant des ports de France que de ceux d'Angleterre, pour aller annoncer la cessation des hostilités dans les différentes parties du monde ; mais l'humanité des Puissances réconciliées, eut à gémir en cette circonstance, des obstacles que les élémens apportèrent à l'exécution de ces ordres pacifiques. Une tempête qui dura plusieurs jours, força tous ces vaisseaux à relâcher plus ou moins longtems ; & ce retard pouvoit faire couler, en pure perte, des flots de sang humain aux Indes orientales, où la guerre se continuoit avec une fureur égale, & des succès partagés dans tous les lieux où la terrible

1783. influence du Bailli de Suffren ne ſe faiſoit point ſentir. Les Hollandois éprouvoient des échecs plus ou moins funeſtes par-tout où ce Général ne ſe trouvoit pas pour les protéger.

Affaires de l'Inde. La conquête de Négapatam, avoit ſignalé, dès la fin de 1781, les armes britanniques ſur la côte de Coromandel. Les dépêches de l'Amiral Hughes arrivées le 16 Mai de l'année ſuivante, confirmèrent cette nouvelle à la Compagnie des Indes. On apprit auſſi que l'Amiral ayant fait voile pour l'iſle de Ceylan, avec ſept vaiſſeaux de ligne, avoit attaqué le port de Trinquemale, & forcé le Gouverneur à capituler; qu'après cette conquête, une partie de l'eſcadre avoit regagné la côte de Coromandel, où d'autres places s'étoient rendues à la première ſommation du Général Anglois. On ajoutoit que le Roi de Candy s'étant déclaré contre les Hollandois, avoit favoriſé l'expédition de Trinquemale; & il eſt vrai que cette conquête fut moins l'ouvrage de la bravoure angloiſe, qu'une ſuite

nécessaire de la défection des naturels du pays. Ils se joignirent à l'ennemi, & l'engagèrent à rétablir le Gouvernement de leur Prince, qui, resserré dans sa Capitale, se voyoit forcé d'abandonner toute la côte aux Hollandois, & de les laisser en possession des plus riches produits de l'Isle, & particulièrement de la canelle, dont ils avoient le commerce exclusif. Les deux expéditions de Négapatam & de Trinquemale sont d'une importance qui justifie les détails qu'on va présenter au Lecteur : la plupart sont tirés des relations du Vice-Amiral Sir Edward Hughes, & de Sir Hector Munro, Major général des troupes de la Compagnie dans les Grandes Indes. 1783.

Dispositions des Anglois pour l'attaque de Négapatam.

Vers la mi-Octobre 1781, ce dernier Général s'étoit porté dans le pays de Tanjaour, afin de coopérer avec l'escadre britannique dans l'attaque de Negapatam. Quoique la garnison de cette place eût été renforcée nouvellement par un gros détachement des troupes d'Ayder-Aly, qu'on eût ajouté de nouveaux ouvrages aux fortifications, &

1783. que la saison déjà fort avancée fit craindre le retour des Moussons, l'importance d'une telle conquête ferma les yeux des Anglois sur les risques de l'entreprise, & le 21 Octobre leurs troupes se présentèrent à Nagores. Le Major général les ayant fait débarquer, se mit à leur tête & les conduisit vers la place avec des bataillons de marine, dont la réunion formoit un corps d'environ quinze cens hommes, aux ordres des Capitaines Thomas Mackenzie, Mc Coy & Henry Reynolds. L'artillerie nécessaire fut aussi débarquée le même jour ; elle consistoit en seize pièces de dix-huit & quelques-unes de douze ; en deux mortiers, & une quantité proportionnée de poudre, de bombes & de boulets. Dans la nuit du 29, les Anglois donnèrent l'assaut, & emportèrent les lignes que l'ennemi avoit fortifiées pour couvrir & défendre l'approche de la Ville. Le 3 Novembre, la tranchée fut ouverte contre la partie septentrionale du fort, & le 7, douze pièces de dix-huit étoient disposées pour battre la place, à cent cinquante

Siége de cette place.

toises de son enceinte. Dans la matinée du 6, l'Amiral étoit descendu à terre, pour concerter avec le Général Munro, les moyens de pousser vigoureusement le siége. Mais avant que de rien exécuter, ils convinrent d'envoyer cette sommation au Gouverneur Reynier Van-Ulissengen.

1783.

Sommation faite au Gouverneur.

» MONSIEUR, connoissant la foiblesse de la Ville & de la citadelle de » Negapatam, & combien la garnison est insuffisante pour les défendre contre les vaisseaux & les » autres forces militaires soumises à » notre commandement, des motifs d'humanité nous engagent, » dans l'unique vue d'éviter l'effusion » du sang & de prévenir les calamités, dont le habitans de Negapatam sont menacés, à vous » demander la reddition immédiate » de cette place à des termes raisonnables. C'est dans cette intention, » que nous vous accordons deux » heures, pour délibérer sur une réponse. Si vous convenez de vous » rendre par capitulation, des Commissaires seront envoyés de votre » part au Général dans son camp.

1783.

» Si vous rejetez l'offre que nous
» vous faisons, nos batteries joue-
» ront contre vos murailles ; & ne
» vous flattez pas d'obtenir, à une
» époque plus reculée, les termes
» que nous sommes disposés à vous
» accorder dans ce moment-ci ».

» Nous avons l'honneur d'être
» avec beaucoup d'égards, &c.
» EDWARD HUGHES. HECTOR
» MUNRO ».

Le Gouverneur se trouvant alors indisposé, le Commandant en second fit la réponse suivante au nom de Reynier Van-Ulissengen.

Réponse faite au nom du Gouverneur.

» MESSIEURS, comme je suis
» obligé par serment & par hon-
» neur, de défendre Negapatam en
» tout ce qui dépendra de moi, je
» ne puis entrer dans aucun ar-
» rangement concernant la reddi-
» tion de cette place ; mais lors-
» que vous m'attaquerez, j'em-
» ployerai, comme je le dois, toute
» la résistance qui sera en mon pou-
» voir ».

» J'ai l'honneur d'être, Messieurs,
» avec respect, &c. MOSSEL.

Sorties des assiégés. Ils sont forcés de capituler.

Sur cette réponse, les troupes britanniques procédèrent aux opé-

rations du siége ; &, dans la journée du 10, on fortifia de plusieurs canons la batterie destinée à jouer le lendemain sur le front du bastion qu'on se proposoit de battre en brèche. Pour arrêter le feu de cette terrible batterie, les assiégés firent deux sorties désespérées avec la majeure partie de la garnison. Le mauvais succès de ces tentatives où ils perdirent beaucoup de monde, les força de capituler ; ils envoyèrent des Commissaires au Général Munro, & dès ce moment, le feu cessa de part & d'autre. L'Amiral Hughes descendit à terre, &, dans la matinée du 12, on convint des articles de la capitulation qui, dans l'après-midi, fut ratifiée par le Gouverneur de la place & contresignée par les Généraux britanniques.

1783.

Garnison de Négapatam.

La garnison de Négapatam consistoit en huit mille hommes, dont cinq cens Européens de troupes réglées & de milice. On y comptoit sept cens Malayes, quatre mille cinq cens Sypahis, & deux mille trois cens hommes des troupes d'Ayder-Aly, dont mille de

1783. Cavalerie qui prirent la fuite à la première attaque des lignes. La plupart des Malayes & des Sypahis avoient auſſi jeté leurs armes & déſerté la garniſon pendant la nuit du 11 au 12.

Relevé des munitions de guerre.

Suivant le relevé des munitions de guerre trouvées dans la ville & dans la citadelle de Négapatam, lors de la reddition de cette place, le nombre des pièces d'artillerie fut de cent quatre canons tant de fer que de bronze, & d'environ huit mortiers.

Perte des aſſiégeans.

L'eſcadre aux ordres de l'Amiral Hughes perdit, à cette expédition, dix-ſept Matelots & treize Soldats de marine; le nombre des bleſſés fut de cinquante-ſix hommes. La perte de l'armée de terre ne fut portée qu'à cent treize tant Indiens qu'Européens, en y comprenant les bleſſés & ceux qui s'égarèrent.

Importance de cette acquiſition.

Si la perte des hommes pouvoit être balancée par quelques avantages, cette acquiſition compenſoit bien les frais de la conquête. A cette époque, Négapatam étoit regardé par les Généraux britanniques, comme une place, dont l'impor-

tance égaloit celle de Pondichéry, & qui alloit devenir l'Arſenal des François & des Hollandois ſur la côte de Coromandel, & le centre de leurs opérations contre les poſſeſſions de la Compagnie angloiſe dans cette partie de l'Inde.

1783.

L'Eſcadre angloiſe met à la voile pour Trinquemale.

Quoi qu'il en ſoit, l'Amiral Hughes employa le reſte du mois aux préparatifs d'une autre expédition non moins importante. Après avoir embarqué les priſonniers militaires & les cinquante-ſix Officiers de la Compagnie Hollandoiſe qui furent envoyés à Madraſs ſur le Rocheford, la Panthere & l'Active, cet Amiral tenta de mettre à la voile pour Trinquemale, dont il ſe propoſoit de renforcer la garniſon, dans le cas où cette place ſeroit au pouvoir des Anglois, & d'en former le ſiége, ſi elle étoit encore ſous la domination de l'ennemi; mais pendant tout le mois de Décembre, il fut en butte aux viciſſitudes des Mouſſons, & ſe vit retenu dans la rade de Negapatam, juſqu'au 2 Janvier, qu'il appareilla avec ſon eſcadre, & pluſieurs vaiſſeaux ou tranſports de la Com-

pagnie. Il arriva le 4, dans la baie
1783. de Trinquemale, où il trouva le Capitaine Montagu ſtationné depuis le mois d'Août à la hauteur de cette place où il bloquoit les Hollandois avec un vaiſſeau de ligne & quelques frégates. Dans la matinée du 5, l'Amiral commença le débarquement des troupes, & toutes avoient pris terre avant la nuit. Elles ſe formèrent ſur le champ, & marchèrent vers le fort qui n'étoit qu'à trois milles. Dans la nuit même, une compagnie de Grenadiers l'enleva preſque ſans coup férir. Ils trouvèrent le Gouverneur occupé à rédiger les termes d'une capitulation. L'artillerie de la place ſe bornoit à dix canons de fer, & ſa garniſon n'étoit alors que de quatre cens hommes; mais l'ennemi venoit de raſſembler ſes principales forces dans le poſte d'Oſtenburg, ſur le ſommet d'une haute montagne qui commande le port.

Débarquement des troupes angloiſes. Priſe du fort.

La journée du 6 fut employée à débarquer les munitions & les bagages néceſſaires aux troupes nouvellement établies dans le fort de Trinquemale. Le 7, les Officiers de

Siége du fort d'Oſtenburg.

l'Etat Major & l'Ingénieur Geils, allèrent reconnoître le chemin qui conduit ſur les hauteurs; & le lendemain, la majeure partie des troupes ſe porta vers un poſte ſitué à cent toiſes du fort d'Oſtenburg; elle en délogea l'ennemi, en prit poſſeſſion & fit les diſpoſitions pour l'attaque du fort qui, ſuivant l'opinion du Major Geils, pouvoit être emporté d'aſſaut; mais avant que de rien tenter, l'Ingénieur eut ordre de faire délivrer au Commandant d'Oſtenburg une ſommation conçue dans les mêmes termes que celle qui avoit été envoyée au Gouverneur de Négapatam. Les inſtructions d'Albertus-Homœd portoient l'ordre de ne ſe rendre qu'à la dernière extrêmité; il répondit à la ſommation conformément à ſes inſtructions.

1783.

Aſſaut du fort d'Oſten-burg.

Cependant le Major Geils perſiſtoit à vouloir enlever de force cette place, dont la partie baſſe paroiſſoit ſuſceptible d'être emportée d'aſſaut. L'avis de cet Ingénieur prévalut. On dirigea les opérations en conſéquence, & l'aſſaut fut ordonné pour le 11 Jan-

1783. vier. Dès la pointe du jour, on fit marcher vers le fort quatre cens cinquante, tant Matelots que Soldats de marine; leurs flancs étoient coûverts par une compagnie de Pionniers, & par vingt autres Matelots armés de coutelas, qui portoient des échelles d'escalade; six autres compagnies les soutenoient avec deux pièces de Campagne. Toutes les troupes suivoient, à peu de distance, ce parti qui devoit livrer l'assaut. L'attaque fut prompte & décisive, & l'ennemi se vit bientot délogé de ses ouvrages. La réduction du fort entraîna celle des vaisseaux amarrés dans le Havre. Deux bâtimens, dont un appartenoit à la Compagnie, se trouvèrent richement chargés; les autres étoient des espèces de bateaux, dont les cargaisons avoient peu de valeur. Les Anglois perdirent dans cet assaut trois Officiers & vingt Matelots ou Soldats de marine; le nombre de leurs blessés étoit tout au plus de quarante hommes. Cette expédition fut encore moins meurtrière pour les Hollandois; mais ils

Pertes respectives des Anglois & des Hollandois.

eurent à regretter une artillerie considérable, d'abondantes provisions de toute espèce, & plus de trois cens prisonniers européens. L'Amiral en avoit fait quatre cens à Trinquemale, & plus de cinq cens à Négapatam. Le Major Geils, excellent Ingénieur au service de la Compagnie angloise, dirigea les attaques des forts tant sur la côte de Coromandel que dans l'isle de Ceylan. C'est à lui qu'appartient surtout la gloire d'avoir expulsé les Hollandois de cette côte, & d'avoir fait luire quelque tems aux yeux de la Compagnie britannique, la perspective d'un établissement dans cette Isle si riche en épiceries.

1783.

Rencontre des flottes angloise & françoise.

Sir Edward Hughes se disposoit à faire voile de la rade de Trinquemale, pour aller attaquer d'autres établissemens hollandois dans l'isle de Ceylan, lorsqu'il apprit que l'escadre françoise étoit arrivée sur la côte de Coromandel; il cingla vers Madrass pour y renouveller ses provisions. Le 8 Février, il mouilla dans la rade, où Lord Macartney lui fit savoir le lendemain, que trente vaisseaux ennemis

étoient à l'ancre environ à vingt-
1783. huit lieues du port. Le 15, on vit paroître à quatre milles de la rade douze vaiſſeaux de ligne, ſix frégates, huit gros tranſports & quelques priſes. Sir Edward avoit emboſſé ſon eſcadre de manière à pouvoir diriger efficacement ſes bordées dans le cas d'une attaque générale; mais ſur les quatre heures après-midi, les vaiſſeaux françois gouvernèrent vers la partie du Sud, dans l'eſpérance d'y attirer l'ennemi. Sir Hughes les pourſuivit en effet; mais à ſi petites voiles, que les deux armées ſe trouvèrent le lendemain matin à une diſtance de cinq ou ſix lieues. Dans cette marche, les vaiſſeaux de guerre françois avoient laiſſé trop en arrière les tranſports & les priſes qui cingloient directement vers Pondichéry. L'Amiral anglois voulant profiter de cette circonſtance, fit le ſignal de chaſſe générale au Sud-Oueſt, atteignit les navires ſéparés, en prit ſix, parmi leſquels ſe trouvoit le Lauriſton. Ce tranſport chargé d'approviſionnemens de guerre, & d'environ trois cens hommes du

régiment de Lauzun fut envoyé à Négapatam, avec les cinq autres prises. 1783.

Combat du 17 Février 1782. Victoire du Bailli de Suffren

Cependant M. de Suffren informé de cette chasse, força de voile sur l'ennemi qui continuoit de gouverner au Sud-Ouest. Il l'atteignit le lendemain matin, & Sir Edward n'ayant plus d'espoir d'éviter le combat, fit le signal à son escadre de se former en ligne de tête. Sur les quatre heures du soir, l'Exeter qui de tous ses vaisseaux étoit le plus en arrière, se trouva, par une fausse manœuvre, trop éloigné de celui qui le précédoit; trois vaisseaux de la première ligne françoise portèrent sur lui, tandis que quatre vaisseaux de la seconde ligne conduits par le Héros que montoit le Général, serroient le vent pour gagner le centre de l'armée britannique. Le feu dirigé contre l'Exeter ouvrit l'attaque qui devint bientôt générale de l'arrière-garde au centre des ennemis. Il étoit composé de cinq vaisseaux contre lesquels huit bâtimens françois dirigèrent leurs bordées avec le plus grand succès. L'avant-garde de la

1783. ligne angloiſe ne pouvoit entrer en action, faute de vent pour exécuter les ſignaux, & ſans un danger manifeſte de ſe voir ſéparée de l'arrière-garde. Sur les ſix heures, le vent s'éleva du Sud-Eſt, & l'engagement ſe renouvella juſqu'à la nuit, avec moins de déſavantage pour l'ennemi, dont tous les vaiſſeaux avoient plus ou moins ſouffert dans ce combat. Le Superbe que montoit l'Amiral, y perdit ſa grande vergue, & fut violemment endommagé dans ſa mâture; lorſque les deux armées ſe ſéparèrent, il avoit cinq pieds d'eau dans ſa cale. L'Exeter étoit preſque réduit à l'état d'un vaiſſeau naufragé. Il avoit fait un ſignal de détreſſe, qui ſans doute auroit été celui de ſa perte, pour peu que l'action eût continué.

L'Amiral anglois vint ſe réparer à Trinquemale, d'où il fit voile pour Madraſs le 4 Mars, avec ſon eſcadre réduite à dix vaiſſeaux de ligne même avant le combat du 17 Février. Elle avoit perdu l'Annibal, vaiſſeau de cinquante canons, dont M. de Suffren s'étoit emparé, lors

de ſon paſſage à la côte de Coromandel, où M. d'Orves étoit mort peu de jours après l'arrivée de l'eſcadre françoiſe. Dès ce moment, le Bailli de Suffren avoit pris le commandement de nos forces navales dans les Grandes Indes ; le combat qu'on vient de décrire, d'après les relations britanniques, y fut le prélude des triomphes de notre marine. 1783.

Combat du 12 Avril 1782, encore plus glorieux pour M. de Suffren.

L'action du 12 Avril fut encore plus glorieuſe pour M. de Suffren, en ce qu'il eut à combattre, dans cette journée, un ennemi devenu ſupérieur en forces par la jonction des vaiſſeaux de ligne le Sultan & le Magnanime. Ces deux vaiſſeaux de ſoixante-quatre & de ſoixante-quatorze canons, s'étoient réunis le 30 Mars à l'armée de Sir Edward, qui, ſe fiant trop à ce renfort, diſcontinua ſa route vers Madraſs, & reprit celle de Trinquemale où il vint débarquer ſes malades. En traverſant la baie, il avoit reconnu l'eſcadre françoiſe dans la partie du Nord-Eſt. Depuis le 8 juſqu'au 11 Avril, elle fut toujours en vue & toujours

1783. dans la même poſition ; mais le 12, à la pointe du jour, elle en changea de manière à prendre le vent ſur l'eſcadre angloiſe, & bientôt on la vit toutes voiles dehors, ſe porter avec rapidité ſur l'arrière-garde ennemie. Il fallut ſe déterminer au combat; & ſur les neuf heures du matin, l'Amiral anglois donna le ſignal de former la ligne de bataille. Les manœuvres préliminaires ſe continuèrent de part & d'autre juſqu'à midi quinze minutes, que l'eſcadre françoiſe arriva pour engager l'action. A une heure & demie les avant-gardes des deux armées commencèrent à ſe canonner, & preſqu'au même inſtant, le Héros & l'Orient ſe portèrent ſur le Superbe qu'ils combattirent à la portée du piſtolet, l'eſpace de neuf ou dix minutes; mais pour faire place aux vaiſſeaux de ſon arrière-garde, & les mettre à portée d'attaquer le centre de l'ennemi, M. de Suffren s'avança ſur le Monmouth qui ſe trouvoit engagé, dans ce moment, avec un autre vaiſſeau françois, & dont le grand

grand mât & le mât d'artimon furent emportés, ce qui l'obligea de quitter la ligne, & d'abandonner le combat, qui se soutint encore trois heures avec une fureur égale de part & d'autre. Enfin les deux armées se séparèrent, & vinrent mouiller chacune de leur côté, à quelque distance du champ de bataille. A l'exception du Héros, dont il fallut transporter le pavillon sur l'Annibal françois, les autres vaisseaux de M. de Suffren n'avoient pas infiniment souffert dans la journée du 12 Avril; tous conservoient leurs principaux mâts, & le 19, les dommages de notre escadre furent si bien réparés, qu'elle se vit en état de renouveller le combat contre l'escadre britannique; mais les vaisseaux de Sir Edward étoient maltraités de manière à ne pouvoir se tirer d'un second engagement. Pour l'éviter, il gagna Trinquemale où il acheva de se réparer, après avoir débarqué ses blessés & ses malades, qui se montoient à sept ou huit cens hommes. S'il falloit s'en tenir aux relations de l'Amiral Hughes, il

1783.

n'auroit péri que cent soixante Anglois dans les actions du 12 Avril & du 17 Février ; mais on sait quelle confiance il faut accorder à ces relevés infidèles. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en ces deux circonstances, l'escadre françoise perdit une fois moins de monde que l'escadre britannique.

1783.

Les troupes d'Ayder sont battues par les Anglois.

Les Anglois soutenoient mieux l'honneur de leurs armes sur terre que sur mer, & se dédommageoient avec Ayder-Aly, des échecs que leur faisoient essuyer les François. Le Général Méadows étoit arrivé à Bombay le 6 Janvier, avec une grande partie de la flotte, ci-devant aux ordres du Commodore Johnstone. Il y débarqua environ trois mille Européens, & ce renfort balançoit au moins celui des troupes françoises nouvellement arrivées à Porto-Novo, & dont la destination étoit d'assister le Conquérant indien. Une suspension d'hostilités entre les Marates & les troupes de la Compagnie britannique, favorisoit d'ailleurs, à cette époque, le succès des expéditions projetées contre Ayder-Aly-Kan. Le Gouverneur & le Conseil

de Bombay, profitant de ces circonſ-
tances, détachèrent auſſitôt deux 1783.
mille Sypahis pour aller ſecourir Tellicherry que les troupes d'Ayder tenoient aſſiégé depuis long-tems. Moyennant ce renfort, le Major Abington qui commandoit la garniſon de cette place, fit une ſortie vigoureuſe où il tua cinq cens hommes à l'ennemi, en prit douze cens & mit le reſte en déroute. Le Général Sarder Cawn, beau-frère d'Ayder-Aly, s'étoit réfugié dans un fort voiſin avec quelques braves Indiens; Abington l'y pourſuivit, inveſtit le fort, s'en rendit maître, fit Sarder Cawn priſonnier, & lui enleva ſa caiſſe militaire qui contenoit trois lackes de roupies. Cette victoire des Anglois coûta d'ailleurs cinquante pièces de canon à l'ennemi, un pareil nombre d'éléphans, ſoixante chevaux, & d'abondantes munitions de bouche. Pour completter ſon triomphe, le Major Abington alla former le ſiége de Mahé, qu'Ayder-Aly avoit fortifié; la place ſe rendit à la première ſommation du Général anglois.

1783. Politique d'Ayder-Aly. Ses triomphes.

Ces revers n'abattirent point le courage du Héros de l'Inde, & lorſque Sir Eyre Coote propoſa d'échanger les troupes d'Ayder faites priſonnières à Négapatam, pour le Colonel Braithwaite qui étoit tombé au pouvoir des Indiens avec le détachement qu'il commandoit, la réponſe du brave Aſiatique fut qu'en ſe laiſſant prendre, ces lâches Indiens s'étoient rendus indignes de l'échange propoſé. La politique dicta cette réponſe de l'inexorable Nabab, qui avoit encore plus à cœur de multiplier les pertes de l'ennemi, que de réparer les ſiennes. Pour remplir cet objet, il valoit mieux garder ſes priſonniers, que de recouvrer quelques Soldats d'une bravoure ſuſpecte. Il entroit dans le plan du Conquérant indien d'épuiſer les forces britanniques, même par ſes défaites; mais ce fut par une victoire qu'il les affoiblit, en battant l'armée de Sir Coote dans le Bengale, où il fit un grand maſſacre de cette armée. Cet évènement réduiſoit le Général Anglois à la plus affreuſe détreſſe. Les en-

nemis venoient de lui enlever la majeure partie de ses munitions, & dès le commencement de cette campagne, il se vit privé des bêtes de somme employées au transport des vivres, des bagages & de l'artillerie; ce qui tint longtems ses troupes dans l'inaction, & les exposa vingt fois aux horreurs de la famine. Entrons dans quelque détail sur les opérations de terre, dont l'Inde fut le théâtre.

1783

Expéditions de Goudelour & de Pormacoli.

Après la défaite du Colonel Braithwaite, qui fut battu le 18 Février par Tippo-Saïb, fils d'Ayder-Aly, & par le fameux Lallé, Officier françois, (1) qui commandoit

(1) Ce brave guerrier communément appellé Lally, suivant la prononciation angloise, naquit dans un Village de la Lorraine. Il s'étoit fait Capucin dans sa première jeunesse. Il se lassa bientôt de la vie contemplative, & passa dans l'Inde, après s'être engagé dans le Régiment de Pondichéry. Il s'y distingua par son intelligence & son activité, & fut fait Sergent de sa compagnie. Mais le désordre qui regnoit parmi les troupes françoises de l'Inde, le dépit de se voir commandé par des gens qui ne le valoient pas, & la punition qu'on lui infligea, pour quelques

1783. les troupes indiennes ſous le Prince Aſiatique ; l'armée aux ordres de M. du Chemin ſe mit en route pour Coudelour, place importante qui

---

paroles peu reſpectueuſes, adreſſées à un Magiſtrat de Pondichéry, déterminèrent M. Lallé à déſerter. Il avoit débauché quatre-vingts hommes de ſon bataillon, qui le ſuivirent avec leurs armes & leurs bagages. Ils trouvèrent auprès d'Ayder-Aly d'autres mécontents auxquels ils s'aſſocièrent. Le Sergent françois montra tant de capacité, de prudence & de bravoure, qu'il ſe fit bientôt remarquer de ſon nouveau maître. Il obtint le commandement de ſa troupe, & juſtifia le choix d'Ayder dans toutes les occaſions. Peu de tems après, le Nabab déclara la guerre aux Anglois, & ce fut alors que M. Lallé déploya ſon attachement pour la France. Tout ce qu'il avoit de crédit & de talens fut employé à l'avantage de ſes anciens compatriotes, dont il ſe montra conſtamment le défenſeur & l'ami. La Cour de France informée des bons offices de M. Lallé, non ſeulement lui pardonna ſa déſertion, mais jugea convenable de lui envoyer le brevet de Lieutenant-Colonel, & la croix de Saint-Louis, qu'il reçut en 1782. Telles ſont l'origine & la fortune de l'Officier françois, auquel Ayder-Ali-Kan dût une grande partie de ſes triomphes & de ſa gloire, pendant les deux dernières guerres.

se rendit le 3 Avril, aux termes d'une capitulation honorable. Les Officiers européens furent envoyés à Madrass avec leurs troupes, pour y être échangés contre un pareil nombre d'Officiers du même rang, & de troupes également européennes. Le surlendemain, l'armée victorieuse se porta vers Pormacoli, dont elle forma le siége. La place capitula le 17, & ces deux expéditions terminées, les François & les Indiens vinrent prendre leur station sur les montagnes rouges. Sir Eyre Coote n'ôsa les attaquer dans ce poste avantageux; mais pour les attirer dans la plaine, il fit des mouvemens qui sembloient menacer le grand magasin d'Arnée, où Ayder-Aly avoit rassemblé d'immenses provisions. Le premier Juin, les troupes angloises en étoient à cinq milles, & ce jour-là même, Sir Coote fut informé qu'Ayder s'avançoit à grandes journées; il précipita sa marche vers le magasin, dont l'acquisition ne lui promettoit rien moins que l'expulsion totale des ennemis dans toute l'étendue du Carnate. Déjà son avant-garde étoit

1783.

Le grand magasin d'Ayder est menacé.

1783. devant Arnée, & commençoit à tracer les lignes du camp, lorſque l'arrière-garde fut aſſaillie d'une canonnade qui ſuſpendit tout-à-coup les travaux de l'armée. Cette attaque ſoudaine annonçoit l'approche d'Ayder, & le Général anglois fit ſes diſpoſitions pour le combat, malgré le déſavantage de ſa poſition. Sa ligne étoit alors étendue dans un bas-fond, & commandée par un terrein élevé, dont les ennemis avoient pris poſſeſſion. Leurs diverſes attaques ſe réduiſirent à un point déterminé, & Sir Eyre Coote ſaiſit ce moment pour charger l'armée d'Ayder, qui ne voulut point courir les riſques de ce choc dangereux. Il fit une retraite précipitée, quoiqu'aſſez réguliere, & laiſſa derrière lui un canon, cinq tombereaux, & deux ou trois chariots chargés de munitions. Son principal objet étoit de couvrir le magaſin d'Arnée, & cet objet fut rempli le 3 Juin, ſans que le Général anglois eût pu ſoupçonner la marche de l'armée indienne. Sir Coote garda ſa poſition avancée, juſqu'au moment où le défaut de vivres l'obligea d'en

Il vient couvrir ce magaſin.

chercher une autre. Le 8, il vint camper dans le voisinage de Trivatore. 1783.

Echec de l'armée de Sir Coote. Son inaction.

Une partie considérable de l'armée y fut attirée dans une embuscade où six mille hommes, l'élite de la Cavalerie d'Ayder, la taillèrent en pièces. Ce terrible échec réduisit les troupes de Sir Eyre-Coote à une fâcheuse inaction pour le reste de la campagne. Le secours porté à la garnison de Villore dans les derniers jours d'Août, fut le seul mouvement avantageux qu'elle exécuta ; mais pour sauver cette place, il fallut faire plus de deux cens milles, & cette longue & pénible marche, dans une saison très-rigoureuse, occasionna des maladies qui enlevèrent un grand nombre d'Officiers & de Soldats. Sir Eyre Coote lui-même eut beaucoup à souffrir de la contagion. Sa santé s'affoiblit au point, qu'il fut obligé de remettre la conduite de son armée au Major général Stuart qui, par la démission & la retraite de Sir Hector Munro nouvellement embarqué pour l'Europe, se trouva chargé du commandement en chef

Maladie de Sir Coote. Stuart prend le commandement général.

des troupes de la Compagnie dans cet établiſſement,

1783.

Opérations de terre peu déciſives.

Pendant tout le reſte de la campagne, la ſuite des opérations de terre fut peu déciſive de la part des Anglois & des Indiens. Le 2 Septembre, le Colonel Humberſtone s'étoit mis en marche de Callicut; après avoir réduit quelques petits forts, il arriva le 19 du mois ſuivant, devant Palacatcherry où il fut bientôt harcelé par l'ennemi, & contraint de fuir juſqu'à Mungunycottah, l'un des forts qu'il avoit enlevés dans ſa première marche. Cette retraite précipitée lui coûta tous ſes bagages & la majeure partie de ſes proviſions. La poſition du Colonel étoit des plus critiques; ce qui détermina le Gouvernement de Bombay à lui faire paſſer un renfort de quatre cens Européens, & de quinze cens Sypahis, auxquels devoient ſe joindre trois bataillons, attendus de la ſtation du Nord. Ce détachement aux ordres du Général Matthews n'arriva point à Callicut aſſez à tems pour dégager Humberſtone qui, ſe voyant au moment d'être aſſailli par Tippo-Saïb,

fit ſauter, le 12 Novembre, le fort de Mungurycottah, & vint ſe réfugier à Ramgarée. Il abandonna ce poſte huit jours après, afin d'éviter l'armée indienne qui conſiſtoit en mille hommes de Cavalerie, huit mille d'Infanterie réglée, & environ ſix mille Poligars. Elle atteignit le Colonel à Panamy, où le Général Mac-Leod prit le commandement de l'armée angloiſe. M. Lallé l'attaqua dans ce poſte naturellement très-fort, & ſon Entrepriſe ne fut pas heureuſe. Les Européens qu'il commandoit, quoique vaillamment ſoutenus par les Indiens aux ordres de Tippo-Saïb, ne purent forcer les lignes de Panamy, & l'échec qu'ils eſſuyèrent en cette occaſion, leur coûta cinq ou ſix cens hommes. Le reſte des troupes repaſſa la rivière dans la matinée du 12 Décembre, & vint ſe retrancher à Palacatcherry. Cependant le Général Matthews apprenant à Goa, que le détachement du Sud n'étoit plus en danger, crut pouvoir en retirer quelques troupes, dont il renforça l'armée avec laquelle il ſe porta ſur le fort Onore, qu'il prit

1783.

Le Général Matthews prend le fort Onore.

1783. d'assaut le 5 Janvier. Trois cens hommes, la plûpart Indiens, périrent dans cette expédition.

Mort d'Ayder Aly. Activité du Marquis de Bussy.

Ces foibles avantages ne redonnoient point aux Anglois une supériorité marquée dans cette partie de l'Inde; mais la mort d'Ayder-Aly-Kan, dont la nouvelle parut confirmée à cette époque, fit luire à leurs yeux l'espoir, ou d'une paix utile, ou d'une guerre plus décisive avec les Indiens. Heureusement que M. le Marquis de Bussy avoit envoyé ses expéditions politiques aux différens Princes de l'Asie; & il est à croire que, si la guerre avoit continué dans l'Inde, cet infatigable Général nous auroit ménagé de puissans alliés parmi les Nababs. Il faisoit d'ailleurs, tant à l'Isle de France qu'à l'Isle de Bourbon, tous les préparatifs militaires que pouvoient compc ter les foibles moyens de ces colonies, & tâchoit de balancer par son activité, ce que la fortune avoit opposé de contrariétés & d'obstacles à l'exécution des projets, dont il étoit chargé. Disons en peu de mots quels furent ces projets & ces obstacles.

1783.

Contrariétés qu'éprouve ce Général.

En quittant les ports de France, la miſſion de ce Général fut d'aller attendre à Sainte-Croix de Ténériffe, la flotte qui partit de Breſt le 11 Décembre 1781. Après cette réunion, il devoit ſe rendre au Cap de Bonne-Eſpérance, & n'y ſéjourner que le tems néceſſaire pour ravitailler ſon eſcadre, & ſe munir d'approviſionnemens pour celle de M. d'Orves. Avec le génie expéditif de M. de Buſſy, le plan du Miniſtère pouvoit s'exécuter en cinq ou ſix mois, & il étoit probable que nos forces de terre & de mer ſe réuniroient à l'Iſle de France, dès les premiers jours de Juin. Cette jonction effectuée avant l'arrivée des ſecours britanniques, eût garanti le ſuccès de nos opérations dans l'Inde. Mais débarqué à Sainte-Croix de Ténériffe, M. de Buſſy attendit vainement le convoi de Breſt qui venoit d'être diſperſé par les vents contraires, après l'attaque de l'Amiral Kempenfelt. Il partit ſeul pour le Cap de Bonne-Eſpérance, où il fut informé de cette diſperſion qui dérangeoit ſes projets ultérieurs. Il

appritaussi que M. d'Orves avoit
1783. fait une expédition pour l'Inde; & ce qui dut ajouter à sa perplexité, le Gouverneur lui fit part des avis qu'il recevoit d'Angleterre & de Hollande, & qui tous annonçoient le départ d'une escadre angloise avec cinq ou six mille hommes, dont la mission étoit de tenter une entreprise sur le Cap de Bonne-Espérance. Quoique privé des secours attendus d'Europe, & de ceux qu'il s'étoit flatté de trouver à l'Isle de France, dont les forces venoient d'être transportées dans l'Inde, le Marquis de Bussy fut obligé de laisser au Cap cinq ou six cens hommes. Il étoit nécessaire de préserver cette place importante du coup de main, dont elle étoit menacée par les Anglois, ou de leur faire acheter le succès assez cher, pour les mettre hors d'état de conserver l'égalité de forces dans les Indes. Cet arrangement pris, le Général mit à la voile pour l'isle de France avec un convoi chargé de vivres, d'agrès & d'autres approvisionnemens. Il arriva le 31 Mai à Port-Louis où

1783.

il trouva le Vicomte de Souillac occupé des ſecours tant en hommes qu'en munitions, dont le Bailli de Suffren ſollicitoit l'envoi. M. de Buſſy ſe hâta de faire expédier à ce Commandant un convoi de neuf flûtes eſcortées des vaiſſeaux de ligne l'Illuſtre & le Saint-Michel, & de la frégate la Conſolante. Ce renfort devoit conſerver à l'eſcadre françoiſe une ſupériorité de trois vaiſſeaux, tant que ceux des Anglois expédiés des ports d'Europe n'auroient pas effectué leur jonction avec l'Amiral Hughes; mais l'eſpoir du ſuccès étoit moins fondé, de notre part, ſur la force de l'eſcadre aux ordres de M. de Suffren, que ſur les talens, l'expérience & l'intrépidité de ce Général qui par ſes opérations, alloit terminer ſi glorieuſement la guerre de l'Inde: opérations déciſives, dont quelques détails importans, mais omis dans les relations précédentes, nous obligent de reprendre la chaîne à l'époque du commandement en chef, dont la mort du Comte d'Orves arrivée le 9 Février, avoit, pour ainſi dire, inveſti M. de Suffren.

Détails omis dans les relations des affaires navales

Le 15 de ce mois, notre armée navale ſe trouvant en vue de Madraſs,

1783. du 17 Février & du 12 Avril.

fit route sur l'escadre angloise alors emboffée fort près de terre. Il survint un calme, & la position de l'ennemi étoit avantageuse; il y auroit eu de l'imprudence à livrer le combat. M. de Suffren vint mouiller à une lieue de la flotte de Hughes, dont il observa les mouvemens pendant quelques heures. Sur le soir, il fit signal d'appareiller, & dirigea sa marche vers Pondichéry. L'armée angloise avoit mis à la voile presqu'au même instant; on l'apperçut au Nord-Nord-d'Ouest. Aussitôt M. de Suffren marcha sur deux colonnes, & fit signal aux vaisseaux françois de se diriger de manière à ne pas tomber sous le vent qui étoit alors Nord-Nord-Est, Les précautions du Général n'empêchèrent pas que l'escadre ne se trouvât le lendemain matin entiérement séparée du convoi, dont quelques bâtimens tombèrent au pouvoir des Anglois. Cependant l'Amiral Hughes, après s'être mis en panne, avoit fait signal de ralliement à son escadre. L'avant-garde de l'escadre françoise se trouvoit alors à trois lieues de l'ennemi, & l'arrière-garde en étoit à cinq lieues;

L'oppoſition des vents fut un autre obſtacle qu'il fallut vaincre avant d'engager le combat. Les deux armées n'en vinrent aux priſes qu'à trois heures & demie, & l'action ceſſa deux heures après. Une brume épaiſſe favoriſa la retraite de l'Amiral Hughes, & ces contrariétés enlevèrent à M. de Suffren une victoire qui pouvoit décider du ſort de l'Inde. Notre eſcadre vint mouiller le 19 à Pondichéry. Le premier Mars, M. de Beaulieu, Commandant de la Bellonne, y reparut avec la corvette angloiſe le Chaſſeur qu'il avoit priſe à la fin de ſa croiſière, dont quinze bâtimens enlevés à l'ennemi conſtatèrent le ſuccès.

1783.

Après avoir fait débarquer à Porto-Novo, les munitions & les troupes qu'il avoit à bord de ſes tranſports, le Bailli de Suffren remit à la voile le 23, pour aller chercher l'Amiral anglois. Le 9 Avril, il apperçut dans le Nord quatorze vaiſſeaux ; c'étoit l'eſcadre de Sir Hughes. Elle avoit les amures à babord par un vent de Nord-Eſt. L'eſcadre françoiſe tint la bordée

Du 12 Avril.

1783. opposée jusqu'à onze heures du matin que M. de Suffren fit signal de former l'ordre de bataille, en virant de bord sur les Anglois qui tenoient le vent, & prenoient la fuite. Nous continuâmes la chasse les deux jours suivans, toujours à une assez grande distance des vaisseaux britanniques. On s'apperçut enfin, à quelque mouvement de l'Amiral, que son intention étoit de passer en avant de l'escadre françoise pour gagner Trinquemale, ce qui détermina M. de Suffren à faire courir largue dans la route du Sud-Sud-Est. Sur les sept heures du lendemain matin, il fit signal de chasse générale vers l'ennemi qui gouvernoit au Sud-Ouest & fuyoit vent-arrière. Deux heures après, l'escadre angloise se vit tellement gênée par la terre, qu'il fallut se résoudre à combattre. Comme plusieurs de nos vaisseaux étoient alors fort éloignés, notre ligne de bataille ne se trouva formée qu'à midi, sur le même bord que les Anglois. Bientôt M. de Suffren fit signal à toute son escadre d'arriver, & à l'arrière-garde de forcer de voiles. Le

Bizarre eut ordre d'attaquer par la hanche le vaiſſeau de guerre de la ligne ennemie, & même de le doubler. L'Arthéſien & le Vengeur eſſuyèrent le premier feu de l'eſcadre britannique ; mais bientôt le Héros ouvrit le ſien ſur le vaiſſeau de l'Amiral Hughes. Les deux Amiraux combattirent, pendant une demi-heure, avec un acharnement ſans exemple. Mais les manœuvres du Héros furent tellement hachées, qu'il dépaſſa l'Amiral anglois & vint combattre le Monmouth qui étoit plus en avant. En moins de vingt minutes, ce vaiſſeau fut démâté de ſon grand mât & de ſon mât d'artimon ; mais le Héros étoit dans un état à ne pouvoir plus gouverner. Cependant il repouſſoit encore le feu de l'avant-garde ennemie, lorſque l'Orient & le Brillant vinrent le dégager. L'Amiral anglois arriva en même tems, & ſe porta ſous le vent du vaiſſeau démâté, qui fut remorqué & conduit dans ſa ligne au moment qu'on alloit s'en emparer. Le Général François étoit paſſé ſur l'Ajax ; il continua le combat juſqu'à ſix heures du

1783.

1783. ſoir, avec un avantage qu'il ſe propoſoit de rendre plus déciſif le lendemain. A la pointe du jour, ſes vaiſſeaux ſe trouvèrent mouillés à deux lieues de l'eſcadre angloiſe. Toute la nuit avoit été employée à réparer les bâtimens endommagés. Le Bailli de Suffren appareilla ſur les onze heures, & pendant trois jours, il louvoya devant les ennemis qui étoient emboſſés ſans faire aucun mouvement. Leur poſition avantageuſe ne permettant pas de les attaquer au mouillage, notre eſcadre fit route vers Batacolo où elle débarqua ſes bleſſés, (1) prit quelques rafraîchiſſemens, & remit inceſſamment en mer, pour chaſſer l'eſcadre ennemie dès qu'elle ſortiroit de Trinquemale. Dans la ſoirée du 5 Juin, l'armée françoiſe vint mouiller à Tranquebar, où trois vaiſſeaux

(1) Ils étoient au nombre de trois cens ſoixante-quatre, qui, avec les cent trente-neuf hommes tués pendant le combat, formoient une diminution de cinq cens trois hommes, dans les équipages de l'eſcadre. Le Vicomte de Bourdeille & le Baron de Rochemore furent du nombre des morts.

[H]ollandois expédiés par la régence [d]e Batavia, l'attendoient avec des [c]argaiſons de riz & d'autres provi[ſi]ons de bouche. Le Bailli de [S]uffren y reçut des lettres d'Ay[d]er-Aly-Kan, par leſquelles ce Na[b]ab lui témoignoit beaucoup de [c]onfiance & d'amitié, & lui de[m]andoit une entrevue particulière. [C]ette invitation détermina M. de [S]uffren à gagner le mouillage de [G]oudelour, où il étoit d'ailleurs né[c]eſſaire qu'il allât prendre quatre [ce]ns Européens & huit cens Si[p]his, deſtinés à remplacer les per[te]s de ſes équipages. 1783.

Ce fut à Goudelour que la fré[ga]te la Bellone vint donner avis au [g]énéral, que dans la matinée du 25, [el]e avoit été chaſſée par l'eſcadre [b]ritannique. Le Bailli de Suffren ne [pe]rdit pas un moment : il hâta l'em[ba]rquement des renforts, y joignit [tr]ois cens hommes d'artillerie, & fit [to]utes ſes diſpoſitions pour aller [fo]rmer le ſiége de Négapatam. Son [eſ]cadre appareilla le 3 Juillet, & [le] ſurlendemain, elle apperçut les [va]iſſeaux anglois au mouillage de [ce]tte place. Les nôtres ſe mirent

Combat du 6 Juillet. Sir Hughes abandonne le champ de bataille.

1783. en ligne pour approcher l'ennemi, & se formèrent, en prenant la bordée du large. Ils étoient sous le vent qui soufflоit alors du Sud-Ouest, & le vaisseau l'Ajax venoit d'essuyer un grain qui lui avoit enlevé deux mâts. A l'entrée de la nuit, les deux Généraux firent mouiller leurs escadres; elles mirent sous voiles dès la pointe du jour; l'Ajax n'étoit point encore réparé. Sur les dix heures & demie, les armées s'approchèrent à la distance de deux cens cinquante toises. L'Amiral Hughes commença le combat; notre vaisseau le Brillant fut absolument désemparé. Ce vaisseau dériva, & le Héros, que montoit le Général, força de voiles pour le couvrir. Le Sphinx, serre-file du Héros n'étoit pas en meilleur état que le Brillant. Enfin les deux lignes se rompirent, M. de Suffren fit signal à l'escadre de virer vent-arrière, pour sauver la ligne à l'autre bord, & sécourir le Brillant, qui ne pouvant plus gouverner, avoit pris les amures à babord. Le Sévère qui avoit eu sa vergue emportée, faisoit route sur

l'efcadre devant le Sultan, vaiffeau anglois détaché à fa pourfuite. Le Bailli de Suffren vint dégager le Sévère qui fe rangea fous le vent de l'efcadre. Le combat fe prolongea dans cette pofition encore plus d'une heure. Les Anglois étoient fi maltraités, qu'ils abandonnèrent enfin le champ de bataille. Le Général François ferra la côte, & vint mouiller à Karical. Le 7, il fit route pour Goudelour, où il arriva dans la matinée du 8 Juillet. Les deux armées avoient également fouffert dans la journée du 6; (1) mais l'Amiral Hughes fit le premier fa retraite, & la gloire de cette journée eft due par conféquent au Bailli de Suffren. 1783.

(1) La France y perdit cent foixante dix-huit hommes, fans compter les bleffés, dont le nombre fut d'environ fix cens; mais la perte des Anglois n'étoit pas moins confidérable, quoique dans le relevé de l'Amiral Hughes, le nombre des morts ne foit porté qu'à foixante dix-fept, & celui des bleffés à deux cens vingt-trois. Dans cette lifte infidelle, les pertes de l'efcadre britannique font conftamment diminuées de plus de moitié.

1783.
Prise de Trinquemale.

Après avoir réparé ses vaisseaux, M. de Suffren appareilla de Goudelour, & fit route pour l'Isle de Ceylan où il avoit une grande expédition en vue. M. d'Aymar qui étoit arrivé à Galles avec l'Illustre, le Saint-Michel, & les transports expédiés de l'Isle de France, rallia l'escadre avec son convoi dans la soirée du 21, & les trois jours suivans furent employés aux préparatifs d'une descente à Trinquemale. Le 25, notre flotte vint mouiller à Bak-baie sans rencontrer un seul navire. Les batteries de la côte tirèrent plusieurs coups de canon, ce qui n'empêcha pas le Général de l'envoyer reconnoître sur les dix heures du soir, & d'effectuer le débarquement dans la matinée du lendemain. Les troupes aux ordres du Baron d'Agoult, se portèrent sur le champ vers la place, dont M. Desrois, Ingénieur en chef, alloit diriger l'attaque. Les batteries furent dressées en moins de trois jours, & le 29, à sept heures du matin, celles de la gauche ouvrirent leur feu, & celles de la droite s'étant avancées, firent taire

taire en peu de tems celui des ennemis. Enfin, dans la matinée du 30, le Bailli de Suffren & le Baron d'Agoult, ſommèrent le Gouverneur Mac-Dowal de rendre la place. La capitulation fut ſignée le même ſoir, & les portes s'ouvrirent à la vue des troupes françoiſes. Le lendemain matin, l'armée ſe préſenta devant le fort d'Oſtenbourg, qui ſe rendit aux mêmes conditions que Trinquemale; elles furent honorables pour la garniſon. Le premier article portoit qu'après avoir dépoſé ſes armes ſur les glacis, elle ſeroit conduite à Madraſs ſur des bâtimens équipés aux frais de Sa Majeſté Très-Chrétienne, & que les troupes angloiſes y ſeroient traitées comme les équipages françois.

1783.

Engagement partiel entre les deux eſcadres. Perte du vaiſſeau l'Orient.

A l'exception des Compagnies détachées pour la ſûreté des places conquiſes, toute l'armée victorieuſe ſe rembarqua le premier Septembre. Le 2, on découvrit l'eſcadre angloiſe, & le lendemain, à la pointe du jour, elle étoit à deux lieues ſous le vent de la baie de Trinquemale. Le Bailli de Suffren mit ſous

1783. voiles en ordre de bataille, & poursuivit les ennemis, dont toutes les manœuvres annonçoient l'intention d'éviter le combat. Ce ne fut qu'à deux heures après-midi, que le Général François les joignit avec quelques vaisseaux. Le Héros qu'il montoit, fut puissamment secondé dans ce combat par l'Ajax & l'Illustre. Cet engagement partiel dura jusqu'à six heures & demie. L'Amiral Hughes profita de l'obscurité pour se retirer, & notre escadre fit route vers Trinquemale. Dans cette marche, nous perdîmes l'Orient, vaisseau de soixante-quatorze canons, dont on ne sauva que l'équipage & quelques effets. Les dommages de ce dernier combat exigeoient des réparations, qui, jusqu'au 28 Septembre, forcèrent à l'inaction le Général impatient de regagner la côte de Coromandel, d'y combattre l'escadre britannique, & de se mesurer une sixième fois avec son Amiral.

Hughes s'attribue faussement l'honneur de ces divers combats.

Il est bien démontré que le Bailli de Suffren eut l'avantage dans ces divers combats, dont M. Hughes ôsa pourtant s'atttribuer le

succès dans ses dépêches à l'Amirauté d'Angleterre. On se contentera de relever ici quelques propositions de sa lettre à M. Stephens, sur l'affaire du 6 Juillet. « Je m'estime » heureux, dit-il, de pouvoir informer leurs Seigneuries, que » dans cet engagement, les vaisseaux à mes ordres ont obtenu » une supériorité décidée sur l'escadre ennemie. Si le vent les eût » poussés hors de l'action au moment où l'ennemi prenoit la fuite » avec ses vaisseaux désemparés, » j'ai tout lieu de croire que plusieurs vaisseaux de ligne seroient » tombés au pouvoir de Sa Majesté ».

1783.

Contradictions de ce Général.

L'Amiral anglois avoit dit quelques lignes plus haut : « Dans » la matinée du 7, mon escadre » me parut si maltraitée, que je ne » songeai plus à poursuivre l'ennemi ». Cet aveu de M. Hughes ne dément-il pas absolument toutes ses assertions relatives aux prétendus avantages de l'escadre britannique sur l'escadre françoise? Une autre preuve, que la gloire de cette journée appartient à

1783. M. de Suffren, c'eſt la néceſſité où ſe trouva l'Amiral anglois d'aller réparer ſes dommages dans la rade de Madraſs, d'abandonner ainſi l'iſle de Ceylan, & d'expoſer l'importante conquête de Trinquemale à tomber aux mains des François; ce qui arriva peu de jours après. M. Hughes avoit prévu cet évènement; il déclare ſes craintes à ce ſujet, dans pluſieurs de ſes lettres. Il paroît ſuffiſamment prouvé, que ſi, dans une telle circonſtance, il perdit de vue la flotte françoiſe, c'eſt qu'il avoit été battu à l'affaire de 6 Juillet. Dans tout autre hypothèſe, ſa retraite à Madraſs ne ſeroit pas excuſable.

Autres détails ſur le combat du 3 Septembre.

Quoi qu'il en ſoit, l'eſcadre à ſes ordres ne fut réparée que le 19 Août. Il quitta la rade le lendemain, tant pour couvrir l'arrivée des renforts attendus par le convoi de Sir Richard Bickerton, que pour ſauver Trinquemale, s'il en étoit encore tems. Il parut le 2 Septembre à la hauteur de cette place, & découvrit le pavillon françois qui flottoit ſur les remparts. Dans la matinée du 3, le Bailli de Suffren

vint à la rencontre des ennemis, & , comme on l'a dit, engagea une action dans laquelle il soutint victorieusement l'honneur de notre pavillon. Pour cette fois, l'Amiral Hughes n'ôsa réclamer la victoire, & s'il n'avoua pas sa defaite, il convint du moins qu'il avoit été fort maltraité. Il se vit obligé de renoncer à l'isle de Ceylan, de laisser les François paisibles possesseurs de Trinquemale, & de se réfugier à Madrass où il se consola de ses pertes, en les affoiblissant dans le tableau qu'il en fit passer à l'Amirauté d'Angleterre : tableau peu fidèle, où l'avantage de son adversaire dans la journée du 3 Septembre est au moins dissimulé ; mais où la supériorité de ses forces est visiblement exagérée. Le 16 Octobre, M. Hughes étoit encore dans la rade de Madrass ; il se disposoit à faire voile pour Bombay où il espéroit de trouver Sir Richard Bickerton. Il arriva dans cette baie le 21 Décembre, mais si maltraité, qu'il lui fallut encore deux ou trois mois pour se réparer complettement. Comme il s'étoit vu forcé de

1783.

1783. condamner deux de ses vaisseaux, il ne pouvoit espérer, même après la jonction du renfort de Bickerton, une supériorité bien marquée sur l'escadre de M. de Suffren. La perte de l'Orient & du Bizarre qui venoit d'échouer sur la côte de Coromandel, l'avoit réduite à douze vaisseaux; mais elle devoit être de seize à l'arrivée de MM. de Bussy & de Peynier (1), à qui le Bailli de Suffren avoit donné rendez-vous à Achem dans l'isle de Sumatra. Il se flattoit d'y recevoir par cette voie un renfort de trois mille hommes. En quittant Trinquemale, le Général François avoit laissé, aux ordres de M. Desrois, un corps de troupes suffisant pour rassurer cette place contre les tentatives de l'ennemi.

Positions diverses des escadres angloise & françoise.

Le flotte françoise partit d'Achem le 20 Décembre, & traver-

(1) M. de Bussy, s'étant embarqué avec tout ce qu'il avoit pu ramasser de troupes & de munitions, sur l'escadre de M. de Peynier, mit à la voile de l'isle de France le 18 Décembre 1782. Cette escadre étoit composée de quatre vaisseaux de guerre & de quarante transports.

ſant la baie de Bengale, arriva
le 6 Janvier à Ganjam où elle 1783.
prit la frégate la Coventry, & le
vaiſſeau de la Compagnie angloiſe le
Blandford. A ſon départ d'Achem,
M. de Suffren avoit laiſſé en croiſière,
entre Ganjam & la rade de Ballaſore,
l'Annibal & la Bellonne qui
firent auſſi quelques priſes. Il ne
reſta que peu de jours ſur la côte, &
regagna Trinquemale où deux frégates
nouvellement arrivées du Cap
de Bonne-Eſpérance, renforcèrent
ſon eſcadre accrue tout nouvellement
de deux vaiſſeaux de cinquante
canons, l'un Hollandois & l'autre
Portugais. Ce dernier à peine ſorti
des chantiers de Bombay, s'étoit vu
réduit à baiſſer pavillon devant notre
eſcadre. L'Amiral François n'attendoit
que l'arrivée de M. de Buſſy
& la jonction des deux eſcadres, pour
ſe porter vers Madraſs. Il avoit envoyé
à Pondichéry une frégate chargée
d'y recueillir des rapports fidèles
ſur l'état des affaires dans cette partie
de l'Inde. Il ſut, par cette voie,
que l'Amiral Hughes avoit perdu
quatre de ſes vaiſſeaux dans une
tempête, & que ce déſaſtre le re-

1783. tiendroit à Bombay jusqu'à la fin du mois de Mars. En effet, ce Général n'arriva que le 13 Avril à Madrass, toujours plus incertain sur la position de l'escadre françoise, qui venoit de mettre à la voile, mais dont il ignoroit la direction. Dans cette incertitude, il fit voile vers le Sud pour coopérer avec l'armée aux ordres du Général Stuart, dans l'expédition contre Goudelour. Avant que d'en faire connoître l'issue, l'ordre des tems nous ramene à des événemens antérieurs.

17 Janvier. Avantages des Anglois dans le pays de Bédanore.

La prise de Bédanore & de Candapore fut un des plus décisifs en faveur des Anglois; cette conquête n'enleva pas un soldat à l'armée de Matthews, & s'il faut s'en rapporter aux dépêches du Gouverneur de Madrass, elle entraîna la soumission de tout le pays. Syringapatam, Hyder-Nagur & toutes les autres places capitulèrent sans coup férir; le seul fort de Mangalore opposa de la résistance. Suivant les mêmes dépêches, le Gouverneur du pays de Bédanore avoit offert, aux conditions qu'il ne seroit point déplacé, de renoncer à toute dé-

pendance de Typpoo-Saïb, de livrer Bédanore & les autres places, de fournir aux troupes victorieuses une somme équivalente au pillage qu'elles s'interdiroient, enfin de se reconnoître tributaire de la compagnie, & de lui payer annuellement quinze lackes de pagodes, en reconnoissance & pour prix de son alliance & de sa protection; ce traité conclu avec le Gouverneur Hyat-Saïb, déplut même aux principaux Officiers de l'armée que la perspective d'un butin considérable avoit sur-tout animés dans l'expédition de Bédanore; & la retraite des Colonels Mac-Leod & Humberstone fut une des suites de cette fermentation. Ils vinrent porter leurs plaintes au Conseil de Bombay, qui n'ôsa d'abord prononcer entre le Général en chef & les Officiers & soldats de son armée. Le Gouverneur indien fut la seule victime de cette mutinerie qui donne une idée bien peu avantageuse de la discipline parmi les troupes de la Compagnie britannique dans les grandes Indes. L'emprisonnement d'Hyat-Saïb, & les traitemens barbares qu'on lui fit essuyer, durent affer-

1783.

Fermentation dans l'armée. Ses suites.

1783. mir dans le parti des Nababs ennemis, quiconque auroit eu quelque disposition à s'en détacher. Enfin le malheureux Gouverneur fut relâché ; mais aux conditions qu'il distribueroit une partie de ses trésors à l'armée, dont le Colonel Mac-Leod fut nommé Commandant à la place du Général Matthews qu'on somma de justifier sa conduite.

La mort d'Ayder Aly Kan se confirme.

Sur ces entrefaites, on reçut de Bombay la nouvelle bien confirmée de la mort d'Ayder-Aly-Kan; &, à la même époque, on apprit que les Marattes avoient signé le 24 Février, un traité de paix avec la Compagnie. Cette paix fut proclamée solemnellement, & l'on prit toutes les mesures nécessaires pour en faire observer les conditions. L'événement qu'on va rapporter, atteste & la mauvaise foi, & la barbarie des Indiens en cette circonstance.

Contravention au traité de paix, entre les Anglois & les Marattes.

Les Colonels Mac-Leod, Humberstone & plusieurs autres Officiers avoient fait voile de Bombay pour se rendre à l'armée de Bédanore. Le vaisseau le Ranger qu'ils montoient, étoit commandé par le Lieutenant Pruen, dont les ordres por-

toient de s'interdire tout acte d'hostilité contre les Marattes. Il voguoit avec la confiance de la paix, lorsque le troisième jour de sa navigation, il se vit attaqué par trois gros vaisseaux & quatre galliotes. C'étoit une flottille indienne contre laquelle il eut à soutenir avec douze canons, un combat qui coûta la vie aux trois quarts de son équipage. Après cinq heures d'une résistance héroïque, il se vit contraint d'amener pavillon, & de se laisser conduire à Gheriah, où le Subedar prétendit ne rien savoir de l'existence du traité de paix. Il refusa de mettre en liberté le vaisseau le Ranger, & les débris de son malheureux équipage. Le Colonel Humberstone mourut de ses blessures le 30 Avril. On craignit longtems le même sort pour le Lieutenant Pruen & le Colonel Macleod; mais ils recouvrèrent la vie, & ce fut à leurs soins qu'on dut le retour du vaisseau anglois qui fut relâché de Gheriah dans les derniers jours de Mai. Madajée-Scindia avoit ratifié le traité de paix; sur les plaintes de M. Anderson,

1783.

1783. il écrivit au Miniſtre maratte, pour qu'il eut à punir de mort le principal auteur de l'outrage fait aux Anglois; mais la contravention au traité n'en reſta pas moins impunie; & pour acquitter la promeſſe qu'il en avoit faite, Scindia ne balança point à ſe ranger du parti de la Compagnie angloiſe. Elle ne crut pas devoir ſe montrer trop exigeante dans cette circonſtance; & s'il n'y eut pas de ſatisfaction de la part des Marattes, il y eut du moins un raccommodement avec le Gouvernement britannique.

Terrible revanche de Tippoo Saïb. Défaite de l'armée de Matthews.

Cependant Tippoo-Saïb avoit retiré ſon armée du Carnate, pour la conduire dans le Bédanore, où il projetoit de recouvrer les riches territoires qu'on lui avoit enlevés. En effet, il arriva dans ce pays avec mille François & cinquante mille Indiens; il eſſuya d'abord quelques échecs de la part du Général Matthews que le déſaſtre du Ranger laiſſoit toujours en poſſeſſion du commandement; mais ce Général apprit bientôt que les troupes du Nabab s'étoient emparé

des postes établis aux Gauts, postes importans qui se rendirent sans opposer de résistance, & dont la perte coupoit toute communication avec la mer. Ceux qui échappèrent des Gauts se sauvèrent à Cundapore, où la même terreur excita le même désordre : toute la garnison prit la fuite, même avant que l'ennemi se présentât. Une grande partie vint se réfugier à Onore où commandoit le Capitaine Torriano, qui, par sa conduite résolue, sut garantir sa garnison de cette terreur panique; mais il fit de vains efforts pour recouvrer Cundapore. La prise de Bédanore mit le comble à ce désastre. Après une défense vigoureuse, le Général Matthews fut obligé de se rendre prisonnier avec une grande partie de son armée. Il avoit perdu dans cette malheureuse affaire six cens Européens, & plus de quinze cens Sypahis. — 1783.

Les cinquante mille hommes aux ordres de Tippoo vinrent camper le 19 Mai devant Mangalore, où commandoit le Major Campbell. Ce brave Officier se flattoit de conserver cette place; mais dans ses dépêches — Le Major Campbell craint pour Carwer & Onore.

au Comité du Bombay, il ne dissimula pas ses inquiétudes sur Onore & Carwer, deux autres places de cette partie de l'Inde, où les Anglois avoient des forces respectables. Elles se montoient à trois mille hommes, & malgré les pertes qu'ils avoient essuyées, ils espéroient encore de recommencer sur la côte Malabar, une puissante diversion contre les territoires de Tippoo-Saïb.

1783.

Siége de Goudelour, interrompu à la nouvelle de la paix.

Depuis la défaite du Général Matthews, les Troupes Méridionales avoient fait une irruption dans le pays de Coimbature, & s'étoient emparé de Caroor & Dindegul. Elles s'avancerent vers Darampore, enlevèrent ce fort, & dirigèrent leur route vers Palingacheri. Le Colonel Fullarton qui les commandoit, en étoit à six journées, lorsqu'il fut arrêté dans sa marche victorieuse par un ordre du Général Stuart, qui l'appelloit à Goudelour, dont il formoit le siége avec une puissante armée. Le 13 Juin, il avoit attaqué les François dans leurs lignes, emporté deux redoutes de la place, & repoussé la garnison

dans ſes derniers retranchemens. Cette entrepriſe coûta cher aux aſſiégeans, & le Général anglois y perdit trois cens Européens & plus de deux cens Sypahis; le nombre des bleſſés fut encore plus conſidérable. Le 25, les aſſiégés firent une ſortie, & s'avancèrent juſques ſous les ouvrages des Anglois. Leur attaque vive & meurtrière fut ſoutenue avec la dernière intrépidité; mais ils y perdirent deux cens hommes, & le Colonel d'Aquitaine y fut fait priſonnier. On ignore quel auroit été le réſultat de cette expédition, ſi au moment de l'aſſaut, on n'eût reçu de part & d'autre, avec la nouvelle du traité de paix, l'ordre d'interrompre toute hoſtilité. 1783.

Dernier combat des eſcadres angloiſe & françoiſe.

Malheureuſement pour les Anglois, cet avis ne parvint aux Généraux des armées navales qu'après le combat du mois de Juin, qui, ſans être déciſif, n'en fut pas moins glorieux pour le Bailli de Suffren. Ce Général le termina par une ſixième victoire ſur l'Amiral Hughes. Comme on n'a point encore de Journal fidèlement circonſtancié

1783. de cette dernière expédition de notre armée navale dans les Grandes Indes, on se contentera d'ajouter que le Général victorieux vint jouir de son triomphe à Goudelour, qu'il avoit délivré, & que Sir Edward Hughes cingla vers Madrass pour y réparer ses désastres.

Générosité de la France à l'égard de la Hollande.

Graces aux talens, à l'expérience, à l'intrépidité de notre Vice-Amiral, la France ne termina les hostilités sur aucun théâtre de la guerre, d'une manière aussi honorable que dans les Grandes Indes, si toutefois il y a plus de gloire attachée aux exploits qui firent triompher les armes de Sa Majesté dans cette partie du monde, qu'aux sacrifices volontaires qui signalèrent son généreux désintéressement aux yeux de toute l'Europe. Le traité définitif conclu le 3 Septembre entre les Cours de France, d'Espagne & d'Angleterre, confirma cette modération héroïque déjà consacrée par les articles préliminaires du même traité. Mais si notre auguste Monarque crut devoir cimenter sa réconciliation avec une Puissance ennemie, par des sacrifices, dont la no-

blesse est presque sans exemple, vu la circonstance où se trouvoient les deux nations, on conçoit que la France dut se montrer encore moins réservée dans l'abandon de ses droits sur les dépouilles d'une Puissance associée, dans cette guerre, aux intérêts de la Maison de Bourbon. La République de Hollande n'eut pas besoin de réclamer les possessions que nos armes avoient reconquises sur l'ennemi commun. Par un dernier trait de magnanimité, Sa Majesté fit signifier à Leurs Hautes Puissances, qu'elle n'exigeoit, pour la restitution de toutes ces conquêtes, aucune espèce de compensation ou d'indemnité.

1783.

L'Angleterre se montre plus exigente avec les Hollandois.

L'Angleterre se montra moins accommodante avec la République de Hollande; & les Plénipotentiaires anglois eurent ordre de ne se relâcher, en aucune manière, de la dureté des conditions exigées par la Cour de Saint-James. Envain, M. le Comte de Vergennes employa ses bons offices auprès du Ministère britannique, & fit les plus fortes instances pour obtenir des

adouciſſemens à la rigueur de quelques articles du traité préliminaire entre Leurs Hautes Puiſſances & l'Angleterre ; toutes les négociations devinrent inutiles, & Son Excellence n'eut que des regrets à témoigner aux Etats-Généraux. Mais pour convaincre leurs Plénipotentiaires de l'affection de Sa Majeſté, le Comte de Vergennes crut devoir rappeller tout ce qu'elle avoit fait en faveur de la République, depuis le commencement des hoſtilités. Il ne diſſimula pas que la Hollande avoit montré peu d'activité dans les dernières opérations de la guerre, & que l'ennemi profitoit des avantages qu'elle lui avoit laiſſé prendre. « Telle fut, ajouta-t-il, » la poſition de la France en 1763 ; » elle eut à ſubir les conditions les » plus dures de la part de l'Angle» terre ; mais elle ne perdit rien » de ſa dignité, & prit de ſages » meſures pour n'être plus expoſée » à de pareilles diſgraces ».

1783.

M. le Comte de Vergennes s'emploie vainement en leur faveur.

La Cour de France avoit tellement à cœur les intérêts des Provinces-Unies, qu'elle retarda ſous divers prétextes, la concluſion

1783.

de la paix; on s'étoit flatté d'amener l'Angleterre à des conditions plus modérées. Mais les instances des autres Puissances intéressées, & ce que le Roi devoit à ses propres sujets, nous forcèrent enfin de mettre un terme aux négociations, & de prendre jour pour la signature du traité définitif entre la Grande-Bretagne & les deux branches de la Maison de Bourbon.

La paix se conclut entre ces puissances, aux conditions énoncées dans les préliminaires

De toutes les demandes de l'Ambassadeur britannique, une des plus révoltantes pour les Hollandois, étoit celle d'une libre navigation sur les côtes d'Afrique (1) : ce fut avec la même répugnance, & après de

(1) Les Directeurs de la compagnie des Indes avoient remis aux Etats-Généraux, une lettre dans laquelle ils se plaignoient amèrement des facilités que l'Angleterre ménageoit aux Portugais, pour frauder le droit que la compagnie prétendoit avoir au commerce exclusif des Esclaves, depuis le cap Palmas jusqu'au pays de Benin. On vit, avec peine, le traité définitif retardé pour des arrangemens relatifs au commerce des hommes. O! siécle de philosophie, vous n'êtes pas encore le siècle de l'humanité!

1783. longs débats qui firent craindre la rupture de toute négociation, que les Miniſtres de la République se ſoumirent enfin au quatrième article du traité de Weſtminſter, concernant le ſalut accordé au pavillon Anglois. Enfin, les préliminaires de la paix entre l'Angleterre & la Hollande, furent ſignés à Paris le 22 Septembre, par les Miniſtres reſpectifs des deux Puiſſances. Quant au traité définitif, de nouvelles chicanes en reculèrent la confection. La Cour de Saint-James fit propoſer, ſous de vains prétextes, de conclure ce traité à Londres ou à la Haye. Leurs Hautes Puiſſances qui n'attendoient rien de favorable des nouvelles diſcuſſions, & dont toute l'eſpérance étoit de voir changer les préliminaires en traité définitif, déclarèrent que ce ſeroit manquer à la France, que d'évoquer la négociation hors de ſa Capitale. Le Miniſtère britannique n'ôſa plus inſiſter, & le Comte de Mancheſter reçut ordre de conclure la paix aux conditions énoncées dans les préliminaires.

Ainſi fut conſommé le grand

uvrage de la pacification de l'Eu-
ope. Le traité définitif qui devoit
fermir le calme en Amérique, n'y
t point connu d'abord assez gé-
éralement, pour arrêter ou pré-
enir toute espèce d'hostilité. Le
remier Avril, on ignoroit encore
Saint-Augustin, que la paix fût
onclue à cette époque. Le Colonel
Deveaux avoit formé le plan d'une
pédition contre New-Providence;
il l'entreprit avec deux ou trois cens
ommes, la plupart recrutés à ses
fais. Le 14, il emporta un fort de
l'Isle, situé dans la partie de l'Est,
& vint, sur le champ, sommer le
Gouverneur de la grande forte-
resse de se rendre aux armes de
Sa Majesté britannique. Celui-ci
ayant fait attendre sa réponse, le
Colonel se porta sur les hauteurs
qui commandoient le fort, y dressa
ses batteries, & fit arborer sur cha-
cune l'étendard de la Grande-Bre-
tagne. Le Gouverneur Don An-
tonio fit tirer des boulets & des
bombes sur les batteries angloises;
mais voyant que tout son feu ne
produisoit aucun effet, il prit le
parti de capituler, & la place se

1783.

Expédition des Anglois contre New-Providence.

rendit le 18 Avril, à des conditions honorables pour la garnison.

1783.

Que l'Amérique est menacée de troubles civils.

Le retard du traité définitif eut d'ailleurs un effet salutaire pour l'Amérique, en ce qu'il tint unis pour la cause commune, les partis disposés à se séparer pour des intérêts particuliers. Cette bonne intelligence, qui jusqu'alors avoit fait la principale force du Congrès, des Provinces & de l'armée, cessa de régner un moment entre ces trois Puissances de l'Amérique affranchie. Elle se vit menacée de perdre, au sein de l'anarchie, cette tranquilité intérieure sans laquelle son indépendance même eût été le principe de sa ruîne. Remontons à la source de cette division intestine qui sembloit annoncer une guerre civile, dont le sage Washington eut encore la gloire de préserver ses concitoyens.

Etat de ses finances à la fin de la guerre.

Jusqu'ici nous avons sur-tout envisagé les Américains sous des rapports militaires; il faut les considérer un moment sous les rapports civils & économiques. Comme ils n'ont pas acquis moins d'honneur à surmonter les difficultés qui résultoient du

mauvais état de leurs finances, qu'à vaincre au Champ de Mars, il importe à leur gloire que nous constations l'Etat de ces Finances à l'époque de la paix qui vient d'affermir l'indépendance des Etats-Unis. 1783.
Même avant la fin de la guerre, leur dette nationale se montoit à plus de quarante-deux millions de dolars qui, bien évalués, revenoient à deux cens trente millions de nos livres. La majeure partie de cette dette immense étoit étrangère, & les engagemens du Congrès avec la France & d'autres Puissances de l'Europe ne pouvoient être acquittés sans de fortes contributions de la part des Provinces; mais elles n'étoient point d'accord relativement aux impositions sur les marchandises importées, le peuple se prêtoit difficilement aux autres taxes, & déjà les créanciers de la République avoient à se plaindre de quelque négligence à cet égard. Elle fut bientôt divulguée, & fit beaucoup de tort aux emprunts.

Dans sa lettre du 23 Décembre, le sur-Intendant des Finances amé- Négligences des Etats relativement

1783.

à la dette nationale.
Plaintes à ce sujet.

ricaines, M. Franklin se plaignit de cette inexactitude, & fit voir de l'inconséquence dans la conduite des Etats qui, même en affectant une passion déméſurée pour la liberté, se refusoient aux contributions nécessaires à sa défense. Il insistoit sur la nécessité de rétablir le crédit de la nouvelle République, en assignant des fonds certains destinés au paiement régulier, sinon de la totalité, au moins des intérêts de la dette nationale.

Derniers emprunts des Etats-Unis. Quelles en sont les conditions?

Trois mois après, le Ministre de France à Philadelphie témoigna son inquiétude sur le même objet, en des termes qui supposoient un grand désordre dans les Finances de l'Amérique. Sa lettre au même Sur-Intendant annonçoit le nouvel emprunt de six millions que Sa Majesté vouloit bien procurer aux Etats, sur les assurances qu'il avoit fait passer à M. le Comte de Vergennes des bonnes dispositions du peuple américain à remplir les engagemens du Congrès. « Mais, » continuoit-il, je me vois obligé » d'informer le Ministre, que mes » espérances se sont évanouies, & » que

»que mes assurances étoient sans »fondement ». 1783.

Il rappelle au sur-Intendant que les six millions sont prêtés aux conditions énoncées dans l'emprunt de l'année précédente; c'est-à-dire, que les paiemens s'en feront chaque année, sur le pied de cinq cens mille livres, sans y comprendre les intérêts. Il finit par lui signifier que c'est le dernier effort de la France, & que dans tous les cas possibles, les Etats doivent renoncer à de nouvelles avances de la part de Sa Majesté. Quant aux ressources qu'ils pourroient chercher ailleurs, qu'ils ne se flattent pas, ajoute M. de la Luzerne, du moindre espoir de succès, avant que d'avoir établi un revenu public, solide & permanent; leurs délais & leur répugnance à cet égard, sont malheureusement connus de toute l'Europe.

Que l'acquittement des dettes exige le dévouement des Etats-Unis.

Par le contrat solemnel passé le 16 Juillet 1782 entre MM. de Vergennes & Franklin, les Etats s'étoient engagés à rembourser chaque année, un douzième des dix-huit millions déjà prêtés à la Ré-

1783. publique. L'emprunt de cinq millions de florins fait aux Hollandois, ſous la garantie de la France, le 17 Juin de la même année, fut moins à charge pour le moment aux Etats-Unis, en ce que, par une clauſe des actes paſſés entre M. Adams & les différens prêteurs, il étoit ſtipulé que le capital reſteroit fixé l'eſpace de dix ans, & ne ſeroit racheté pour la cinquième partie, qu'au premier Juin 1793, & de la même manière d'année en année, jusqu'au premier Juin 1797 incluſivement. Il n'en eſt pas moins vrai, qu'en y comprenant les dettes domeſtiques, la totalité de l'intérêt annuel ſe montoit à plus de deux millions de dollars. La dette militaire étoit la plus ſacrée de toutes ces dettes; on la portoit à près de onze millions, ſans compter les gratifications promiſes aux ſoldats. Pour ſubvenir aux beſoins de la patrie dans cette conjoncture preſſante, il n'y avoit de reſſource que dans le dévouement des Provinces. Le Congrès ne ceſſoit de les inviter à des efforts patriotiques, & tel fut

l'objet de ſon adreſſe aux différens Etats confédérés. En voici la ſubſtance.

1783.

Invitation du Congrès à ce ſujet.

» Les circonſtances critiques où » ſe trouve la Confédération, imposent au Congrès l'obligation » d'en faire le tableau, de pour» voir aux dettes que la guerre » vient d'accumuler à la charge des » Etats-Unis, & de prévenir les dan» gers qui peuvent interrompre l'har» monie & la tranquilité de la Répu» blique. Dans ce moment de criſe, » le premier devoir du Congrès eſt » d'inculquer dans les eſprits la né» ceſſité de faire des fonds pour » l'acquittement de la dette natio» nale. Quoique très-forte, cette » dette l'eſt beaucoup moins qu'on » ne devoit l'attendre, quand on » conſidère la cauſe qui l'a fait naî» tre, quand on la compare aux » fardeaux, dont les autres nations » ſont accablées pour des guerres » d'ambition & de vaine gloire. » Mais la grandeur de la dette ne » fait rien à la queſtion. Il ſuffit » qu'elle ait été contractée légiti» mement, & que la juſtice exige » qu'elle ſoit acquittée. Nous con-

1783. » jurons les différens Etats d'adop-
» ter une manière ſimple & légitime
» d'acquitter cette dette, de réflé-
» chir ſur les conſéquences que ſa
» *réjection* peut entraîner, & de ſe
» perſuader que le Congrès n'en ſera
» pas reſponſable. S'il falloit, pour
» vous engager à effectuer ces paie-
» mens, employer d'autres motifs
» que ceux de la juſtice, quelle
» nation en eut jamais de plus forts !
» Car, avec qui l'Amérique doit-
» elle ſe libérer ? Avec un Allié
» qui aux efforts de ſes troupes ar-
» mées pour notre défenſe, a joint
» le ſecours de ſes tréſors ; qui, à
» des avances conſidérables, ajouta
» les dons généreux de la magna-
» nimité : avec des individus, qui,
» membres d'une République em-
» preſſée à marquer notre rang par-
» mi les nations indépendantes, nous
» ont donné des marques ſigna-
» lées de leur attachement à notre
» cauſe & de leur confiance en no-
» tre gratitude. Une autre claſſe de
» créanciers eſt cette troupe illuſtre
» de citoyens, qui ont défendu, au
» prix de leur ſang, nos foyers &
» notre liberté, & qui, en récom-

» penſe de leurs ſervices, ne de- » mandent qu'un portion de leurs » gages ſuffiſante pour leur faire » trouver au ſein de la paix & de la » vie domeſtique, une reſſource ho- » norable contre la mendicité. La » dernière claſſe de créanciers com- » prend ceux de nos concitoyens » qui ont reçu des prêteurs le pa- » pier du Congrès, & ceux, dont » la propriété a été ſacrifiée pour » le ſervice du public. La voix de » la politique, de la juſtice & de l'hu- » manité plaide en faveur de ces dif- » férentes claſſes. Jamais les formes » pures du Gouvernement républi- » cain n'ont eu une plus belle oc- » caſion de ſe juſtifier par leurs » fruits, de tous les reproches qu'on » leur a faits. Sous ce point de vue, » les citoyens des Etats-Unis ſont » reſponſables du plus grand dépôt » qui jamais ait été confié à une » Société politique ».

1783.

Continuation du ſchiſme politique.

Cette adreſſe fut accompagnée ou ſuivie d'une autre pièce où il étoit recommandé aux différentes provinces, comme indipenſablement néceſſaire à la reſtauration du crédit public, de revêtir les Etats

1783. en Congrès assemblés, du pouvoir relatif à la levée des droits sur les marchandises importées des pays étrangers. Mais cette recommandation & cette adresse n'arrêtèrent point le schisme politique qui divisoit les Américains. Quelques Provinces en conçurent de l'ombrage, & ces invitations patriotiques donnèrent lieu à des soupçons offensans contre les vues secretes de l'assemblée de Philadelphie. On vit paroître à cette époque, de nouvelles instructions, où la défiance & l'aigreur respiroient dans chaque paragraphe. On en jugera sur cette lettre des habitans de Fair-Fax dans la Virginie à leurs Délégués à l'assemblée du 30 Mai.

. . . .

Lettre des Habitans de Fair-Fax.

» MESSIEURS, nous vous recommandons expressément de vous opposer, de tout votre pouvoir, à ce qu'il soit fait aucune infraction au dernier traité de paix, relativement au paiement des dettes ou à tout autre article du traité; infraction qui violeroit la foi publique garantie par les Commissaires Américains, & qui pourroit nous replonger dans les calamités de

» la guerre, ou le danger des re-
» présailles. Nous vous prions aussi 1783.
« de vous opposer à toute usurpa-
» tion de la part du Congrès amé-
» ricain, sur la Souveraineté & Ju-
» risdiction des Etats séparés ; à toute
» usurpation de pouvoir qui ne se-
» roit point spécifié dans les articles
» de la confédération. Car si le Con-
» grès, sous prétexte de la nécessité,
» sité, pouvoit s'arroger une fois des
» pouvoirs non garantis par ces arti-
» cles, il le pourroit dans cent autres
» cas, & chaque usurpation seroit
» confirmée & fortifiée par les usur-
» pations précédentes. Nous vous
» recommandons sur-tout de vous
» roidir contre les efforts du Con-
» grès pour obtenir un revenu per-
» pétuel, ou la nomination d'Offi-
» ciers préposés aux revenus. Ces
» pouvoirs ajoutés à ceux dont le
» Congrès est déjà revêtu, met-
» troient en danger la constitution
» de ce Gouvernement dans les
» différens Etats ; les articles de con-
» fédération ne seroient plus qu'un
» vain parchemin ; & le rempart
» de la liberté américaine se trou-
» veroit renversé. Nous n'aimons

1783. » point le langage de la dernière » adresse du Congrès aux différentes » provinces, & du rapport des Co- » mités au sujet des revenus, publié » dans le même *pamphlet*. Si on » examine ces pièces attentive- » ment, on y trouvera de fortes » preuves que le Congrès convoite » le pouvoir. Elles renferment la » même espece d'argumens em- » ployés d'abord dans l'affaire de » l'impôt pour la marine, & dont » on s'étoit servi pour justifier les » mesures arbitraires de la race des » Stuarts en Angleterre, &c. ».

Pourquoi les petits Etats sont plus décisifs que les autres.

Le petit Etat de Rhode-Island fut un de ceux qui s'opposèrent, avec le plus de vigueur, à ce qu'on revêtît le Congrès d'une autorité suffisante pour lever des impôts ; & nous observerons à ce sujet, qu'en général, les petits Etats sont les plus décisifs & les plus tranchans ; l'impulsion s'y fait sentir plus vivement du centre aux extrémités, &, comme dans le monde physique, la force y est peut-être en raison inverse de la longueur des rayons. Quoi qu'il en soit, les principales objections d'une partie des Etats

contre l'extenſion de la puiſſance du Congrès relativement aux taxes publiques, étoient, comme on l'a vu, que la confédération n'autoriſoit point cet accroiſſement de puiſſance, que tout pouvoir tend à l'agrandiſſement & à l'uſurpation, que, ce premier pas fait, on verroit bientôt le Congrès s'arroger le droit d'impoſer une capitation ou une taxe foncière, & la démocratie de l'Amérique ſe changer inſenſiblement en Ariſtocratie. 1783.

Les circonſtances forcent le Congrès à congédier l'armée ſans récompenſes.

Cependant les engagemens contractés avec les créanciers des Etats, ne pouvoient être remplis à des termes également précis, tant chez l'étranger qu'au ſein de la République; & dans ce moment de criſe, pour conſerver au dehors l'honneur de la patrie, le Congrès ſe vit forcé de négliger les intérêts de l'armée. La demi-paye ſolemnellement promiſe aux troupes licenciées, fut au moins ſuſpendue juſqu'à nouvel ordre, & l'on vit paroître cette réſolution de l'Aſſemblée de Philadelphie.

» Que le Commandant en chef » ſera prévenu d'accorder des con-

1783. » gés aux Officiers & Soldats qui » doivent être licenciés à la con» clusion du traité de paix défini» tif, & qu'il prendra de sages » mesures pour faire conduire ces » troupes à leurs demeures res» pectives, de manière à les sa» tisfaire, sans nuire aux provinces » qu'elles doivent traverser. Que » les hommes ainsi licenciés pour» ront emporter leurs armes avec » eux ».

Le mécontentement des troupes se manifesta d'abord par une adresse au Général, où la modération présidoit même aux expressions de de la douleur & de l'abattement.

L'armée adresse ses plaintes à Washington.

» VOTRE EXCELLENCE, est-il » dit dans cette Adresse, connoît si » bien l'état actuel de l'armée, qu'il » seroit inutile de vous le peindre. » Vous avez été le témoin de nos » souffrances; vous l'êtes du far» deau de misère qui nous accable. » Nous nous étions flattés, d'après » l'assurance que vous nous en aviez « donnée, que nos comptes seroient » liquidés, & qu'avant de nous li» cencier, on assigneroit des fonds » pour en payer le montant. C'est

» avec un mélange de ſurpriſe & 1783.
» de douleur, que nous apprenons
» la dernière réſolution du Congrès,
» qui ordonne de congédier les Of-
» ficiers & les Soldats, ſans avoir
» terminé aucun de ces objets im-
» portans. Pour comble de maux,
» on nous oblige de quitter l'armée
» ſans aucun titre qui aſſure notre
» dette, ſans aucune reſſource pour
» acquitter celles que nous avons
» contractées au ſervice de la patrie,
» ſans appui, ſans crédit, ſans aucun
» moyen de pourvoir à notre ſubſiſ-
» tance & à celle de nos familles
» indigentes. Le ſouvenir de nos
» périls communs nous enhardit
» à ſolliciter Votre Excellence, à
» lui demander que l'ordre fondé
» ſur l'acte du Congrès du 26 Mai
» dernier, puiſſe être ſuſpendu;
« que nul Officier, qu'aucun Sol-
» dat ne ſoit obligé de recevoir ſon
» congé, avant que cette honorable
» Compagnie ait pris connoiſſance
» de l'état déplorable où ſa réſolu-
» tion va nous plonger, avant que
» la liquidation de nos comptes ſoit
» effectuée, & que chacun de nous
» ait obtenu une ſomme d'argent

1783.

Réponse du Général. Ses démarches auprès du Congrès.

» suffisante pour le transporter du » camp dans ses foyers ».

Le Général Washington fit à cette Adresse une réponse, dont l'objet principal étoit d'offrir aux troupes la perspective d'un adoucissement prochain dans leur situation; mais en même tems qu'il rassuroit l'armée sur les bonnes dispositions du Congrès, il plaidoit la cause des troupes auprès de cette Compagnie, en des termes qui lui faisoient sentir qu'un des grands moyens de conserver le crédit national, & d'assurer la tranquillité future des treize Républiques américaines, étoit d'acquiescer aux justes demandes de leurs braves défenseurs. « Leurs services, » ajoutoit-il, sont connus de tout » l'Univers, & je regarde comme » inutile de m'étendre sur leurs » droits aux dédommagemens les » plus amples. Il résulte de l'exa- » men des titres de l'Armée à la re- » connoissance des Etats, que les » souffrances & les sacrifices des Of- » ficiers exigent une compensation » supérieure à leurs appointemen » ordinaires; que toute l'armée a

» des droits aux récompenſes ; 1783.
» que ſon dernier mémoire adreſ-
» ſé au Congrès, ne contient
» que de juſtes réclamations. Si
» les Officiers de cette armée doi-
» vent être les ſeules victimes de
» la révolution, ſi leur deſtinée eſt
» de quitter le champ de bataille
» pour aller vieillir dans la pau-
» vreté, la misère & le mépris ;
» s'ils ſont condamnés à vivre dans
» une ſervile dépendance, à devoir
» aux ſecours de la compaſſion les
» reſtes malheureux d'une vie ſacri-
» fiée avec honneur; alors j'aurai ap-
» pris ce qu'eſt l'ingratitude, je réa-
» liſerai le ſonge qui doit répandre
» l'amertume ſur tous les inſtans de
» ma vie future. Mais je n'ai point
» de pareilles allarmes. Une con-
» trée échappée à la ruine par les
» armes de la claſſe des citoyens la
» plus dévouée, ne s'exemptera ja-
» mais de leur payer la dette de la
» reconnoiſſance ».

Que les Officiers de l'armée rendent juſtice au Congrès ſur ſes diſpoſitions.

Le Congrès avouoit cette dette ; il deſiroit l'acquitter dans toute l'étendue de ſa gratitude, & toutes ſes adreſſes aux différens Etats, repréſentoient l'armée comme une claſſe

1783. de créanciers privilégiés ; mais une partie de ces Etats se montroit toujours plus éloignée d'accorder à ses Délégués un pouvoir, sans lequel la restauration du crédit public & l'acquittement de la dette militaire, ne pouvoient s'effectuer. Cette obstination de quelques Provinces mit le Congrès dans l'impossibilité, non-seulement de satisfaire les troupes au terme convenu, mais d'assurer l'objet de leurs réclamations pour l'avenir. Les Officiers de l'armée soutinrent avec autant de modération que de constance, une épreuve d'autant plus dure, qu'elle paroissoit être l'ouvrage de l'ingratitude, & que ce traitement pouvoit être envisagé par les étrangers, comme un témoignage du mécontentement de la République, & peut-être affoiblir à leurs yeux les titres de cette brave armée à la reconnoissance de ses concitoyens. En gémissant sur l'injustice, dont ils alloient être les victimes, ces Officiers patriotes étoient bien loin de l'attribuer au Congrès, dont ils connoissoient les dispositions. Le soldat moins inf-

truit, ne cherchoit point les auteurs de ſa détreſſe hors de l'aſſemblée de Philadelphie. Les repréſentans de la nation étoient pour lui les ſeuls dépoſitaires du pouvoir, & il crut devoir s'en prendre aux membres du Congrès des torts de leurs Conſtituans.

1783.

Soulèvement des troupes en quartier à Philadelphie. Le Congrès quitte cette ville.

Au ſentiment anticipé de la détreſſe, dont cette dernière claſſe de l'armée prévoyoit les horreurs avec effroi, ſe joignoit cet eſprit turbulent que donne quelquefois la vie militaire, & dont l'effet trop ordinaire eſt d'étouffer le reſpect pour les loix, & d'inſpirer du mépris pour l'autorité d'une adminiſtration civile. Cet eſprit de révolte & de ſoulèvement fermentoit plus ou moins dans tous les corps de la Milice américaine. Le Samedi 21 Juin, il éclata d'une manière bien allarmante pour les repréſentans des Etats-Unis. Une partie des troupes, en quartier à Philadelphie, ſortit en armes de ſes caſernes, avec des intentions hoſtiles contre cette honorable Compagnie, inveſtit la ſalle d'aſſemblée, & par des menaces répétées qui préſageoient une exé-

1783. cution tragique, mit ces vénérables chefs de la confédération dans la néceſſité de chercher un aſyle hors de Philadelphie. Le Congrès réfugié d'abord à Prince Town, dans l'Etat de New-Jerſey, y prit des meſures longtems infructueuſes pour conjurer l'orage qui menaçoit la République.

Le ſalut de l'Amérique eſt dû une ſeconde fois à Washington.

Dans cet Etat d'anarchie, tout ſembloit annoncer une guerre civile, qui ſans doute auroit détruit le grand ouvrage de la révolution américaine. Heureuſement pour les Etats-Unis, Washington ne s'étoit point encore retiré dans ſes terres, & ce génie tutélaire de la patrie devoit conſerver le monument que ſes talens militaires venoient d'élever à la liberté. Après avoir affranchi l'Amérique, il ſut la pacifier, en l'éclairant ſur ſes véritablea intérêts. Les Etats déſunis reprirent leur ancienne harmonie; ils retrouvèrent leur force dans cette réunion. L'armée redevenue patriote, mit ſa gloire à ſouffrir pour ſon pays, & déſormais elle attendit ſans murmurer, les récompenſes promiſes à ſa valeur; chaque citoyen

libre de l'Amérique régénerée, vit dans la liberté une compenſation de tous les ſacrifices ; & ce grand changement fut l'ouvrage d'une lettre de Washington. Je ne puis mieux terminer cette hiſtoire, qu'en mettant ſous les yeux du lecteur ce monument précieux de la ſageſſe, de l'éloquence & du patriotiſme de ce Héros légiſlateur.

1783.

Lettre circulaire de Washington, datée du 18 Juin.

» MONSIEUR, le grand objet » pour lequel j'ai eu l'honneur de » ſervir ma patrie, étant rempli, je » me diſpoſe à réſigner mon em» ploi entre les mains du Congrès. » Impatient de regagner cette re» traite domeſtique, à laquelle je me » ſuis arraché avec la plus grande ré» pugnance, je ſoupire après le repos, » & ma réſolution eſt d'y paſſer le reſ» te de ma vie, loin du tumulte & du » fracas du monde. Mais avant que » d'effectuer ce projet, je dois vous » communiquer mes penſées pour » la dernière fois ; vous féliciter ſur » les évènemens glorieux qu'il a plu » au ciel de produire en notre fa» veur ; vous ouvrir mon ame ſur » quelques objets intimement liés à » la tranquillité des Etats-Unis, &

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» prendre congé de Votre Ex-
» cellence, en donnant ma bénédic-
» tion à ce pays, au ſervice duquel
» j'ai conſacré la fleur de mes ans,
» pour le bien duquel j'ai conſumé
» tant de jours dans l'anxiété, tant
» de nuits dans les veilles, & dont
» le bonheur, qui m'eſt extrême-
» ment cher, ſera toujours la baſe
» de ma félicité. Qu'il me ſoit permis
« à cette époque heureuſe, de récla-
» mer la liberté de m'étendre ſur le
» ſujet de nos félicitations mutuelles.

» Si nous conſidérons l'impor-
» tance du prix que nous diſputions,
» la nature douteuſe de la diſpute,
» la manière favorable, dont elle
» s'eſt terminée, nous trouverons
» les plus grands motifs de joie &
» de reconnoiſſance. L'événement
» eſt infiniment heureux comme
» ſource de jouiſſances préſentes, &
» comme préſage du bonheur à ve-
» nir. Nous avons lieu de nous fé-
» liciter du ſort que nous a fait la
» Providence, ſous quelque point
» de vue que nous le contemplions,
» naturel, politique ou moral. Pro-
» priétaires & Souverains uniques
» d'un vaſte Continent qui com-

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington

» prend dans toutes leurs variétés » les différens sols & les divers cli- » mats du monde, qui produit en » abondance toutes les choses né- » cessaires & agréables à la vie, les « citoyens de l'Amérique sont dans » une situation faite pour remplir » l'idée de la félicité humaine. Li- » bres & indépendans par le bien- » fait de la paix qui les comble de » tous les avantages de la nature, » à dater de cette période, ils doi- » vent être envisagés comme des » acteurs chargés de déployer leurs » talens aux yeux de l'Univers en- » tier, sur un théâtre que la Pro- » vidence a spécialement consacré » au développement du bonheur & » de la dignité de l'homme. Dans ces » contrées fortunées, non seulement » ils sont environnés de toutes les » choses faites pour completter » les jouissances privées & do- » mestiques; mais le ciel a cou- » ronné toutes les bénédictions » répandues sur eux, en leur don- » nant, pour assurer leur félicité, » des moyens infaillibles, qui ne » sont à la disposition d'aucun autre » peuple.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

»Rien ne démontre mieux la »justesse de ces observations, que »le souvenir des circonstances dans »lesquelles notre République a pris »son rang parmi les nations. Les »fondemens de notre Empire n'ont »point été posés dans les siécles té-»nébreux de la superstition & de l'i-»gnorance; mais à une époque où »les droits du genre humain étoient »mieux entendus & plus clairement »définis qu'à aucune autre époque »antérieure. Les recherches de l'es-»prit humain sur la félicité sociale, »ont été portées à une grande éten-»due de lumières. Le trésor des »connoissances acquises par les tra-»vaux des philosophes, des sages & »des législateurs, dans une longue »succession d'années, est ouvert à »l'usage du monde entier, & la »sagesse réunie de tous les grands »hommes peut être heureusement »appliquée aux formes de notre »Gouvernement. La culture libre »des belles-lettres, l'extension il-»limitée du commerce, le rafine-»ment progressif des manières, l'é-»lévation insensible des idées, &, »par-dessus tout, la lumière pure

» & bienfaisante de la révélation, » ont, par leur influence, amélioré » l'espèce humaine, & beaucoup » ajouté aux avantages qui résultent de la société. C'est sous les » auspices de cette période fortunée, que les Etats-Unis ont reçu » l'existence politique; de sorte que, » s'il arrivoit que leurs citoyens ne » fussent pas complettement libres » & heureux, ce seroit entièrement » leur faute.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» Telle est notre situation actuelle, telle est la perspective qui » nous est offerte. Mais quoique la » Providence nous tende ainsi la coupe de bénédiction, quoique la » félicité devienne notre appanage; » si nous sommes disposés à saisir » l'occasion qui la met à notre portée; cependant il est encore au » choix des Etats-Unis de l'Amérique de se faire respecter ou mépriser comme corps de nation, » de fixer ses prospérités, ou de » les laisser échapper. Ce moment » est pour eux la pierre-de-touche; c'est dans ce moment, que » les yeux du monde entier sont « arrêtés sur eux; ce moment est

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» celui d'établir ou de perdre à jamais leur caractère national. Il faut » saisir ce moment pour donner au » Gouvernement fédéral le nerf & » l'énergie qui le mettront en état » de remplir les fins de son institution ; ou ce moment peut être » l'époque fatale de notre anéantissement. Il ne faut pour cela, que » du relâchement dans les ressorts » de l'union. Que le ciment de la » confédération s'affoiblisse, & nous » serons exposés à devenir les jouets » de la politique européenne, qui, » pour arrêter l'accroissement de la » Puissance américaine, soulevera les » Etats les uns contre les autres, & » fera servir leur mésintelligence au » succès de ses vues ambitieuses. » C'est d'après le systême qu'ils vont » adopter dans ce moment, qu'ils » se soutiendront, ou qu'ils tomberont en ruine. En attendant l'issue » de cette alternative, il est encore » à décider si la révolution de l'Amérique doit être considérée ultérieurement comme une bénédiction ou comme une malédiction. —— Bénédiction ou malédiction pour la génération actuelle

» & pour les générations futures;
» car la destinée de plusieurs mil-
» lions d'hommes à naître est en-
» veloppée dans la nôtre.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» Convaincu, comme je le suis, » de l'importance de la crise actuelle, » garder le silence seroit un crime. » Je parlerai donc à Votre Excel- » lence, & sans aucun déguisement, » le langage de l'homme libre & » sincère. Je ne me le dissimule pas, » tous ceux qui pensent & voient » différemment en matières poli- » tiques, me reprocheront que je » m'écarte de la ligne tracée par » mon pouvoir; peut-être attribue- » ront-ils à l'arrogance, à l'osten- » tation ce que je sais être le ré- » sultat des intentions les plus pures; » mais la droiture de mon cœur, » le rôle que j'ai rempli jusqu'à » présent dans les affaires, le parti » que j'ai pris de ne plus m'en mêler, » le desir ardent que j'ai toujours » manifesté, de jouir, au sein d'une » vie privée, des avantages qui ré- » sultent d'un gouvernement sage » & bienfaisant, tout, j'ôse l'espé- » rer, convaincra mes conci- » toyens, que je ne puis avoir des

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» vues ſiniſtres, en communiquant » ſans réſerve les opinions renfer- » mées dans cette adreſſe.

» Quatre choſes me paroiſſent » eſſentielles au bien-être, pour ne » pas dire, à l'exiſtence des Etats- » Unis enviſagés comme Puiſſance » indépendante.

» 1°. Une union indiſſoluble » des Etats ſous une tête fédé- » rale.

» 2°. Un égard ſacré pour la juſ- » tice publique.

» 3°. L'adoption d'un établiſſe- » ment convenable en tems de » paix.

» 4°. Cette diſpoſition pacifique » & amicale parmi les habitans des » Etats-Unis, qui ſeule peut les » conduire à mettre en oubli les » préjugés locaux, les opinions po- » litiques affectées à certains lieux, » à faire les conceſſions mutuelles » qu'exige la proſpérité générale, » & même dans certains cas, à ſacri- » fier leurs avantages perſonnels à » l'intérêt de la Communauté.

» Telles ſont les colonnes ſur leſ- » quelles doit porter le glorieux » édifice de notre indépendance & » de

» de notre caractère national. La liberté en eſt la baſe, & quiconque ôſeroit en ſapper les fondemens, mériteroit l'exécration publique & le châtiment le plus ſévère que puiſſe infliger une nation léſée.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» Je ferai quelques obſervations ſur les trois premiers articles; mais j'abandonne le dernier au bon ſens & à la conſidération de ceux qui y ſont immédiatement intéreſſés.

» Relativement au premier point, quoi qu'il ne ſoit pas néceſſaire d'entrer ici dans une diſcuſſion particulière des principes de l'union, & de renouveller la queſtion ſouvent agitée, & qui conſiſte à décider s'il eſt convenable de déléguer au Congrès une portion plus étendue de pouvoir; il eſt pourtant de mon devoir & de celui de tout vrai patriote de poſer ſans réſerve, les propoſitions ſuivantes.

» Que ſi les Etats ne permettent point au Congrès de mettre en exercice les prérogatives, dont la conſtitution l'a indubitablement revêtu,

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» tout doit tendre rapidement à » l'anarchie & à la confusion ; qu'il » est indispensable pour le bien des » Etats pris séparément, qu'il ré- » side quelque part un pouvoir su- » prême pour régler & gouverner » les intérêts généraux de la Répu- » blique confédérée ; que sans cela, » l'union ne peut durer ; qu'il faut » que chaque Etat se prête fidéle- » ment aux dernières propositions » & demandes du Congrès, & que » du parti contraire il résulteroit » les suites les plus funestes ; que » toutes mesures tendantes à dis- » soudre l'union, contribuant à vio- » ler ou à diminuer l'autorité sou- » veraine, doivent être considérées » comme hostiles envers la liberté & » l'indépendance de l'Amérique, & » que leurs auteurs doivent être » traités en conséquence ; qu'en un » mot, à moins que, par la concurren- » ce des Etats, nous ne soyons mis » à portée de participer aux fruits » de la révolution, & de jouir des » avantages essentiels de la société » civile sous une forme de gouver- » nement aussi libre, aussi pur, aussi » bien en garde contre les usurpa-

» tions du pouvoir arbitraire, que » celui dont l'adoption eſt conſacrée » par les articles de la confédéra- « tion; on aura à regretter tant de » ſang, tant d'argent prodigués ſans » objet, tant de ſacrifices inutiles, » tant de ſouffrances ſupportées ſans » compenſation.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» Je pourrois expoſer ici quantité d'autres conſidérations faites » pour nous convaincre, que ſans » une entière conformité à l'eſprit » de l'union, nous ne pouvons exiſter » comme Puiſſance indépendante; » mais il ſuffit à mon objet, d'en » préſenter une ou deux qui me » paroiſſent d'une grande impor- » tance.

» Ce n'eſt que dans notre carac- » tère d'Etats-Unis, formant en- » ſemble un ſeul Empire, que notre » indépendance eſt reconnue par » les nations étrangères, que notre » Puiſſance peut y mériter des égards, » & notre crédit s'y ſoutenir. Les » traités des Puiſſances européennes » avec les Etats-Unis de l'Améri- » que deviennent nuls au moment » de la diſſolution de l'union: nous » nous retrouvons alors à-peu-près

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» dans l'état de nature, où peut-» être une expérience funeste nous » apprendra qu'il est une progres-» sion nécessaire de l'extrémité » de l'anarchie à l'extrémité de la » tyrannie, & que le pouvoir ar-» bitraire s'établit aisément sur les » ruines de la liberté, quand on l'a » portée jusqu'à la licence.

» A l'égard du second article, » concernant l'observance de la » justice publique, le Congrès dans » sa dernière adresse aux Etats-Unis, » a presque épuisé ce sujet. Il a si » bien développé ses idées & fait » sentir si fortement l'obligation où » se trouvent les Etats de rendre » une justice complette à tous nos » créanciers publics; il s'est ex-» primé sur cet objet, avec tant d'é-» nergie & de dignité, qu'on ne » peut s'intéresser réellement à l'hon-» neur & à l'indépendance de l'Amé-» rique, & hésiter un instant sur la » nécessité d'adopter les mesures » proposées. Si les argumens du » Congrès ne produisent pas la con-» viction, si le systême proposé par » cette honorable Compagnie, n'est » pas mis en exécution immédiate;

» les circonstances sont si pressantes, 1783.
» qu'avant de pouvoir adopter aucun Suite de la
» autre plan, nous verrons arriver lettre circu-
» une banqueroute nationale avec laire de Washington.
» toutes ses funestes suites : telle est
» l'alternative qui, dans ce moment,
» se présente aux Etats-Unis. N'en
» doutons pas, l'Amérique est en
» état d'acquitter les dettes qu'elle
» a contractées pour sa défense; je
» me flatte qu'elle y est disposée.
» Le sentier que nous trace le de-
» voir, est devant nos yeux; dans
» tous les cas possibles, on trou-
» vera toujours que l'honnêteté est
» la meilleure, la seule vraie poli-
» tique. Soyons donc justes comme
» nation; remplissons les contrats
» publics que le Congrès avoit le
» droit de passer; remplissons-les
» avec cette même bonne-foi à
» laquelle nous nous croyons tenus
» dans nos engagemens personnels.
» Qu'en attendant, les Citoyens de
» l'Amérique se livrent avec em-
» pressement à leurs occupations,
» & comme individus, & comme
» membres de la société. C'est alors
» qu'ils donneront du nerf aux res-
» sorts du gouvernement, & qu'ils

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» vivront heureux ſous ſa protection ; chacun recueillera les fruits de ſon travail, chacun jouira de ſes acquiſitions avec une pleine ſécurité.

» Dans cet état de liberté abſolue, qui pourroit marquer de la répugnance à ſacrifier une foible portion de ſa propriété, pour ſoutenir les intérêts communs de la patrie, & donner de la conſiſtance à la protection du gouvernement? Qui ne ſe rappelle pas les déclarations ſi ſouvent répétées au commencement de la guerre, que nous ſerions complettement ſatisfaits, ſi, au prix de la moitié de nos poſſeſſions, nous pouvions défendre le reſte? Où trouvera-t-on un homme qui veuille être redevable de la défenſe de ſa perſonne & de ſa propriété, aux efforts, à la bravoure, à l'effuſion du ſang d'autrui, ſans faire lui-même un généreux effort pour acquitter la dette de l'honneur & de la reconnoiſſance? Dans quelle partie du continent trouverons-nous un homme, ou un corps d'hommes,

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» qui ôse, sans rougir, proposer » des mesures tendantes à frustrer » le Soldat de sa solde, & le créancier public de sa dette? S'il étoit » possible qu'on vît jamais un exemple d'injustice aussi révoltant, » cet exemple n'allumeroit-il pas « l'indignation générale, n'attireroit-il pas la vengeance du Ciel » sur ceux qui le donneroient? Au » reste, si l'on voyoit se manifester » dans aucun des Etats, l'esprit de » désunion, d'entêtement & de perversité; si des dispositions si flétrissantes tendoient à nous frustrer » de tous ces heureux effets que » nous avons lieu d'attendre de » l'union; si l'on se refusoit à la demande de fonds destinés à payer » l'intérêt annuel de la dette publique; & si un pareil refus produisoit tous les maux, faisoit revivre toutes les inquiétudes, dont » nous venons de voir l'heureux » terme; le Congrès qui, dans tout » ce qu'il a fait, a montré beaucoup » de justice & de magnanimité, seroit » justifié aux yeux de Dieu & des » hommes, & ceux des Etats-Unis » qui agissant en opposition avec la

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» ſageſſe collective du continent, » ſe livreroient à des conſeils ſi pernicieux, répondroient ſeuls de » toutes les conſéquences.

» Quant à moi, convaincu dans » le fond de ma conſcience d'avoir » toujours agi de la manière qui » m'a paru la plus avantageuſe aux » intérêts réels de mon pays; m'étant, en quelque ſorte, rendu » garant envers l'armée, que les » Etats finiroient par lui faire juſtice » ample & complette; ne cherchant » à dérober aux yeux de l'univers » aucune partie de ma conduite » officielle, j'ai jugé convenable » de mettre ſous les yeux de votre » Excellence la collection des papiers relatifs à la demi-paie, & à la » commutation qui en a été accordée par le Congrès aux Officiers » de l'armée. La communication » de ces pièces expliquera clairement les principes de mes ſentimens, & les raiſons qui, dans une » période antérieure, me portèrent » à recommander avec inſtances » l'adoption de cette meſure.

» Comme les procédés du Congrès, ceux de l'armée & les

» miens, ſont ſous les yeux de tout » le monde, & préſentent une » ſource d'information ſuffiſante » pour détruire les préventions & » les erreurs qui peuvent s'être » emparées de quelques eſprits ; je » crois ſuperflu d'en dire davan- » tage, & je me contenterai d'ob- » ſerver que les réſolutions du » Congrès dont il s'agit ici, ont » abſolument force de loi ſur les » Etats-Unis, comme les actes les » plus ſolemnels de confédération » ou de légiſlation.

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» On ſe feroit une idée bien » fauſſe, & de la demi-paie, & de » ſa commutation en une ſomme » une fois payée, ſi on les conſidé- » roit ſous le point de vue odieux » des penſions ; c'eſt une idée qu'il » faut abſolument rejetter. Dans ſa » réalité, cette meſure eſt une com- » penſation raiſonnable offerte par » le Congrès, dans un tems où il » n'avoit autre choſe à offrir pour » des ſervices à rendre ; c'étoit l'u- » nique moyen qui lui reſtât de » prévenir l'abandon total du ſer- » vice ; c'étoit pour les Officiers » de l'armée, une partie de leur

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» contrat d'engagement, le prix de » leur ſang & de votre indépen» dance : c'eſt par conſéquent quel» que choſe de plus qu'une dette » ordinaire, c'eſt une dette d'hon» neur. Elle ne peut être conſidé» rée, ni comme penſion, ni comme » gratification, & ne doit ceſſer » d'exiſter que lorſque la bonne-foi » l'aura acquittée.

» Quant aux objections relatives » à la diſtinction entre l'Officier & » le Soldat, il ſuffit pour y répon» dre que l'expérience uniforme de » toutes les Nations du monde, » combinée avec la nôtre, prouve » l'utilité de cette diſtinction; le » Public doit inconteſtablement à » tous ſes ſerviteurs des récom» penſes proportionnées à l'impor» tance des ſervices qu'il en tire. » Dans quelques lignes de l'armée, » les amples gratifications accordées » aux Soldats, équivalent peut-être » à ce qui peut revenir aux Offi» ciers, de la commutation propo» ſée. Dans d'autres lignes, le par» tage des Soldats a été encore » plus favorable; & ſi aux conceſ» ſions de terre, au paiement des

» arrérages, des vêtemens & des » gages, nous joignons l'année de » paie qui leur eſt promiſe, je » n'exagère point en diſant que le » traitement fait aux Soldats eſt au » moins égal à celui des Officiers. » Au reſte, ſi l'on croyoit juſte » d'accorder aux premiers des ré- » compenſes ultérieures, telles » qu'une exemption de taxes pour » un tems limité, ou quelques au- » tres priviléges, j'ôſe aſſurer que » perſonne au monde ne deſire plus » que moi le bien-être de tous ces » braves défenſeurs de la cauſe » américaine; mais quel que ſoit, » à cet égard, l'effet de leurs de- » mandes, elles ne peuvent militer » contre l'acte par lequel le Con- » grès offre aux Officiers de l'armée » cinq années de paie entière, au » lieu de la demi-paie à vie.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» Avant de paſſer à un autre ſu- » jet, je ne puis me diſpenſer de » rappeller les obligations que nous » avons à cette claſſe méritante de » Vétérans, tant Soldats qu'Offi- » ciers ſubalternes, qui, d'après une » réſolution du Congrès du 23 » Avril 1782, ont été congédiés

1783.
Suite de la lettre circulaire de Washington.

» avec une penſion viagère. Leurs » ſouffrances & leurs ſervices leur » donnoient de juſtes droits à ce » qu'il fût ainſi pourvu à leurs » beſoins. Il ſuffit de rappeller ces » droits, pour réveiller en leur fa- » veur tous les ſentimens de l'hu- » manité. Rien ne peut les ſouſtraire » à toutes les misères de l'indigence, » qu'une exactitude ſcrupuleuſe » dans le paiement de cette dette » annuelle. En effet, quel ſpectacle » plus affligeant que de voir tant » de braves gens qui, après avoir » verſé leur ſang ou perdu leurs » membres au ſervice de la patrie, » n'auroient de reſſources que celles » de la mendicité. On ne peut trop » recommander ceux de cette claſſe, » à la protection la plus active du » Corps Légiſlatif dans chaque » Etat.

» Je n'ai que peu de choſes à » dire ſur le troiſième article qui » concerne particulièrement la dé- » fenſe de la République. Il eſt » important de mettre les Milices » de l'Union ſur un pied reſpecta- » ble en tems de paix, & je ne » doute pas que le Congrès ne re-

» commande un établiſſement con-
» venable à ce ſujet. Je vais en
» démontrer les avantages.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washingron.

» La Milice de ce pays doit être
» conſidérée comme le *palladium*
» de notre ſécurité ; c'eſt la reſ-
» ſource à laquelle il nous faudroit
» d'abord recourir, en cas d'hoſti-
» lités. Il eſt par conſéquent eſſen-
» tiel qu'elle ſoit formée d'après un
» même ſyſtême, que la diſcipline
» y ſoit uniforme, & que l'on intro-
» duiſe dans chaque partie des
» Etats-Unis les mêmes armes, &
» le même appareil militaire. A
» moins que l'expérience ne l'ait
» appris, on ne ſauroit concevoir
» les difficultés, les dépenſes & la
» confuſion qui réſultent d'un ſyſ-
» tême contraire, ou des arrange-
» mens vagues qui ont été pris juſ-
» qu'à ce jour.

» Si, en traitant des queſtions
» politiques, j'ai donné une étendue
» plus qu'ordinaire à cette adreſſe,
» l'importance de la criſe, & l'im-
» menſité des objets diſcutés ſeront
» mon excuſe. Je ne deſire cepen-
» dant, & n'attends aucun égard
» pour les obſervations précéden-

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» tes, qu'autant qu'elles paroîtront » dictées par la bonne intention, » conformes aux règles immuables » de la justice, calculées de ma- » nière à produire un systême rai- » sonnable de politique, & fondées » sur tout ce que peut avoir ac- » quis l'expérience, par une longue » application aux affaires publi- » ques.

» Je pourrois, d'après mes ob- » servations, m'expliquer sur ce » dernier point avec quelque con- » fiance; & si je ne craignois d'é- » tendre cette lettre, déjà prolixe, » au-delà des bornes que je me » suis prescrites, je pourrois dé- » montrer à quiconque a l'esprit » ouvert à la conviction, qu'en » moins de tems, avec beaucoup » moins de dépenses, on auroit pu » conduire la guerre à cette même » issue, si l'on avoit développé, d'une » manière favorable, les ressources » du continent: que les détresses, » les attentes frustrées, & tous leurs » fâcheux résultats, ont eu souvent » pour cause le défaut d'énergie » dans le Gouvernement continen- » tal, plutôt que le défaut de

» moyens de la part des Etats individuels. Une autorité insuffisante dans le pouvoir suprême, une condescendance trop partielle aux requisitions du Congrès, le défaut de ponctualité de la part de quelques Etats; telles ont été les vraies causes de l'inefficacité de certaines mesures, du refroidissement dans le zèle de ceux même qui étoient le mieux disposés à bien faire. Les dépenses de la guerre se sont accumulées, les plans les mieux concertés ont souvent manqué leur effet, le découragement s'est fait sentir quelquefois parmi les troupes, parce qu'il n'y avoit point assez d'accord, point assez d'harmonie entre les différentes branches du pouvoir législatif. De-là naissoient mille inconvéniens, qui, sans doute, auroient entraîné la dissolution d'une armée moins patiente, moins patriote, moins perséverante que celle, dont on m'a confié le commandement. » En faisant mention de ces faits qui sont notoires, & qui attestent le vice de notre constitution fé-

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» dérale, vice que la conduite d'une » guerre rend sur-tout sensible, je » n'en reconnois pas moins l'assistance, dont toutes les classes de » citoyens m'ont souvent donné » lieu de m'applaudir; & je m'estimerai toujours heureux de pouvoir rendre justice aux efforts » sans exemple qu'ont développé » les Etats individuels en beaucoup » d'occasions importantes.

» Telles sont les observations » que j'avois à faire, avant de résigner mon emploi public entre les » mains de ceux qui me l'ont confié. Ma tâche est remplie, & je » prends congé de votre Excellence. Je fais en même-tems mes » derniers adieux à toutes les fonctions de la vie publique. La seule » requête qui me reste à vous faire, » c'est de communiquer mes réflexions à votre Corps Législatif, » & de les considérer comme le » legs d'un citoyen, dont la passion » fut toujours d'être utile à son » pays, & qui, dans l'ombre de sa » retraite, ne cessera jamais d'implorer pour lui la bénédiction divine. La prière fervente que j'a-

» dresse au Ciel, est que Dieu vous » prenne, ainsi que l'Etat que vous » présidez, dans sa sainte protec- » tion; qu'il dispose le cœur des » citoyens à la subordination & à » l'obéissance. Puissent-ils se péné- » trer mutuellement d'une affection » vive & fraternelle, puissent-ils » l'étendre à tous les individus des » Etats-Unis, & particulièrement » à ceux de leurs concitoyens, qui » ont prodigué leur sang & leur vie » pour la liberté de l'Amérique! » Qu'il plaise au Ciel de nous inspi- » rer à tous cet esprit de justice, » de charité, de clémence & de paix » qui formoit le caractère de l'Au- » teur divin de notre sainte reli- » gion! Sans une humble imitation » de l'exemple qu'il nous a donné, » en vain nous flatterions-nous de » devenir une nation heureuse ».

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

Du quartier général de Newburg, le 18 Juin.

WASHINGTON.

Les vœux du Général furent exaucés, & sa lettre eut l'effet qu'il en devoit attendre. Les troubles annoncés ou produits par cette espèce de schisme élevé entre quel-

Heureux effets de cette lettre.

1783. ques Etats & le Congrès, ſe calmèrent inſenſiblement ; ſon pouvoir fut rétabli ſur ſa première baſe d'autorité légiſlative, & cette Compagnie, réfugiée à Trenton juſqu'au mois de Novembre, y reçut différentes adreſſes, où le Peuple américain déſavouoit la conduite des Soldats révoltés contre l'honorable aſſemblée de Philadelphie. Les Habitans & la Milice des Etats de Jerſey, ſignalèrent d'une manière particulière leur dévouement patriotique, en offrant au Congrès leurs vies & leurs fortunes pour le maintien de l'union dans ſa *tête* fédérale. Ces mêmes troupes qui, peu de tems auparavant, avoient menacé de ruiner la confédération, ſe retirèrent paiſiblement dans leurs provinces reſpectives, où, ſans autres reſſources que la patience & le travail de leurs mains, elles attendirent que des circonſtances heureuſes leur en fiſſent trouver de plus abondantes dans la reconnoiſſance de la patrie. Ainſi les Américains ſe virent tranquilles poſſeſſeurs de cette indépendance pour laquelle ils avoient combattu

huit années consécutives; ainsi, par les bienfaits de la France combinés avec le développement de leurs efforts patriotiques, ils acquirent des avantages qui doivent les élever un jour au niveau des plus grandes Puissances de l'univers.

1783.

Que la France a plus fait pour ses Alliés que pour elle-même.

On ne peut contester à la France la gloire d'avoir moins envisagé ses intérêts que ceux des Alliés dans presque toutes les opérations de cette guerre, & de l'avoir terminée par des sacrifices encore plus généreux. Contente pour son partage, de se rétablir dans le même état d'où la guerre de 1756 l'avoit fait déchoir, elle voulut que, par le dernier traité de paix, l'Espagne regagnât les Florides & l'isle de Minorque; & pour faire cesser les justes allarmes de la Hollande, qui devoit naturellement payer une grande partie des frais de la guerre, nous oubliâmes nos griefs contre cette nation, & lui rendîmes, comme on l'a dit ailleurs, les possessions que les Anglois lui avoient enlevées dans la guerre précédente, & que nous leur avions reprises dans nos dernières

1783. campagnes : possessions pour lesquelles nous étions en droit d'exiger une grande compensation de la part de l'Angleterre. Les bons appréciateurs de la gloire, conviendront qu'il y en a beaucoup plus dans cette modération de la France, que dans l'acquisition de plusieurs provinces.

Fin du troisième & dernier Volume.





